PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

FRENCH

Ok 851 - 1,461

ÉLITE
DES
POÉSIES DÉCENTES.

ÉLITE
DES
POÉSIES DÉCENTES.

Os tenerum pueri, balbumque poëta figurat;
Torquet ab obscœnis jam nunc sermonibus aurem;
Mox etiam pectus præceptis format amicis.
HOR. L. II. Ep. 1.

TOME SECOND.

BIBLIOTHEQUE DU ROI

A LYON,
Chez les *FRERES PERISSE*, Libraires,
rue Merciere.

M. DCC. LXXII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

LIBRARY
APR 27 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

Pg
1911
T.T.
2.2

ÉLITE

DES

POESIES DÉCENTES.

EPITRE

A M. ROUSSEAU.

HÉRITIER des ailes ſuperbes
Des Horaces & des Malherbes,
Rouſſeau, qui du lait des neuf ſœurs
Nourri dès la plus tendre enfance,
Charmes notre oreille & nos cœurs,
Et, par une noble cadence,
Sais faire ſentir à la France
Le pouvoir des ſons enchanteurs;
Des bords de l'onde aganipide,
Tu t'éleves d'un vol rapide,
Tu traces des chemins nouveaux;
Dédaignant la foule inſipide

De ces poëtes jouvenceaux,
Qui, prenant leur foible génie
Pour la voix même d'Apollon,
Vont de leur pesante harmonie
Étourdir le sacré vallon:
Si nous en croyons leur folie,
Jamais les cygnes d'Italie
N'ont égalé leurs doux concerts.
Jamais dans la savante Athenes,
Tes chants, puissante Melpomene,
N'ont eu les graces de leurs vers.
Pour toi, Rousseau, qui dans la Grece
As trouvé les eaux du Permesse;
Toi, qui, par de divins transports,
Immortalisant tes accords,
Osas t'asseoir auprès d'Horace;
Digne éleve de Despréaux,
Tu vois au marais du Parnasse,
Croasser tes foibles rivaux.
Ainsi, vainqueur de tous les âges,
Jusques dans les climats sauvages,
Où le soleil est ignoré,
Ton esprit, toujours admiré,
Entraînera tous les suffrages,
Ton nom y sera révéré;
Les habitants de ces rivages
Diront, en lisant tes ouvrages,
C'est cet auteur ingénieux;
C'est un de ces poëtes rares,
Qui, dans ses vers harmonieux,
A su joindre au feu des Pindares
Le badinage des La Fares,
Et le naturel des Chaulieux.
C'est lui qu'étonnée & ravie,

La France a vu naître en son sein:
Trop heureux si la noire envie
N'avoit répandu sur sa vie
Les flots d'un funeste venin!
Vaincu par la rage ennemie,
Il abandonna ces climats,
Où la perfide calomnie
S'obstinoit à suivre ses pas:
Mais l'équitable Germanie
Lui tendit aussi-tôt les bras.
Oui, c'est le sublime génie
Dont nous admirons le pinceau,
Qui, dans le sein de sa patrie,
Méritoit du moins un tombeau.

Voilà, Rousseau, comme l'histoire,
Écrite avec sincérité,
Par les mains de la vérité,
Immortalisera ta gloire;
Et d'un éloge mérité,
Les traits, honorant ta mémoire,
Instruiront la postérité.
O combien ta muse divine
A-t-elle charmé de lecteurs!
Que j'aime tes airs séducteurs!
Mais quelle fureur prophétique
M'agite & me trouble les sens?
Quel dieu, sur le ton pindarique,
Me fait entendre ses accents?
Dieu de l'empire poétique,
Apollon, c'est toi que je sens,
C'est toi qui, d'une voix lyrique,
Consacres les accords touchants,
A la naissance magnifique

D'un prince digne de tes chants;
A ſa naiſſance, à ta parole,
La Seine fait place au Pactole;
Le Tage, orgueilleux de ſes eaux,
Vient ſur nos campagnes fertiles,
Promener ſes ondes tranquilles;
Et je vois parmi les troupeaux,
Les lions devenus dociles,
Paître avec d'innocents agneaux.
Les ſibylles, dans leurs oracles,
Avoient prédit ces grands ſpectacles;
Ce temps étoit trop attendu:
Un enfant du ciel deſcendu,
Devoit briſer tous les obſtacles
Qui s'oppoſoient à ces miracles.
Il vient, cet enfant deſiré;
Muſes, apprêtez vos offrandes;
Couronnez ſon berceau ſacré,
Des plus précieuſes guirlandes.
Vivez, croiſſez, aimable enfant,
Si les cruelles deſtinées
Reſpectent le cours triomphant
De vos glorieuſes journées,
Par vos éclatantes années,
Nos regards ſeront éblouis;
Et dans vos vertus couronnées,
Nous verrons un autre Louis.
Mais non, la mort pâle & livide
Vient aſſiéger votre berceau;
Déja ſa fureur homicide,
Du trône vous plonge au tombeau.
La main de la parque ennemie
Prépare un ciſeau rigoureux.
Arrête, implacable furie;

Arrête, tu tranches la vie
D'un prince, d'un roi généreux.
Ah ! les dieux vous portoient envie,
François; vous étiez trop heureux.
Ciel ! quel dieu tout couvert de feu,
Descend sur l'aile du tonnerre ?
Princes, rois, peuples de la terre,
Tremblez, c'est le Dieu des Hébreux.
Fuyez, cachez, dieux de la fable,
Vos fragiles divinités :
L'Éternel, le Dieu redoutable,
Vient à vos yeux épouvantés,
Venger son culte respectable;
Il vous brise sur vos autels,
Foibles dieux d'argille & de verre:
J'entends les coups de son tonnerre,
Vous punir des vœux criminels
Que vous adressent les mortels.
Déja sa voix victorieuse
Confond la troupe furieuse
De ses ennemis prosternés.
Je vois les monts & les collines,
Rompant leurs énormes racines,
Comme des coursiers effrénés,
Bondir dans les airs consternés.
Que sur l'un & l'autre hémisphere,
Du Dieu protecteur de nos peres,
Tout reconnoisse la splendeur;
Qu'il regne dans notre mémoire;
Chantons, publions sa victoire;
Chantons, publions sa grandeur.
Toi, qui célebres dans tes rimes,
Ce Dieu, notre éternel appui,
Tes vers harmonieux, sublimes,

Seront éternels comme lui.
Poursuis, que ta vive éloquence
Rende fameux, par tes écrits,
Rollin, dont le goût & la science
Éclairent souvent nos esprits.
Riche de la sagesse antique,
Enveloppé de sa vertu,
Il voit l'envie à l'œil oblique,
Monstre sous ses pieds abattu.
Ainsi de l'affreuse harpie
Bravant les regards insensés,
Il a su, d'une main hardie,
Nous peindre les siecles passés.
Dirai-je avec quelle industrie,
Employant tes vives couleurs,
Tu peins la face rebondie,
Et de Bacchus & des buveurs,
Et chantes du dieu d'Idalie
Les cruautés & les faveurs ?
Ton esprit varié, fertile,
Par un heureux assortiment,
Sait joindre le grand & l'utile;
Toujours poli par l'enjoûment.
Pour moi, dont la muse débile,
Pour tout esprit, pour agrément,
N'a rien que le desir stérile
De te prouver mon dévoûment,
J'ai beau, d'une main imbécille,
Fatiguer ma lyre indocile,
Je la fatigue vainement.
Ainsi qu'une jeune bergere,
Dans les plus beaux jours du printemps,
Va cueillir, d'une main légere,

La violette paſſagere,
Qui brille deux ou trois inſtants :
Tel ſur des montagnes fleuries,
Portant mes douces rêveries
Vers le poétique ſéjour,
Dans les demeures immortelles
J'ai cueilli les roſes nouvelles
Que je te préſente en ce jour.
Marchant, guidé par mon audace,
Je vis au ſommet du Parnaſſe,
Penchés ſur le ſein d'Apollon,
Deſpréaux, Racine, Corneille:
Horace, ami de la raiſon,
Se repoſant ſur ſa bouteille,
Dormoit à l'ombre d'une treille:
Chaulieu, ce philoſophe aimable,
Et le fils de la liberté,
Au bord d'un canal argenté,
Et ſous un myrte favorable,
L'aſyle de la volupté,
N'ayant pour buffet & pour table,
Qu'un gazon, de fleurs parqueté,
S'enivroit d'un jus délectable,
Et buvoit l'immortalité :
La Fare aſſis à ſon côté,
Feuilletoit un petit regiſtre,
Où Phébus & tout ſon chapitre,
Grave les noms & les écrits
De ſes immortels favoris ;
Il liſoit la naïve épître
Où tu combats avec mépris,
Ces vers dont nos galants eſprits
Ont voulu ſouiller ton pupitre.
Déja les muſes, les amours,

Alloient se taire pour toujours,
Et par un éternel silence,
Te venger de l'injuste affront
Fait jadis à ton innocence ;
Lors dit le dieu du double mont :
« Chantez l'objet de ma tendresse,
» Ce mortel qui, dans sa jeunesse,
» Fut honoré de mes faveurs ;
» Qui, même encore en sa vieillesse,
» Orné des plus belles fleurs,
» Tient mes pinceaux & mes couleurs ;
» Tandis qu'au sein de la tristesse,
» Il fuyoit ses persécuteurs,
» Les tristes nymphes du Permesse,
» Portant sa lyre enchantéresse,
» En pleurant, essuyoient ses pleurs ;
» Et la France fut attendrie,
» Voyant accablé de douleurs,
» Son Horace, par son génie ;
» Son Ovide, par ses malheurs.
» Mon fils, la fortune implacable
» Te persécute si long-temps,
» Pour avoir, d'une main coupable,
» Dépeint ses crimes éclatants ».
Il dit ; & plus prompt qu'un nuage
Qui fuit avec rapidité
Devant l'aquilon révolté,
Ce dieu s'envole en un bocage,
Et là, sous un paisible ombrage,
Se plaint de sa divinité.

Par M. Le Clerc, *Avocat au Parlement.*

ÉLOGE DES VERS.

ODE.

« MAUVAIS goût, né de l'habitude,
» Faux enchantement du lecteur,
» Rime, mesure, vaine étude,
» Le peuple Goth fut ton auteur:
» Non, tu n'es point la poésie:
» D'un plus beau feu l'ame saisie,
» En prose s'énonce bien mieux.
» Les vers, dans des siecles barbares,
» Ont eu de nos aïeux ignares,
» Le nom de *langage des dieux* ».

Tel est l'audacieux blasphême
Qu'on profere contre Apollon :
Et qui? c'est La Mothe lui-même,
Déserteur du sacré vallon:
Mais cette erreur qu'il nous propose,
En vain de sa subtile prose
Emprunte un éclat spécieux;
Par la rime & par la cadence,
Sur le Parnasse il a d'avance
Expié son tort à nos yeux.

Censeur de notre tragédie,
Il ose, en ses réflexions,
Croire qu'une prose hardie
Peut nous peindre les passions;

Que c'eſt violer la nature ;
Que d'aſſervir à la meſure,
Et de rimer un ſentiment ;
Oubliant que c'eſt par ce charme,
Qu'Inès communique l'alarme
Qu'elle éprouve pour ſon amant.

✣

Quoi ! de l'ode, dont Polymnie
A ſes amants nota les airs,
Il veut abjurer l'harmonie
Qu'elle doit aux charmes des vers !
Pindare, Anacréon, Horace,
Ont donc abuſé le Parnaſſe
Par leurs immortelles chanſons.
J'entends Malherbe qui ſoupire,
De voir qu'on oſe de ſa lyre
Dédaigner les ſuperbes ſons.

✣

La ſageſſe des premiers âges,
En vers voulut dicter les loix ;
Digne prix des plus grands courages,
Les vers chanterent les exploits :
Qu'on liſe au temple de mémoire,
Les noms conſacrés à la gloire ;
Calliope les a tracés ;
Tous ceux que ſon burin aimable
N'a pas gravés d'un trait durable,
Sont peu lus, ou ſont effacés.

✣

Art des vers, par quelle magie,
Au gré de tes ſons enchanteurs,
L'emportes-tu ſur l'énergie
Dont ſe vantent les orateurs ?
Dans Rome, bravant la nature,

Octave insensible & parjure,
La remplit de sang & d'horreurs ;
Eh ! qui ne sait qu'à l'harmonie
Du divin chantre d'Ausonie,
Il ne put refuser des pleurs ?

Marcellus, dont les destinées
Privèrent trop tôt l'univers,
Moins de larmes furent données
A ton trépas qu'à tes beaux vers.
O poésie ! à ta puissance
Que peut opposer l'éloquence ?
Quel miracle a-t-elle à citer ?
Seroit-ce un fougueux Démosthène,
Suivi d'un peuple qu'il entraîne,
Flots toujours prêts à s'agiter ?

Ami né de la symmétrie,
L'homme en recherche l'agrément ;
Des merveilles de l'industrie,
Seule elle fait l'enchantement.
A notre oreille la musique
Offre un mouvement symmétrique
Des tons dont l'ordre fait les loix.
L'impression plus délicate,
De cet ordre en beaux vers nous flatte,
Et sur l'esprit même a ses droits.

« Mais cet art frivole & pénible,
» Est, dit-on, méchanique en soi ;
» De plus d'un obstacle invincible,
» Souvent l'esprit subit la loi ;
» La cadence ou le sens vous gêne,
» Quelquefois la recherche est vaine,

» D'un mot qui les ſerve tous deux;
» La rime à cet autre s'oppoſe,
» D'un autre qui plairoit en proſe,
» Le choix ne ſeroit pas heureux ».

O combien le ſage eſt louable,
Qui, s'abaiſſant à ce détail,
Pour rendre la ſageſſe aimable,
N'en dédaigne pas le travail!
Des attraits d'Hélicon, parée,
Il peut nous ramener Aſtrée;
L'homme va goûter l'équité;
Ainſi, de la main de ſa mere,
L'enfant boit la liqueur amere,
Par quelque douceur attiré.

De la contrainte rigoureuſe,
Où l'eſprit ſemble reſſerré,
Il acquiert cette force heureuſe
Qui l'éleve au plus haut degré;
Telle, dans des canaux preſſée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éleve dans les airs;
Et la regle qui ſemble auſtere,
N'eſt qu'un art plus certain de plaire,
Inſéparable des beaux vers.

Non, le travail n'eſt point ſenſible,
Quand la raiſon en eſt l'objet:
Qu'elle plaiſe à ton vers utile,
Qu'elle t'en dicte le ſujet;
Médite, polis remanie:
Des dons du dieu de l'harmonie,
Aucun ſans peine ne jouit:

C'eſt l'encens qu'Apollon deſire;
A ce prix il prête ſa lyre,
Et l'obſtacle s'évanouit.

LA FAYE.

M. de Voltaire, en parlant de M. de la Faye, dit :

Il a réuni le mérite
D'Horace, de Pollion,
Tantôt protégeant Apollon,
Et tantôt marchant à ſa ſuite :
Il reçut deux préſents des dieux,
Les plus charmants qu'ils puiſſent faire;
L'un étoit le talent de plaire;
L'autre, le ſecret d'être heureux.

EPITRE

A MONSIEUR

L'ABBÉ POULE,

PRÉDICATEUR DU ROI,

Sur la méthode de diviſer les diſcours.

QUAND l'éloquence dans Athenes,
Étalant ſes riches tréſors,
Des paſſions briſoit les chaînes,
Et voyoit ſes heureux efforts
Maîtriſer un peuple volage,

L'enflammer de guerriers tranſports,
Et le préſerver de l'orage
Qui venoit fondre ſur ſes bords ;
Alors ſa beauté vive & pure,
Mépriſant des charmes trompeurs,
Dans les ſources de la nature,
Puiſoit ſa vie & ſes couleurs :
Pourquoi d'une frêle parure
Auroit-elle emprunté les fleurs ?
L'ajuſtement n'eſt qu'impoſture :
Une belle ſimple & ſans art,
Sur les cœurs regne en ſouveraine,
Tandis qu'une coquette vaine
Ne peut les toucher par ſon fard.
Alors ſa force impétueuſe,
Sans porter des coups médités,
Sous ſa puiſſance impérieuſe,
Faiſoit fléchir les volontés.
Elle ignoroit l'art ſophiſtique
De ces fades tranſitions,
Et la méthode didactique
De nos froides diviſions,
Dont le compas géométrique
Dirige les dimenſions,
Et qui, ſous leur joug tyrannique,
Enchaînant nos ſenſations,
Rendent notre ame léthargique,
Endorment nos affections.
Auſſi de ſa voix foudroyante
Elle étonnoit les auditeurs,
Et ſon action véhémente
Troubloit & ſubjuguoit les cœurs.
Maintenant, par quelle manie
A-t-elle imité l'harmonie

De ces concerts mélodieux,
Dont la douceur charmant l'oreille,
Affadit l'ame qui ſommeille,
Dans un calme faſtidieux ?
Méthode ſi fort approuvée,
Trop ſubtile combinaiſon,
Fille de la froide raiſon,
N'es-tu pas la cauſe éprouvée
De ce funeſte changement ?
Oui, dans tes liens captivée,
L'éloquence foible, énervée,
N'eſt plus qu'un corps ſans mouvement.
L'eſprit aime la ſymmétrie,
Mais il n'atteint jamais le beau ;
Gêné dans ſa route chérie,
Il eſt ſemblable à cet oiſeau
Dont le vol raſe la prairie,
Ou les bords fleuris d'un ruiſſeau.
Le génie ardent, intrépide,
Imite l'aigle audacieux,
Qui ſeul, ſans ſoutien & ſans guide,
Emporté d'une aile rapide,
Va ſe repoſer dans les cieux.
Lorſque par ſa vertu puiſſante,
Cette flamme vive & preſſante
Échauffe, embraſe un orateur,
A chaque objet qui ſe préſente,
Il ſent redoubler ſa chaleur ;
Il court, il s'agite, il s'élance,
Il tonne, & les foudres qu'il lance,
Pénetrent tout d'un feu vainqueur ;
Dans le mouvement qui l'entraîne,
Il ne connoît aucune chaîne
Qui doive arrêter ſon ardeur.

Tels ſont les effets du génie ;
L'auſtere contrainte eſt bannie
De ſes ouvrages excellents.
En vain l'art, maître deſpotique,
Veut, par ſa morgue phlegmatique,
Refroidir ſes accès bouillants ;
Il brave les regles qu'il trace,
Aſſuré qu'une noble audace
Fait les ſuccès les plus brillants.
Ces grands traits d'un diſcours ſublime,
Qui triomphent de l'auditeur,
Pourroient-ils partir d'un rhéteur
Que jamais un beau feu n'anime ;
Qui, ſous le compas & la lime,
Arrange & polit tous ſes mots ?
Rarement voit-on des eſclaves
Agir & penſer en héros.
Un athlete dans des entraves,
Ne peut ſignaler ſa valeur,
Et, malgré ſa menace fiere,
S'il n'eſt libre dans la carriere,
Ses coups tomberont ſans vigueur.
Il eſt pourtant une ſtructure
Dont l'effet s'annonce toujours
Dans l'édifice d'un diſcours ;
Un plan, de qui la marche sûre
Sert à le régler dans ſon cours,
C'eſt ce fil dont l'heureux ſecours,
Préſentant une route aiſée,
Guida l'intrépide Théſée
Au travers de nombreux détours.
Mais ce plan, où tout ſe rapporte,
Faut-il toujours le reſpecter ?
Non, quand un orateur s'emporte,

Quand un zele ardent le tranſporte,
Il doit oſer s'en écarter.
Ainſi, lorſqu'entre deux armées,
De même fureur enflammées,
On tente le ſort des combats,
D'abord on s'ébranle, on s'avance;
Un ordre, fruit de la prudence,
Anime & conduit tous les bras:
Mais auſſi-tôt que le carnage
Échauffe le cœur des ſoldats;
Auſſi-tôt qu'armé par la rage,
Et traînant la mort ſur ſes pas,
Mars, aux tranſports de leur courage,
Vient joindre ſes feux dévorants,
On ſe mêle, on ſe précipite,
Chacun ſuit l'ardeur qui l'excite;
Le déſordre eſt dans tous les rangs.
Vengeur de la vertu flétrie,
Toi, qui domtas la faction
Dont le flambeau, dans ta patrie,
Eût porté la deſtruction,
Réponds-moi, fameux Ciceron (*a*);
Quand ton invincible éloquence,
Telle qu'un vaſte embraſement,
Ne trouvoit point de réſiſtance,
Aux loix d'une exacte ordonnance,
La vit-on ſoumiſe humblement?
Non, une méthode timide
Auroit de ton diſcours rapide
Réprimé l'eſſor véhément.
Loin cette forme réguliere,
Diviſée en tant de rameaux,

(*a*) On a ici en vue principalement les diſcours contre Catilina.

Semblable au cours d'une riviere,
Qui, coupée en pluſieurs canaux,
N'a plus cette majeſté fiere
Qui faiſoit admirer ſes eaux.
Un orateur foible, ſtérile,
Dont les yeux n'embraſſent jamais
Toute la ſphere des objets,
Les partage, & cet art facile,
Pour l'étayer, eſt un ſecours;
Mais à travers tous ces détours,
La raiſon apperçoit les traces
D'un eſprit lent & ſans chaleur.
Un nain monté ſur des échaſſes,
N'a qu'une apparente grandeur:
Le vrai, le ſublime orateur
Commence & termine ſa courſe,
Sans recourir au moindre appui;
Sa plus infaillible reſſource
Se trouve uniquement en lui.
Ainſi dans la lice tragique,
Un Euripide prétendu,
De l'attirail épiſodique
Soutient ſon eſprit morfondu,
Tandis que l'auteur d'Athalie,
D'une ſeule & ſimple action,
Tient toujours la ſcene remplie,
Sans aucune digreſſion.
Dans votre route compaſſée,
Froids rhéteurs, Séneques nouveaux,
Aiguiſez de vos madrigaux,
Votre diction empeſée;
Et puiſque votre main glacée
Ne peut manier les pinceaux
Qui produiſent les grands tableaux,

Entrez dans une voie aiſée,
Ayez recours aux jeux de mots.
Si votre éloquence toiſée,
Dans ſes ſentiers marche à pas lents,
N'accuſons que votre foibleſſe
Et l'impuiſſance des talents,
Dont vous cachez la petiteſſe,
En la couvrant de faux brillants.
Ainſi ce diſciple d'Apelle,
Qui des traits charmants d'une belle (a)
Ne put rendre la majeſté,
Employa l'or, les pierreries,
Dont il chargea les draperies,
Pour ſuppléer à la beauté.
Pour toi, Poule, que la nature
Combla de ſes rares bienfaits;
D'une faſtueuſe parure,
Ta main rejette les apprêts.
Mais, dis-moi, ſur la contexture
Qui dirige tous nos diſcours,
Prétends-tu te régler toujours?
Par un induſtrieux mélange,
On voit tes crayons enchanteurs,
A la force de Michel-Ange,
De Rubens joindre les couleurs.
Mais pourquoi d'une mélodie
Imiter les juſtes accords?
Que ton éloquence hardie,
Sur les ailes de ton génie,
Se livre entiere à ſes tranſports.
D'une exactitude ſervile,
Briſe les fers impérieux;

(a) Hélene.

Et, puiſque tu peux être utile,
Ne crains point d'être audacieux.
Le vrai talent a l'avantage
De pouvoir nous donner des loix :
Tout s'empreſſe à lui rendre hommage,
Dès qu'il fait entendre ſa voix.
Commence donc ; que ton courage
Nous délivre d'un eſclavage
Qui tient le génie abattu ;
Détruire un tyrannique uſage,
C'eſt le comble de la vertu.

M. SABATIER.

VERS

SUR LA MORT.

ROSES, en qui je vois paroître
Un éclat ſi vif & ſi doux,
Vous mourrez bientôt ; mais, peut-être,
Je dois mourir plutôt que vous.

La mort, que mon ame redoute,
Peut m'arriver inceſſamment.
Vous mourrez en un jour, ſans doute,
Et moi, peut-être, en un moment.

CASSAGNES.

ÉPITRE
A M. LAURENT,

A l'occaſion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un ſoldat invalide.

ARCHIMEDE nouveau, qui, par d'heureux efforts,
Pour domter la nature, imites ſes reſſorts;
Qui ſers l'humanité, ton maître & ta patrie,
Ma muſe doit des vers à ta noble induſtrie.
Aſſez d'autres ſans moi ſouilleront leur encens;
Qu'ils l'offrent à Plutus; je le dois aux talents.
Les talents, de nos biens ſont la ſource féconde;
Ils forment les tréſors & les plaiſirs du monde.
Sur cette terre aride, aſyle des douleurs,
L'un fait naître des fruits, l'autre ſeme des fleurs.
Pourquoi faut-il, hélas! que notre eſprit volage
N'aime que le brillant dont nos mœurs ſont l'image?

Oui, j'aime à voir Pigall, par ſa ſavante main,
Donner des ſens au marbre, & la vie à l'airain.
Je dévore des yeux ces toiles animées,
Où brillent de Vanloo les touches enflammées.
Voltaire, tour-à-tour, ſublime & gracieux,
Peut chanter les héros, les belles ou les dieux;
Je ſouris à Lani, qui, bergere ou déeſſe,
Fait briller dans ſes pas la grace ou la nobleſſe;
Et toi, divin Rameau, par tes magiques airs,
Peins les plaiſirs des cieux, ou l'horreur des enfers.
Mais ſerai-je inſenſible à ces talents utiles
Qui portent l'abondance à nos cités tranquilles,

Qui pour nous, en tous lieux, multipliant leurs soins,
Consacrent le génie à servir nos besoins?
Non; ces arts bienfaicteurs sont respectés des sages;
Et moins ils sont brillants, plus on leur doit d'hommages.

Sans doute, ils te sont dûs, mortel industrieux;
Oui, tu gagnes mon cœur, en étonnant mes yeux.
Cet art qui, suppléant la force par l'adresse,
Fixe la pesanteur, calcule la vîtesse,
Asservit à ses loix, & l'espace & le temps,
Et maîtrise à son gré le feu, l'onde & les vents.
Cet art a signalé l'aurore de ta vie;
Ton ame l'embrassa par l'instinct du génie.
Déja tes foibles mains, que lassoit le repos,
Préludoient, en jouant, à tes hardis travaux (*a*).
Un astre impérieux nous fait ce que nous sommes,
Et les jeux de l'enfance annoncent les grands hommes.
Tel Buffon, dans le sein d'un germe à peine éclos,
Déja distingue un tronc, des fruits & des rameaux.

Quels prodiges depuis ont rempli ta carriere!
Je te suis dans les champs de la Flandre guerriere.
Tristes champs! où Cérès voit naître ses moissons,
Du sang dont le dieu Mars engraisse les sillons.
Là, ton art sur l'Escaut, pour défendre nos villes (*b*),
Posoit des murs de fer & des remparts mobiles,
Lançoit sur l'ennemi des torrents déchaînés (*c*),

(*a*) Le célebre cardinal de Polignac, ayant vu une machine qu'avoit fait M. Laurent à l'âge de huit ans, annonça que cet enfant seroit un jour un grand méchanicien.

(*b*) Machine de Poterne.

(*c*) Ecluses.

Ou portoient nos ſoldats ſur les flots étonnés (*a*).
Mais la gloire t'appelle à de plus grands miracles (*b*) :
La puiſſance d'un art s'accroît par les obſtacles ;
C'eſt par eux qu'un dieu ſage, irritant nos efforts,
Nous enchaîne au travail, & nous vend ſes tréſors.
C'eſt ainſi que ſes mains avares & fécondes,
Ont caché ſous la terre, en des mines profondes,
Cet or qui fait mouvoir & vivre les états,
Et le bronze & l'airain tonnant dans les combats ;
L'acier, qui fait tomber les ſapins & les chênes ;
Le fer, qui de Cérès fertiliſe les plaines ;
Et le métal enfin, qui, docile à nos loix,
S'arrondit en canaux, ou s'étend ſur nos toits.
L'Armorique long-temps, de ce métal utile,
Dans de vaſtes marais cacha l'amas ſtérile.
Tu paroîs ; l'onde fuit ; la terre ouvre ſon ſein,
Et ne rend ces tributs qu'à ta puiſſante main.

Heureux qui ſait briller par d'utiles prodiges !
D'autres, féconds pour nous en frivoles preſtiges,
Oſent proſtituer à de pénibles jeux,
Un art qu'à nos beſoins ont deſtiné les dieux.
Pour leurs concitoyens, que produit leur adreſſe ?
Il nourriſſent le luxe, ils flattent la molleſſe :
Oui, dans eux, le génie eſt un enfant badin ;
Mais dans toi, c'eſt un dieu propice au genre humain.

Tu ſentis le pouvoir de ſes mains bienfaiſantes,
Tu les mouilles encor de tes larmes touchantes,
Infortuné mortel, heureux dans ton malheur,
Par ſes rares talents, plus encor par ſon cœur (*c*).

(*a*) Ponts portatifs.
(*b*) Deſſéchement des mines.
(*c*) M. Laurent a prouvé que la bonté de ſon cœur eſt égale à

Je crois voir le moment, où des traits de la foudre,
Tes bras aux champs de Mars furent réduits en poudre.
Je crois te voir encor meurtri, défiguré,
Traînant le reste affreux de ton corps déchiré,
Te montrer tout sanglant à sa vue attendrie:
La pitié qui lui parle, enflamme son génie.
O prodige! ton bras reparoît sous sa main:
Ses nerfs sont remplacés par des fibres d'airain.
De ses muscles nouveaux, essayant la souplesse,
Il s'étend & se plie, il s'éleve & s'abaisse.
Tes doigts tracent déja ce nom que tu chéris:
La nature est vaincue, & l'art même est surpris.

Que ne peut point de l'art l'activité féconde!
C'est par elle que l'homme est souverain du monde.
De la nature en vain tu crois naître le roi,
Mortel, sans le travail rien n'existe pour toi:
Ce globe n'est soumis à ta vaste puissance,
Qu'à titre de conquête, & non pas de naissance;
Et tu n'es distingué parmi les animaux,
Que par ton noble orgueil, ton génie & tes maux.
Vois l'énorme éléphant, dont la masse effrayante
Fait trembler les forêts dans sa course pesante.
Près de ce mont vivant, que sont tes foibles bras?
Mais sa force n'est rien, il ne la connoît pas:
Tu peux bien plus que lui; connoissant ta foiblesse,
Tu sens ton indigence; & voilà ta richesse.
Déja l'art t'a soumis l'air, la terre & les mers;
Déja je vois éclorre un nouvel univers.
Tes jours sont plus sereins, tes champs sont plus
fertiles,

---

la grandeur de son génie, en sollicitant pour ce soldat des secours de plusieurs personnes illustres, & en lui faisant lui-même une gratification considérable.

Ton

Ton corps devient moins foible, & tes sens plus agiles.
Le verre aide ta vue; il découvre à tes yeux (*a*)
Des mondes sous tes pieds, des mondes dans les cieux.
A l'aide du levier, du poids & de la roue,
Des plus pesants fardeaux ton adresse se joue;
Les forêts, à ta voix, descendent sur les eaux;
Les rivages creusés embrassent tes vaisseaux (*b*);
Le ciel regle leur cours, écrit sur ses étoiles;
Le fougueux aquilon est captif dans leurs voiles:
C'est par eux que, comblant les gouffres de Thétis,
Tu joins deux continents, l'un par l'autre agrandis.
Là, pour unir deux mers, tu perças des montagnes (*c*),
Creusas des souterrains, inondas des campagnes;
Plus loin, de l'océan tu reculas les eaux (*d*);
Un empire s'éleve, où mugissoient les flots.
Tu changeas des marais en des plaines fertiles,
Sur l'abyme des mers tu suspendis des villes (*e*).
Les monuments du Nil, vainqueurs du temps jaloux (*f*),
Nés avec l'univers, ont vécu jusqu'à nous.
Oui, telle est ta foiblesse & ton pouvoir suprême,
Les œuvres des tes mains survivent à toi-même.

Autour de nous enfin promenons nos regards:
Là, je vois de plus près, & j'admire les arts;
Le Cyclope noirci des feux qui l'environnent,
Verse à flots embrasés les métaux qui bouillonnent;
La flamme cuit le vase arrondi sous nos doigts;

(*a*) Microscope, télescope.
(*b*) Les ports.
(*c*) Canal de Languedoc.
(*d*) Les Hollandois.
(*e*) Venise.
(*f*) Pyramides d'Egypte.

La lune croît, décroît, fuit & revient sans cesse;
Autour de leurs soleils, que de mondes flottants!
Un seul ressort produit tous ces grands mouvements.
De la simplicité, quel sublime modele!
Sans elle rien n'est beau; tout s'embellit par elle.
LAURENT, oui, tu connus cette admirable loi;
Tes ouvrages sont grands & simples comme toi.

Acheve; &, déployant ta force toute entiere,
De l'art qui t'illustra, recule la barriere:
Tout semble t'inviter à de nouveaux efforts;
La gloire de ton nom t'a conduit sur ces bords,
Où de tous les plaisirs le François idolâtre,
Aux talents qu'il honore, ouvre un vaste théatre,
D'un bout du monde à l'autre, assemble tous les arts,
Et des peuples rivaux étonne les regards.
C'est là qu'en t'admirant, il va te reconnoître.
Paris s'est applaudi, lorsqu'il t'a vu paroître,
Et ses murs, si féconds en pompeux monuments,
Attendent de tes mains de nouveaux ornements.
Là, tandis que vengeant l'honneur de la patrie,
Le louvre reprendra sa majesté flétrie;
Tandis que d'un monarque adoré des François (*a*),
Le bronze avec orgueil reproduira les traits,
La Seine s'élevant de ses grottes profondes (*b*),
A ta loi souveraine asservira ses ondes;
Et, se multipliant dans de nombreux canaux,
Formera dans Paris mille fleuves nouveaux.

Artiste ingénieux, & citoyen fidele (*c*),

(*a*) La Statue de Louis XV par l'illustre Bouchardon.

(*b*) Les deux machines du pont Notre-Dame fournissent à Paris une quantité d'eau trop petite pour une si grande ville.

(*c*) Le Roi de Prusse & celui d'Angleterre ont fait à M. Laurent,

Dès long-temps ta patrie a reconnu ton zele ;
En vain ce peuple fier, jaloux de nos succès,
Le rival, & sur-tout l'ennemi des François ;
En vain ce roi fameux par les arts & la guerre,
Qui tour-à-tour instruit & ravage la terre,
Espéroient, à prix d'or, acheter ton secours,
Tu dois à ton pays ton génie & tes jours.
Malheur au citoyen ingrat à sa patrie,
Qui vend à l'étranger son avare industrie.

Et vous, qui des talents voulez cueillir les fruits,
Rois, payez leurs travaux, & connoissez leur prix.
Eugene, ce héros dédaigné de la France,
Fit trembler cet état, qu'eût servi sa vaillance.
Pourquoi vous disputer des provinces, de l'or ?
Les grands hommes, les arts, voilà le vrai trésor,
Osez les conquérir par d'utiles largesses ;
Ils ne demandent point d'orgueilleuses richesses,
Ils laissent à Plutus le faste & les grandeurs :
Que faut-il à l'abeille ? Un asyle & des fleurs.
Ah ! s'il est quelque bien qui flatte leur envie,
C'est l'honneur ; aux talents lui seul donne la vie.
Louis, qui, rassemblant tous les arts sous sa loi (*a*),
Du malheur de régner se consoloit en roi :
Louis, de ses regards récompensoit leurs veilles ;
Un coup d'œil de Louis enfantoit les Corneilles.

Citoyen généreux, ainsi ton souverain,
T'égalant aux héros, ennoblit ton destin.
Trop souvent le hazard dispense ce beau titre (*b*) :

---

pour l'attirer chez eux, des propositions très-avantageuses, que le seul amour de la patrie lui a fait refuser.

(*a*) Louis XIV.

(*b*) M. Laurent a reçu du Roi des lettres de noblesse, & a été décoré du cordon de l'ordre de Saint Michel.

La lune croît, décroît, fuit & revient sans cesse;
Autour de leurs soleils, que de mondes flottants!
Un seul ressort produit tous ces grands mouvements.
De la simplicité, quel sublime modele!
Sans elle rien n'est beau; tout s'embellit par elle.
LAURENT, oui, tu connus cette admirable loi;
Tes ouvrages sont grands & simples comme toi.

Acheve; &, déployant ta force toute entiere,
De l'art qui t'illustra, recule la barriere:
Tout semble t'inviter à de nouveaux efforts;
La gloire de ton nom t'a conduit sur ces bords,
Où de tous les plaisirs le François idolâtre,
Aux talents qu'il honore, ouvre un vaste théatre,
D'un bout du monde à l'autre, assemble tous les arts,
Et des peuples rivaux étonne les regards.
C'est là qu'en t'admirant, il va te reconnoître.
Paris s'est applaudi, lorsqu'il t'a vu paroître,
Et ses murs, si féconds en pompeux monuments,
Attendent de tes mains de nouveaux ornements.
Là, tandis que vengeant l'honneur de la patrie,
Le louvre reprendra sa majesté flétrie;
Tandis que d'un monarque adoré des François (*a*),
Le bronze avec orgueil reproduira les traits,
La Seine s'élevant de ses grottes profondes (*b*),
A ta loi souveraine asservira ses ondes;
Et, se multipliant dans de nombreux canaux,
Formera dans Paris mille fleuves nouveaux.

Artiste ingénieux, & citoyen fidele (*c*),

(*a*) La Statue de Louis XV, par l'illustre Bouchardon.

(*b*) Les deux machines du pont Notre-Dame fournissent à Paris une quantité d'eau trop petite pour une si grande ville.

(*c*) Le Roi de Prusse & celui d'Angleterre ont fait à M. Laurent,

Dès long-temps ta patrie a reconnu ton zele ;
En vain ce peuple fier, jaloux de nos succès,
Le rival, & sur-tout l'ennemi des François ;
En vain ce roi fameux par les arts & la guerre,
Qui tour-à-tour instruit & ravage la terre,
Espéroient, à prix d'or, acheter ton secours,
Tu dois à ton pays ton génie & tes jours.
Malheur au citoyen ingrat à sa patrie,
Qui vend à l'étranger son avare industrie.

Et vous, qui des talents voulez cueillir les fruits,
Rois, payez leurs travaux, & connoissez leur prix.
Eugene, ce héros dédaigné de la France,
Fit trembler cet état, qu'eût servi sa vaillance.
Pourquoi vous disputer des provinces, de l'or ?
Les grands hommes, les arts, voilà le vrai trésor.
Osez les conquérir par d'utiles largesses ;
Ils ne demandent point d'orgueilleuses richesses,
Ils laissent à Plutus le faste & les grandeurs :
Que faut-il à l'abeille ? Un asyle & des fleurs.
Ah ! s'il est quelque bien qui flatte leur envie,
C'est l'honneur ; aux talents lui seul donne la vie.
Louis, qui, rassemblant tous les arts sous sa loi (*a*),
Du malheur de régner se consoloit en roi :
Louis, de ses regards récompensoit leurs veilles ;
Un coup d'œil de Louis enfantoit les Corneilles.

Citoyen généreux, ainsi ton souverain,
T'égalant aux héros, ennoblit ton destin.
Trop souvent le hazard dispense ce beau titre (*b*) :

pour l'attirer chez eux, des propositions très-avantageuses, que le seul amour de la patrie lui a fait refuser.

(*a*) Louis XIV.

(*b*) M. Laurent a reçu du Roi des lettres de noblesse, & a été décoré du cordon de l'ordre de saint Michel.

Hélas! si la vertu, des rangs étoit l'arbitre,
Peut-être un malheureux, mourant sur son fumier,
Du dernier des humains, deviendroit le premier.
Tes talents, du hazard ont réparé l'outrage;
Ton nom n'est dû qu'à toi, ta gloire est ton ouvrage.
D'autres feront parler d'antiques parchemins:
Ces monuments fameux qu'ont élevé tes mains;
Ces chefs-d'œuvre brillants, ces fruits de ton génie,
Tant d'utiles travaux qu'admira ta patrie;
Voilà de ta grandeur les titres glorieux:
Là, ta noblesse éclate & frappe tous les yeux.
Que sont de plus ces grands, dont la fiere indolence
Dévore lâchement une oisive opulence?
Que laissent, en mourant, à leur postérité,
Ces mortels corrompus par la prospérité?
Des exemples honteux, de coupables richesses,
Un nom jadis sacré, souillé par leurs bassesses.
Tes enfants plus heureux, hériteront de toi,
L'exemple des talents, le zele pour leur roi;
L'amour du bien public, qui t'anime & t'enflamme;
La noblesse du nom, & la grandeur de l'ame.

M. L'Abbé de Lille.

ODE

Pour l'ouverture d'un Exercice littéraire.

Dieu du Pinde & de la lumiere,
Pere des talents & du jour,
Ouvre ta brillante carriere,
Éclaire & remplis ce séjour;
Contemple, au milieu de la lice,
Cette jeune & noble milice,

Qui cueille les lauriers des arts ;
Vois les Pollions de notre âge,
Les exciter par leur ſuffrage,
Les animer par leurs regards.

✣

Vois Montaran, de qui la gloire,
Perçant les ténebres des temps,
Dans les faſtes de la victoire,
Conſacre les faits éclatants.
Héros, protecteur des Orphées,
Pour éterniſer vos trophées,
Vous uniſſez Mars & Phébus ;
Auſſi les maîtres de la lyre,
Remplis d'un ſublime délire,
Vous offrent de nouveaux tributs.

✣

Moitié d'un héros magnanime,
Noble épouſe d'un noble époux,
Des mains de la brillante eſtime,
Recevez l'encens le plus doux :
Et vous, qui marchez ſur ſes traces ;
Vous, ſon ſang, ſous les traits des graces ;
Vous, ſes fils, ſous ceux des amours,
Soyez l'eſpoir d'une déeſſe ;
Soyez la gloire du Permeſſe,
Et le prodige de nos jours.

✣

Miniſtres des ſaints tabernacles,
Dont les exemples & la voix
Sont en même temps nos oracles,
Nos guides, nos flambeaux, nos loix ;
Vous ſavez que les arts profanes,
Sanctifiés par vos organes,

Produiſent des fruits immortels;
Et que les richeſſes fleuries
Qu'étalent nos jeunes prairies,
Brillent même ſur les autels.

Vous, que réclame l'innocence
Contre ſes puiſſants ennemis;
Vous, qui joignez à la balance
Le glaive vengeur de Thémis,
Trop ſouvent le paralogiſme,
Dans les embûches du ſophiſme,
Eût entraîné votre équité,
Si l'éloquence fructueuſe,
Par ſa force majeſtueuſe,
N'eût défendu la vérité.

O des arts céleſte puiſſance!
L'univers te doit ſes attraits,
L'hiſtoire te doit ſa naiſſance,
La fiction, ſes plus beaux traits.
Par toi le brûlant Démoſthenes
Lance la foudre dans Athenes,
Et Tullus l'arrache à Céſar,
Tandis que ſur un lit de roſe,
L'heureux Anacréon repoſe
Entre la lyre & le nectar.

Conſervez cette flamme active,
Qu'un mortel apporta des cieux;
Que votre ſageſſe attentive
Veille à ce dépôt précieux:
Magiſtrats, nos cheres délices;
Conſuls, ſous vos heureux auſpices,
Elle jette un éclat plus beau;

Et les rives les plus lointaines,
De l'aſtre qui luit dans nos plaines,
Admirent le brillant flambeau.

✣

Parmi les ſavants Tectoſages,
Arbitres des nobles travaux,
N'a-t-on pas vu l'un de nos ſages
Étonner ſes pâles rivaux?
Sur ſon front j'apperçois encore
Les fleurs immortelles d'Iſaure,
Illuſtre prix de ſes talents.
Hivers, reſpectez ſa couronne;
Et vous, dont l'éclat l'environne,
Feſtons, ſoyez toujours brillants.

✣

Que n'ai-je le pinceau d'Apelles,
Pour peindre ces jeunes beautés,
Dont les graces toujours nouvelles,
S'offrent ici de tous côtés!
En elles j'admire ſans ceſſe
L'accord heureux de la ſageſſe,
Avec tous les dieux de Paphos,
La jeuneſſe avec la décence,
Les attraits avec la ſcience,
Les Vénus avec les Saphos.

✣

Je vois des guerriers redoutables,
Fameux par leurs nombreux exploits:
Je vois des ſavants reſpectables,
Amis des vertus & des loix:
L'olympe eſt dans cette aſſemblée;
Eſt-il ſurprenant que, troublée,
Notre muſe rampe à vos yeux?

Mais qu'elle obtienne votre eſtime ;
La gloire auſſi-tôt la ranime,
Son char l'enleve dans les cieux.

LA LINOTTE.

FABLE.

A CERTAINE linotte un jour on enleva
Le précieux tréſor qui tenoit enfermée
Sa tendreſſe avec ſa couvée.
Une perfide main avoit fait ce coup-là :
C'étoit le premier fruit d'une heureuſe hyménée ;
C'étoit ſa richeſſe, ſon bien ;
C'étoit tout : jugez donc combien fut affligée
Cette bonne mere, à qui rien
N'étoit au monde entier plus cher que ſa nichée !
Son amour étoit grand, bien qu'en un petit cœur.
Elle va conter ſon malheur
Dans tout le voiſinage : on la plaint ; mais qu'y faire ?
« Il faut vous conſoler, lui dit-on ; vos petits
» Sont, peut-être, en bon lieu, bien choyés, bien nourris... »
« S'ils vivoient ſeulement, répond la tendre mere » !
« Ah ! croyez que les dieux en auront eu pitié ;
» Croyez que de leurs jours le fil ſi délié,
» N'a point ſenti la main de la parque cruelle ».
« Eh ! quand cela ſeroit, dit-elle,
» Quand la main, du trépas les auroit reſpectés,
» Leur perte pour mon cœur en eſt-elle moins dure ?
» D'un autre ils prennent leur pâture ;
» Par un autre ils ſont careſſés ;

» Un autre a le plaiſir de les voir à toute heure ;
» J'en ſuis ſeule privée ; il faudra que j'en meure :
» Mais ſi l'on a pour eux, des ſoins vifs, empreſſés,
» On n'en aura jamais aſſez....
» Cette autre, eſt-ce une mere attentive, zélée,
» Sachant ce qu'il leur faut, & ce qui leur nuiroit ?
» Cette main qui ſous eux arrange le duvet,
» Par l'amour eſt-elle guidée » ?

Pour ceux qui lui doivent le jour,
Tels ſont les ſoucis d'une mere ;
Sa tendreſſe eſt jalouſe, inquiete & ſincere ;
C'eſt le chef-d'œuvre de l'amour.

M. L'ABBÉ AUBERT.

ODE
SUR LA MORT
DE M. JOLYOT DE CRÉBILLON.

QUEL ſpectacle eſt offert à mon ame éperdue !
Que vois-je ? dans mes ſens la crainte eſt répandue !
Eſt-ce ici le ſéjour qu'habite la terreur ?
Eſt-ce ici du néant la demeure fatale ?
Quelle nuit infernale
Enveloppe ces lieux des voiles de l'horreur !

La lugubre clarté de cent torches funebres,
Plus triſtes mille fois que ſes noires ténebres,
Vers un temple odieux guide mes pas errants ;
Un marbre enſanglanté couronne ſes portiques,
Dont les débris antiques
Semblent braver encor les menaces du temps.

Sur un autel d'airain, la mort, la mort assise,
Tient pour sceptre une faux, que la fureur aiguise;
A ses yeux est ouvert le livre des destins:
De ses arrêts sacrés, ministres redoutables,
Les douleurs lamentables
Entraînent à ses pieds la foule des humains.

Et ce fier potentat, qui, gonflé d'arrogance,
Accable l'univers du poids de sa puissance;
Et l'esclave courbé sous le faix des travaux,
Tout est en un instant disparu dans l'abyme,
Tout, du néant victime,
Périt également dans le fond des tombeaux.

Les torches à la main, échauffant le carnage,
Bellone, sur les morts se frayant un passage,
De rivieres de sang inonde les autels:
L'amour, qui, sous des fleurs, masque sa perfidie,
D'une main plus hardie,
Sacrifie à la mort des milliers de mortels.

Dans ces funestes lieux, quel vieillard respectable
A dévoué le temps au trépas indomtable?
Le sceptre des beaux arts éclate dans sa main;
Sa voix rappelle au jour les monarques célebres,
Qui, des séjours funebres,
S'empressent, à l'envi, de passer dans son sein.

Maître des passions qui captivent notre ame,
Il l'émeut à son gré, l'attendrit ou l'enflamme:
Quoi! la mort a sur lui levé ses bras vengeurs!
O mort! mort, arrêtez!... il se débat, il tombe;
Et la nuit de la tombe
L'enferme pour toujours, & le cache à nos pleurs.

Dérobez, ô François, vos honteuſes alarmes ;
Cet inſtant que le peuple enviſage avec larmes,
Eſt l'épreuve de l'homme, & l'inſtant du héros :
Tant qu'il traîne ici-bas les chaînes de la vie,
Les voiles de l'envie
Obſcurciſſent toujours l'éclat de ſes travaux.

Mais ſi-tôt que ſon ame, à ſes deſtins fidelle,
Dépouillant les dehors de ſa forme mortelle,
Va boire le nectar dans la coupe des dieux,
Alors des ſentiments le cœur eſt l'interprete,
Et ſa cendre muette
Eſt même reſpectable à l'œil de l'envieux.

Immortel Crébillon, les filles de mémoire
Ont fixé pour jamais les degrés de ta gloire ;
Ton nom, des plus fameux égale la hauteur.
Eh ! qui ſut mieux que toi, des fils de Melpomene,
Déployer ſur la ſcene,
De forfaits inouis la ſurprenante horreur ?

Ce monſtre au cœur de fer, c'eſt l'inflexible Atrée :
Voyez de quelle main, par le crime aſſurée,
Il préſente à ſon frere un vaſe horrible, affreux.
Tu demandes ton fils, infortuné Thyeſte !
O vengeance funeſte !
Ton fils eſt tout entier dans tes flancs malheureux.

Quel ſang vient de couler dans les murs de Mycene !
Un couple ſcélérat, réuni par la hâine,
Dans le ſein maternel enfonce le couteau.
Tremblez, fils inhumains, le ſouffle des furies,
Dans vos ames impies,
Du remords dévorant allume le flambeau.

Que les soins d'Ismenie (*a*) ont, à mes yeux, de charmes!
D'un époux criminel, enchaînant les alarmes,
De ses cruels malheurs elle adoucit le faix;
Mais les dieux l'ont marqué du sceau de leur colere,
Et la main de son pere,
Par des forfaits plus grands, venge encor ses forfaits.

✥

Ainsi de la terreur, aux humains si fatale,
Tu sais nous faire aimer la pompe sépulcrale;
Avec des flots de sang tu fais couler nos pleurs.
Quoi (*b*)! de l'ambition tu sondes les abymes,
Et la mere des crimes
Te développe aussi ses sombres profondeurs!

✥

Ce vieillard immortel, dont la main lente & sûre,
Reproduit à la fois & détruit la nature,
Dans son rapide vol redouble tes efforts:
Ton esprit, dispensant des torrents de lumiere,
Au bout de sa carriere,
S'éleve encore plus haut en ses rares accords.

✥

Je reconnois la voix du défenseur de (*c*) Rome;
Ce sont là tous ses traits, l'empreinte du grand homme:
C'est ainsi qu'il tomba sous le couteau sanglant.
Quels cris tumultueux! le poison de l'envie,
Épandu sur ta vie,
Infecte de tes jours le reste chancelant.

(*a*) La tragédie de Rhadamiste.

(*b*) Celle de Catilina.

(*c*) Le triumvirat, qu'il fit à l'âge de quatre-vingt-un ans, & qui fut injustement attaqué.

Laiſſons ce vil Pithon exhaler ſes blaſphêmes ;
Des criminels humains, les murmures extrêmes
Alterent-ils jamais le front calme des dieux ?
Un tranſport inconnu m'appelle à l'empirée ;
De la voûte azurée
Les chemins tout-à-coup ſont ouverts à mes yeux.

Quelle divinité, dans ſon orgueil ſuprême,
Empruntant de la mort l'effrayant diadême,
Raſſemble à ſes côtés la troupe des malheurs ?
Son front eſt obſcurci du deuil de la triſteſſe ;
A ſes pieds la tendreſſe
Grave en lettres de ſang ſes tragiques douleurs.

Corneille, pour Romain adopté même à Rome ;
Racine, l'interprete & le peintre de l'homme,
Sont d'un tribut de pleurs, pour encens, honorés :
Là, mon divin héros, guidé par la mémoire,
Sur un rayon de gloire,
Du ſanctuaire auguſte occupe les degrés.

Pardonne, Crébillon, aux efforts de ma lyre :
Si mes ſens, tranſportés par un heureux délire,
Ont retracé ta gloire aux ſiecles à venir,
Couronne mes accords, & tranſmets dans mon ame
Cette céleſte flamme
Qui fait, des noms fameux, vivre le ſouvenir.

MADRIGAL
A Mme DE NOINTEL.

A ses écarts Nointel allie
L'amour du vrai, le goût du bon.
En vérité, c'est la raison
Sous le masque de la folie.

M. de Voltaire.

VERS

De M. François, de Neufchâteau en Lorraine, âgé de quatorze ans, à l'Académie de Dijon, pour la remercier de la place d'Académicien associé, dont elle l'a honoré.

Quelle vaste carriere à mes yeux se présente!
Des sages, rassemblés par l'amour des beaux arts,
Sur les foibles essais de ma muse naissante,
Jettent de propices regards.
Minerve, au milieu d'eux assise & triomphante,
Seconde leur ardeur, anime leurs talents;
Au pied de ses autels, ma voix reconnoissante
Ose faire entendre ses chants.

Lorſque le doux printemps rend aux bois leur feuillage,
Sous le riant abri de ce nouvel ombrage,
Nous voyons un oiſeau, qui, jeune & foible encor,
Court, ſautille, voltige, oſe eſſayer ſes ailes,
Et de ſa tendre mere atteint enfin l'eſſor :
Ah ! de même puiſſai-je imiter mes modeles !
Pour les ſuivre, tentons un généreux effort.

Imagination, délire du génie,
Épuiſe ſur moi ta chaleur ;
Toi, dont le pouvoir créateur
Aux talents ſait donner la vie,
Confie à mes deſirs tes ſublimes pinceaux,
De tes vives couleurs nuance mes tableaux.
Déja la flamme qui m'éclaire,
M'offre des ſpectacles nouveaux :
Je vois l'auguſte ſanctuaire (*a*)
Où les beaux arts étalent leurs travaux :
Ici, nous admirons les dons que la nature
Répand ſur ce vaſte univers,
Ceux que ſon ſein cachoit dans une nuit obſcure ;
Les muets habitants de l'empire des mers
Sont unis aux oiſeaux, dont le tendre ramage
Forme de gracieux concerts,
Ou qui font briller dans les airs
Le ſuperbe appareil de leur riant plumage.
Un mortel généreux, un philoſophe, un ſage,
De ces rares tréſors autrefois poſſeſſeur,
A ce lycée en fit hommage ;
Il fut ſon premier bienfaiteur (*b*).

(*a*) Bibliotheque de l'Académie.
(*b*) Cabinet d'hiſtoire naturelle, donné par M. Legouz.

Plus loin ſont raſſemblés les monuments fideles,
Les témoins de l'antiquité,
Ces métaux qui, des temps perçant l'obſcurité,
Sont les archives éternelles
Où l'hiſtoire grava la ſimple vérité.
Ce ſont là tes préſents, ô ſublime Uranie (*a*)!
Les doctes nymphes d'Aonie
Ont reconnu leur ſœur à ce don précieux:
Tu daignas ſuivre, ſans envie,
D'un de leurs favoris (*b*) l'exemple glorieux.

Avançons, contemplons une ſcene nouvelle:
Deux buſtes entourés d'une palme immortelle,
Frappent mes regards dans ces lieux.
A côté du premier, l'altiere Melpomene,
Le poignard à la main, & le feu dans les yeux,
Du tragique laurier qui borde l'Hippocrene,
Couronne ſon front radieux (*c*):
Près de lui j'apperçois le fils (*d*) de Polymnie;
Sur ſa lyre, ſes doigts, ſource de l'harmonie,
Se promenent rapidement:
Soit que faiſant gronder la foudre & les orages,
De la mer ſoulevée il chante les ravages
Et le ſombre mugiſſement;
Soit que ſes ſons légers, enfants badins des graces,
De l'amour & des jeux qui volent ſur ſes traces,
Nous faſſent partager le doux enchantement:
Ce hardi Prométhée, au ſéjour des nuages,
A dérobé le feu qui regne en ſes accords;

(*a*) Don d'un médaillier, fait par Mme la Comteſſe de Rochechouart, en 1765.
(*b*) M. le préſident de Ruffey avoit fait un pareil don en 1764.
(*c*) Crébillon.
(*d*) Rameau.

Il peint tout à nos ſens par la foule d'images
Qu'enfantent à la fois ſes lyriques tranſports.
O grands hommes! manes célèbres!
Terrible Crébillon, & toi, divin Rameau,
Vous percez les noires ténebres,
Et la triſte horreur du tombeau:
Du haut de la voûte azurée,
Pardonnez aux efforts d'un jeune audacieux,
Dont la muſe mal aſſurée,
Voudroit chanter les demi-dieux.

Mais quelle aigle intrépide, aux ailes étendues,
Fend des cieux étonnés les lambris éclatants,
Et fixant du ſoleil les feux étincelants,
Plane dans le vague des nues?
De toute la nature heureux ſpéculateur,
De ſes ſecrets cachés ſuperbe raviſſeur,
L'Archimede françois (*a*) prend un eſſor rapide;
La phyſique en ſes mains a remis ſon flambeau,
Et la lumiere qui le guide,
Éleve dans les airs ce Dédale nouveau.

Je vois un citoyen (*b*) qu'honore ſa patrie:
En vain l'envieuſe furie,
Par ſa cabale & ſes clameurs,
Oſa lui dérober le laurier des neuf ſœurs;
Sa modeſte philoſophie
Sans regret abandonne un honneur ſi vanté;
Il lui ſuffit de l'avoir mérité.

Tel qu'un cedre immortel, aux cieux portant ſa tête,
Affronte Éole & la tempête,

(*a*) M. de Buffon.
(*b*) Piron.

Ainſi l'on voit briller dans ce ſacré vallon,
Cet homme univerſel (*a*), qui, d'une main hardie,
Aux crayons légers de Thalie,
Au ſceptre d'Euripide, au luth d'Anacréon,
Sait allier les fleurs du plus brillant génie;
Et la trompette de Milton,
Au burin de l'hiſtoire, au compas de Newton.
Ah! ſi les muſes, plus propices,
M'inſpiroient ſes accents, ſes vers harmonieux;
Si ma lyre, ſous ſes auſpices,
Formoit des ſons mélodieux,
Je chanterois Condé (*b*), ſes exploits, ſon courage,
La gloire de ſon nom, les vertus de ſon cœur;
Je peindrois ce jeune vainqueur,
Protégeant les talents ſous l'immortel ombrage
Des lauriers qu'aux combats moiſſonna ſa valeur:
Aux ſiecles à venir, en traçant ſon hiſtoire,
Je leur dirois que la victoire,
De Condé, ſur le Mein, ſuivit les étendards;
Que ce prince, au milieu des horreurs de la guerre,
Quand, pour venger les lis, il voloit aux hazards,
D'une main lançant le tonnerre,
De l'autre, cultivoit & ranimoit les arts;
Je dirois... Mais où va mon ardeur téméraire?
Et qu'allois-je tenter ſans l'aveu d'Apollon?
Pour chanter un Achille, il fallut un Homere:
Eſt-ce à moi de vouloir célébrer un Bourbon?

(*a*) M. de Voltaire.
(*b*) Mgr. le Prince de Condé, protecteur de l'Académie.

VERS

POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE BENSERADE.

CE bel esprit eut trois talents divers,
Qui trouveront l'avenir peu crédule ;
De plaisanter les grands, il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers :
Il fut vieux & galant, sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

DE SENECÉ.

EPITRE

A M. GRESSET.

EH quoi ! charmant Gresset, tu dors,
Et tu t'efforces, sans remords,
De faire oublier ton génie !
Horace, au printemps de sa vie,
Lassé de ses premiers efforts,
Par complaisance pour l'envie,
Interrompit-il ses accords ?
Et, d'avance au nombre des morts,
En sa ténébreuse manie,
Dans quelque hameau d'Italie,
Alla-t-il perdre les transports
De sa timide poésie ?

Toi, dont la naiſſante ſplendeur
Éblouit ta patrie entiere,
A ton lever dans la carriere
Où s'élançoit ta jeune ardeur,
Tu t'es couché dès ton aurore;
Et dans la nuit cachant tes feux,
Malgré nos cris, malgré nos vœux,
Ta longue éclipſe dure encore.

Près de ton toit ſilencieux,
J'ai vu les graces & les jeux
Avec fureur briſer ta lyre,
Et triſtement entr'eux ſe dire :
" Greſſet eſt devenu chartreux ».

Sors de ta coupable indolence,
Et reviens parmi les vivants,
Les dédommager du ſilence
Où tu t'es plongé ſi long-temps.
Des amours la troupe badine,
Qu'avoit attriſté ton ſommeil,
Dans leur alégreſſe enfantine,
Battront des mains à ton réveil.

Celui que le deſtin propice,
D'un talent ſublime a doté,
Doit au public le ſacrifice
Même de ſon obſcurité :
Chargé d'honorables entraves,
Il eſt le premier des eſclaves
Conſacrés à l'humanité :
C'eſt par la pénible excellence
De ſes ouvrages renommés,
Qu'il paie à ſes freres charmés,
La dette de ſon exiſtence.

Les dieux, dans leur juſte pitié,
En nous condamnant à la vie,
Formerent exprès le génie,
Pour nous épargner la moitié
Des maux dont la terre eſt remplie,
Chaque talent eſt dévoué
A cette loi ſainte & chérie.

L'emploi de l'eſprit enjoué
Eſt de divertir la patrie :
C'eſt la ſervir, que l'amuſer.
Le chef-d'œuvre des politiques
Eſt l'art de ſavoir abuſer
Nos paſſions mélancoliques :
Le vrai malheur, c'eſt le chagrin ;
Et Moliere, le plus habile,
Eſt à la fois le plus utile
Des bienfaicteurs du genre humain.
Ah ! ſans doute, ainſi que Socrate,
Il eut un dieu pour conſeiller,
Qui, ſous ſon nom, daignoit veiller
Au bien de ſa patrie ingrate.

Mais il n'eſt plus, & les ſoucis
Ont en foule inondé la France ;
Et ces beaux lieux ſont obſcurcis
Par la triſteſſe & l'indolence.

Le François a changé de mœurs ;
On l'a fait rougir d'être aimable.
Des pédants le troupeau coupable,
Dans ſes tyranniques humeurs,
A, d'une main impitoyable,
Tranché le ſommet de nos fleurs.

Sous une glace impénétrable,
L'ennui ſommeille dans les cœurs.
A notre folie agréable,
A nos plaiſirs, à nos erreurs,
A ſuccédé l'art admirable
D'analyſer avec froideur,
De diſſerter avec lenteur,
Et d'être, ſans nulle pudeur,
Ennuyeuſement raiſonnable.

Tout, juſqu'à nos amuſements,
Porte la pédanteſque empreinte
Du dégoût & de la contrainte
Où languiſſent nos ſentiments.
A table, à nos feſtins tranquilles,
On ne rit plus indécemment,
Et les verres inceſſamment
Seront bannis, comme inutiles:
On a proſcrit les vaudevilles,
Et les refrains, & les chorus,
Et ſur-tout on n'y trinque plus.
Les graces y font les habiles,
Et, dans leur ennui dévorant,
Philoſophent, en digérant,
Sur des vérités puériles.

Sages, guidés par la prudence,
O ſublimes réformateurs!
Achevez votre ouvrage immenſe,
De Londres adoptez les mœurs,
Et donnez enfin à la France
Des combats de gladiateurs.

Ou plutôt connoiſſez votre âge,
Et ſervez mieux nos paſſions;

N'offrez

N'offrez plus au François volage
Vos attriſtantes fictions.
Dans ces jours de crainte & d'alarmes,
Pour le tromper ſur ſon deſtin,
Qu'attendez-vous de pareils charmes ?
Le plaiſir de verſer des larmes,
Eſt trop reſſemblant au chagrin.
S'il ſe peut encore, il faut rire ;
Des vapeurs d'un joyeux délire,
Il faut enivrer nos cerveaux,
Et nous endormir ſur nos maux.

Mais qui ſaura de nos caprices
Gourmander les honteux excès,
Aiguillonner nos cœurs diſtraits,
Et nous réveiller ſur nos vices ?

Gresset, de ta mourante voix
Ranime la force premiere,
Quitte les ombres de tes bois,
Sors de ta tombe, & ſois Moliere.

Mais qu'ai-je dit ? J'entends gémir
Ta religion alarmée :
Tu rejettes juſqu'au deſir
D'une profane renommée.

Va, ne crains point que dans ces vers
J'aille, apôtre du paradoxe,
Étayer d'arguments pervers
Quelque ſyſtême hétérodoxe,
Et te déduire impudemment,
Dans ma folle philoſophie,
La ſcandaleuſe apologie
D'un ſcandaleux amuſement.

Mais remplis au moins ta promeſſe ;
Et, ſi ta ſévere ſageſſe
A détruit tes tableaux divins,
Pour conſoler notre triſteſſe,
Ayons-en du moins les deſſeins.
Dans ton attelier ſolitaire,
Reprends tes pinceaux ſuſpendus,
Et termine, ſans te diſtraire,
Ces *portraits* en vain attendus,
Où, quittant les grandes peintures,
Par de chaſtes miniatures,
Tu veux amuſer les vertus.

Ainſi d'un ſuccès légitime
Tu goûteras les doux tranſports ;
Ta muſe, s'égayant ſans crime,
Nous corrigera ſans remords.

Hélas! de cenſeurs intrépides,
Quel ſiecle eut jamais plus beſoin ?
Et quand vit-on plus de faux guides
Uſurper ce ſublime ſoin ?
O ſiecle crédule & cynique !
Fais moins de bruit de ton haut ſens :
Ton titre de philoſophique
N'eſt qu'un ſobriquet ironique,
Qui te diſtingue à tes dépens.
De ta ſuperbe maladie,
Connois le véritable nom :
Pour quelques lueurs de raiſon,
Eſt-on guéri de la folie ?

GRESSET, peins-lui tous ſes travers :
Sous le maſque qui la déguiſe ;

Découvre aux yeux de l'univers,
Les oreilles de la ſottiſe;
Préſente à l'homme ſes devoirs;
Que les vices cachés paroiſſent,
Et dans tes fideles miroirs,
De tous côtés ſe reconnoiſſent.

Peins l'enthouſiaſme apprêté
De tous ces petits fanatiques
Qui vont dans les places publiques,
Sur leurs treteaux philoſophiques,
Donner leçon d'impiété;
Fous mal-faiſants, vils empiriques,
Qui compilent *incognito*
Leurs gros volumes léthargiques,
Leurs almanachs *in-folio*,
Et leurs diatribes cyniques;
Et contre la ſociété
Vont bâtiſſant de faux ſyſtêmes,
Et contre la divinité
Vont glapiſſant de froids blaſphêmes;
Et qui, l'un ſur l'autre monté,
Tâchent de ſe guinder eux-mêmes
Par-delà l'immortalité.

Peins-nous ce Mécene ſtupide,
Qui, dans un ſouper clandeſtin,
De quelques fleurs de ſon jardin,
Va couronner la tête vuide
D'un petit auteur libertin,
Dont l'orgueil honteux & timide,
Bout de plaiſir & fait le nain.

Peins Créſus, à l'ame maſſive,
Qui, perdant par degrés ſes ſens,

De la volupté fugitive,
Cherche à tâtons les pas errants ;
Qui, toujours dur, impitoyable,
Devient enfin doux & traitable,
Pour échapper à ſon ennui ;
Dans ſa richeſſe, miſérable,
Voudroit qu'on eût pitié de lui ;
Tâche, au fond de ſon ame uſée,
De trouver encore un deſir,
Et meurt d'une froide nauſée,
En payant l'apprêt d'un plaiſir.

Peins-nous les comiques diſgraces
De ces rimailleurs bourſouflés,
Qui, par Melpomene ſifflés,
Viennent ſur de longues échaſſes,
Boiter triſtement ſur ſes traces,
Et, ſe fatiguant en faux pas,
Font rire de pitié les Graces,
Qui contemplent leur embarras.

Peins ces folles impétueuſes,
Ces petits-maîtres en jupons,
Qu'on voit, de leur ſexe honteuſes,
Du nôtre arborer tous les tons,
Afficher des airs ſoldateſques,
Siffler, lorgner, bruſquer leur voix,
Et rendre hagard leur minois,
Et s'affubler d'habits groteſques ;
Croyant qu'en imitant nos fous,
Elles pourront devenir hommes ;
Eſprits forts preſqu'autant que nous,
Et n'ayant peur que des fantômes.

Peins nos frondeurs réglant l'état,

Et criant contre tout miniſtre,
Occupés dans leur vieux ſénat,
A quelque gageure ſiniſtre;
Bien moins méchants que babillards,
Et, par amour pour la patrie,
Déraiſonnant toute leur vie
Sur la paix, la guerre & les arts;
Aſſurant que la politique
En France va de mal en pis,
Et plaignant fort ce beau pays,
Qui n'a plus d'opéra comique.

Du peuple qu'on nomme les grands,
Peins-nous la petiteſſe extrême;
Peins nos robins & nos ſavants,
Nos marquis, & nos abbés même.
Puiſque nos vices ſont nouveaux,
Tu prendras des teintes nouvelles;
Et nos travers originaux
Seront tes uniques modeles.

Pour moi, de ton art enchanteur,
Si je poſſédois la fineſſe,
Et le ſecret de ta couleur,
Je ſignalerois ma jeuneſſe,
Par un tableau cher à mon cœur;
Sous une robe vénérable,
Connue au ſéjour des neuf ſœurs,
Je peindrois un ſage agréable,
Sifflant les airs les plus flatteurs
Au perroquet le plus aimable.
Plus loin, dans le monde porté,
Hors de ſa paiſible cellule,
On le verroit, avec bonté,

Détrompant un vieillard crédule ;
Verſer ſur la méchanceté
L'infamie & le ridicule :
L'envie, à l'aſpect du ſuccès,
Armeroit ſa langue traîtreſſe ;
Lui-même auroit l'air & les traits
De l'honnête homme de ſa piece.
Fréderic, quittant les combats,
Et les vaſtes ſoins de l'empire,
Pour lui, chanteroit ſur ſa lyre,
En l'appellant dans ſes états ;
Mais notre ſage n'iroit pas,
Et, fuyant ſa gloire importune,
Il courroit à ſon Tivoli,
Dans ſes vertus enſeveli,
Se dérober à la fortune.
Là, s'efforçant d'être inconnu,
Auprès d'une épouſe chérie,
Par les plaiſirs de la vertu,
Il réaliſeroit la vie.
Tandis qu'on le déchire ailleurs,
On le verroit dans ſon ménage,
Par la paix, uniſſant les cœurs,
Et ſoulageant dans leurs malheurs,
Ses concitoyens de village.
Je le peindrois content, heureux,
Toujours accompagné des jeux,
Et couronné par la ſageſſe ;
Mais, dans un coin de mon tableau,
On appercevroit la Pareſſe,
Aſſiſe auprès de ſon bureau.

M. DE SELIS.

DISCOURS
EN VERS,
SUR LES DISPUTES.

VINGT têtes, vingt avis; nouvel an, nouveau goût;
Autre ville, autres mœurs; tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense;
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance;
Mais ne dispute point; les desseins éternels,
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels;
Le peu que nous savons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs; mais de-là je conclus,
Que prêcher la raison, n'est qu'une erreur de plus.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre;
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre;
Qu'à Paris, au palais, l'honnête citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen;
Qu'au fond d'un diocese, un vieux prêtre gémisse,
Quand un abbé de cour enleve un bénéfice;
Et que, dans le parterre, un poëte envieux
Ait, en battant des mains, un feu noir dans les yeux,
Tel est le cœur humain: mais l'ardeur insensée
D'asservir ses voisins à sa propre pensée,
Comment la concevoir? Pourquoi, par quel moyen
Veux-tu que ton esprit soit la regle du mien?

Je hais ſur-tout, je haïs tout cauſeur incommode,
Tous ces demi-ſavants, gouvernés par la mode;
Ces gens qui, pleins de feu, peut-être pleins d'eſprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit.
Un peu muſiciens, philoſophes, poëtes,
Et grands hommes d'état, formés par les gazettes;
Sachant tout, liſant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediroient *Voltaire* ſur le goût,
Monteſquieu, ſur les loix; de *Broglie*, ſur la guerre;
Ou la jeune d'*Egmont*, ſur le talent de plaire.

Voyez-les s'emporter ſur les moindres ſujets,
Sans ceſſe repliquant, ſans répondre jamais:
« Je ne céderois pas au prix d'une couronne....
» Je ſens... le ſentiment ne conſulte perſonne....
» Et le roi ſeroit là.... je verrois là le feu....
» Meſſieurs, la vérité miſe une fois en jeu,
» Doit-il nous importer de plaire ou de déplaire »?..

C'eſt bien dit; mais pourquoi cette roideur auſtere?
Hélas! c'eſt pour juger de quelques nouveaux airs,
Ou des deux Poinſinet, lequel fait mieux des vers.

Auriez-vous par hazard connu feu monſieur d'Aube,
Qu'une ardeur de diſpute éveilloit avant l'aube?
Contiez-vous un combat de votre régiment,
Il ſavoit mieux que vous, où, contre qui, comment;
Vous ſeul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citoit ſes lettres de l'armée;
Et Richelieu préſent, il auroit raconté,
Ou Genes défendue, ou Mahon emporté:
D'ailleurs homme de ſens, d'eſprit & de mérite;
Mais ſon meilleur ami redoutoit ſa viſite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,

Gardoit, en l'écoutant, un silence d'humeur.
J'en ai vu dans le feu d'une dispute aigrie,
Près de l'injurier, le quitter de furie;
Et rejettant la porte à son double battant,
Ouvrir à leur colere un champ libre en sortant.
Ses neveux, qu'à sa suite attachoit l'espérance,
Avoient vu dérouter toute leur complaisance.
Un voisin asthmatique, en l'embrassant un soir,
Lui dit : " Mon médecin me défend de vous voir ».
Et parmi cent vertus, cette unique foiblesse,
Dans un triste abandon, réduisit sa vieillesse.
Au sortir d'un sermon, la fievre le saisit,
Las d'avoir écouté, sans avoir contredit;
Et tout près d'expirer, gardant son caractere,
Il faisoit discuter le prêtre & le notaire.

Que la bonté divine, arbitre de son sort,
Lui donne le repos que nous rendit sa mort!
Si du moins il s'est tû devant ce grand arbitre.

Un jeune bachelier, bientôt docteur en titre,
Doit, suivant une affiche, un tel jour, en tel lieu,
Répondre à tout venant, sur l'essence de Dieu.
Venez-y, venez voir comme sur un théatre
Une dispute en regle, un choc opiniâtre,
L'enthymême serré, les dilemmes pressants,
Poignards à double lame, & frappant en deux sens,
Et le grand syllogisme en forme réguliere,
Et le sophisme vain de sa fausse lumiere,
Des moines échauffés, vrai fléau de docteurs,
De pauvres Hibernois, complaisants disputeurs,
Qui, fuyant leur pays pour les saintes promesses,
Viennent vivre à Paris, d'arguments & de messes;
Et l'honnête public, qui, même écoutant bien,

A la saine raison de n'y comprendre rien.
Voilà donc les leçons qu'on prend dans vos écoles!

Mais tous les arguments sont-ils faux ou frivoles?
Socrate disputoit jusques dans les festins,
Et tout nud quelquefois argumentoit aux bains.
Étoit-ce dans un sage une folle manie?
La contrariété fait sortir le génie.
La veine d'un caillou recele un feu qui dort;
Image de ces gens, froids au premier abord,
Et qui, dans la dispute, à chaque repartie,
Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avoit point sentie.

C'est un bien, j'y consens. Quant au mal, le voici.
Plus on a disputé, moins on s'est éclairci:
On ne redresse point l'esprit faux ni l'œil louche,
Ce mot, *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche.
Nos cris & nos efforts ne frappent que le vent,
Chacun dans son avis demeure comme avant.
C'est mêler seulement aux opinions vaines,
Le tumulte insensé des passions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être point de saison;
Et c'est un très-grand tort, que d'avoir trop raison.

Autrefois la justice & la vérité nues,
Chez les premiers humains furent long-temps connues;
Elles régnoient en sœurs; mais on sait que depuis,
L'une a fui dans le ciel, & l'autre, dans un puits.
La vaine opinion regne sur tous les âges;
Son temple est dans les airs, porté sur les nuages;
Une foule de dieux, de démons, de lutins,
Sont au pied de son trône; & tenant dans leurs mains

Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin, sous des verres d'optique;
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers,
En boules de savon, sont épars dans les airs;
Et le souffle des vents y promene sans cesse,
De climats en climats, le temple & la déesse;
Elle fuit & revient; elle place un mortel,
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.
Le jeune Antinoüs eut autrefois des prêtres.
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres:
Et qui rit de nos mœurs, ne fait que prévenir
Ce qu'en doivent penser les siecles à venir.
Une beauté frappante, & dont l'éclat étonne,
Les François la peindront sous les traits de *Brionne*,
Sans croire qu'autrefois un petit front serré,
Un front à cheveux d'or, fut toujours adoré.
Ainsi l'opinion, changeante & vagabonde,
Soumet la beauté même, autre reine du monde.
Ainsi dans l'univers ses magiques effets,
Des grands événements, sont les ressorts secrets.
Comment donc espérer qu'un jour aux pieds d'un sage
Nous la voyions tomber du haut de son nuage,
Et que la vérité, se montrant aussi-tôt,
Vienne au bord de son puits, voir ce qu'on fait en haut?

Il est pour les savants, & pour les sages même,
Une autre illusion: cet esprit de système,
Qui bâtit, en rêvant, des mondes enchantés,
Et fonde mille erreurs sur quelques vérités;
C'est par lui qu'égaré, après de vaines ombres,
L'inventeur du calcul chercha Dieu dans les nombres,
L'auteur du *méchanisme* attacha follement

La liberté de l'homme aux loix du mouvement;
L'un, du ſoleil éteint veut compoſer la terre;
« La terre, dit un autre, eſt un globe de verre » (a) :
De-là ces différends ſoutenus à grands cris,
Et ſur un tas poudreux d'inutiles écrits,
La diſpute s'aſſied dans l'aſyle du ſage.

La contrariété tient ſouvent au langage :
On peut s'étendre moins, formant un même ſon,
Que ſi l'un parloit baſque, & l'autre, bas-breton.
C'eſt là, qui le croiroit ? un fléau redoutable ;
Et la pâle famine, & la peſte effroyable,
N'égalent point les maux & les troubles divers
Que les mal-entendus ſement dans l'univers.

Peindrai-je des dévots les diſcordes funeſtes,
Les ſaints emportements de ces ames céleſtes,
Le fanatiſme au meurtre excitant les humains,
Des poiſons, des poignards, des flambeaux dans les mains,
Nos villages déſerts, nos villes embraſées,
Sous nos foyers détruits, nos meres écraſées,
Dans nos temples ſanglants, abandonnés du ciel,
Les miniſtres rivaux, égorgés ſur l'autel,
Tous les crimes unis, meurtre, inceſte, pillage,
Les fureurs du plaiſir, ſe mêlant au carnage,
Sur des corps expirants, d'infames raviſſeurs,
Dans leurs embraſſements reconnoiſſant leurs ſœurs,
L'étranger dévorant le ſein de ma patrie,
Et ſous la piété, déguiſant ſa furie,
Les peres conduiſant leurs enfants aux bourreaux,
Et les vaincus toujours traînés aux échafauds ?...

(a) C'eſt une des rêveries de *Buffon*.

Dieu puiſſant! permettez que ces temps déplorables,
Un jour par nos neveux ſoient mis au rang des fables.

Mais je vois s'avancer un fâcheux diſputeur;
Son air d'humilité couvre mal ſa hauteur,
Et ſon auſtérité, pleine de l'évangile,
Paroît offrir à Dieu le venin qu'il diſtille.
« Monſieur, tout ceci cache un dangereux poiſon;
» Perſonne, ſelon vous, n'a ni tort ni raiſon;
» Et ſur la vérité, n'ayant point de meſure,
» Il faut ſuivre pour loi, l'inſtinct de la nature ».
Monſieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela.....
« Eh! quoique vous ayiez déguiſé ce ſens-là,
» En vous interprétant, la choſe devient claire »...,

Mais en termes précis, j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité; mais d'un commun accord,
Qui diſcute, a raiſon; & qui diſpute, a tort.
Voilà ce que j'ai dit; & d'ailleurs qu'à la guerre,
A la ville, à la cour, ſouvent il faut ſe taire....

« Mon cher monſieur, ceci cache toujours deux ſens;
» Je diſtingue... Monſieur, diſtinguez, j'y conſens.
J'ai dit mon ſentiment, je vous laiſſe les vôtres,
En demandant pour moi ce que j'accorde aux autres...
« Mon fils, nous vous avons défendu de penſer;
» Et pour vous convertir, je cours vous dénoncer ».

Heureux! ô trop heureux, qui, loin des fanatiques,
Des cauſeurs importuns, & des jaloux critiques,
En paix ſur l'Hélicon pourroit cueillir des fleurs!
Tels on voit dans les champs, de ſages laboureurs,
D'une ruche irritée, évitant les bleſſures,
En dérober le miel, à l'abri des piquures.

LES
GRANDS HOMMES
DE DIJON.

ODE.

Emule de Paris, Dijon, moderne Athenes,
Des Sophocles nouveaux, de nouveaux Démosthenes,
Sortis de votre sein, étonnent l'univers.
Quoi! la seve vivifiante
Du nectar généreux que la Bourgogne enfante,
Verse-t-elle en vos sens tous les talents divers?

✣

J'apperçois Bossuet.... Le burin de l'histoire
Vient de graver ses traits au temple de mémoire:
Couronné de lauriers, il foule aux pieds les fleurs.
C'est lui, dont la vive éloquence,
Sublime sans efforts, libre sans négligence,
Du feu de son génie enflamme tous les cœurs.

✣

L'éloquence rampoit; il lui donne des ailes:
Longue dans ses récits, servilement fideles,
L'histoire racontoit; elle peint à l'esprit.
Majestueux & laconique,
De son hardi pinceau, le coloris magique
Transporte sous nos yeux les objets qu'il décrit.

✣

Bossuet nous ravit, quand Fléchier veut nous plaire:
Lorsque du rossignol la voix souple & légere

Fait redire à l'écho ſes chants mélodieux,
L'aigle fend la voûte azurée,
Et s'élançant au ſein du ſublime empirée,
Sur l'éclat du ſoleil oſe fixer les yeux.

Près de cet orateur, qui m'éleve & m'enchante,
Le ſavant La Monnoye (*a*) à mes yeux ſe préſente;
La gloire, d'une main orne ſon front vainqueur,
De cinq lauriers académiques;
De l'autre, en ſouriant, déchire ſes cantiques,
Où le fol enjoûment alarme la pudeur.

Rampants imitateurs, traducteurs infideles,
Sachez, en écrivant, embellir vos modeles;
Que leurs traits conſervés, s'animent de vos feux,
Tel, créateur lorſqu'il imite,
Bouhier (*b*), en traduiſant & Pétrone & Tacite,
Eſt auſſi laconique, & plus animé qu'eux.

Il joint les fleurs des arts aux fruits de la ſcience,
Pour préparer des loix le labyrinthe immenſe,
Sa main au magiſtrat fait prêter un flambeau;
Rival des Saphos, des Horaces,
D'un pinceau délicat veut-il tracer les Graces,
Les Graces, par retour, conduiſent ſon pinceau.

(*a*) Bernard la Monnoye, grand critique, plus grand littérateur, a été couronné cinq fois par l'Académie françoiſe. Il a fait imprimer des *Noels Bourguignons*, dont le caractere de plaiſanterie peu décente fut réprouvé par la cenſure.

(*b*) Bouhier, Préſident au Parlement de Dijon, étoit homme de lettres, grand juriſconſulte & ſavant critique; il a commenté les loix de Bourgogne, & fait des vers françois pleins de délicateſſe,

Grece, ne vante plus ton immortel Eſchile (*a*),
Terrible comme lui, Crébillon plus facile,
Éclate & voit frémir les pâles ſpectateurs:
Tel de l'Etna l'immenſe gouffre,
Vomiſſant des éclairs de bitume & de ſoufre,
En brillant à nos yeux, fait friſſonner nos cœurs.

✣

Euripides nouveaux, que vos vers énergiques
Portent dans nos eſprits des terreurs pathétiques,
On préfere à l'éclat d'un palais ſomptueux,
L'obſcurité majeſtueuſe,
Les ſombres ornements, & l'horreur ténébreuſe
Des temples élevés par nos premiers aïeux.

✣

Piron, toujours piquant, toujours plein d'élégance,
Au ſel d'Ariſtophane unit l'art de Térence;
En frondant les travers des rimeurs d'aujourd'hui,
Rival de l'enjoué Moliere,
De Corneille oſe-t-il parcourir la carriere,
Il étonne, il éclaire, il s'éleve avec lui.

✣

Qu'entends-je? eſt-ce Amphion? ſon ſublime génie
Soumet les éléments aux loix de l'harmonie,
Au ſein de leur déſordre enfante des accords:
Brillant ſans excès de parure,
Il ſait prêter à l'art le ton de la nature;
Il ſait, juſqu'en volant, meſurer ſes eſſors.

✣

Rameau, vois, ſans frémir, les ſerpents de l'envie,
Verſer, en t'admirant, leur poiſon ſur ta vie:

(*a*) Eſchile, regardé comme le principal auteur de la tragédie, eſt ſublime, véhément, & ſi terrible, qu'à la repréſentation de ſes Euménides, pluſieurs enfants moururent, & pluſieurs femmes accoucherent de frayeur.

Ne te refuſe point à des ſuccès brillants.
Toujours grand, toujours harmonique,
Daigne encor mériter les traits d'une critique,
Qui ne ſait pardonner qu'à de foibles talents.

Des climats ſur l'eſprit, avouons l'influence.
L'Eſpagnol trop pompeux, méconnoît l'élégance;
L'ingénieux Toſcan fait contraſter des ſons;
Le François polit, l'Anglois penſe.
Mais ce climat, ſéjour de la vraie éloquence,
Produit des Boſſuets, voit naître des Buffons.

Dans tes écrits divins, mon ame eſt tranſportée,
Buffon, aurois-tu donc, moderne Prométhée,
Ravi quelque rayon du céleſte flambeau,
Quand, perçant le vague des nues,
Tu parcourus des cieux les routes inconnues,
Et ſus à la nature arracher ſon bandeau?

Philoſophes hardis, des dieux, dans vos ſyſtêmes,
Ceſſez d'interroger les profondeurs ſuprêmes.
Tel eſt l'aſtre fécond dont la clarté nous luit;
Ses précieuſes influences,
Des objets à nos yeux tranſportent les nuances.
Oſons-nous le fixer, ſon feu nous éblouit.

Pour vous, mortels heureux, en qui, dès votre aurore,
Le germe des talents a commencé d'éclorre,
Et qui donnez aux arts, des jours dûs aux plaiſirs;
Voulez-vous, couronnés de gloire,
Parvenir quelque jour au temple de mémoire,
Que ces auteurs divins occupent vos loiſirs.

M. DE LA SERRE.

VERS

A M. LE MARQUIS

DU TERRAIL,

Sur le lot considérable qu'il a gagné à la Loterie de la Compagnie des Indes.

« Quoi! toujours de nouveaux caprices
» Signaleront tes injustices!
» Chez toi le mérite est sans prix,
Disoit Minerve à la Fortune :
» Pour mes plus dignes favoris,
» Tu n'affectes que des mépris,
» Et leur présence t'importune ».
« Accoutumée aux plaintes des mortels,
» Je vois, dit la Fortune, aux pieds de mes autels,
» Fumer l'encens, vomir l'injure;
» Ils m'appellent ingrate, inconstante, parjure;
» De tout l'olympe les bienfaits
» Ne pourroient assouvir leurs desirs indiscrets;
» Mais à vos reproches, déesse,
» Mon cœur vivement s'intéresse,
» Même ils ont droit de le flatter;
» Vos vœux seront les miens; je vais les contenter.
» L'Inde, en ce jour, m'a fait dépositaire
» D'un trésor au dessus des desirs du vulgaire;
» J'ai le pouvoir d'en décider :
» Choisissez le mortel qui doit le posséder ».
A l'instant sa main libérale

Lui préſente l'urne fatale.
Minerve avec tranſport voit le nom d'un guerrier
Qu'elle orna de plus d'un laurier,
Sous l'habit de Pallas, quand, priſant ſa vaillance,
Elle l'a protégé dans le ſein des hazards;
Quand, dans la paix, il cultiva les arts.
La fille des héros défenſeurs de la France,
A ce guerrier donna le jour;
Par les nœuds glorieux d'une double alliance,
Au plus illuſtre ſang il marqua ſon amour.
« Je l'aime, dit Minerve; & de ma bienveillance,
» Ce précieux tréſor eſt aujourd'hui le prix.
» De mon choix, qu'on ne ſoit ni jaloux ni ſurpris;
» Quand de mon tendre amour, je lui donne ce gage,
» Je ſais que, pour ma gloire, il en doit faire
uſage » (*a*).

M. DE RUFFEY.

(*a*) M. le Marquis du Terrail avoit déja annoncé à l'Académie le deſſein qu'il avoit d'y fonder un prix; ce qu'il a exécuté peu de temps après.

EPIGRAMME.

UN maître ivrogne, dans la rue,
Contre une borne ſe heurta;
Dans l'inſtant ſa colere émue,
A la vengeance le porta.
Le voilà d'eſtoc & de taille,
A ferrailler contre le mur;
« Il porte une cotte de maille,
» Diſoit-il, je crois qu'il eſt dur ».
En s'eſcrimant tout de plus belle,

Et pan, & pan, il avançoit,
Lorſqu'il ſortit une étincelle
De la pierre qu'il agaçoit;
Sa valeur en fut conſtipée:
« Oh! oh! ceci paſſe le jeu;
» Rengaînons vîte notre épée;
» Le vilain porte une arme à feu ».

LA FAYE.

FABLE
ALLÉGORIQUE,
A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONDÉ,
PROTECTEUR DE L'ACADÉMIE.

UNE vigne rampoit ſans force & ſans vigueur,
Plantée en un climat fertile;
Son cep, peu cultivé, ſouvent étoit ſtérile,
Ou portoit des fruits ſans ſaveur;
Il gémiſſoit de paroître inutile.
Auprès d'elle un jeune laurier
Élevoit dans les airs ſes branches triomphantes;
Chéri des dieux, il offroit au guerrier
Mille couronnes floriſſantes:
De cette vigne il eut pitié;
Vers elle il inclina ſa tête glorieuſe;
Et l'honorant d'une tendre amitié,

Lui permit d'appuyer ſa tige tortueuſe,
D'embraſſer ſes brillants rameaux,
De croître ſous ſon ombre, à l'abri des orages,
Et de jouir des avantages
Que le ciel accordoit à l'arbre des héros.
O prodige! bientôt cette plante débile,
De pampres verdoyants décora nos côteaux;
Chacun, d'une culture utile,
Lui prêta le ſecours par d'aſſidus travaux;
Chaque année en ſon ſein apporte l'abondance,
Augmente la valeur de ſes fruits précieux,
Et lui procure l'eſpérance
De fournir du nectar aux dieux.

ADRESSE.

De la reconnoiſſance acceptez cet hommage,
Prince: de notre ſort cette vigne eſt l'image;
Et l'univers a décidé
Que l'arbre des héros eſt l'arbre de Condé.

M. DE RUFFEY.

SONNET.

LE MIROIR.

MIROIR, peintre & portrait, qui donnes, qui reçois,
Et qui portes par-tout avec toi mon image;
Qui peux tout exprimer, excepté le langage,
Et pour être animé, n'as beſoin que de voix;

Tu peux ſeul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes paſſions, peintes ſur mon viſage ;
Tu ſuis d'un pas égal mon humeur & mon âge,
Et dans leurs changements, jamais ne te déçois.

Les mains d'un artiſan, au labeur obſtinées,
D'un pénible travail ſont, en pluſieurs années,
Un portrait qui ne peut reſſembler qu'un inſtant.

Mais toi, peintre brillant, d'un art inimitable,
Tu fais, ſans nul effort, un ouvrage inconſtant,
Qui reſſemble toujours, & n'eſt jamais ſemblable.

D'ÉTELAN.

PORTRAIT
DE MADAME LA DUCHESSE
DE LA VALLIERE.

ÊTRE femme ſans jalouſie,
Et belle ſans coquetterie,
Bien juger ſans beaucoup ſavoir,
Et bien parler ſans le vouloir ;
Ni hautaine, ni familiere,
Exempte d'inégalité,
C'eſt le portrait de la Valliere ;
Il n'eſt ni fini ni flatté.

M. DE VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME.

CHRYSOLOGUE toujours opine ;
C'eſt le vrai Grec de Juvenal :
Tout ouvrage, toute doctrine
Reſſortit à ſon tribunal.
Eſt-il queſtion de phyſique,
Chryſologue eſt phyſicien.
Voulez-vous parler de muſique,
Chryſologue eſt muſicien.
Que n'eſt-il point ? docte critique,
Grand poëte, bon ſcholaſtique,
Aſtronome, grammairien.
Eſt-ce tout ? Il eſt politique,
Juriſconſulte, hiſtorien,
Platoniſte, cartéſien,
Sophiſte, rhéteur, empirique,
Chryſologue eſt tout, & n'eſt rien.

Tout le monde connoît cette épigramme de Rouſſeau, mais tout le monde ne ſait pas que l'idée en appartient à Juvenal : « Ce petit Grec, dit le » ſatyrique, eſt grammairien, rhéteur, » géometre, peintre, baigneur, augure, » danſeur de corde, médecin, magicien ; » il ſait tout ; il ira au ciel, ſi vous vou- » lez ». Rouſſeau a rendu la penſée épigrammatique, en réuniſſant deux idées

contraires : Chryſologue eſt tout, & n'eſt rien. Martial, ep. 99, l. 7, ne lui auroit-il pas fourni cette antitheſe épigrammatique ?

Pontice, per reges diſcurris, & omnia luſtras;
Magna quidem ſequeris, Pontice, magnus homo es.
Pontice, ſi qua facis, ſine teſte facis, ſine turbâ;
Non adhibes multos, Pontice, cautus homo es.
Pontice, voce tuâ poſſes adamanta movere:
Vox tua dulce ſonat, Pontice, dulcis homo es.
Pontice, ſic alios, ſic te quoque decipit error:
Vis dicam verum? Pontice, nullus homo es.

ÉLÉGIE
SUR LA DISGRACE
DE M. FOUQUET,
SURINTENDANT DES FINANCES.

REMPLISSEZ l'air de cris en vos grottes profondes ;
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que Lanqueuil enflé ravage les tréſors
Dont les regards de Flore ont embelli ces bords:
On ne blâmera plus vos larmes innocentes ;
Vous pouvez donner cours à vos douleurs preſſantes ;
Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
Les deſtins ſont contents, Oronte eſt malheureux.

Vous l'avez vu naguere aux bords de vos fontaines,
Qui, ſans craindre du ſort les faveurs incertaines,
Plein

Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
Hélas ! qu'il eſt déchu de ce bonheur ſuprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours ſont de ſecondes nuits,
Les ſoucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de ſa triſte demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure ;
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la proſpérité.

Dans le palais des rois cette plainte eſt commune ;
On n'y connoît que trop les jeux de la fortune ;
Ses trompeuſes faveurs, ſes appas inconſtants ;
Mais on ne les connoît que quand il n'eſt plus temps.
Lorſque ſur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour ſoi les vents & les étoiles,
Il eſt bien mal aiſé de régler ſes deſirs ;
Le plus ſage s'endort ſur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne ſa carriere ;
Il ne regarde pas ce qu'il laiſſe en arriere ;
Et tout ce vain amour des grandeurs & du bruit,
Ne le ſauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'hiſtoire en raconte,
Ne ſuffiſoient-ils pas ſans la perte d'Oronte ?

Ah ! ſi ce faux éclat n'eût pas fait ſes plaiſirs,
Si le ſéjour de Vaux eût borné ſes deſirs,
Qu'il pouvoit doucement laiſſer couler ſon âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en va chaque jour
Saluer à longs flots le ſoleil de la cour ;
Mais la faveur du ciel vous donne en récompenſe,
Du repos, du loiſir, de l'ombre & du ſilence,

Un tranquille ſommeil, d'innocents entretiens;
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces penſées, Oronte vous appelle;
Vous, dont il a rendu la demeure ſi belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas;
Si le long de vos bords Louis porte ſes pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchiſſez ſon courage;
Il aime ſes ſujets, il eſt juſte, il eſt ſage;
Du titre de clément il eſt ambitieux.
C'eſt par-là que les rois ſont ſemblables aux dieux.
Du magnanime Henri, qu'il contemple la vie;
Dès qu'il put ſe venger, il en perdit l'envie.
Inſpirez à Louis cette même douceur;
La plus belle victoire eſt de vaincre ſon cœur.
Oronte eſt à préſent un objet de clémence:
S'il a cru les conſeils d'une aveugle puiſſance,
Il eſt aſſez puni par ſon ſort rigoureux;
Et c'eſt être innocent, que d'être malheureux.

LA FONTAINE.

ÉPIGRAMME.

EN vain tu fais le petit-maître,
Tu n'as pas ce qu'il faut pour l'être;
L'amour propre t'aveugle en vain:
Sois modeſte, rends-toi juſtice:
Quand on a les traits de Vulcain,
Doit-on s'aimer comme Narciſſe?

EPIGRAMME.

TU veux qu'on te reſpecte, & je voudrois t'aimer,
Sextus, quelle amitié pourroit s'accoutumer
A ta gravité circonſpecte?
Tu veux garder ton rang, & régler tous tes pas;
C'eſt à moi de céder: mais ſi je te reſpecte,
Sextus, je ne t'aimerai pas.

Vis te, Sexte, coli, volebam amare.
Parendum eſt tibi: quòd jubes, colèris;
Sed ſi te colo, Sexte, non amabo.

MARTIAL, Ep. 55. L. 2.

Le Préſident Bouhier a traduit ainſi cette même épigramme :

Vous exigez de vos amis
Une cour & des airs ſoumis,
Qui ſentent trop le rang ſuprême:
En vain vous nous régalerez.
Pour des reſpects, vous en aurez;
Mais n'eſpérez pas qu'on vous aime.

SONNET.

PEINTURE DE LA COUR.

SERVIR le souverain, ou se donner un maître,
Dépendre absolument des volontés d'autrui,
Demeurer en des lieux où l'on ne voudroit être,
Pour un peu de plaisir, souffrir beaucoup d'ennui:

Ne témoigner jamais ce qu'en son cœur on pense,
Suivre les favoris, sans pourtant les aimer;
S'appauvrir en effet, s'enrichir d'espérance,
Louer tout ce qu'on voit, mais ne rien estimer:

Entretenir un grand d'un discours qui le flatte,
Rire de voir un chien caresser une chatte,
Manger toujours fort tard, changer la nuit en jour;

N'avoir pas un ami, bien que chacun on baise;
Être toujours debout, & jamais à son aise,
Fait voir, en abrégé, comme on vit à la cour.

SAINT-MARTIN.

EPIGRAMME.

TOMBA malade un ivrogne pommé,
Et ce martyr de la liqueur bachique,
Par ses excès se voyoit consumé;
Lorsqu'à son lit arrive un empirique,

-- Faut commencer à renoncer au vin,
Dit le Docteur, & sabler ma tisane :
La voyez-vous ? -- On me l'ordonne en vain ;
J'aimerois mieux mourir, ou Dieu me damne.
-- Eh bien ! mourez. -- Mais du vin par moitié,
Avec de l'eau, me seroit-il contraire ?
-- Mortel, mon cher : ah ! de bonne amitié,
Avalez-moi ce julep salutaire.
-- Le cruel homme, & sa tisane aussi !
Que je la sente : ah ! fi, c'est de l'absynthe.
Pour adoucir ma peine & mon souci,
Que je la voie au moins dans une pinte.

LA FAYE.

VERS
AU ROI,
A l'occasion de la Paix de 1762.

SOUFFREZ, Sire, souffrez qu'un citoyen fidele,
Qui fait de l'art des vers ses uniques emplois,
S'abandonnant sans crainte aux fougues de son zele,
Jusques à votre trône ose élever sa voix.

Le même jour que vous (*a*), Sire, j'ai pris naissance,
J'ai vu par deux fois naître & mourir treize hivers ;
Le sort, d'un bras d'airain a plongé mon enfance
Dans un abyme de revers.

Dans un cercle de maux j'ai vu languir mon être :
Sire, je suis obscur ; l'astre qui m'a fait naître,

(*a*) Le 15 février.

N'a point inſcrit mon nom aux faſtes des honneurs ;
Mais par la nobleſſe de l'ame,
Mais par l'amour qui pour mon roi m'enflamme,
Je le diſputerois à vos plus grands ſeigneurs.

Du maître des deſtins, la prudente ſageſſe,
En me privant de tout, m'apprit à me borner.
Souvent je vois avec triſteſſe,
Que le ſort contre moi ſe plaît à s'acharner.
Mais, quand le ciel ſur vous répand quelque avantage,
Au monde entier quand vous donnez la paix,
Quand je vois tous les cœurs heureux par vos bienfaits,
Sire, je ſuis content, & j'ai tout en partage.

LE POEME
DE
FONTENOY.

QUOI ! du ſiecle paſſé le fameux ſatyrique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords enſanglantés,
Ses défenſeurs mourants, ſes flots épouvantés,
Son dieu même en fureur, effrayé du paſſage,
Cédant à nos aïeux ſon onde & ſon rivage !
Et vous, quand votre roi, dans des plaines de ſang,
Voit la mort devant lui voler de rang en rang ;
Tandis que de Tournay, foudroyant les murailles,
Il ſuſpend les aſſauts pour courir aux batailles ;
Quand des bras de l'hymen, s'élançant au trépas,
Son fils, ſon digne fils, ſuit de ſi près ſes pas ;

Vous, heureux par ſes loix, & grands par ſa vaillance,
François, vous garderiez un indigne ſilence?

Venez le contempler aux champs de Fontenoi,
O vous, gloire, vertu, déeſſes de mon roi,
Redoutable Bellone, & Minerve chérie,
Paſſion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner Louis, prêtez-moi vos lauriers,
Enflammez mon eſprit, du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image;
Vous m'avez tranſporté ſur ce ſanglant rivage;
J'y vois ces combattants que vous conduiſez tous;
C'eſt là ce fier Saxon (*a*) qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui, touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour ſon roi, ſon ame fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour, & d'expirer vainqueur.
Conſervez, juſtes cieux, ſes hautes deſtinées;
Pour Louis & pour nous, prolongez ſes années.

Déja de la tranchée (*b*) Harcourt eſt accouru;
Tout poſte eſt aſſigné, tout danger eſt prévu:
Noailles (*c*), pour ſon roi, plein d'un amour fidele,
Voit la France en ſon maître, & ne regarde qu'elle:
Ce ſang de tant de rois, ce ſang du grand Condé,
D'Eu (*d*), par qui, des François le tonnerre eſt guidé;

(*a*) Le Comte Maréchal de Saxe, dangereuſement malade, étoit porté dans une gondole d'oſier, quand ſes douleurs & ſa foi bleſſe l'empêchoient de ſe tenir à cheval. Il dit au Roi, qui l'embraſſa, après le gain de la bataille, les mêmes choſes qu'on lui fait penſer ici.

(*b*) M. le Duc d'Harcourt avoit inveſti Tournay.

(*c*) Maréchal de France.

(*d*) Grand Maître de l'artillerie.

Penthievre (*a*), dont le zele avoit devancé l'âge,
Qui déja vers le Mein signala son courage;
Baviere avec De Pons, Boufflers & Luxembourg,
Vont, chacun dans leur place, attendre ce grand jour;
Chacun porte l'espoir aux guerriers qu'il commande.
Le fortuné Danoy (*b*), Chabannes, Galerande,
Le vaillant Berenger, ce défenseur du Rhin,
Colbert & du Chaila, tous nos héros enfin (*c*),
Dans l'ombre de la nuit, dans l'horreur du silence,
Demandent seulement que le péril commence.

Le jour frappe déja de ses rayons naissants,
De vingt peuples unis les drapeaux menaçants:
Le Belge, qui, jadis fortuné sous nos princes,
Vit l'abondance alors enrichir nos provinces:
Le Batave prudent, dans l'Inde respecté,
Puissant par son travail & par sa liberté,
Qui, long-temps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien constant, qui, formé pour servir,
Sait souffrir & combattre, & sur-tout obéir;
L'Autrichien, rempli de sa gloire passée,
De ses derniers Césars, occupant sa pensée;
Sur-tout ce peuple altier, qui voit sur tant de mers,
Son commerce & sa gloire embrasser l'univers;
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mains la foudre & la balance.

(*a*) Il s'étoit signalé à la bataille de Dettingue.

(*b*) M. de Danoy fut retiré par sa nourrice, d'une foule de morts & de mourants sur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'est un fait certain: cette femme vint avec un passe-port, accompagnée d'un sergent du régiment du Roi, dans lequel étoit alors cet officier.

(*c*) Les lieutenants généraux, chacun à leur division.

Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haine les anime, & l'espoir les séduit.
De l'empire françois l'indomtable génie
Brave, auprès de son roi, leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux alarmés, sortent de leur séjour;
La Fortune s'enfuit, & voit avec colere,
Que sans elle aujourd'hui la Valeur va tout faire.
Le brave Cumberland, fier d'attaquer Louis,
A déja disposé ses bataillons hardis:
Tels ne parurent point aux rives du Scamandre,
Sous ces murs si vantés, que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros, qui, montés sur un char,
Combattoient en désordre, & marchoient au hazard;
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage;
Tels son rival & lui, prudents avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés, s'admiroient de plus près.

L'Escaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout présente la mort, & Louis est tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal.
D'un pas ferme & pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne
Que la terreur devance, & la flamme environne:
Comme un nuage épais, qui, sur l'aile des vents,
Porte l'éclair, la foudre & la mort dans ses flancs.
Les voilà, ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, aussi vaillants peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits;
Bourbons, voici le temps de venger les Valois.

Dans un ordre effrayant, trois attaques formées,
Sur trois terrains divers engagent les armées;

Le François, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
La mort sur les deux camps étend sa main cruelle ;
Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle.
Chefs, officiers, soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirants, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris, en demandant vengeance.

Grammont, que signaloit sa noble impatience ;
Grammont dans l'Élysée emporte la douleur
D'ignorer, en mourant, si son maître est vainqueur.
De quoi lui serviroient ces grands titres de (*a*) gloire,
Ce sceptre des guerriers, honneur de sa mémoire ;
Ce rang, ces dignités, vanités des héros,
Que la mort, avec eux, précipite aux tombeaux ?
Tu meurs, jeune Craon (*b*) ! que le ciel moins sévere,
Veille sur les destins de ton généreux frere !
Hélas ! cher Longaunay (*c*), quelle main, quel secours
Peut arrêter ton sang, & ranimer tes jours ?
Ces ministres de Mars (*d*), qui, d'un vol si rapide,
S'élançoient à la voix de leur chef intrépide,
Sont, du plomb qui les suit, dans leur course arrêtés,
Tels que des champs de l'air tombent précipités,
Des oiseaux tout sanglants, palpitants sur la terre.
Le fer atteint d'Avray (*e*) ; le jeune Dauberterre
Voit de sa légion tous les chefs indomtés,

(*a*) Il alloit être maréchal de France.

(*b*) Officier du régiment de Hainault, frere du Prince de Beauvau.

(*c*) M. de Longaunay, colonel de nouveaux grenadiers, mort depuis de ses blessures.

(*d*) Officiers de l'état-major, Mrs de Puisegur, de Meziere, de S. Sauveur, de S. George.

(*e*) Le Duc d'Avray, colonel du régiment de la Couronne.

Sous le glaive & le feu mourants à ſes côtés.
Guerriers, que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglois immolés vont payer votre vie!
Je te rends grace, ô Mars! dieu de ſang, dieu cruel,
La race de Colbert (*a*), ce miniſtre immortel,
Échappe en ce carnage à ta main ſanguinaire;
Guerchy (*b*) n'eſt point frappé; la vertu peut te plaire.
Mais vous, brave (*c*) Daché, quel ſera votre ſort?
Le ciel ſauve, à ſon gré, donne & ſuſpend la mort.
Infortuné Lutteaux, tout chargé de bleſſures,
L'art qui veille à ta vie, ajoute à tes tortures;
Tu meurs dans les tourments; nos cris mal-entendus,
Te demandent au ciel, & déja tu n'es plus.

O combien de vertus que la tombe dévore!
Combien de jours brillants, éclipſés à l'aurore!
Que nos lauriers ſanglants doivent coûter de pleurs!
Ils tombent, ces héros; ils tombent, ces vengeurs;
Ils meurent, & nos jours ſont heureux & tranquilles;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours ſereins, ces jours que nous devons
Au ſang de nos guerriers, aux périls des Bourbons.
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuſes,
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuſes;
Vous (*d*), qui lanciez la foudre, & qu'ont frappé ſes coups,

(*a*) M. de Croiſſy avec ſes deux enfants, & ſon neveu M. Du-pleſſis-Châtillon, bleſſé légérement.

(*b*) Tous les officiers de ſon régiment Royal des vaiſſeaux, hors de combat; lui ſeul ne fut point bleſſé.

(*c*) M. Daché, (on l'écrit Dapchier) lieutenant général. M. de Lutteaux, lieutenant général, mort dans les opérations du traitement de ſes bleſſures.

(*d*) M. Du Brocard, maréchal de camp, commandant l'artillerie.

Revivez dans nos chants, quans vous mourez pour nous.

Eh! quel ſeroit, grand Dieu! le citoyen barbare,
Prodigue de cenſure, & de louange avare,
Qui, peu touché des morts, & jaloux des vivants,
Leur pourroit envier mes pleurs & mon encens?
Ah! s'il eſt parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Inſenſible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre & de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats; Louis eſt en danger.

Le feu qui ſe déploie, & qui, dans ſon paſſage,
S'anime, en dévorant l'aliment de ſa rage;
Les torrents débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence,
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance;
Qui triomphe en marchant; qui, le fer à la main,
A travers les mourants, s'ouvre un large chemin.
Rien n'a pu l'arrêter; Mars pour lui ſe déclare:
Le roi voit le malheur, le brave & le répare;
Son fils, ſon ſeul eſpoir.... Ah! cher prince, arrêtez;
Où portez-vous ainſi vos pas précipités?
Conſervez cette vie, au monde néceſſaire.
Louis craint pour ſon fils (*a*), le fils craint pour ſon pere;
Nos guerriers tout ſanglants, frémiſſent pour tous deux:
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.

(*a*) Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le Roi & monſeigneur le Dauphin; & un domeſtique de M. le Comte d'Argenſon fut atteint d'une balle de fuſil derriere eux.

Vous (*a*), qui gardez mon roi ; vous, qui vengez
la France ;
Vous, peuple de héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'eſt à vous de fixer les deſtins ;
Louis, ſon fils, l'état, l'Europe eſt en vos mains.
Maiſon du roi, marchez, aſſurez la victoire ;
Soubiſe & Pecquigny (*b*) vous menent à la gloire.
Paroiſſez, vieux ſoldats (*c*), dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées ;
Partez, fleches de feu, grenades (*d*) enflammées ;
Phalanges de Louis, écraſez ſous vos coups,
Ces combattants ſi fiers, & ſi dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte ſon courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois & ſage ;
Favori de l'Amour, de Minerve & de Mars,
Richelieu (*e*) vous appelle, il n'eſt plus de hazards ;
Il vous appelle ; il voit d'un œil prudent & ferme,
Des ſuccès ennemis, & la cauſe & le terme ;
Il vole, & ſa vertu ſecondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous ſerez vainqueurs.

(*a*) Les gardes, les gendarmes, les chevaux-légers, les Mouſquetaires, ſous M. de Monteſſon, lieutenant général, deux bataillons des gardes Françoiſes & Suiſſes, &c.

(*b*) M. le Prince de Soubiſe prit ſur lui de ſeconder M. le Comte de la Marke, dans la défenſe obſtinée du poſte d'Antoin ; il alla enſuite ſe mettre à la tête des gendarmes, comme M. de Pecquigny à la tête des chevaux-légers, ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

(*c*) Carabiniers, corps inſtitué par Louis XIV. Il tire avec des carabines rayées. On ſait avec quel éloge le Roi les a nommés dans ſa lettre.

(*d*) Grenadiers à cheval, commandés par M. le Chevalier de Grille ; ils marchent à la tête de la maiſon du Roi.

(*e*) Un miniſtre d'état qui n'a point quitté le Roi pendant la bataille, a écrit ces propres mots : *C'eſt M. de Richelieu qui a donné ce conſeil, & qui l'a exécuté.*

D'un rempart de gazon, foible & prompte barriere,
Que l'art oppose à peine à la fureur guerriere,
La Marke (*a*), Lavauguion (*b*), Choiseul, d'un même effort,
Arrêtent une armée & repoussent la mort.
D'Argenson, qu'enflammoient les regards de son pere,
La gloire de l'état, à tous les siens si chere,
Le danger de son roi, le sang de ses aïeux,
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette masse de feu qui semble impénétrable:
On l'arrête, il revient, ardent, infatigable:
Ainsi qu'aux premiers temps, par leurs coups redoublés,
Les beliers enfonçoient les remparts ébranlés.

Ce brillant escadron (*c*), fameux par cent batailles;
Lui, par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, & soutient son grand nom.
Tu suis du Châtelet, jeune Castelmoron (*d*);
Toi, qui touches encore à l'âge de l'enfance;
Toi, qui d'un foible bras, qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendards déchirés & sanglants,
Que l'orgueilleux Anglois emportoit dans ses rangs:

(*a*) M. le Comte de la Marke, au poste d'Antoin.

(*b*) Mrs de la Vauguyon, Choiseul-Meuse, &c. aux retranchements faits à la hâte dans le village de Fontenoy. M. de Crequy n'étoit point à ce poste, comme on l'avoit dit d'abord, mais à la tête des carabiniers.

(*c*) Quatre escadrons de la gendarmerie arrivoient après sept heures de marche, & attaquerent.

(*d*) Un cheval fougueux avoit emporté le porte-étendard dans la colonne angloise; M. de Castelmoron, âgé de 15 ans, lui cinquieme, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de Bellet commandoit ces escadrons de la gendarmerie; il y eut un cheval tué sous lui, aussi-bien que M. de Chimenes, en reformant une brigade.

C'eſt dans ces rangs affreux que Chevrier expire;
Monaco perd ſon ſang, & l'Amour en ſoupire.
Anglois, ſur Dugueſclin deux fois tombent vos coups;
Frémiſſez à ce nom, ſi funeſte pour vous.

Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renverſé, relevé, s'eſt ouvert un paſſage?
Biron (*a*), tels on voyoit dans les plaines d'Ivri,
Tes immortels aïeux ſuivre le grand Henri.
Tel étoit ce Crillon, chargé d'honneurs ſuprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes;
Tels étoient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencis,
Ces Crequis ſi vantés, renaiſſants dans leurs fils (*b*).
Tel ſe forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre (*c*) Saxon, la terreur de la terre,
Quand la Juſtice & Mars, ſous un autre Louis,
Frappoient l'aigle d'Autriche, & relevoient les lis.

Comment ces courtiſans, doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomtables?
Quel aſſemblage heureux de graces, de valeur!
Bouflers, Meuze, d'Ayen, Duras, bouillants d'ardeur,
A la voix de Louis, courez, troupe intrépide.
Que les François ſont grands, quand leur maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront; leur pere eſt avec eux;
Son courage n'eſt point cet inſtinct furieux,

(*a*) M. le Duc de Biron eut le commandement de l'infanterie, quand M. de Lutteaux fut hors de combat; il chargea ſucceſſivement à la tête de preſque toutes les brigades.

(*b*) M. de Luxembourg, M. de Loigni, & M. de Tingri.

(*c*) Le Duc de Saxe-Weimar, ſous qui le Vicomte de Turenne fit ſes premieres campagnes. M. de Turenne eſt arriere-neveu de ce grand homme.

Ce courroux emporté, cette valeur commune ;
Maître de son esprit, il l'est de la fortune;
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux ;
Il marche, il est semblable à ce maître des dieux,
Qui, frappant les Titans, & tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeoit les tempêtes ;
Il marche, & sous ses coups la terre au loin mugit,
L'Escaut fuit, la mer gronde, & le ciel s'obscurcit.

Sur un nuage épais, que des antres de l'ourse,
Les vents affreux du nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux :
Cumberland, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous ;
Courage, rassemblez vos légions altieres,
Bataves, revenez, défendez vos barrieres ;
Anglois, vous, que la paix sembloit seule alarmer,
Vengez-vous d'un héros qui daigne encore l'aimer ;
Ainsi que ses bienfaits, craindrez-vous sa vaillance ?
Mais ils parlent en vain ; lorsque Louis s'avance,
Leur génie est domté, l'Anglois est abattu,
Et la férocité (*a*) le cede à la vertu.

Clare avec l'Irlandois, qu'animent nos exemples,
Venge ses rois trahis, sa patrie & ses temples.
Peuple sage & fidele, heureux Helvétiens (*b*),
Nos antiques amis, & nos concitoyens,

(*a*) Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat, & non sur les officiers, qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit que lorsque la colonne Angloise déborda Fontenoy, plusieurs soldats de ce corps crioient : *No quarter, no quarter*, point de quartier.

(*b*) Les régiments de Diesbak & de Betens, de Courten, &c. avec des bataillons des gardes Suisses.

Votre marche assurée, égale, inébranlable,
Des ardents Neustriens (*a*) suit la fougue indomtable;
Ce Danois (*b*), ce héros, qui des frimats du nord,
Par le Dieu des combats fut conduit sur ce bord,
Admire les François, qu'il est venu défendre:
Mille cris redoublés près de lui font entendre:
Rendez-vous, ou mourez; tombez sous notre effort.
C'en est fait, & l'Anglois craint Louis & la mort.

Allez, brave d'Estrée (*c*), achevez cet ouvrage,
Enchaînez ces vaincus, échappés au carnage:
Que du roi qu'ils bravoient, ils implorent l'appui,
Ils feront fiers encor, ils n'ont cédé (*d*) qu'à lui.

Bientôt vole après eux ce corps fier & rapide (*e*),
Qui, semblable au dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le spectacle effrayant.
C'est ainsi que l'on voit dans les champs des Numides,
Différemment armés, des chasseurs intrépides,

(*a*) Le régiment de Normandie, qui revenoit à la charge sur la colonne Angloise, tandis que la maison du Roi, la gendarmerie, les carabiniers, &c. fondoient sur elle.

(*b*) M. de Lowendal.

(*c*) M. le Comte d'Estrée à la tête de sa division, & M. de Brionne à la tête de son régiment, avoient enfoncé les grenadiers Anglois, le sabre à la main.

(*d*) Depuis S. Louis, aucun Roi de France n'avoit battu les Anglois en personne, en bataille rangée.

(*e*) On envoya quelques dragons à la poursuite: ce corps étoit commandé par M. le Duc de Chevreuse, qui s'étoit distingué au combat de Sahy, où il avoit reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *dragon*, est qu'ils porterent un dragon dans leurs étendards sous le maréchal de Brissac, qui institua ce corps dans les guerres du Piémont.

Les courſiers écumants franchiſſent les guérets ;
On gravit ſur les monts, on borde les forêts,
Les pieges ſont dreſſés, on attend, on s'élance,
Le javelot fend l'air, & le plomb le devance ;
Les léopards ſanglants, percés de coups divers,
D'affreux rugiſſements, font retentir les airs ;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.

Ah ! c'eſt aſſez de ſang, de meurtre, de ravage,
Sur des morts entaſſés, c'eſt marcher trop long-temps.
Noailles (*a*), ramenez vos ſoldats triomphants ;
Mars voit avec plaiſir leurs mains victorieuſes,
Traîner dans notre camp ces machines affreuſes,
Ces foudres ennemis, contre nous dirigés.
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés ;
Qu'ils renverſent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis, la barriere & l'aſyle,
Ces premiers (*b*) fondements de l'empire des lis,
Puiſſent-ils par vos mains, être enfin raffermis.
Déja Tournay ſe rend, déja Gand s'épouvante ;
Charles-Quint s'en émeut ; ſon ombre gémiſſante
Pouſſe un cri dans les airs, & fuit de ce ſéjour,
Où, pour vaincre autrefois, le ciel le mit au jour.
Il fuit : mais quel objet pour cette ombre alarmée !
Il voit ces vaſtes champs couverts de notre armée,
L'Anglois, deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de Louis, laiſſant ſes étendards ;
Le Belge en vain caché dans ſes villes tremblantes,
Les murs de Gand tombés ſous ſes mains foudroyantes,

(*a*) Le Comte de Noailles attaqua de ſon côté la colonne d'infanterie Angloiſe, avec une brigade de cavalerie, qui prit enſuite des canons.

(*b*) Tournay, principale ville des François ſous la premiere race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childeric.

Et ſon char de victoire, en ces vaſtes remparts (*a*),
Écraſant le berceau du plus grand des Céſars (*b*).

François, heureux guerriers, peuple doux & terrible,
C'eſt peu qu'en vous guidant, Louis ſoit invincible;
C'eſt peu que le front calme, & la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux ſereins;
C'eſt peu d'être vainqueur; il eſt modeſte & tendre,
Il honore de pleurs le ſang qu'il fit répandre;
Entouré des héros qui ſuivirent ſes pas,
Il prodigue l'éloge, & ne le reçoit pas;
Il veille ſur des jours hazardés pour lui plaire:
Le monarque eſt un homme, & le vainqueur, un pere.
Ces captifs tout ſanglants, portés par nos ſoldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ces jours de ſang, d'horreur & de furie,
Ainſi qu'en leurs foyers, au ſein de la patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs;
Conſolés, ſecourus, ſervis par leurs vainqueurs.
O grandeur véritable! ô victoire nouvelle!
Eh! quel cœur enivré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon roi,
Et ne pas ſouhaiter d'être né ſous ſa loi?
Il étendra ſon bras, il calmera l'empire.

Déja Vienne ſe tait, déja Londres l'admire;
La Baviere confuſe au bruit de ſes exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des rois;
Naple eſt en ſûreté; Turin, dans les alarmes;
Tous les rois de ſon ſang triomphent par ſes armes;

(*a*) La ville de Gand ſoumiſe à Sa Majeſté le 11 juillet, après la défaite d'un corps d'Anglois par M. du Chaila, à la tête des brigades de Crillon & de Normandie, le régiment de Graſſin, &c.

(*b*) Des Céſars modernes.

Et de l'Ebre à la Seine, en tous lieux on entend :
Le plus aimé des rois est aussi le plus grand.
Ah ! qu'on ajoute encore à ce titre suprême,
Ce nom si cher au monde, & si cher à lui-même ;
Ce prix de ses vertus qui manque à sa valeur,
Ce titre auguste & saint, de pacificateur ;
Que de ces jours si beaux, de qui nos jours dépendent,
La course soit tranquille, & les bornes s'étendent.
Ramenez ce héros, ô vous qui l'imitez,
Guerriers, qu'il vit combattre & vaincre à ses côtés :
Les palmes dans les mains, nos peuples vous attendent ;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent ;
Vos meres, vos enfants, près de vous empressés,
Encor tout éperdus de vos périls passés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente alégresse,
Vos fronts victorieux, de larmes de tendresse :
Accourez, recevez à votre heureux retour,
Le prix de la vertu, par les mains de l'Amour.

M. DE VOLTAIRE.

EPIGRAMME.

HABILLER la fable en histoire,
Et causant toujours de mémoire,
Propos sur propos enfiler,
Vous croirez que ce caractere
Est facilité de parler ;
C'est impuissance de se taire.

J. B. ROUSSEAU.

LE PEINTRE-POETE,
OU
LES PASSIONS.

O toi, dont la beauté fit mon premier amour!
Peinture, que j'aimai dès que je vis le jour;
Viens, dévoile à mes sens tes augustes mysteres,
Dirige tes crayons dans mes mains téméraires,
Allume dans mon sein ces transports créateurs,
Des ressorts du génie, instruments & moteurs,
Ce feu noble & sacré, cet orgueil de notre être,
Où l'ame, égale aux dieux, semble se reconnoître;
Ce don qu'aucun effort ne sauroit obtenir,
Et qu'il faut éprouver pour te bien définir.

C'est en vain qu'un mortel dépourvu de génie (a),
Du concert des couleurs veut tenter l'harmonie;
Qu'il prétend, par des traits grossiers & sans appas,
Faire passer dans nous un feu qu'il ne sent pas;
Ou que, fier des larcins dont il fit sa science,
Pillant, dans ses tableaux, l'Italie & la France,
Sans jamais par lui-même oser prendre l'essor,
Il espere, au moyen de ce sublime effort,
Dans son esprit borné, qu'il met à la torture,
Par l'habitude enfin remplacer la nature;
Il consume sans fruit ses soins laborieux:
Ce n'est rien pour notre art, qu'une main & des yeux.

(a) *Qu'on se rappelle le début de l'Art poétique:*

C'est en vain qu'au Parnasse, &c.

Fuyez, n'eſpérez rien de vos ſoins téméraires,
Artiſans ſans génie, ouvriers mercenaires,
Qui dans ce champ de gloire, attirés par la faim,
Enviſagez pour but, non l'honneur, mais le gain;
Allez, portez ailleurs cette vile induſtrie;
Ivres du fol eſpoir dont votre ame eſt nourrie,
Il faut, pour le remplir, battre un autre ſentier;
La peinture eſt un art, & non pas un métier.

Et vous, qu'avec ſes dons la nature a fait naître,
Pour remplir vos deſtins, ſongez à vous connoître.

Tout mortel ne peut tout. Dans ce foible univers (*a*),
Ainſi que les objets, les talents ſont divers.
L'un, traçant à mes yeux de champêtres images,
Promene mon eſprit dans de longs payſages,
Par un contraſte heureux me fait voir tour-à-tour,
Le jour vainqueur des nuits, la nuit chaſſant le jour,
Des rochers, des déſerts, des abymes ſtériles,
Ou de riches moiſſons & des côteaux fertiles;

(a) *Boileau a dit :*

La nature fertile en eſprits différents,
Sait entre les auteurs diviſer les talents, &c.

M. S. Julien, qui a imité Deſpréaux, a été imité lui-même par M. Le Miere.

Les dons ſont partagés; la nature bizarre,
Juſques dans ſes faveurs, paroît encore avare....
L'un, né pour moiſſonner dans les champs de l'hiſtoire,
Nous peindra les héros courant à la victoire....
Un autre eſt attiré par de plus doux ſujets;
Il aime à nous tracer de paiſibles objets;
Il peint les bois, les prés, les ruiſſeaux, les campagnes,
Et les troupeaux errants au penchant des montagnes, &c.

Un ciel calme & ſerein, d'argent, d'or & d'azur,
Ou l'hémiſphere en deuil ſous un nuage impur;
Des fleuves, de leur lit, abreuvant les campagnes,
Ou tombant furieux du ſommet des montagnes.

L'autre, avec artifice employant les couleurs,
Imite le ſatin & le velours des fleurs;
Pour le front des vainqueurs prépare une couronne,
Aux dons brillants de Flore, unit ceux de Pomone,
Et ſemble dire aux yeux, en fixant leur regard:
Vous plaire & vous inſtruire, eſt le but de notre art.

Ici, plus grande encor, la fiere architecture
Prend un nouvel éclat, des mains de la peinture.

Plus loin, par ſes efforts, le pinceau créateur
Semble avoir ſurpaſſé les vœux de ſon auteur.
Je vois, je reconnois l'ame dans ſes images (a):
C'eſt ainſi que, toujours nouvelle en ſes ouvrages,
La nature inconſtante & mobile à ſon choix,
Prenant, en nous formant, ſes caprices pour loix,
Varie à l'infini les fruits dont elle eſt mere;
Cet air, tout ce maintien, ces traits, ce caractere,
Que ſur chacun de nous ſa main ſemble imprimer,
Et qu'un peintre ſavant, ſur-tout doit exprimer.

Quel bras, de Prométhée, oſant ravir la flamme,
A l'inſtinct de la brute ajoute encore une ame,
Nous fait voir des forêts les hôtes tous égaux,
De l'homme leur vainqueur, redoutables rivaux?
Plus courageux, plus fiers, plus ſoumis, plus dociles,
Plus juſtes, plus prudents, plus chaſtes, plus tranquilles,

(a) *Ex vultibus eorum cognoſces eos.* PETRONE.

Plus ſobres, plus actifs, aux travaux plus conſtants,
Plus fideles amis, plus fideles amants,
Rois de cet univers, ſi la fourbe & l'adreſſe,
L'artifice, toujours appui de la foibleſſe,
Et les pieges couverts, à la force tendus,
N'étoient pas des humains les premieres vertus.

Ainſi, de mille attraits, ta main, docte peinture,
(a) Orne, éleve, embellit, enrichit la nature;
A ſes moindres effets ſait nous intéreſſer;
Et pour la rendre mieux, cherche à la ſurpaſſer.
Ce ciel, ſi varié dans ſa vaſte étendue,
Diaphane & mouvant, ſemble fuir à ma vue;
Le cryſtal de ces eaux, l'ombre de ces forêts,
Contre les feux du jour m'ouvrent un libre accès.
Que j'aime à m'égarer ſous ces vaſtes portiques,
De l'orgueil des humains monuments magnifiques!
Pomone a ſur ces fruits répandu ſes couleurs;
Mes ſens ſont enchantés du parfum de ces fleurs.
Les brûtes, loin de l'homme, & plus ſages peut-être,
Sont libres dans ces bois, & m'enſeignent à l'être.

Mais c'eſt peu d'élever les plus humbles ſujets,
D'abaiſſer nos regards ſur les moindres objets;
Si l'artiſte borné, ſans génie & ſans force,
De la nature en tout ne nous peint que l'écorce;
S'il ne cherche pour but de ſes ſoins curieux,
Qu'une vaine apparence, ou le plaiſir des yeux.

(a) *Ce vers reſſemble beaucoup à celui de Boileau, Art. poét.*

. . . . . La noble fiction
Orne, éleve, embellit, agrandit toute choſe.

De

De ce charme inconſtant, l'effet eſt trop vulgaire.
Qui ne plaît qu'à nos ſens, long-temps ne ſauroit plaire.

Quel jour plus lumineux a frappé mes regards!
Quels chefs-d'œuvres vivants naiſſent de toutes parts!
C'étoit donc peu pour toi, ſéduiſante peinture,
De tromper par ton art, l'art même & la nature:
Cet art vouloit un but & des projets plus hauts,
De plus nobles ſuccès pour tes nobles travaux.
Pour couronner ta gloire, ainſi que ton ouvrage,
Dans le fond de nos cœurs il ſe fraye un paſſage,
Y réveille à la fois la pitié, la terreur,
L'amour, l'ambition, la haine & la fureur;
Toutes nos paſſions, ces idoles ſi cheres,
De l'ame des humains, tyrans trop volontaires.

Que vas-tu décider, inflexible Brutus?
Quel arrêt vont porter tes farouches vertus?
Ton fils eſt à tes pieds; ſon amour les embraſſe;
Son courage, ſes pleurs, ſa jeuneſſe, ſa grace,
Rome, qui par ſa mort craindroit de t'immoler,
Rome, qui lui pardonne, & qu'il a fait trembler;
Le peuple, le ſénat, l'univers en alarmes,
Attachant ſur vous ſeuls ſes yeux baignés de larmes;
Rien ne peut t'amollir; ta dure auſtérité,
Brave Rome, ton ſiecle & la poſtérité;
La nature frémit de cet arrêt ſévere:
Il meurt, & pour bourreau Titus n'a que ſon pere.

Dans ce palais ſiniſtre, où tout fait friſſonner,
Quel monſtre, après vingt ans, ne ſauroit pardonner?
Le temps, qui détruit tout, augmente encor ſa rage;
Sa tranquille fureur, dévorant ſon outrage,
Se tait, pour mieux tromper un frere infortuné,

Par sa feinte douceur, dans le piege entraîné.
Que vois-je? Avec horreur la mer fuit ce rivage;
Le soleil, d'épouvante a voilé son image;
La terre se dissoud: en ces funestes lieux,
Tout semble révolter la nature & le dieux.
Tu demandes ton fils?... Ah! malheureux Thyeste,
Fuis plutôt pour jamais un climat trop funeste:
Ce fruit de ton amour, par toi si desiré,
Désormais ne sauroit en être séparé.
Pour mieux frapper ton cœur, le parricide Atrée,
De ce cœur trop sincere, a su s'ouvrir l'entrée;
Et ce fils palpitant, qu'il te sert par morceau,
Dans ton sein paternel, a trouvé son tombeau.

Mortels! voyez l'excès où l'amour vous entraîne.
Ici, le traître Égyste, appuyé de sa reine,
Aidé de Clytemnestre, & poussé par sa main,
Trop infame adultere, & plus lâche assassin,
Sert les affreux complots d'une femme perfide,
Au sein d'Agamemnon plonge un fer homicide;
Et, s'apprête avec elle à partager en paix,
Sa couronne & son lit, pour prix de ses forfaits.
Mais des dieux vainement ils bravent la vengeance,
Érynnis les a vus dans l'ombre du silence;
Déja cette Furie excite ses serpents;
Elle porte en leurs cœurs ses remords dévorants;
Présente à leurs regards, qu'effraye sa justice,
Les horreurs de leur crime, & celles du supplice;
Leur fait voir dans la nuit le pâle Agamemnon,
Suscitant un vengeur, du sein de sa maison;
Et le ciel punissant, juste dans sa victime,
La mere, par le fils; le crime, par le crime.

Tremble, mortel hardi, mais trop ambitieux!
La gloire vainement t'éleve au rang des dieux;

Tremble, si ta valeur, funeste à la patrie,
Prétend la subjuguer, après l'avoir servie.
Tyran! espères-tu faire accepter des loix
A tes concitoyens, ce fier peuple de rois (a)?
Rome, au dessus du joug que ta main lui propose,
Ne connoît d'autres loix que celles qu'elle impose.
En vain le monde entier couronna tes vertus,
César, crains de régner, si tu connois Brutus.

Il ne m'écoute pas : son ame audacieuse,
Pour craindre des dangers, est trop ambitieuse.
A de nouveaux honneurs il s'agit de courir:
Ce qu'il en a, n'est rien, s'il en peut acquérir:
Si puissant est l'excès du feu qui le dévore!
Et César n'a rien fait, s'il peut plus faire encore (b).
Guidé par cet espoir, il paroît au sénat;
On s'empresse, on l'entoure; ô Rome! ô peuple ingrat!
Est-ce ainsi que, pour loix prenant vos injustices,
Du plus grand des humains, vous payez les services?
Des pales conjurés, les avides poignards,
Sur ce héros surpris, fondent de toutes parts.
C'en est fait; & Brutus, qui de lui tient la vie,
Ce monstre, cet ingrat, à César l'a ravie;
Il méconnoît sa voix, & la main qu'il lui tend;
Furieux de venger, sur un père expirant,
Sans frémir de ce sang où sa main s'est trempée,
Caton, la liberté, la patrie & Pompée.

C'est un secret penchant, que nous éprouvons tous;
Il naît, se fortifie, & ne meurt qu'avec nous.

(a) *Populum late regem.* VIRG.

(b) *Nil actum reputans, si quid superesset agendum.* LUC.

Nous aimons par instinct ceux qui nous firent naître;
Et croyons tout devoir à qui nous devons l'être :
Notre cœur généreux, plein de ces sentiments,
Aime à multiplier ces tendres mouvements:
Les neveux, les amis, les parents de nos peres,
Partagent avec eux ces respects volontaires ;
Chacun d'eux les reçoit & les rend à son tour,
Et les degrés du sang sont des degrés d'amour.
Mais quand l'indépendance, amenant la discorde,
Des peres & des fils a troublé la concorde,
Ou qu'un vil intérêt, destructeur des maisons,
Dans nos cœurs à longs traits répandant ses poisons,
Une fois a rompu ce lien invincible;
Plus le sang nous unit, plus la haine est terrible.

Thebe en vit autrefois un exemple fameux:
Deux freres, nés d'un sang proscrit, incestueux,
Surpassant en fureur les crimes de leur race,
Comblerent dans ses murs leur fratricide audace;
Tous deux, las de verser le sang de leurs sujets,
De s'abhorrer toujours, sans se venger jamais,
Et de commettre au sort leur rage impatiente,
Choisirent dans leurs bras une route moins lente :
A l'envi, l'un vers l'autre, on les vit s'avancer,
Se mesurer, se joindre, ainsi que se percer,
Tomber, &, ranimant leur sacrilege envie,
Poursuivre en son rival les restes de sa vie;
Et contents de la perdre, en pouvant la ravir,
Se rapprocher tous deux, s'égorger & mourir.

A ces freres éteints, par leur haine célebres,
Thebes fit décerner tous les honneurs funebres;
Et l'on réunit morts, sur un même bûcher,
Ceux que, vivants, le sang n'avoit pu rapprocher;

O prodige ! à l'inſtant la flamme diviſée,
Se ſépare ſur eux, ardente & courroucée ;
A travers l'épaiſſeur de ſes globes brûlants,
On croit voir dans les airs leurs ſpectres menaçants,
S'indigner, en mourant, d'un ſoin qui les honore ;
Et dans ces cœurs glacés, la haine vit encore.

M. LE BARON DE S. JULIEN.

RONDEAU
SUR BOIS-ROBERT.

Coeffé d'un froc bien rafiné,
Et revêtu d'un doyenné,
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frere René devient meſſire,
Et vit comme un prédeſtiné.
Un prélat riche & fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En eſt, s'il le faut ainſi dire,
Coëffé.

Ce n'eſt pas que frere René,
D'aucun mérite ſoit orné ;
Qu'il ſoit ſavant, qu'il ſache écrire,
Ni qu'il diſe le mot pour rire,
Mais c'eſt ſeulement qu'il eſt né
Coëffé.

MALLEVILLE.

ÉPITRE
A M. LE MARQUIS DE THERMES.

TANT qu'ici de concert Bacchus avec Pomone
Fourniront aux plaisirs que la campagne donne,
Épris d'un doux repos qu'on ignore à la cour,
Marquis, n'espere pas de me voir de retour,
Que lorsque les frimas, enfants de la froidure,
Reviendront en novembre, engourdir la nature.

Loin de mes envieux & du bruit de Paris,
Dans ma maison d'Auteuil, je dors, je bois, je ris;
Tantôt j'écris en vers, tantôt j'écris en prose;
Là, sans ambition, contemplant toute chose,
Sans dettes, sans procès, sans femme, sans enfants,
Rien ne sauroit troubler les plaisirs que j'y prends.

Que Damis, dans son parc enrichi de statues,
Regarde avec mépris mes poires, mes laitues;
Que tout bouffi d'orgueil de son nouvel emploi,
Ce rusé courtisan, sans honneur & sans foi,
S'engraissant à l'abri du nom sacré du prince,
Fasse pleuvoir chez lui tout l'or d'une province;
Que le marbre & l'azur brillent dans son palais;
Qu'il se voie obéi d'un monde de valets;
Qu'avec luxe en tout temps sa table soit servie,
Son bonheur prétendu ne me fait point envie.

Le calme aux yeux riants, qui regne en ma maison,
Montre assez que mon cœur, soumis à la raison,

Aime à se contenir dans de justes limites,
Et ne va point former de desirs illicites.
Par là, des soins cuisants, les traits sont émoussés,
Et leurs noirs escadrons, loin de moi repoussés;
Ainsi, ni les remords, ni les facheuses craintes,
Ne me font point sentir leurs cruelles atteintes,
Ni du luxe effronté les séduisants appas,
Ni l'âpre soif de l'or ne me tourmentent pas.
L'on ne voit pas non plus la hideuse lésine,
De son étique souffle infecter ma cuisine,
Et m'inspirant toujours d'être plus ménager,
Avec ses doigts crochus, m'arracher le manger.
Car, Marquis, ne crois pas que je reste au village;
Pour pouvoir sans témoins épargner davantage;
Je veux avec honneur me servir de mon bien;
Oui, pour me contenter, je n'épargnerai rien.

Ce n'est pas toutefois, d'une humeur financiere,
Que j'aille dépeupler, & forêt & riviere,
D'ortolans délicats me gorger les hivers,
Ou donner cent écus d'un litron de pois verds.
Chacun, selon son bien, doit régler sa dépense;
C'est là sur-tout, c'est là qu'éclate la prudence.
Tu te vois de grands biens, fais grand' chere & grand feu;
Mais, si tu n'en as pas, contente-toi de peu;
Sois simple en tes habits, & sois frugal à table;
Cette juste mesure est d'autant plus louable,
Qu'il est en toute chose un doux tempérament,
Que le plus ou le moins détruit également.

Pour moi, grace à Louis, dont les mains bienfaisantes,
Tous les ans, sans manquer, viennent grossir mes rentes,

Je brave la misère, & la craindrois en vain ;
Je dépense aujourd'hui ce qui revient demain ;
Employant sagement ce que le ciel m'envoie,
Je recueille les fruits d'une innocente joie ;
Et sachant me livrer à des plaisirs permis,
Ma table quelquefois régale mes amis :
C'est ce que ne fait point, dans sa manie étrange,
Ce baron pâle & sec, qui se plaint ce qu'il mange ;
Faute du nécessaire, on le verroit mourir,
Si sa fille, pour vivre & pour le secourir,
Ne faisoit prudemment de fréquentes saignées
A cet or que, sans risque, elle prend à poignées ;
L'amas en est si grand, que des vols qu'elle a faits,
Cet or ne semble point recevoir de déchets :
L'aveugle cependant, parmi ces biens immenses,
Dans la peur de manquer, souffre d'affreuses transes :
Puisque Cérès remplit chaque été ses greniers,
Qu'un payeur deux fois l'an lui compte ses deniers,
Qu'a-t-il à redouter d'une rente assurée ?
Ne peut-il étancher sa soif démesurée ?
Cet argent, pour lequel il craint tout aujourd'hui,
Durât-il encor moins, durera plus que lui.

« Mais quoi ! dira d'abord quelqu'autre vieux avare,
» Savons-nous les malheurs que le ciel nous prépare ?
» Sur ses gardes toujours l'homme doit se tenir,
» Et prévoir avec soin ce qui peut avenir :
» Ah ! si dix ans entiers la goutte nous alite :
» Nous fuyons les procès, si l'on nous en suscite ;
» Si le feu par malheur se prend à nos maisons,
» S'il nous faut essuyer de mauvaises saisons ;
» Dans ces pressants besoins, que devenir ? que faire ?
» Aller chez l'usurier exposer sa misère,
» Souffrir tous les travers d'un naturel quinteux,

» Et s'appauvrir enfin par des emprunts honteux ?
» Moi, que j'allasse ainsi dissiper mes richesses !
» Laissons faire aux M*** de pareilles bassesses.
» Eh ! que diroient de moi mes pâles héritiers,
» Me voyant engloutir maisons, champs, fiefs entiers ?
» Ma mort ne leur laissant qu'un bien triste & modique,
» Bien loin de m'élever un tombeau magnifique,
» Où l'airain pût transmettre à la postérité,
» En termes fastueux, mes soins & ma bonté,
» A peine ils marqueroient mon tombeau vers la porte,
» Et m'y feroient porter sans convoi »..... Mais qu'importe
Qu'on vous ensevelisse ou plus près ou plus loin,
Vous, qui n'avez de vous maintenant aucun soin ?
Vous craignez, quand la mort aura su vous surprendre,
Qu'on ne respecte pas votre inutile cendre :
Songez plutôt, bon homme, à jouir de vos biens....
« Non, non, l'ambition d'enrichir tous les miens,
» Est le noble aiguillon qui plus que tout me presse :
» Courage, me dit-elle, accumulons sans cesse ;...
» Car quel secret plaisir ne ressentons-nous pas,
» A voir de jour en jour croître un tas de ducats,
» Puisque c'est à ce poids, dans le siecle où nous sommes,
» Qu'à la cour, à la ville, on pese tous les hommes ».

Il est vrai que l'on voit des esprits opposés,
Qui, par un faux honneur, follement abusés,
Mangent tout, donnent tout à qui veut bien les suivre,
Comme s'ils n'avoient plus que quelques jours à vivre ;
Mais qu'y faire ? Ici-bas chacun suit son penchant :
Le mieux est d'épargner : est-ce un crime si grand ?

Quand, à force de soins, de travaux & de peine,
On se voit de louis une cassette pleine ;
Sachant ce que ce bien a coûté d'amasser,
Il faudroit être sot pour l'aller dépenser ;
Car pour peu qu'on l'entame, adieu toute la somme ;
L'argent s'en va bientôt, sans savoir quand, ni comme :
Ainsi, quand d'un tonneau le flanc est entr'ouvert,
Le vin qu'on y gardoit, coule, fuit & se perd.
Mais si vous n'y touchez, avare insatiable,
Qu'a pour vous ce trésor, d'utile & d'agréable ?
Apprenez que l'argent est fait pour en jouir,
Et non pas pour aller, en tremblant, l'enfouir ;
Qu'il nous sert à parer les traits de la misere,
Qu'on doit en acheter au moins le nécessaire :
Mais un avare est sourd ; on a beau le prêcher,
Les mépris du public ne sauroient le toucher.
« On me siffle, dit-il ; bon ! comptant mes pistoles,
» Je m'applaudis chez moi de ces contes frivoles ».

Quoi donc ! l'homme peut-il, de soi-même ennemi,
Pour quelque peu de bien, ne vivre qu'à demi ;
Souffrir le chaud, le froid ; altérer sa nature ;
Par d'éternels soupçons, se donner la torture ;
Redouter à la fois le vol, l'embrasement ?
Si le bien avec soi traîne tant de tourment,
J'aime mieux à jamais me voir vivre à bicêtre.
Pour vous, mes héritiers, qui que vous puissiez être,
Neveux, cousins, parents, je vous l'annonce au moins.
Je ne suis point d'humeur à prendre tant de soins ;
Car enfin je suis vieux ; bientôt d'un coup funeste,
La parque va couper la trame qui me reste :
Ainsi, prêt à subir cette commune loi,
Loin de vivre pour vous, je veux songer à moi ;
Me faire des trésors dont Pluton se contente,

Et qui puiſſent fléchir Éaque & Rhadamante :
Il me feroit beau voir, ſans meubles, ſans habits,
Me nourrir triſtement d'oignons & de pain-bis ;
Pouſſant encor plus loin ma ſotte complaiſance,
Vous rendre, jour par jour, compte de ma dépenſe ;
Afin qu'après ma mort, au gré de vos deſirs,
Vous puiſſiez vous plonger dans de honteux plaiſirs.
En vous laiſſant nos biens, nous ſommes reſponſables
Des malheurs dont l'excès peut vous rendre coupables.
Souvent le trop de bien nous eſt pernicieux ;
L'abondance a rendu les hommes vicieux ;
La molleſſe, ſa ſœur, nuit & jour les amorce ;
La médiocrité nous rend ſages par force.
Tant qu'Arbas ne ſe vit qu'un ſimple revenu,
Ce fut un magiſtrat, vigilant, retenu,
Ami de l'équité, extirpateur du vice ;
Le bandeau ſur les yeux, il rendit la juſtice ;
Mais depuis qu'héritier d'un fermier général,
Il nage dans les biens, amaſſés bien ou mal,
Abandonnant le ſoin de ſes propres affaires,
Il s'eſt initié dans de nouveaux myſteres ;
Il joue avec fureur, il boit avec excès ;
L'intérêt ou l'amour, dans la moindre ſentence,
Par des poids altérés, font pencher la balance.

Or donc, contentez-vous du peu de bien que j'ai ;
Le voici tel qu'il eſt, je vous le laiſſerai.
Entraîné par mon aſtre, au bord de l'Hipocrene,
Et forcé, des quinze ans, d'y boire à taſſe pleine,
Je préférai l'étude au plaiſir d'amaſſer ;
Ayant ainſi vécu, que puis-je vous laiſſer ?
Les zélés courtiſans des filles de mémoire,
Ne ſongent qu'à goûter les plaiſirs de la gloire,
Et par un vers nombreux, neuf & non répété,

Qu'à se faire une route à l'immortalité.
Leurs esprits élevés au dessus de la terre,
Ne vont point s'abaisser aux faux biens qu'elle enserre;
Toujours aiguillonnés du desir de l'honneur,
Sur l'espoir d'un beau nom, ils fondent leur bonheur.
Un peu de laurier verd, dont Phébus les couronne,
Est tout ce qu'au Parnasse on promet & l'on donne.
Si, loin d'être attiré par les chastes douceurs,
Que répand à longs traits la troupe des neuf sœurs,
Un poëte, animé d'un gain lâche & sordide,
N'avoit, dans ses chansons, que l'intérêt pour guide,
Bientôt, au bruit aigu de ses sons discordants,
Pégase effarouché, prendroit le mors aux dents;
Les muses en courroux, le repoussant loin d'elles,
Lui défendroient l'abord de leurs eaux immortelles,
Et peut-être à jamais lui glaceroient la voix.
De plus nobles motifs font rêver dans les bois.
Oui, marquis, pour produire un immortel ouvrage,
Il faut, dans ses desirs, qu'un poëte soit sage :
La sagesse est la source & l'ame des beaux vers;
On l'hume avec l'air pur de ces bois toujours verds.
Content de peu, c'est là qu'on apprend à bien vivre,
Qu'on fuit ce qu'on doit fuir, qu'on suit ce qu'on
doit suivre;
Et, sans se tourmenter sur l'aveugle avenir,
C'est là qu'on prend le temps du biais qu'il veut venir.
Mais, il faut l'avouer, tous les hommes esclaves,
Ne sont pas plutôt nés, qu'ils forgent leurs entraves.
En vain nous nous vantons, dans nos roques écrits,
A l'abri du savoir, d'affranchir nos esprits;
Cet amour pour les vers, qui nous lie à l'étude,
Pour un joug glorieux, n'est pas un joug moins rude;
C'est une passion qui, naissant au berceau,
S'accroît de jour en jour, & nous suit au tombeau;

Pour nous en délivrer, il n'eſt point de remede;
L'importun Apollon, nuit & jour, nous obſede;
Sans égards pour le temps, ſans reſpect pour le lieu,
Il nous faut obéir aux fureurs de ce dieu.
Triſte condition, que celle d'un poëte!
Il eſt eſclave né de ſa verve indiſcrete.
En vain pendant au croc & lyre & violon,
J'avois long-temps promis de quitter Apollon,
J'y reviens; c'eſt l'effet d'un aſcendant bizarre;
En cela le poëte eſt ſemblable à l'avare:
En vain l'un vous promet d'abandonner Phébus,
Et l'autre jure en vain qu'il n'amaſſera plus.

DESPRÉAUX.

Cette épître n'eſt pas dans les œuvres de cet illuſtre poëte. On ſent aiſément que Boileau n'étoit plus jeune lorſqu'il la fit; mais on le retrouve ſouvent: c'eſt ſa maniere affoiblie, mais c'eſt toujours ſa maniere.

ODE
SUR FONTENAI.

DÉSERT, aimable ſolitude,
Séjour du calme & de la paix,
Aſyle où n'entrerent jamais
Le tumulte & l'inquiétude;

Rempli de la reconnoissance
De tous les biens que tu m'as faits,
Je laisserai dans le silence
Tes agréments & tes bienfaits !

✣

C'est toi qui me rends à moi-même ;
Tu calmes mon cœur agité,
Et de ma seule oisiveté,
Tu me fais un bonheur extrême.

✣

Parmi ces bois & ces hameaux,
C'est là que je commence à vivre,
Et j'empêcherai de m'y suivre,
Le souvenir de tous mes maux.

✣

Emplois, grandeurs tant desirées,
J'ai connu vos illusions ;
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaines dorées.

✣

La cour ne peut plus m'éblouir ;
Libre de son joug le plus rude,
J'ignore ici la servitude
De louer qui je dois haïr.

✣

Fils des dieux, qui de flatteries
Repaissez votre vanité,
Apprenez que la vérité
Ne s'entend que dans nos prairies.

✣

Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse & de fleurs tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de son eau.

Banniſſons la flatteuſe idée
Des honneurs que m'avoient promis
Mon ſavoir-faire & mes amis,
Tous deux maintenant en fumée.

Je trouve ici tous les plaiſirs
D'une condition commune;
Avec l'éclat de ma fortune,
Je mets de niveau mes deſirs.

Ah! quelle riante peinture!
Chaque jour ſe pare à mes yeux,
Des tréſors dont la main des dieux
Se plaît d'enrichir la nature.

Quel plaiſir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette,
Chercher l'ombre ſous ces ormeaux!

Puis ſur le ſoir, à nos muſettes,
Ouir répondre les côteaux,
Et retentir tous nos hameaux,
De hautbois & de chanſonnettes.

Mais, hélas! ces paiſibles jours
Coulent avec trop de vîteſſe;
Mon indolence & ma pareſſe
N'en peuvent arrêter le cours.

Déja la vieilleſſe s'avance,
Et je verrai, dans peu, ſa mort
Exécuter l'arrêt du ſort,
Qui m'y livre ſans eſpérance.

Fontenai, lieu délicieux,
Où je vis d'abord la lumiere;
Bientôt au bout de ma carriere,
Chez toi je joindrai mes aïeux.

Muſes, qui, dans ce lieu champêtre,
Avec ſoin me fites nourrir;
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

Cependant du frais de votre ombre,
Il faut ſagement profiter,
Sans regret, prêt à vous quitter,
Pour le manoir terrible & ſombre:

Où des arbres, dont tout exprès,
Pour un doux & plus long uſage,
Mes mains ornerent ce bocage,
Nul ne me ſuivra qu'un cyprès.

Cette piece, la plus correcte de celles de Chaulieu, eſt regardée parmi les connoiſſeurs, comme le triomphe du ſentiment.

EPIGRAMME.

QUELQU'UN parloit dans une compagnie,
D'un honnête homme, auteur & bel eſprit;
Il exaltoit ſon ſavoir, ſon génie,
Vantant ſur-tout un ſien nouvel écrit.
Cléon lui dit: Eſt-il dans l'opulence?
Non, reprit l'autre, & ſa rare ſcience
Et ſa vertu, voilà tout ſon tréſor;
Dans lui, du ſort éclatent l'injuſtice
Et la rigueur; mais pauvreté n'eſt vice.
Non, dit Cléon, c'eſt cent fois pis encor.

LE MÉRITE PERSONNEL.

ODE
A ROUSSEAU.

ON ne ſe choiſit point ſon pere:
Par un reproche populaire,
Le ſage n'eſt point abattu.
Oui, quoi que le vulgaire en penſe,
Rouſſeau, la plus vile naiſſance
Donne du luſtre à la vertu.

N'envions que l'humble sageſſe;
Seule, elle fait notre nobleſſe;
Le vice, notre indignité;
Par-là ſe diſtinguent les hommes;
Et que fait à ce que nous ſommes,
Ce que nos peres ont été?

Que j'aime à voir le ſage Horace,
Satisfait, content de ſa race,
Quoique du rang des affranchis!
Mais je ne vois qu'avec colere,
Ce fils tremblant au nom d'un pere,
Qui n'a de tache que ce fils.

Le ſang s'altere & ſe répare;
Ainſi Caſtor, né de Tyndare,
Prit place entre les immortels;
Ainſi le hideux Polypheme,
Fils indigne d'un dieu qui l'aime,
N'a pu partager ſes autels.

Connois-tu ce flatteur perfide,
Cette ame jalouſe, où préſide
La calomnie au ris malin;
Ce cœur, dont la timide audace,
En ſecret, ſur ceux qu'il embraſſe,
Cherche à diſtiller ſon venin.

Lui, dont les larcins marotiques,
Craint des lecteurs les plus cyniques,
Ont mis tant d'horreurs ſous nos yeux;
Cet infame, ce fourbe inſigne,
Pour moi n'eſt qu'un eſclave indigne,
Fût-il ſorti du ſang des dieux.

Mais nous, que d'un peu de génie
Doua le dieu de l'harmonie,
N'aviliſſons point ce beau feu,
Et n'arrachons à notre muſe,
Rien dont le remords nous accuſe,
Et nous interdiſe l'aveu.

Rouſſeau, ſois fidele, ſincere,
Pour toi ſeul critique ſévere,
Ami zélé des bons écrits;
Tu vas, pour la race future,
Ennoblir ta famille obſcure,
Et je ſuis ton frere à ce prix.

Cette ode eſt une de plus belles de La Mothe.

ÉPIGRAMME
SUR UN BABILLARD IMPORTUN.

Vous pérorez le mieux du monde,
Vous avez lu, vous ſavez tout;
Votre infatigable faconde,
Dorilas, n'eſt jamais à bout;
Mais on prétend, s'il en faut croire
Gens qui raiſonnent ſainement,
Que votre fertile mémoire
Fait tort à votre jugement.

A MADAME

DE FRANCE,

En lui préſentant une Ode, adreſſée au Roi, ſur ſa convaleſcence.

PREMIERE princeſſe du monde,
Fille d'un monarque adoré,
Oh! que je vais être honoré,
Si votre bonté me ſeconde.
J'apporte mon tribut d'encens
Aux pieds de votre auguſte pere;
Et, comme les moindres préſents
Ne ſont jamais indifférents,
Quand la main qui les offre, eſt chere;
De la vôtre, par ce tribut
Léger, ſi jamais il en fût,
J'oſe implorer le miniſtere;
Si je l'obtiens, j'irai m'aſſeoir
Près des Racans & des Horaces,
Et je croirai bien les valoir.
Préſenté de la main des Graces,
On ne peut manquer d'en avoir.

PIRON.

ÉPIGRAMME.

UN ouvrier, bon homme s'il en fût,
Se confeſſoit à monſieur le vicaire,
Homme ſavant, pieux & débonnaire,
Lequel lui dit, après certain début:
Êtes-vous bien un zélé catholique?
D'une foi ſaine? Un levain hérétique
N'a-t-il jamais corrompu votre cœur?
N'êtes-vous point par haſard Janſéniſte?
Janſéniſte? oh! je n'ai pas cet honneur;
Je ſuis, monſieur, un honnête ébéniſte.

EPITRE
A M. LE VICOMTE D'ANDRESEL, *AMBASSADEUR* DE FRANCE A LA PORTE,
Préſentée le premier Janvier 1725.

UN pauvre ſcribe d'Apollon,
Dupe amateur de l'harmonie,
Amant tranſi ſur l'Hélicon,

Des savantes sœurs d'Uranie :
Un petit marchand nouveau né,
Qui, par une étoile perverse,
Est déja des trois quarts ruiné,
Pour son début dans le commerce ;
Enfin D***, Monseigneur,
Votre inutile serviteur ;
Malgré sa prompte décadence,
Qui le réduit à presque rien ;
Malgré sa prochaine indigence,
Qu'il regarde en Stoïcien,
Ose offrir à votre Excellence,
Le peu qui lui reste de bien,
Consistant en dix-huit bouteilles,
Qui, peut-être encor par malheur,
Sont des liqueurs à deux oreilles,
Quoique de Jacques la Faveur ;
La Faveur, c'est pourtant tout dire,
C'est le plus fin distillateur,
Et le plus doux empoisonneur,
Qu'en débauches on puisse élire ;
Ah ! maudit art, art assassin,
Tu serois de tous arts le pire,
N'étoit celui du médecin.

Quoiqu'il en soit, Seigneur, enfin,
Pour revenir à nos bouteilles,
Vous en aurez douze pareilles,
D'eau forte, qu'on nomme *cédra* ;
Propre à jeter dans les brouillailles,
Celui qui par trop en boira,
Et lui corroder les entrailles,
Le cœur, le foie, *& cetera.*

Plus, deux autres de citronnelle,
Qu'accompagnent deux de canelle,
Auſſi-bien que deux d'eſcubac ;
Le tout ami de l'eſtomac,
Et très-délicieux à boire,
Au dire du ſieur la Faveur ;
Reſte à ſavoir s'il l'en faut croire ;
Vous en jugerez, Monſeigneur.

Quant à moi, ſincere en mes rimes,
Marchands de vins & de liqueurs,
Charlatans, bigots & menteurs,
Sont, à peu près, mots ſynonymes....
Mais c'eſt trop long-temps s'écarter
Des devoirs de cette journée,
Il s'agit de vous ſouhaiter,
Outre le cours de cette année,
Exempt de tout facheux haſard,
Une vie en tout fortunée,
Et qui ſe termine fort tard ;
Qu'elle ſoit auſſi loin menée
Que celle de Mathuſalem ;
Puis, (car c'eſt là le grand *item*,)
Au bout de votre deſtinée,
La céleſte Jéruſalem.

De ces ſouhaits, je le confeſſe,
Il en eſt d'inconſidérés,
Et qui, par l'eſprit de juſteſſe,
N'ont pas été bien meſurés :
Mais, quoiqu'ils paroiſſent outrés,
Leur hyperbole eſt naturelle ;
Ce ſont des fougues de mon zele,

Qui, trop rempli de ſa grandeur,
Briſe ſon frein, ſort de tutele,
Et s'abandonne à ſon ardeur.
C'eſt de mon tendre intérieur,
Une image naïve & pure,
Dont l'art, par ſon pinceau flatteur,
N'a point embelli la peinture.
Auſſi j'eſpere, Monſeigneur,
Que le tableau venant du cœur,
Vous ferez grace à la bordure.

Mais ces bouteilles, vertuchou!
Me donnent de la tablature;
Je ne ſais comment, ni par où
Leur trouver une couverture.
« Il faut, direz-vous, être fou
» Pour ſe donner telle licence:
» Comment! pour étrennes à moi,
» Qui repréſente ici le Roi;
» Encor quel Roi? le Roi de France;
» A moi, doublement Excellence,
» Par ma perſonne & mon emploi,
» On oſe outrer l'extravagance,
» Juſqu'à m'offrir au jour de l'an,
» Dix-huit ampoulettes chétives,
» Dont deux ſont pleines de ſafran,
» Et les autres, d'eaux corroſives.
» Hé! fi, le trait eſt impudent:
» Jamais on ne fit tel préſent,
» Qu'à quelque préfet de college ».

A ces beaux dits que répondrai-je?
Rien; car d'abord j'accorde tout:

Mais

Mais ſi pourtant juſques au bout,
Votre Excellence me protege,
N'avouera-t-elle pas auſſi,
Que chacun, dans ce monde-ci,
Jouit du triſte privilege
De ne faire que ce qu'il peut,
Et pas un zeſte davantage.
Dam', on ne fait pas ce qu'on veut;
Vous le ſavez, & j'en enrage.
Si j'étois maître des tréſors
Qu'enferme le ſein de la terre,
Ou que pour moi ſeul, ſur ſes bords,
La mer jetât ceux qu'elle enſerre,
Alors, vous me verriez alors
Répandre pour vous ces merveilles,
D'auſſi bon cœur que mes bouteilles:
De même, ſi, par le ſecours
De mes ferventes patenôtres,
J'obtenois du ciel que mes jours
Se puſſent coudre au bout des vôtres,
Dès demain, diviſant leur cours,
Je vous gratifierois des nôtres.
Mais, hélas! frivoles diſcours,
Ces vœux paſſent mon eſpérance;
Ainſi, n'ayant rien à mon choix,
Qui cadre à ma reconnoiſſance,
J'imite, dans mon impuiſſance,
Ce que fit un jour autrefois
Le bon Fréderic de Florence,
Qui, comme ſait votre Excellence,
Après avoir tout fricaſſé
Auprès de l'ingrate Clitie,
N'avoit, de ſon bien éclipſé,
Qu'un faucon, plus cher que ſa vie:

Que fit-il, le pauvre garçon ?
Contraint de feſtoyer ſa mie,
Et n'ayant rien à la maiſon,
Que du pain ſec & bonne envie,
Il lui fit manger ſon faucon.
Un tel ragoût pour telle hôteſſe,
N'étoit pas ſans doute trop bon;
Cependant la belle tigreſſe
En fut touchée avec raiſon;
Et de ce ſeul trait de tendreſſe,
Lui fut cent fois plus gré, dit-on,
Que de ceux de toute autre eſpece.
Venez à la comparaiſon;
Nos fortunes ſont fort pareilles:
Il n'avoit plus que ſon faucon,
Et je n'ai plus que mes bouteilles.

ÉPIGRAMME.

NOBLE Seigneur, tes exploits, ton courage,
Ton eſprit, tes vertus, ta généreuſe humeur,
Vont à ma muſe offrir un bel ouvrage,
Diſoit à certain duc un malheureux rimeur.
Malgré le ſort, la fortune & l'envie,
Malgré l'oubli qui ſuccede à la vie,
Dans les ſiecles futurs, Seigneur, mon cher ſouci,
Ma plume conſacrée à tracer ton hiſtoire,
Fera vivre à jamais tes faits & ta mémoire;
Mais donne-moi de quoi vivre dans celui-ci.

EPITRE
DE THÉOPHANE,
ARCHEVÊQUE DE NOWOGROD,
AU PRINCE CANTEMIR,

Sur les Satyres, dont il ne s'étoit point encore déclaré l'Auteur.

POURSUIS ta brillante carriere,
Mépriſe de vaines clameurs,
Oſe répandre la lumiere
Sur la turpitude des mœurs:
Mais quelle crainte t'importune!
Pourquoi veux-tu vivre ignoré?
Quel tort t'auroit fait la fortune,
Que ton talent n'ait réparé?

Initié dans les myſteres,
Où ſe dévoile l'art des vers,
Fais entendre tes ſons auſteres,
Aux mortels hautains & pervers:
Dès que ta voix les interroge,
Ils ſont plus tremblants qu'un roſeau;
Pour toi, leur haine eſt un éloge,
Comme ta verve eſt leur fléau.

Par tes chants, l'ignorant vulgaire
Sent enfin le prix du ſavoir;
Et la vertu, ſûre de plaire,
Sur les cœurs reprend ſon pouvoir:

Tout cede à ſon intelligence ;
Apollon aime à t'inſpirer ;
Tu forces l'envie au ſilence,
Et la contrains de t'admirer.

D'UN ABBÉ ET DE SON VALET.

MONSIEUR l'abbé & monſieur ſon valet,
Sont faits égaux tous deux comme de cire :
L'un eſt grand ſou ; l'autre, petit folet ;
L'un veut railler ; l'autre, gaudir & rire :
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire.
Mais un débat au ſoir entr'eux s'émeut ;
Car maître abbé pendant la nuit ne veut
Le pot ſans vin, que ſans ſecours ne meure ;
Et ſon valet jamais dormir ne peut,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

MAROT.

Quod cera cera eſt, hoc ſuo eſt hero Davus.
Ineptiarum plenus eſt hic, atque ille.
Joces Fabullus, & joces crepat Davus :
Bonum hic, nec ille peſſimum bibit vinum.
At quum venaſcens expulit diem veſper,
Uterque bellâ diſſidet ſibi rixâ :
Totam Fabullus poſſe ſe negat noctem
Dormire, vacuam quamdiu ampboram ſentit ;
Totamque Davus poſſe ſe negat noctem
Dormire, plenam quamdiu amphoram ſentit.

SANADON.

ÉLOGE
DE LA SANTÉ.

O CHARMANTE ſanté !
Que ta préſence aimable
Eſt un bien deſirable !
Quelle félicité,
De t'avoir pour partage,
En tout temps, à tout âge !
Eſt-il d'autre bonheur
Dans le cours de la vie,
Qui doive faire envie,
Et chatouiller un cœur ?
Le luxe, l'abondance,
Le ſavoir, l'éloquence,
Les amours, les grandeurs,
Et les faveurs des princes,
Sont des préſents bien minces ;
Un monceau de tréſors,
Une grande lignée,
Et la beauté du corps
D'une femme bien née,
Sont-ils des biens ſans toi ?
Quand ce ſeroit un roi,
Si la douleur l'accable,
Je le tiens miſérable.
Tous les bienfaits divers
Qu'accorde à la nature
L'auteur de l'univers ;
Sa charmante verdure,
Qui renaît tous les ans

Au retour du printemps;
Ce qu'il produit de rare,
Pour récréer nos sens;
Tout ce qui les répare,
Quand ils sont languissants;
Et ce que sa largesse
Répand sur nous sans cesse,
Peut-il être compté
Comme un bien desirable,
Sans ta présence aimable,
O charmante santé!

DESHOULIERES.

Cette piece ne se trouve point dans le recueil de ses poésies.

EPIGRAMME.

A UNE DAME,

Qui se plaignoit de ce que l'Auteur n'avoit point fait de vers pour elle.

CESSEZ de vous mettre en courroux,
Iris, pardonnez mon silence;
Si je n'ai point parlé de vous,
C'est que je hais la médisance.

REQUÊTE
D'UN JEUNE POETE,
AUX MAITRES DU PARNASSE.

NOURRISSONS des neufs ſœurs, favoris d'Apollon,
Dont la proſe & les vers, au temple de mémoire,
Aſſurent à vos noms une éternelle gloire,
Daignez me recevoir dans le ſacré vallon.
Les muſes, de mon cœur ſont les ſeules maîtreſſes;
Je ſuis volontiers ſobre, & jamais des richeſſes
Le charme n'a ſéduit mon inclination :
Oui, pourvu que mes vers ſoient lus, & qu'on les vante,
La miſere & la faim n'ont rien qui m'épouvante.
Jugez à ces traits-là de ma vocation.

EPITRE
A M. MAURICE,
COMTE DE BRULH.

QUOI! cher Comte, ſi jeune encore,
Vous ſentez le prix des talents!
Dieux! qu'une ſi riante aurore
Promet aux arts de jours brillants!
A votre aſpect, chacun s'étonne
De voir chez vous en même temps,

Les fruits aimables de l'automne,
Mêlés aux roſes du printemps.

Votre amitié devient le gage,
Et du génie & du ſavoir;
Et ſouvent même elle encourage
Le noble deſir d'en avoir.
Le goût des arts eſt le préſage
Et le vrai ſceau de la grandeur;
Un nom célebre avec ſplendeur,
De qui les aime, eſt le partage.
L'éclatant regne des Céſars,
Aux grands hommes dut tout ſon luſtre;
Mécene protégea les arts,
Et Mécene devint illuſtre.
Vous, qui joignez un goût ſi sûr,
Au ſentiment, à la fineſſe,
Et la raiſon de l'âge mûr,
Aux agréments de la jeuneſſe,
Allez, volez, prenez l'eſſor,
Suivez le feu qui vous enflamme;
Montrez au monde le tréſor
Que vous renfermez dans votre ame.
Mûri par le flambeau des cieux,
Ainſi le gland caché ſous terre,
Chaque jour croiſſant ſous nos yeux,
De la priſon qui le reſſerre,
S'éleve en chêne faſtueux,
Juſques aux voûtes du tonnerre,
Et de ſon front majeſtueux,
Semble ombrager tout l'hémiſphere.
Soyez l'ornement de la cour:
On réuſſit, quand on ſait plaire.
Aſſis au rang de votre pere,

Vous brillerez à votre tour;
Des peuples vous ſerez l'amour,
Et des arts le dieu tutélaire.
La vertu, qu'un haut rang éclaire,
Se montre aux yeux dans tout ſon jour.
Dans les combats, faites revivre
Ce grand guerrier, ce fier Saxon,
Dont vous portez déja le nom,
Et de qui vous brûlez de ſuivre
En tout, l'exemple & la leçon.

Lorſque la déeſſe aux cent voix
Publîra par-tout votre hiſtoire;
Quand la trompette de la gloire
Retentira de vos exploits,
Ce Mentor (*a*), dont l'heureuſe adreſſe,
Par le plaiſir forme les cœurs,
Qui va, pour vous ſemant des fleurs,
Sur le chemin de la ſageſſe;
Ce philoſophe généreux,
Qui, par un long apprentiſſage,
Comme un pilote habile & ſage,
Sur cet océan dangereux,
Sait vous conduire ſans naufrage;
En vous voyant par-tout fameux,
Dira par-tout : C'eſt mon ouvrage.

Allez, vos ſuccès ſont certains;
Votre gloire ſera parfaite;
Rempliſſez vos brillants deſtins,
Mais aimez toujours le prophete.

M. BLIN DE SAIN-MORE.

(*a*) M. de la Frenaie, colonel d'infanterie, & gouverneur de M. le Comte de Brulh.

EPIGRAMME.

AU grand Colin de très-belle encolure,
De la milice échut le billet noir :
A cet échec il fit laide figure ;
Spectacle étoit triste & risible à voir.
Bon gré, malgré, fallut faire campagne,
Et, sans délai, courir en Allemagne.
Ah ! quel pays ! Ces gens sont-ils chrétiens ?
J'en douterois, dit-il, à leur langage,
Si je n'oïois les ânes & les chiens
Braire, aboyer comme à notre village.

VERS
AU CARDINAL
DE RICHELIEU.

ARMAND, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte ;
Je verrai bientôt mes aïeux
Sur le rivage du Cocyte :
Là, je ferai l'un des suivants
De ce bon monarque de France (a),
Qui fut le pere des savants,
Dans un siecle plein d'ignorance.

(a) François I.

Dès que j'approcherai de lui,
Il faudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui,
Pour combler l'Eſpagne de honte :
Je contenterai ſon deſir,
Par le beau récit de ta vie,
Et charmerai le déplaiſir
Du malheureux jour de Pavie.
Mais s'il demande à quel emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde ?

Le Cardinal de Richelieu répondit bruſquement : Rien.

MAYNARD.

EPIGRAMME.

UN pauvre auteur, dont la légere plume
Étoit l'eſpoir, ſans un pénible effort,
Tous les deux mois compoſoit un volume,
Proſe, vers, tout étoit de ſon reſſort.
Quelqu'un lui dit : Ceſſe d'être frivole ;
Aſpire au grand ; bientôt, ſur ma parole,
Tu te verras un de nos bons auteurs ;
Tes œuvres ſont de pures bagatelles.
C'eſt vrai, dit l'autre ; auſſi les veux-je telles,
Car j'ai beſoin de beaucoup de lecteurs.

LE CHRIST.

ODE
PRÉSENTÉE
A LA REINE.

LOIN de moi, déités frivoles,
Muſes, Phébus, fuyez mes vers;
Fuyez, chimériques idoles,
Je ne veux point de vos concerts.
Eſprit ſacré, Dieu que j'atteſte,
Du haut de ton trône céleſte,
Souffle ton feu ſur mes eſprits;
Viens, deſcends, & que ta lumiere,
Épurant en moi la matiere,
Éclate ſeule en mes écrits.

Terre, pare-toi de verdure;
Aſtres, brillez des plus beaux feux;
Rois vains, courbez-vous ſans murmure;
Proſternez-vous, anges des cieux:
Et toi, Sion, long-temps captive,
Leve ton front; le jour arrive
Où ton Dieu va briſer tes fers.
Le fils de l'éternel va naître;
Peuple, venez le reconnoître;
C'eſt le ſauveur de l'univers.

C'eſt du ſein d'une vierge mere,
Que le Chriſt doit être enfanté:
Il va ſupporter la miſere
Que doit ſouffrir l'humanité.
Eh quoi! la plus humble chaumiere,
Du jonc, de la paille groſſiere,
Vont recevoir le fils de Dieu.
Palais, chef-d'œuvres magnifiques,
Séjour des rois, vaſtes portiques,
Égalez-vous ce ſimple lieu?

Il naît, ce Dieu que les oracles
Ont annoncé depuis long-temps;
Il naît.... & les plus grands miracles
Vont ſignaler ſes premiers ans.
Déja, dans ſa plus tendre enfance,
Sa foible voix, de l'ignorance,
Au temple détruit les erreurs;
Et la vérité triomphante,
Qui ſort de ſa bouche éloquente,
Brille, & confond les faux docteurs.

Jeſus parle, les vents ſe taiſent,
Les morts renaiſſent des tombeaux,
Les vagues en courroux s'appaiſent,
Et Pierre marche ſur les eaux;
L'aveugle né voit ſur ſes traces
Le boiteux aller rendre graces
Au puiſſant Dieu qui les guérit;
Et le ſourd eſt ſurpris d'entendre
Le muet en tous lieux répandre
Les miracles de Jeſus-Chriſt.

Reine des villes, cité ſainte,
Jéruſalem, réjouis-toi;

Tu vas bientôt, dans ton enceinte,
Posséder ton maître & ton roi.
Il vient.... quels transports d'alégresse!
Le peuple seme avec ivresse,
Des fleurs sous ses pas triomphants:
On le chérit, on le révere;
Jesus-Christ est un tendre pere,
Environné par ses enfants.

✣

Ne vante plus, superbe Rome,
Tes triomphes impérieux;
Celui du Dieu qui s'est fait homme,
Est plus juste & plus glorieux.
Là, fumant encor de carnage,
Le vainqueur traîne en esclavage,
Des rois dans la poudre abattus:
Ici, le Christ, à sa puissance,
Soumet les cœurs par la clémence,
Et triomphe par les vertus.

✣

Que vois-je?... Un supplice s'apprête.
Grand Dieu! quels affreux changements!
Eh quoi! la plus superbe fête
N'annonçoit donc que des tourments?
Jérusalem, verse des larmes,
Gémis, voici le jour d'alarmes,
Revêts-toi de sombres couleurs.
Le Christ, innocente victime,
Va d'un trépas illégitime,
Subir la honte & les douleurs.

✣

Eh quoi! c'est lui, cœurs insensibles,
Que vous chargez ainsi de coups?
Arrêtez, bourreaux inflexibles,

C'eſt votre Dieu; que faites-vous ?
Je parle en vain.... on le déchire;
Dans les tourments le Chriſt expire.
Frappe, Dieu vengeur, il eſt temps:
Eſt-ce en vain que tu tiens la foudre ?
Détruis la terre, & mets en poudre
Ses ſacrileges habitants.

Quel bruit horrible !.... Je friſſonne.....
M'exauces-tu, terrible Dieu ?
La terre tremble, le ciel tonne,
L'air embraſé vomit du feu;
Parmi les flots, la flamme roule,
Le temple tout-à-coup s'écroule,
Le ſoleil recule d'effroi;
Tout s'ébranle dans la nature....
Toi ſeule, ingrate créature,
Peux-tu méconnoître ton roi ?

Ton fils n'eſt plus.... Seigneur, achève....
Mais ſon tombeau s'ouvre, il en ſort,
Et ſoudain aux cieux il s'éleve,
Vainqueur des temps & de la mort.
Tel, en finiſſant ſa carriere,
L'aſtre brillant de la lumiere,
Paroît s'engloutir dans les mers;
Et tout-à-coup ſortant de l'onde,
Il revient éclairer le monde,
Et ranimer tout l'univers.

Mais que vois-je ? Le ciel s'entr'ouvre,
Le Chriſt encor s'offre à mes yeux.
Quels lieux inconnus je découvre !
Qui me tranſporte dans les cieux ?

Là, spectateur de sa victoire,
Je vois ce Dieu, brillant de gloire,
Assis sur un trône éternel ;
Le chœur des anges, qui s'incline
Devant sa majesté divine,
Célebre un jour si solemnel.

O vous, cœurs ingrats, troupe injuste,
Venez, incrédules mortels ;
Voyez, c'est votre maître auguste
Qu'on immole sur nos autels :
N'en doutez pas, oui, c'est lui-même ;
Rougissez d'une erreur extrême,
Devant ce Dieu prosternez-vous,
Ou redoutez le jour terrible,
Où vous le verrez inflexible,
Vous livrer à tout son courroux.

ÉPIGRAMME

SUR LES SACRIFICES A HERCULE.

UN peu de miel, un peu de lait,
Rendent Mercure favorable ;
Hercule est bien plus cher, il est bien moins traitable ;
Sans deux agneaux par jour, il n'est point satisfait :
On dit qu'à mes moutons ce dieu sera propice.
Qu'il soit béni ; mais, entre nous,
C'est un peu trop en sacrifice :
Qu'importe qui les mange, ou d'Hercule ou des loups ?

LEÇONS
AUX ENFANTS
DES SOUVERAINS.

Aux fils des ſouverains je conſacre mes ſons :
Venez, princes; nos champs vous offrent des leçons.

Jadis des dieux bergers fouloient les fleurs champêtres ;
Un trône de gazon vous attend ſous des hêtres:
Vous porterez un jour le doux nom de paſteur ;
Ce nom eſt, pour un roi, le nom le plus flatteur ;
Des devoirs qu'il impoſe, aimez à vous inſtruire.
Le ciel, dans ſes décrets, vous réſerve à conduire
Un troupeau qui, docile aux loix de ſes bergers,
Ne s'égare jamais ſur des bords étrangers.
Il eſt dans nos hameaux, des Socrates champêtres:
Les rois, vous diront-ils, ſont plus peres que maîtres ;
Le premier trône étoit un gazon façonné,
Et le premier monarque, un paſteur couronné.
La douceur du berger, ſes ſoins, ſa vigilance,
Sont les devoirs des rois, au ſein de leur puiſſance.
Trop heureux, s'ils goûtoient la paix que nous goûtons!
Venez, princes, nos champs vous offrent des leçons.

De fertiles guérets, de riants payſages,
Les moutons bondiſſants ſur de gras pâturages,
Des muſes de nos bois les paiſibles combats,
Traceront à vos yeux l'image des états,

De ces états heureux, qui bravent l'indigence,
Où les arts, les plaisirs, naissent de l'abondance.
La richesse du peuple est le trésor des rois;
Qu'elle soit & le but & le prix de vos loix.
La Seine coulera sur les rives de l'Ebre,
Lorsque nous oublîrons ce monarque célebre,
Qui, jusqu'à nos hameaux, abaissa sa bonté.
Henri voulut bannir la triste pauvreté
Des champêtres repas que Thestilis apprête,
Et de ses tendres soins marquer nos jours de fête;
Henri vit dans nos cœurs; il vit dans nos chansons.
Venez, princes, nos champs vous offrent des leçons.

Le cristal de nos eaux est un miroir fidele;
Il forme des objets l'image naturelle.
Aux rois, comme aux bergers, il ose reprocher
Les défauts qu'un flatteur sait parer ou cacher;
Vous le consulterez aux bords d'une onde pure,
Vous y verrez du vrai la naïve peinture.
On dit que ce spectacle est des rois peu connu;
Rien ne s'offre à leurs yeux sous un air ingénu.
Telle qu'est à la cour une jeune bergere,
Qui se cache, rougit, près du trône étrangere;
L'aimable vérité tremble devant les rois;
Timide, embarrassée, elle fuit dans nos bois,
Et revient parmi nous dissiper ses alarmes:
Parmi nous, on apprend à respecter ses charmes;
Elle pare nos mœurs, préside à nos chansons.
Venez, princes, nos champs vous offrent des leçons.

Le pasteur qui prétend au titre heureux de *sage*,
Éloigne les périls du troupeau qu'il ménage;
Son paisible bercail, inaccessible aux loups,
N'en redoute jamais l'homicide courroux:

Les bergeres, de fleurs couronnent ſa houlette,
Et pour lui les bergers réveillent leur muſette.
Satisfait de ſes champs, il borne ſes deſſeins
A maintenir la paix dans les hameaux voiſins.
Mais pourquoi vous tracer cette image ruſtique?
La France vous préſente un héros pacifique,
Qui des bergers du nord aſſure le repos,
Et regle le deſtin de leurs divers troupeaux.
On le nomme par-tout le *Dieu des bergeries*:
Pour orner ſes autels ſur nos rives chéries,
Nous cueillerons des fleurs dans toutes les ſaiſons.
Venez, princes, nos champs vous offrent des leçons.

Croiſſez parmi nos vœux mêlés à notre hommage;
Souffrez encor nos airs; les vertus de votre âge,
Ses graces, ſa candeur, biens nés dans les hameaux,
Sont réſervés aux ſons des ſimples chalumeaux:
Ils viendront ces beaux jours, où, ſur des tons ſublimes,
La lyre chantera vos vertus magnanimes;
Par la gloire conduits ſur les pas des Bourbons,
Vos exemples, aux rois, ſerviront de leçon,

Le P. LOMBARD, *Jéſuite.*

Cet ouvrage charmant a été tiré des recueils de l'Académie des Jeux Floraux.

DE L'ART DE PRÊCHER.

ENFIN tu vas prêcher ; la liſte le publie,
Et fait voir imprimés ton nom & ta folie.
Mais de tous les métiers où l'on peut s'attacher,
Sais-tu que le plus rude eſt celui de prêcher ?
Ce métier, diras-tu, n'a pour moi rien de rude ;
J'ai des forces, du feu, de l'eſprit, de l'étude :
On m'a vu ſur les bancs, & jamais bachelier
N'a ſu, ni mieux que moi, ni plus ſouvent crier.
Je poſſede la langue ; & pour l'air & la grace,
Il n'eſt point, à la cour, d'abbé qui me ſurpaſſe :
J'ai le geſte, il faut voir ; la main belle, l'œil vif ;
Je rends à mes diſcours l'auditeur attentif ;
Ma voix, d'un ton perçant, le frappe & le réveille,
Et juſqu'aux derniers rangs, va chercher ſon oreille.
Avec moins de talent, vingt abbés ont prêché,
A qui bientôt la chaire a valu l'évêché.
J'attends de mes ſermons la même récompenſe :
En un mot, c'en eſt fait, mercredi je commence.

Abbé, laiſſe-moi là ce deſſein imprudent,
Ou differe du moins, & viens, en attendant,
T'inſtruire dans mes vers, & te prêcher toi-même.
Aſſez d'autres ſans toi, prêcheront ce carême ;
Aſſez qui, ſe trouvant ſans chaire & ſans emploi,
Viendront briguer l'honneur de ſuppléer pour toi.
Prêcher n'eſt point un art dont la haute ſcience
S'acquiere par l'étude, ou par l'expérience :
Dieu, qui le connoît ſeul, qui ſeul peut le donner,
Ne le donne qu'à ceux qu'il veut y deſtiner.
Ces beaux, ces grands talents que tu viens de décrire,

Le geſte, l'air, la voix, nous ſervent pour bien dire.
Par-là, ſur le théatre, on applaudit l'acteur;
Par-là, dans le palais, on vante l'orateur :
C'eſt par-là, du bon droit que prenant la défenſe,
Lamoignon (a) ſe diſtingue, & charme l'audience,
Quand d'un eſprit ſi juſte, & d'un ſtyle ſi net,
D'une cauſe embrouillée il expoſe le fait;
Et laiſſant des plaideurs la longueur inutile,
Il ramaſſe en deux mots, ce qu'ils ont dit en mille.
Mais ce qui rend ailleurs l'orateur excellent,
N'eſt du prédicateur, que le moindre talent;
Et ſi l'eſprit de Dieu n'anime ſa parole,
C'eſt un déclamateur, un orateur frivole.
Tu ne l'ignores pas, que l'on doit, en prêchant,
Convaincre l'incrédule, étonner le méchant;
Et loin des paſſions, où l'ame eſt égarée,
Faire ſuivre aux pécheurs une route aſſurée.
Or, dis-moi par quel art ce miracle eſt produit.
Dieu, (a) te répondra-t-on, Dieu ſeul produit le fruit.
Seul, il tient en ſa main cette grace puiſſante,
Et l'homme ſeulement arroſe, ſeme, plante :
Mais il arroſe, plante & ſeme vainement,
Si Dieu de ſes deſſeins ne le fait l'inſtrument,
Et ſur le tronc ſtérile, où le fruit doit paroître,
Ne répand la vertu, qui ſeule le fait croître.
Voilà ce qu'un docteur, abbé, te répondra,
Et bien mieux qu'un docteur, la raiſon t'apprendra.
Si ton cœur eſt brûlant des ardeurs de ce zele,
Dont l'apôtre, envoyé chez un peuple infidele,

(a) Chrétien-François de Lamoignon, avocat général, depuis préſident à mortier, fils de Guillaume de Lamoignon, premier préſident au parlement de Paris.

(a) Saint Paul, 1. Cor. 3. 6.

Déployа ces discours, ces tons, ces traits vainqueurs,
Qui gagnerent soudain, & changerent les cœurs,
Je ne t'arrête plus, va prêcher, monte en chaire,
A l'erreur, au péché, cours déclarer la guerre,
Et tu verras bientôt, prêts à se convertir,
Les pécheurs à tes pieds, porter leur repentir.
Mais de tant d'orateurs, si tu suis la maxime,
Du public, en prêchant, si tu brigues l'estime;
Si tu veux, peu sensible aux progrès de la foi,
Quand tu parles de Dieu, qu'on ne pense qu'à toi;
Ce n'est point là prêcher; c'est faire, dans l'église,
Le métier qu'au théatre, à peine on autorise;
Et mieux que toi Baron (*a*), moins que toi criminel,
Dans le même métier, réussit à l'hôtel (*b*).
En vain, exact aux loix pour la chaire prescrites,
Tu dis, tu fais valoir tes sermons hypocrites;
Si tu veux me toucher, fais que je trouve en toi
Les vertus qu'en prêchant, tu veux produire en moi.
Chacun, en t'écoutant, pense à toi, te contemple,
Et cherche, à chaque mot, ta preuve en ton exemple.
Le discours plaît, instruit, gagne l'attention;
L'exemple persuade, & fait impression.

DE VILLIERS.

(*a*) Fameux comédien, mort en 1729.

(*b*) L'hôtel de Bourgogne, où étoit la comédie françoise.

RONDEAU.

AH! qu'il eſt bon, ce Volenay nouveau!
Un doux tranſport me ſaiſit le cerveau,
Dès qu'à mes yeux ce jus céleſte brille.
Verſe laquais : ô dieux, comme il pétille!
Honneur & gloire au maître du côteau.

Lui, d'Hipocrene aimant mieux le ruiſſeau,
A ſes amis prodigue ſon tonneau.
Fut-il jamais maniere plus gentille?
Ah! qu'il eſt bon!

Moi, qui ne puis, qu'en ſtyle de Brodeau,
Lui rendre ici graces d'un don ſi beau,
Fier je ſerai plus qu'un grand de Caſtille,
S'il daigne en gré prendre cette vétille,
Et s'écrier, en voyant mon rondeau :
Ah! qu'il eſt bon!

LA MONNOYE.

Feu M. Le Goux l'ainé, Conſeiller au Parlement de Dijon; ayant envoyé à M. de la Monnoye, pendant deux années conſécutives, en 1701 & 1702, ſix bouteilles de ſon excellent vin de Volenay, notre Auteur l'en remercia chaque fois par un rondeau.

ÉPITAPHE
DE MOLIERE.

EN ce tombeau giſent Plaute & Térence,
Et cependant le ſeul Moliere y gît;
Leurs trois talents ne formoient qu'un eſprit,
Dont le bel art réjouiſſoit la France:
Ils ſont partis; & j'ai peu d'eſpérance
De les revoir, malgré tous nos efforts.
Pour un long temps, ſelon toute apparence,
Térence & Plaute & Moliere ſont morts.

LA FONTAINE.

LE VIEUX PLAIDEUR.
CONTE.

CERTAIN vieillard, natif de Baſſe-Normandie,
Paſſoit à bien plaider joyeuſement ſa vie.
Jadis de ſes parents, il avoit hérité,
Non des châteaux, des terres, des domaines,
Mais beaux & bons procès, tous en maturité;
Il en devoit maint autre à ſa capacité,
A ſes talents; le bien ne s'acquiert pas ſans peine.
Heureux dans la plupart: à force de procès,
Il devint riche, & riche avec excès.
Tout plaideur cependant, il eſt bon de le dire,
Ne doit pas ſe flatter d'un ſemblable ſuccès,
Si ce n'étoit qu'il fût de Valogne ou de Vire,
Ou pour le moins, de tout auprès;

Car

Car autrement, je ne réponds des frais.
Exempt de tous les maux que la vieilleſſe apporte,
Notre vieillard avoit l'œil vif & le teint frais,
L'eſtomac bon, & la voix forte.
Si la fievre venoit, mon homme, au moindre accès,
Au lieu de quinquina, couroit d'abord aux plaids;
Bartole étoit ſon Hippocrate,
Contre tous maux de cœur, ou de tête, ou de rate,
Pour lui, le ſpécifique étoit l'air du palais.
Une cauſe jamais n'étoit bien aſſortie,
Si, comme demandeur,
Ou comme défendeur,
Le réſolu vieillard n'y tenoit ſa partie.
Le roi l'ouit plaider un jour;
Touché de ſa vieilleſſe & de ſon éloquence,
Ce prince bienfaiſant, comme par récompenſe,
Finit tous ſes procès, & le mit hors de cour.
Hors de cour, quel déſaſtre! A ces mots, le pauvre homme
Penſa preſque expirer: Adieu le teint vermeil;
Plus d'appétit, plus de ſommeil.
Accablé du coup qui l'aſſomme,
A la bonté du prince il a recours en ſomme,
Et lui dit, en pleurant: Grand roi,
Au nom du ciel, ayez pitié de moi:
Rendez-moi mes procès, ou bien m'ôtez la vie;
Je ne puis vivre ſans plaider;
Ou ſi tous, c'eſt trop demander;
Rendez m'en tout au moins cinq ou ſix, je vous prie.
On ne vit point hors de ſon élément:
Le ciel créa la mer pour la gent aquatile,
Comme l'air pour la volatile,
Le procès pour le Bas-Normand.

DU CERCEAU.

LE RENARD PEINTRE.

FABLE.

AU temps d'Esope, où tous les animaux,
Discourant comme les sept sages,
Comptoient entr'eux d'illustres personnages,
Des rois, des savants, des héros.
Un renard, qui marchoit sur les traces d'Apelle,
Avec tel artifice avoit peint un tableau,
Que l'âne, l'ours & le taureau
Y retrouvoient, dit-on, leur image fidelle:
Ces gens, comme on croit bien, n'étoient pas peints en beau;
Pardevant le lion ils allerent se plaindre.
Celui-ci, pour toutes raisons,
Leur dit: -- Vous l'accusez d'avoir voulu vous peindre:
Au bas de son ouvrage a-t-il écrit vos noms?
-- Nullement, dirent-ils. -- Eh! qui donc vous oblige
De vous en appliquer les traits?
-- Mais la malignité charge tous ses portraits....
-- Qui s'y reconnoît, se corrige.

On osa de tout temps attaquer nos défauts,
Par l'artifice heureux d'un adroit badinage:
De tout temps le ciel fit les sots,
Pour les menus plaisirs du sage.

M. L'ABBÉ AUBERT.

ODE

SUR L'IMMACULÉE CONCEPTION.

ESPRITS, qui portez le tonnerre,
Impétueux tyrans des airs,
Qui faites le péril des mers,
Et les ravages de la terre;
Vents, ſi l'audace des vaiſſeaux,
Qui vous affrontent ſur les eaux,
En rend la perte ſi fréquente,
Ils ont bien mérité vos coups;
Ayez pour celui que je chante,
Plus de pitié que de courroux.

✣

Ce n'eſt pas au cours des étoiles
Qu'il prétend régler ſes erreurs,
Ni, pour modérer vos rigueurs,
Vous empriſonner dans ſes voiles.
Sa charge n'eſt pas de ces biens
Dont les rivages Indiens
Rendent tribut à nos délices,
C'eſt un fils que ſon triſte ſort
Veut dérober à vos caprices,
Entre les bras d'un pere mort.

✣

Déja la fureur des orages,
Les flots l'un ſur l'autre entaſſés,
Les mâts dans les flots renverſés,
Couvrent les écueils de naufrages;
Tout, dans l'alarme & dans le bruit
Des foudres qui percent la nuit,

Cede à la merci des tempêtes ;
Et les matelots effrayés,
Trouvent mille morts sur leurs têtes,
Et mille tombeaux sous leurs pieds.

C'en est fait, la mer en furie,
Après tant d'éclats violents,
Tient enfin, dans ses vastes flancs,
Toute la flotte ensevelie.
Je ne vois plus qu'un foible enfant
Qu'un reste de vigueur défend
De la vague qui l'environne ;
Et pour mettre à couvert ses jours,
Quand tout le monde l'abandonne,
La mort vient seule à son secours.

Sur les restes flottants du pere,
Elle soutient l'espoir du fils ;
Et la tendresse de ses cris
A presque fléchi sa colere :
Ses petits bras entrelacés,
S'attachent aux membres glacés,
Dont l'ame vient d'être ravie ;
Et les soupirs mal entendus,
Demandent encore la vie
A son pere qui ne vit plus.

Zéphyrs, dont les douces haleines,
Avec tant de discrétion,
Savent balancer l'alcyon,
Au milieu des humides plaines,
Quel murmure si caressant
Vous font ces petits en naissant,
Dans leurs berceaux inaccessibles !

Que cet enfant ſeroit heureux,
S'il pouvoit, aux flots inſenſibles,
Se faire entendre auſſi-bien qu'eux !

Et vous, ami de l'innocence,
Dauphin, qu'un chantre ingénieux,
Par ſes accords délicieux,
Trouva ſi prompt à ſa défenſe;
Si la fameuſe antiquité
Se flatte avecque vérité
Que l'homme a pour vous quelques charmes,
Que voulez-vous de plus touchant ?
Hélas ! ſoyez tendre à ſes larmes,
Puiſque vous l'êtes à ſon chant.

On entend ſes vœux, on m'écoute;
Les cieux ne ſont plus irrités :
Je vois les foudres écartés,
Et les tempêtes en déroute.
Les vents & les vagues d'accord,
Conduiſent l'enfant dans le port:
L'air eſt plus doux, la nuit plus claire;
Et les dieux de l'onde ſurpris,
Dans les funérailles du pere,
Chantent le triomphe du fils.

ALLUSION.

Vierge, l'objet de ma peinture,
Favoriſez-la d'un regard :
Seule, vous n'eutes point de part
Au naufrage de la nature.
Le ciel, de vos attraits touché,
Arracha votre ame au péché

Qui tient notre race aſſervie ;
Et par un amoureux effort,
Choiſit, pour vous donner la vie,
Des parents ſoumis à la mort.

Le P. DE LA RUE.

Cette ode a remporté le prix à Caën en 1670. Une épigramme grecque de Philippe, au 1. Livre de l'Anthologie, en a fourni le ſujet. La voici traduite en vers latins :

Jacet hauſta ponto navis : aſt iterum Deus
Mihi cariorem præbet erranti ratem.
Namque ad cadaver tempore allabens patris,
Inſilio, ſolus debitum remex onus.
Ad littus ipſe duxit, & bis me ſenex
Semel ſolo progenuit, & ſemel mari.

ÉPIGRAMME
SUR UNE STATUE DE NIOBÉ.

LE fatal courroux des dieux
Changea cette femme en pierre :
Le ſculpteur a fait bien mieux,
Il a fait tout le contraire.

PORTRAIT DE CHARLES XII, *ROI DE SUEDE.*

Pour peindre un Alexandre, il faudroit un Apelle.
Charle eſt l'Alexandre du nord ;
Du vainqueur de l'Aſie il a l'air & le port,
Et va du même pas à la gloire immortelle.
Mais où trouver encore un Apelle nouveau ?
Le peintre manque au parallele.
Pour moi, bien au deſſous de ce fameux modele,
Je compte, en prenant le pinceau,
Moins ſur mon art, que ſur mon zele,
Et ſur le ſujet du tableau :
Si dans les moindres traits je puis être fidele,
Le portrait ſera toujours beau.

Et d'abord, (car je dois aux dons de la nature,
Le premier rang dans ma peinture)
Le viſage en ovale, avec grace alongé,
Frappe par de grands traits, qu'un air doux accompagne ;
Un teint que le hâle a chargé,
Eſt garant des exploits de plus d'une campagne.
Sous un front ouvert & ſerein,
Des yeux vifs, & brillants d'une noble lumiere,
Témoignent cette ardeur guerriere,
Qui, dès les premiers coups que fut lancer ſa main,
A l'Europe étonnée, annonça ſa carriere.

Pour tempérer le feu qui brille dans ſes yeux,
La nature, avec art, a formé ſur ſa bouche
Un ſouris fin & gracieux,
Qui charme, à ſon abord, le cœur le plus farouche.
Comme un ſimple ſoldat, vêtu groſſiérement,
Pour la forme & pour la matiere,
Un habit lui ſuffit une campagne entiere.
Grand chapeau, gands de buffle, & pour l'aſſortiment,
Ceinturon de même parure,
D'où pend un large coutelas,
Peu brillant au dehors, peu chargé de dorure,
Mais terrible dans les combats.
Enfin, cravate à la dragone;
C'eſt tout l'ajuſtement qu'il ſouffre en ſa perſonne.

Mais me ſuis-je mépris? Eſt-ce un grand potentat?
Eſt-ce un roi que je viens de peindre?
C'eſt un roi, mais un roi ſoldat,
Qui, dépouillé d'un vain éclat,
N'en ſait pas moins ſe faire craindre.
Cet air de négligence & de ſimplicité,
N'altere point en lui ſa majeſté.
Sans rien devoir à la magnificence,
Il eſt ſervi, craint, reſpecté,
Et paroît roi dès qu'il s'avance.
Une ſage frugalité,
Dont il donne l'exemple avec autorité,
De ſon camp bannit la molleſſe,
Et le défend lui-même, au feu de la jeuneſſe,
D'un écueil plus à redouter,
Que tous les ennemis que ſon bras ſut domter.
Tout le jour agiſſant ſans ceſſe,
Il n'accorde qu'à peine à la néceſſité,
Un court ſommeil, ſur la nuit emprunté,

Et qui, ſouvent interrompu, ne laiſſe
Nulle priſe à la volupté.

Dans lui la probité ſurpaſſe le courage,
Et les loix de l'honneur ſont ſes premieres loix;
Il ne manque jamais à la foi qu'il engage;
Il parle peu, mais avec poids.
Ami de la vertu, zélé pour la juſtice,
Ennemi déclaré du menſonge & du vice,
Au ſeul & vrai mérite il ſe laiſſe toucher;
Sans attendre qu'il ſe préſente,
Lui-même il le prévient d'une main bienfaiſante,
Et s'empreſſe pour le chercher.

Dans ce conquérant ſi terrible,
La fiere majeſté n'eſt pas inacceſſible;
A toute heure, en tout temps, il ſe laiſſe approcher.
Aimé de ſes ſujets, en vrai pere il les aime;
Et l'on trouve toujours en lui
Autant de douceur pour autrui,
Que d'auſtérité pour lui-même.

Hardi, mais ſans témérité,
Il ſait, quand il le faut, ſuſpendre
Une trop vive activité,
Et médite long-temps ce qu'il veut entreprendre:
Mais lorſque la ſageſſe & la gloire ont dicté
Le parti qu'un héros doit prendre,
Il part, il exécute avec rapidité
Ce que dans un ſecret, que rien ne peut ſurprendre,
A loiſir il a médité,
Et que l'effet ſeul peut apprendre:
Alors il ne connoît ni peine, ni danger,
Rien ne l'étonne & ne l'arrête,

Rien ne le peut faire changer ;
Et vît-il la mort toute prête,
Il faut, s'il l'a réglé, périr ou se venger.

De là le succès de ses armes,
Et tous ses exploits glorieux,
Qui tiennent aujourd'hui l'univers en alarmes,
Et du côté du nord font tourner tous les yeux.
Mais à quelque haut point de gloire
Que l'ait élevé la victoire,
Toujours constante à suivre ses projets,
On doute par toute la terre,
S'il a paru plus grand, lorsqu'il a fait la guerre,
Que lorsqu'il a donné la paix.

DU CERCEAU.

D'UN BARBIER ET D'UN GUEUX.

CONTE.

UN gros coquin, veille de Fête-Dieu,
Chez un barbier fut présenter sa face,
Le supliant de lui vouloir, par grace,
Faire le poil pour l'amour du bon Dieu.
Fort volontiers, dit le barbier honnête :
Vîte, garçon, en faveur de la fête,
Dépêchez-moi cette barbe, gratis.
Aussi-tôt dit, un de ses apprentis
Charcute au gueux le menton & la joue.
Le patient faisoit piteuse moue ;
Et comme il vit paroître en ce moment,
Certain barbet navré cruellement,
Pour vol par lui commis dans la cuisine :

Ah ! pauvre chien, que je vois en ce lieu,
S'écria-t-il, je connois à ta mine,
Qu'on t'a raſé pour l'amour du bon Dieu.

LA MONNOYE.

Ce conte eſt le 92me des *Joci d'Ottomarus Luſcinius*, imprimés pour la premiere fois à Ausbourg, l'an 1524.

EPIGRAMME.

LORSQUE le chantre de la Thrace
Dans les ſombres lieux deſcendit,
On punit d'abord ſon audace,
Par ſa femme qu'on lui rendit;
Mais bientôt, par une juſtice
Qui fit honneur au dieu des morts,
Ce dieu lui reprit Euridice,
Pour prix de ſes divins accords.

M. PANARD.

LE DUEL ABOLI.

POEME.

GRAND & fameux auteur, dont la plume éloquente
Fait céder aujourd'hui le Tibre à la Charante,
Toi, qui ſus la belle ame au bel eſprit mêler,
Et le ſoin de bien vivre, au ſoin de bien parler,
Balzac; il eſt trop vrai, par un abus étrange,

La terre, ſur le ciel, uſurpe la louange :
A de honteux objets, à de foibles mortels,
Un flatteur idolâtre érige des autels ;
Et ſouvent l'intérêt, habile en l'art de feindre,
A mis en main la foudre à qui la devoit craindre.
Mais n'eſt-il point pour nous de reſpects innocents ?
Nous offre-t-on toujours un criminel encens ?
Ne peut-on révérer, par un diſcret hommage,
L'ouvrier dans ſon œuvre, & Dieu dans ſon image ?
Certes, le grand Louis, ce monarque achevé,
Dont plus haut que le rang, le cœur eſt élevé,
De l'arbitre du ciel, du roi de la nature,
Fait briller à nos yeux une vive peinture.
Sageſſe, eſprit, grandeur, courage, majeſté,
Tout nous montre en Louis une divinité.
Quiconque oſe chanter ce prince magnanime,
Loin de ravir à Dieu ſon tribut légitime,
Célébrant le chef-d'œuvre, en célebre l'auteur,
Et par la créature arrive au créateur.
Maintenir dans la guerre une heureuſe abondance,
Faire aimer ſa douceur, & craindre ſa puiſſance,
Dans l'une & l'autre mer, s'ouvrir de nouveaux ports,
Des tréſors du levant, augmenter nos tréſors,
Combattre, en même temps, & l'hiver & l'Eſpagne,
Étonner l'univers d'une ſeule campagne,
A ces rares exploits, à ces coups inouis,
Je reconnois le ciel, je reconnois Louis :
Le ciel, dont les faveurs paſſent notre eſpérance ;
Louis, dont les vertus ſont l'appui de la France.
Mais du ſecours divin, le plus puiſſant effet,
C'eſt un charme en nos jours heureuſement défait ;
Charme pernicieux, déplorable manie,
Et toujours déteſtée, & toujours impunie ;
Le barbare duel, de nos braves l'écueil,

Monſtre que la colere engendra de l'orgueil :
Ce démon domeſtique, artiſan du carnage,
Dans les plus nobles cœurs avoit porté ſa rage ;
Un prompt reſſentiment ſe croyoit tout permis ;
Les amis révoltés, attaquoient les amis ;
Parents contre parents, couroient à la vengeance :
Ces noms étoient moins forts que la plus foible offenſe ;
D'un rigoureux cartel l'impitoyable arrêt,
Décidoit, par le fer, un bizarre intérêt ;
Et la fauſſe juſtice, aux combats occupée,
Sans balance à la main, n'employoit que l'épée.
Funeſte loi d'honneur, tyrannique pouvoir,
Qui confonds parmi nous le meurtre & le devoir !
L'injure ſeule a droit de réparer l'injure.
Plus on ſouille ſes mains, plus la victime eſt pure.
Le François, dédaignant un rival étranger,
Contre le ſeul François trouve beau le danger.
Tels qu'on vit ces Thébains, fiers enfants de la terre,
Se livrer, en naiſſant, une mortelle guerre ;
Et du ſang que leurs corps répandoient à grands flots,
Engraiſſer les ſillons dont ils étoient éclos :
Tels, & plus acharnés à leur perte fatale,
Cherchant dans leur trépas une gloire brutale,
L'Eſpagne a vu long-temps nos ſoldats s'égorger,
Et prendre, dans nos champs, le ſoin de la venger.
Cent peuples, alarmés du bruit de nos conquêtes,
Sous les coups qu'ils craignoient, voyoient tomber nos têtes ;
Sûrs que de deux guerriers, en ce choc malheureux,
L'un périroit pour nous, l'autre vaincroit pour eux.
François, d'un vain tranſport miſérables victimes,
La Seine trop long-temps a rougi de vos crimes ;
Portez ſur d'autres bords un plus noble courroux ;

Ce bras que vous perdez, François, n'eſt pas à vous;
Par un funeſte emploi, ſa valeur eſt flétrie:
Mourez; mais en mourant ſervez votre patrie;
Et d'un triſte duel fuyant le ſort obſcur,
Tombez, en arborant nos drapeaux ſur nos murs:
Ou ſi la paix, mêlant ſon olive à nos palmes,
Nous fait couler des jours plus heureux & plus calmes,
Sans ternir votre fer d'un indigne attentat,
Laiſſez vivre, & vivez pour le bien de l'état.
Juſque ſur le ſujet, reſpectez la couronne:
C'eſt le ciel qui le veut, c'eſt LOUIS qui l'ordonne....

LA MONNOYE.

ÉPIGRAMME.

PAR votre humeur le monde eſt gouverné;
Vos volontés ſont le calme ou l'orage,
Vous riez fort de me voir confiné,
Loin de la cour, au fond de mon village:
N'eſt-ce donc rien que d'être tout à ſoi,
La nuit ſans ſoins, & le jour ſans emploi;
D'avoir domté la crainte & l'eſpérance?
Ah! ſi le ſort, qui m'a traité ſi bien,
Avoit pitié de vous & de la France,
Votre bonheur ſeroit égal au mien.

MAYNARD.

LE MAITRE ET SES ESCLAVES.

CONTE.

AU temps jadis fut un marchand Romain,
Homme naïf, qui, sur la mer Égée,
Surpris un jour d'un ouragan soudain,
Faillit à voir sa barque submergée.
Dans ce péril, à tout événement,
Il voulut faire un mot de testament;
Et comme alors effrayés de l'orage,
Autour de lui ses esclaves trembloient,
Levoient au ciel les mains, se désoloient;
Pour les remettre: Amis, dit-il, courage,
Malgré le vent contre nous irrité,
Rassurez-vous, avant notre naufrage,
Je vous promets à tous la liberté.

LA MONNOYE.

Cette naïveté est tirée du Grec d'Hiéroclès.

EPIGRAMME.

UN gros ſerpent mordit Aurele ;
Que croyez-vous qu'il arriva ?
Qu'Aurele en mourut ? Bagatelle !
Ce fut le ſerpent qui creva.

LA MARTINIERE.

EPITRE

A MONSIEUR

JOLI DE FLEURI,

PROCUREUR GÉNÉRAL DU PARLEMENT

Sur la décadence du bon goût.

DEPUIS un temps, mon ſilence en fait foi
Dans vos cantons n'oſerois plus écrire.
Grand Magiſtrat, ſi demandez pourquoi ;
Tout bonnement je m'en vais vous le dire.
A maint écrit qu'à Paris on admire,
Ou peu s'en faut, ne puis comprendre rien ;
Le ſtyle en eſt très-beau, je le vois bien ;
Mais tel qu'il eſt, ſi n'y puis rien entendre,
N'ai-je pas lieu d'appréhender qu'au mien
Paris auſſi ne puiſſe rien comprendre ?
Grand mal m'en veux, & ne ſuis peu touché
D'avoir l'eſprit ſi dur & ſi bouché ;

Car j'ai beau faire, & hauſſer mes lunettes,
En proſe, en vers, tout eſt ſi haut perché,
Qu'également je m'y trouve empêché,
Et c'eſt toujours pour moi lettres ſecrettes.
Goutte n'y vois. Oh! que tout a changé
Pour le langage, & que dans la grand'ville
Depuis le temps que j'en ſuis délogé,
On s'eſt rendu terriblement habile!
Un point pourtant ſur cela m'a ſurpris;
Vous le dirai-je? Excuſez ma franchiſe,
C'eſt vous, Seigneur, qui cauſez ma ſurpriſe:
Tout ce qui part de vous, eſt d'un grand prix,
Et peut ſervir de regle & de modele;
C'eſt vérité, dont perſonne n'appelle.
Jugez par-là de mon étonnement,
Lorſqu'en diſcours ſortis de votre bouche,
A nous forains tranſmis fidelement,
J'ai trouvé tout énoncé clairement,
Rien de forcé, rien d'obſcur, rien de louche.
Eſt-ce donc là, d'abord me ſuis-je dit,
Ce magiſtrat dont, par toute la France,
On priſe tant le merveilleux eſprit,
On vante tant la force & l'éloquence?
Je le croyois un oracle du temps,
Et cependant il parle & je l'entends.
Je vous le dis, Seigneur, c'eſt grand dommage,
Cette clarté, qui fut une vertu
Au temps paſſé, n'eſt plus du bel uſage;
Et ne voudrois en donner un fétu:
On la ſouffroit jadis dans le langage,
Quand on parloit, afin d'être entendu;
Mais aujourd'hui, que l'on devient plus ſage,
Adieu vous dis, ſon crédit eſt perdu.
On a raiſon; tout étoit confondu

Dans ces temps-là. Le peuple, la canaille,
Mettoit le nez dans les meilleurs écrits,
En décidoit souvent vaille que vaille;
Chose indécente, & que nos beaux esprits
N'ont dû souffrir : ils ont mis si bon ordre
A cet énorme & vicieux abus,
Que leurs écrits sont autant de rébus,
Énigmes même, & n'est aisé d'y mordre.
Qui le pourroit ? Ils ne se montrent plus
Qu'enveloppés de nuages confus :
Impunément ils bravent les orages,
Toujours guindés dans le plus haut des airs;
De temps en temps, du fond de ces nuages,
On voit sortir des flammes, des éclairs,
Un peu de bruit, & beaucoup de fumée;
Puis un essaim, soi-disant renommée,
Veut qu'on admire, & nous en fait la loi.
On obéit, on crie à la merveille;
Je crie aussi, sans trop savoir pourquoi;
Mais si m'allois faire tirer l'oreille,
Bientôt aurois la grand'bande sur moi.
Par quoi, de peur qu'on n'aille s'y méprendre,
Je le déclare, en tant qu'il est besoin,
Et, s'il le faut, vous en prends à témoin,
J'admire tout, mais sans y rien comprendre,
Pour ces messieurs, plus ne puis, ni ne dois;
Car de vouloir que je les puisse entendre,
C'en seroit trop, Seigneur, & je les crois
Trop gens d'honneur pour vouloir le prétendre:
Tous, au contraire, entr'eux-mêmes, tout bas
Sont convenus qu'ils ne s'entendroient pas.
Voilà, Seigneur, touchant le beau langage,
Sur le Parnasse un grand remu-ménage :
Or, il s'agit de prendre son parti.

Aviſez-y, vous êtes bon & ſage ;
Mais n'en voudrez avoir le démenti,
Je le vois bien, & tiendrez toujours ferme
Pour le vieux goût : qu'entends-je par ce terme?
J'entends celui d'Horace & Ciceron :
Encor faut-il en conſerver le germe,
Et lui laiſſer au moins quelque patron.
Vous riſquez moins que bien d'autres à l'être ;
Comme en cet art vous êtes un grand maître,
Peut-être à vous le pardonnera-t-on.
A nous chétifs, recognés en province,
Suivre convient l'uſage qui prévaut ;
Pour réſiſter, notre crédit eſt mince ;
Et quant à moi, qui crains un peu la pince,
Bon gré, malgré, c'eſt un faire le faut.
Ma coutume eſt, de peur qu'on ne me fronde,
D'être toujours le premier à crier,
Comme Soſie : ami de tout le monde ;
Sur ce pied-là ne me ſuis fait prier.
J'ai donc voulu, ſuivant le nouveau code,
Qu'ont établi maints & maints beaux eſprits,
Penſer, écrire, & parler à leur mode :
Or, écoutez comment je m'y ſuis pris.
En premier lieu, j'ai fait plier bagage,
Non toutefois ſans violents remords,
Au grand Virgile, Horace, & leurs conſorts.
Tels ont cédé, ſans murmure, à l'orage ;
D'autres ont fait un peu plus les mutins ;
Mais beaucoup moins les Grecs que les Latins.
Juvenal, chef de la mutinerie,
M'a regardé d'abord du haut en bas ;
Et me quittant auſſi-tôt en furie,
A pris ſa courſe (*a*) *ultrà Sauromatas.*

(*a*) Commencement de la II. Satyre de Juvenal.

Vous faites bien, m'a dit tout bas Horace;
Nous gâterions le bon goût d'aujourd'hui,
Et j'en ferois autant à votre place.
Perſe vouloit s'en aller avec lui;
L'ai retenu par la manche, & pour cauſe.
Les orateurs, & tous les gens de proſe,
Grands chicaneurs, ont voulu marchander;
Et Ciceron, pour la cauſe publique,
Comme autrefois, toujours prêt à plaider,
A débuté par une Philippique.
J'étois perdu, ſi l'avois écouté;
Mais l'ai d'abord, dès l'exorde, arrêté,
Diſant à tous: Meſſieurs, point de replique;
J'en ſuis honteux; mais l'arrêt eſt porté.
En vous gardant, l'on eût mieux fait peut-être,
Et reſteriez, ſi j'en étois le maître;
Mais comme ſuis de l'avis des plus forts,
Voici la porte, & voilà la fenêtre;
Pouvez opter, mais vous irez dehors.
Plus indigné que confus de l'outrage:
O temps! ô mœurs! s'écrioit Ciceron.
Bref, du vieux temps, dans ce commun naufrage,
Ne ſe ſauva que Perſe & Lycophron.
Or, ces meſſieurs ayant tous pris la fuite,
Vous jugez bien que juſteſſe, raiſon,
Clarté, bon ſens, craignant même pourſuite,
A petit bruit ſortirent à leur ſuite;
Nul ne reſta, tout vuida la maiſon.
Ce fut, Seigneur, une belle décharge:
Auparavant j'étois comme en priſon;
Mais eux partis, je me vis bien au large.
Comment! tandis qu'ai ſuivi leurs leçons,
Cent fois par jour j'étois à la torture;
Pour faire un vers, c'étoit plus de façons;

Heureux le mot qui paſſoit ſans rature!
Tantôt le tour paroiſſoit trop guindé;
Tantôt la phraſe, embarraſſée, obſcure;
L'un ne vouloit d'un terme haſardé,
L'autre trouvoit l'expreſſion trop dure:
Toujours la regle & l'équerre à la main,
Il me falloit ſuivre juſqu'à la fin
Le plan tracé, ſous peine de cenſure;
M'en écarter, n'étoit guere permis,
Même en donnant mieux que n'avois promis.
Juſte en ce point, il falloit l'être encore
Dans l'hyperbole & dans la métaphore.
Pour tel écart qui ſeroit encenſé
Au temps préſent, ſous nom de noble audace,
Me ſuis ſouvent vu rudement tancé.
Rien n'étoit beau, s'il n'étoit à ſa place.
Les ornements, ainſi que de raiſon,
Étoient de miſe, & l'on pouvoit ſans doute
Cueillir des fleurs, quand c'étoit la ſaiſon;
Mais il falloit les trouver ſur ſa route.
Un ſynonyme, en habit retourné,
Quoiqu'éclatant, n'étoit pas pardonné;
La plus pompeuſe & brillante épithete,
On la rayoit, quand elle étoit muette.
Pour un ſeul terme, ou froid, ou négligé,
C'étoit pitié, l'on m'eût déviſagé:
Rien ne paſſoit, s'il n'étoit de calibre;
Que vous dirai-je enfin? J'étois à bout.
Or déſormais ai ſecoué le joug,
Et je puis dire à préſent: Je ſuis libre.
Auſſi bientôt verrez (*a*) ma plume en l'air,
Suivre le vol de l'auteur noble & rare,

(*a*) Début d'un livre de cet auteur.

Qui, déclamant pour le roi de Navarre,
A chaque trait, élançoit un éclair.
Je vais d'abord, pour enrichir mes rimes,
Faire un amas de brillants ſynonymes;
Et, par cet art aujourd'hui ſi commun,
Dire en vingt mots, ce qu'on peut dire en un.
Tout paroîtra, juſqu'aux moindres ſornettes,
Enluminé de nobles épithetes;
Et dans la foule égaré, confondu,
L'objet, qui plus devoit frapper la vue,
Enveloppé de cette épaiſſe nue,
Se trouvera preſque comme perdu.
En bel eſprit, qui creuſe & ſubtiliſe,
Je veux me faire un patois à ma guiſe,
Et ſans toucher aux termes établis,
Que malgré nous maintient un vieil uſage,
Sous mêmes mots, autrement aſſortis,
Faire trouver tout un autre langage.
Pour me former un ſtyle tout nouveau,
Un ſtyle auquel nul autre ne reſſemble,
J'accouplerai, d'un bizarre pinceau,
Traits qui jamais ne ſe ſont vus enſemble.
Mon art ſur-tout brillera dans le tour;
J'aurai grand ſoin qu'au langage il réponde;
Tout ſera neuf, tout viendra par détour:
Ne fallût-il, dans ma verve féconde,
Que vous donner ſeulement le bon jour,
J'amenerai cela du bout du monde.
De ſuivre un ordre & ſe tracer un plan;
D'avoir un but, & tendre à quelque choſe,
C'eſt être eſclave, & ſe faire un tyran;
Pour rien n'en veux; & quoi que je propoſe,
J'en avertis, & qu'on l'entende bien,
C'eſt ſans m'aſtreindre & m'engager à rien.

Je veux errer, maître de la campagne,
Traînant par-tout mes lecteurs ébahis ;
Tantôt en France, & tantôt en Eſpagne ;
Qui me ſuivra, verra bien du pays ;
J'irai bon train, & me ſuive qui m'aime.
Pas ne réponds pourtant qu'en me ſuivant
On ne ſe perde : hélas ! le plus ſouvent
Dans mes écarts je me perdrai moi-même.
L'ouvrage fait, il faudra conſulter,
Ainſi qu'en doit uſer tout homme ſage,
Si même encore s'en tolere l'uſage.
Mais en ce point ne prétends imiter
Ce que faiſoit cet auteur (*a*) que l'on vante,
Qui, pour ſe rendre intelligible en tout,
Sur ſes écrits conſultoit ſa ſervante.
Tout au rebours, je veux gens de haut goût,
Eſprits perçants, déliés & ſublimes,
Devinant tout ; puis leur liſant mes rimes,
Je leur crîrai : Dites, par votre foi,
M'entendez-vous, gens de bien, dites-moi ?
Moins ils pourront comprendre à mon ouvrage,
Plus le croirai dès-lors de bon aloi,
Et ſur cela ne veux d'autre ſuffrage.
Vous blâmerez le parti que je prends ;
Mais quoi, Seigneur, que voulez-vous qu'on faſſe ?
Il ſe faut bien accommoder au temps ;
J'aime la paix, je crains les différends,
Et ne veux point me brouiller au Parnaſſe.
Mais, après tout, que diront nos neveux ?
Ce qu'ils diront ? Ce ſont de beaux morveux
Pour nous reprendre ; ils n'oſeroient ſans doute :

(*a*) Malherbe. On a dit la même choſe de Moliere.

Et puis d'ailleurs, ſi ces petits eſprits
Veulent jamais gloſer ſur nos écrits,
Quinaults ſeront; car ils n'y verront goutte.
DU CERCEAU.

ÉPIGRAMME.

ENFIN Damon s'eſt fait connoître,
Et dans ſon dernier opéra,
Il vient de faire un coup de maître,
Que n'eût jamais tenté Campra;
C'eſt plus qu'il n'oſoit ſe promettre,
Quoiqu'il ſoit tant ſoit peu Gaſcon;
Car il a trouvé l'art de mettre
Tous les ſifflets à l'uniſſon.

LA GLOIRE
DES ARMES ET DES LETTRES
SOUS LOUIS XIV.
POEME.

L'INNOCENCE & la joie en ces lieux revenues,
Sous l'empire de Mars autrefois inconnues,
Les plaiſirs de l'eſprit, les beaux arts cultivés,
Ces biens à la paix ſeule autrefois réſervés,
La France redoutable au reſte de la terre,
Aujourd'hui les poſſede au milieu de la guerre;
Et, perdant de ſes maux le ſouvenir amer,

Trouve

Trouve le ſiecle d'or dans le ſiecle de fer.
L'artiſan ſous ſon toit, la veuve en ſa retraite,
Ne s'épouvantent plus au bruit de la trompette,
Le fifres enroués, qui troubloient les hameaux,
Accordent à leur ſon, le ſon des chalumeaux;
La brebis, ſans péril, du ſommet des montagnes,
Vient, aux yeux du ſoldat, paître dans les campagnes.
Louis marche, (a) Bellone éloigne la terreur;
Elle n'inſpire plus une aveugle fureur;
Et ſoit qu'elle menace ou le Belge ou l'Ibere,
Inſtruite à mieux régler le cours de ſa colere,
Rigoureuſe aux mutins, douce aux peuples ſoumis,
Elle nous paroît moins Bellone que Thémis.
Nos braves légions, ſûres de la victoire,
Au travers des périls, ne cherchent que la gloire;
Et courant à l'honneur par des ſentiers nouveaux,
Suivent les mœurs du prince, en ſuivant ſes drapeaux.

Diſciples de Louis, témoins de ſon adreſſe,
Animés d'une voix qui vous flatte & vous preſſe,
Sur un ſi grand modele élevés aux combats,
François, heureux François, que ne vaincrez-vous pas?
A vous voir, dans l'ardeur qui tranſporte votre ame,
Braver au pied d'un mur & le fer & la flamme,
On diroit qu'affranchis des outrages du ſort,
Dans vos ennemis ſeuls, vous connoiſſez la mort.
Cent machines en vain à vous battre occupées,
Emportent à la fois vos bras & vos épées,
L'audace vous ſoutient, & le François vainqueur,
S'il n'a perdu le jour, ne peut perdre le cœur.
Louis vous reconnoît à ces efforts extrêmes,
Et de votre valeur plus content que vous-mêmes,

(a) Rétabliſſement de la diſcipline militaire.

Vous offre après l'orage un port (*a*) tranquille & doux;
Illuſtre monument pour le prince & pour vous,
Jadis, loin du Cocyte, & des affreux ſupplices,
Le front encor marqué de nobles cicatrices,
On crut qu'après la mort, les généreux guerriers
Goûtoient un long repos à l'ombre des lauriers:
Que ce deſtin pour vous eſt peu digne d'envie!
Ce qu'ils obtenoient morts, vous l'obtenez en vie;
Hôtes d'un plus beau lieu, ſur vous, de toutes parts,
Les nations en foule arrêtent leurs regards.
Meurtris, froiſſés, perclus, qui pourroit vous décrire?
Moins vous êtes entiers, & plus on vous admire;
Semblables à ces bois jadis ſi révérés,
Que la foudre, en tombant, avoit rendus ſacrés.
Ainſi, pour la valeur, plein d'un amour ſincere,
Louis la regle en maître, & la ſoulage en pere;
Prompte, dans les haſards il la voit s'engager;
Mais il connoît ſon prix, & veut la ménager:
Sous ſes loix, par des ſoins ſi dignes qu'on les vante,
D'Archimedes nouveaux une troupe ſavante,
Pour mieux ou ſecourir ou forcer un rempart,
Au bras des combattants joint la ſcience & l'art (*b*).
Vaines illuſions d'une ſecte inſenſée,
Chimeres du Portique, énigmes du Lycée,
Syſtêmes fabuleux, dogmes évanouis,
Vos ſoins n'occupent pas l'école de Louis.
D'une oiſive doctrine elle fuit la diſpute;
L'eſprit n'y promet rien que la main n'exécute.
De là nous ſont venus ces reſſorts importants,
Ces poids ingénieux qui compaſſent le temps,

(*a*) L'hôtel des invalides.
(*b*) L'académie royale des ſciences.

Et par qui, du nocher, ſur la plaine azurée,
De l'aurore au couchant, la courſe eſt meſurée.
Chaque jour eſt fertile en chef-d'œuvres nouveaux;
On voit flotter l'airain ſur la face des eaux,
Et perçant dans les airs une immenſe étendue,
On fait porter la voix auſſi loin que la vue.
Célebres inventeurs de miracles divers,
Dont le vaſte génie embraſſe l'univers,
Jouiſſez du loiſir que Louis vous procure,
Et, comme ce héros, ſurpaſſez la nature;
Que d'un double cryſtal le tour induſtrieux
Expoſe à vos regards tous les ſecrets des cieux,
Ces bocages, ces monts, ces iſles, ces rivieres,
Qui de l'aſtre des mois ombragent les lumieres;
Les taches du ſoleil, ainſi que ſes beautés;
Et de feux inconnus les nouvelles clartés.
Mais quand de cette tour (*a*), dont la ſuperbe cime
Vous ouvre dans l'olympe une route ſublime,
Paſſant, d'un vol hardi, le ſéjour des frimas,
Vous aurez parcouru les céleſtes climats;
Lorſque, pour concevoir tant de hautes merveilles,
Vous aurez conſumé votre adreſſe & vos veilles,
De ces rares objets, pleins, charmés, éblouis,
Qu'aurez-vous découvert de ſi grand que Louis?

LA MONNOYE.

(*a*) L'obſervatoire.

ODE

A MADAME

LA PRINCESSE DE CONTI,

DOUAIRIERE.

PROFANES Nymphes du Permeſſe,
Je ne veux plus ſuivre vos pas:
Trop long-temps vos trompeurs appas
Ont ſéduit ma folle jeuneſſe;
Plus j'approche du monument,
Plus je vois ſans déguiſement,
Combien vos faveurs ſont à craindre;
Et ma raiſon eſt un flambeau,
Dont l'éclat n'eſt jamais ſi beau,
Que lorſqu'il eſt prêt à s'éteindre.

❁

« Tantôt ſur un ton langoureux,
» Vous avez ajuſté ma lyre,
» Dont ſouvent mon tendre délire
» A tiré des ſons dangereux;
» Tantôt rival de Démoſthenes,
» Tonnant pour le ſalut d'Athenes,
» J'ai vu ſans effroi ſes malheurs,
» Et n'ai pas craint, ſous vos auſpices,
» De parcourir des précipices
» Que vous m'aviez ſemés de fleurs ».

❁

Que de jours remplis d'amertume
M'attira le courroux du ciel!

Quand je laiſſai couler le fiel
Où vous aviez trempé ma plume,
N'aurois-je pas perdu le jour
Dans l'horreur d'un affreux ſéjour (*a*),
Voiſin de l'empire des manes,
Si mes vœux s'étoient repoſés,
Sur vos Hercules ſuppoſés,
Ou ſur vos feintes Arianes?

✣

J'adreſſai mes humbles regrets
Au Dieu qu'adore une princeſſe
Dont on priſe autant la ſageſſe,
Qu'on eſt charmé de ſes attraits.
Alors, agréable ſurpriſe!
L'airain de mes portes ſe briſe,
Ma fuite devance les vents,
Et je vois la plaine liquide
M'ouvrir une route ſolide
A travers deux remparts mouvants.

✣

Compare, ô chantre de la Grece,
A ce ſecours miraculeux,
Ceux que ton héros fabuleux
Reçut d'une fauſſe déeſſe!
Quiconque a Dieu pour ſon appui,
Et ne met ſon eſpoir qu'en lui,
Brave les fureurs de l'envie:
Parmi les pieges des méchants,
Au milieu des glaives tranchants,
Il ne tremble point pour ſa vie.

(*a*) Les iſles Sainte-Marguerite.

Armé de si puissants secours,
J'ai rendu ma course célebre,
Depuis le Pô, le Tage & l'Ébre,
Jusqu'où l'Amstel finit son cours:
De l'Apennin aux Pyrénées,
J'ai vu des têtes couronnées,
Relever mon sort abattu;
Souvent les ames généreuses
Donnent aux fautes courageuses
Les éloges de la vertu.

Sorti des terres étrangeres,
Où j'ai vu dix ans s'écouler,
Qu'il m'est doux de ne plus fouler
Que l'héritage de mes peres!
Je vis sous leurs antiques toits,
Qu'aux superbes palais des rois
Préfere mon ame charmée;
Où, plus heureux & plus chrétien,
Mon cœur ne se plaint plus de rien,
Que d'un peu trop de renommée.

C'est dans cet asyle assuré,
Que souvent mes erreurs passées
Se sont en foule retracées
A mon esprit plus épuré:
C'est là que ma lyre profane,
D'un Roi (a), que Dieu prit pour organe,
Préférant les sacrés accords,
J'ai cru que par de saintes rimes,
Je devois réparer les crimes
De celles qui sont mes remords.

(a) David.

Vous, que vers lui, par tant de graces,
Le Seigneur s'eſt plû d'attirer;
Vous, qu'on peut bien plus admirer,
Qu'on ne peut marcher ſur vos traces,
Princeſſe, verſez dans mon cœur,
Pour en ranimer la vigueur,
Ce feu divin qui vous éclaire,
Et favoriſez un projet,
Qui, peut-être, a trop pour objet,
Un nouveau deſir de vous plaire.

Tandis qu'à l'enfant de Cypris,
Ma jeuneſſe a rendu les armes,
J'ai de vous emprunté les charmes
Que j'ai dépeints dans mes écrits;
Aujourd'hui, qu'ennemi des fables,
C'eſt aux vérités ineffables
Que mon luth veut ſe conſacrer,
Je prends ſur vos vertus auguſtes,
Celles que des rimes plus juſtes
Ont entrepris de célébrer.

LA GRANGE-CHANCEL.

Ce Poëte eſt auteur des *Philippiques*, Satyre où l'on trouve toute la force de Démoſthene, & tout le fiel de l'Arétin.

LES TISONS.

PUISQUE des vents du nord la cohorte incivile,
Sortant de ſes froides priſons,
Vient encore infeſter la campagne & la ville,
Cherchons en nos foyers, contr'eux, un ſûr aſyle,
Et revenons à nos tiſons.
Chers tiſons! on a tort de vous quitter ſans peine:
Aux premieres lueurs de la belle ſaiſon,
Un rayon de ſoleil, échappé dans la plaine,
Fait à tous vos clients déſerter la maiſon;
Chacun vous abandonne; on ſort, on ſe promene,
On foule l'herbe & le gazon;
Ce n'eſt que le froid ſeul qui vers vous nous ramene;
Ce devroit être la raiſon.

Je reconnois que rien n'égale
Le vif éclat de ces couleurs
Que ſur l'émail brillant des fleurs,
Un printemps naiſſant nous étale.
L'ame s'épanouit au tendre & doux effort
Que, pour rendre aux forêts leur premiere verdure,
Fait à chaque inſtant la nature:
Tout germe par ſes ſoins, tout repouſſe, tout ſort.
Mais, il faut l'avouer, ce riche éclat m'alarme;
Il débauche nos ſens, il flatte notre orgueil;
Et comme j'en connois le charme,
J'en connois auſſi tout l'écueil.
Bientôt l'eſprit s'éveille, & l'homme ſe diſſipe;
Adieu, ſages réflexions;
Le cœur s'échappe & s'émancipe:

Entraîné par ſes paſſions,
Il ſuit, eſclave volontaire,
Un penchant long-temps combattu;
Tiſons, que vous aurez à faire,
Pour rendre l'homme à ſa vertu!

Travaillez-y, c'eſt votre ouvrage;
Employez ces moyens inſinuants & doux,
Que ſelon les ſujets, les eſprits & les goûts,
Quand & comme il vous plaît, vous mettez en uſage.
Que j'entends bien votre langage!
Que j'y remarque de douceur!
Et que vous ſavez bien vous ouvrir un paſſage
Juſques dans le fond de mon cœur!
Par d'utiles leçons, que j'écoute & que j'aime,
Vous me ramenez à moi-même.
On badine avec vous, & tout en badinant,
La vérité ſe fait entendre;
Vous blâmez ma conduite, & loin de la défendre,
Je la condamne incontinent:
Que quelqu'autre cenſeur eût oſé me reprendre,
Pour m'excuſer, peut-être aurois-je fait effort;
Mais ſans peine avec vous je conviens que j'ai tort.
Vous m'apprenez, & mieux qu'un livre,
Ce qu'il faut éviter ou ſuivre;
Et je m'inſtruis plus avec vous,
Que je ne le ferois, même avec ce Séneque,
Qui, de nos entretiens jaloux,
Se morfond dans un coin de ma bibliotheque,
Et peut-être tout bas murmure contre nous.
Qu'il murmure, s'il veut, c'eſt tout ce que ſait faire
Ce doucereux atrabilaire,
Sous qui le ſtoïciſme a jadis triomphé:

Philosophe bien étoffé,
Au milieu d'une cour délicate & brillante,
Qui le croiroit ? Ce stoïque effronté,
Avec un million de rente,
En termes tout fleuris, prêchoit la pauvreté ;
Mais dans ses vains écrits je ne vois rien qui touche :
Antitheses, brillants fatras ;
En vain aux passions il livre cent combats ;
Tout au plus il les effarouche,
Mais il ne les réforme pas.
La vertu, qui chez lui paroît notre ennemie,
N'est qu'une vertu de chymie :
Loin d'aimer à la suivre, on la craint, on la fuit,
Et malgré les grands mots, qu'avec pompe il étale ;
De vos avis secrets je tire plus de fruit,
Que du clinquant de sa morale.

Je prise moins encor ces auteurs fastueux,
Déclamateurs guindés, gens à flux de paroles,
Orateurs, la plupart frivoles ;
Dans leur marche toujours bouillants, impétueux,
Sur de vains lieux communs ils aiment à s'étendre ;
Tisons, vous m'en dites moins qu'eux,
Et vous m'en faites plus entendre.

Peut-être trouverois-je, à beaucoup moins de frais,
Plus de plaisir & de fruit dans l'histoire ;
Mais les historiens, même les plus parfaits,
Conviennent si peu sur les faits,
Que je ne sais bien souvent auquel croire.

D'ailleurs que disent-ils ? Ce qu'ils ont ramassé
Des chroniques du temps passé.
Et que m'importe à moi de tous les coups d'épée,

Qu'ont fait donner jadis & Céſar & Pompée ?
Ce qui ſe paſſe ſous nos yeux,
Ce qui peut de plus près nous toucher, nous inſtruire,
Voilà les faits dont je ſuis curieux ;
Et c'eſt ce qu'avec vous je m'occupe à déduire.

Peut-être ici quelqu'un, qui n'en fait pas ſemblant,
Prête déja l'oreille, & croit qu'à baſſe note,
Je vais, en vous ravitaillant,
Développer quelque anecdote :
Qui qu'il ſoit, il nous connoît peu ;
Ni vous, ni moi, tiſons, nous ne nous mêlons gueres
De vouloir au haſard, ſans guide, ſans aveu,
Pénétrer des ſecrets, qui pour nous ſont myſteres.
Pourquoi fait-on ceci ? Que ne fait-on cela ?
Je laiſſe aux cerveaux frénétiques
De nos fainéants politiques,
A ſonder ces abymes-là,
Tandis que le navire flotte,
J'ignore juſques au danger,
Et me remets de tout, tranquille paſſager,
A la ſageſſe du pilote.

A quoi donc nous occupons-nous,
Quand vous & moi, tiſons, nous ſommes tête à tête ?
Le grand livre du monde, où les ſages, les fous,
Également figurent tous,
A nos réflexions de lui-même ſe prête.
Ce que j'ai vu le jour, ſe retrace le ſoir
Dans mon eſprit, comme dans un miroir :
Le fracas d'une grande ville,
Où chez les petits & les grands,
Les paſſions ſont le premier mobile ;
Tous ces gens, animés d'intérêts différents,

Qui, pleins de leurs projets, occupés de leurs vues,
Toujours pressés, toujours courants,
Roulent de toutes parts, ainsi que des torrents,
Et viennent inonder les rues....
A juger d'eux en ce moment,
Par leur activité, par leur empressement,
Vous croiriez qu'ils n'ont qu'une affaire,
Et que tout leur bonheur dépend uniquement
De ce qu'en ce jour ils vont faire:
La nuit enfin les chasse, ils rentrent au logis;
Rentrent-ils plus contents qu'ils n'en étoient sortis?
Hélas! plus accablés cent fois d'inquiétude,
Qu'ils ne l'étoient en sortant le matin;
Ils n'ont trouvé dans leur chemin,
Que dureté, qu'ingratitude;
Occupés à ronger leur frein,
Ils se font de leurs maux une triste habitude,
Et malgré la rigueur du sort trop inhumain,
Victimes de leur servitude,
Ils recommenceront encor le lendemain.
La coutume, en effet, les condamne à ces peines;
Sans murmurer contr'elle, il faut baisser les bras;
C'est agir, travailler, que de porter ces chaînes,
Et l'on est fainéant, si l'on ne le fait pas.

Ainsi le conçut dans Athenes,
Ce cynique fameux, qui, par un trait nouveau,
Pour n'être seul oisif, remuoit son tonneau:
Il faisoit bien; j'en fais de même;
Et fondé, comme lui, sur de bonnes raisons,
J'entre, autant que je peux, dans le commun système;
En remuant & tournant mes tisons.
Arbitre de leur sort, sans craindre de reproche,
Je les tourne, retourne, & regle entr'eux les rangs;

Je les écarte, ou les rapproche,
Je les hauſſe, les baiſſe, ainſi que je l'entends :
Mais que me revient-il des peines que je prends ?
Et que vous revient-il des vôtres,
Gens importants, gens affairés,
Qui, dupes de vos ſoins, & tous les jours leurrés,
Vous croyez cependant plus ſages que les autres ?
Avouez-le de bonne foi ;
Vous tiſonnez tous comme moi.

Nous ſuivons en cela l'exemple de nos peres :
Ils ont tiſonné tous, ainſi que nos aïeux ;
De même, dans leur temps, en feront nos neveux.
Je ſuis donc tiſonneur, & ne m'en cache gueres ;
Mais du moins eſt-il vrai que j'ai bien des confreres ;
J'en ai dans tous les rangs, & dans tous les états ;
Et tel eſt du métier, qui ne le penſe pas.
Ce ſavant, par exemple, attaché ſur ſon livre,
Mais qui n'invente rien, ne dit rien de nouveau,
Des auteurs qu'il regrate, & qu'il vend à la livre,
Croit égaler la gloire, & que ſon nom doit vivre,
Comme le leur, au-delà du tombeau ;
Il ſe flatte, Dieu lui pardonne ;
Mais il eſt mon confrere, & comme moi tiſonne.
D'autres en font autant, qu'on pourroit blaſonner ;
Et plus on voit de près les allures des hommes,
Plus on eſt convaincu que tous, tant que nous ſommes,
Nous ne faiſons que tiſonner.

Ici, le champ eſt vaſte, & la matiere eſt belle ;
Mais, ſans autre détail, bornons-nous à ces traits :
Dans ſa malignité cauſtique & criminelle,
Le lecteur a l'ame cruelle,
Et voudroit portraits ſur portraits.

C'eſt par là que chez nous proſpere
Le venin dangereux de ces livres parlants,
Où, ſous des traits à peu près reſſemblants,
On croit de ſon prochain trouver le caractere.
On ne nomme point, dira-t-on:
Tant pis, le plus ſouvent il vaudroit mieux le faire;
Et faute de fixer le lecteur par un nom,
A droite, à gauche, il ſonde, il devine, il ſoupçonne,
Et c'eſt en nommer cent, que ne nommer perſonne.

Pour nous, qui ſommes ſeuls, & qui parlons tout bas,
Tiſons, de mes diſcours, & de tous mes myſteres
Uniques confidents, & sûrs dépoſitaires,
Cette précaution ne nous regarde pas:
Avec d'autres que vous je ſuis ſur la réſerve,
J'écoute tout, j'approfondis,
Et peſe aſſez ce que je dis;
Mais ſans crainte avec vous je me livre à ma verve;
Je vous ouvre mon cœur, je vous dis mes ſecrets,
Et dans les vôtres je ſais lire:
C'eſt peu de choſe, & même on n'en feroit que rire;
Mais n'importe, tiſons, ſoyons toujours diſcrets,
Et gardons-nous de les redire.

DU CERCEAU.

LES BONS GUIDES.

DÉFIEZ-VOUS de ces plats auditeurs,
Tout dévoués à louer vos ouvrages;
Ce ſont des ſots, ou des adulateurs,
Par qui l'on court à de triſtes naufrages;

Adreſſez-vous à de ſages cenſeurs,
Vos vrais amis, jaloux de votre gloire;
Bien éloignés de vous en faire accroire,
Ce ſont ceux-là qui ſont les bons auteurs.
On n'entre point au temple de mémoire,
Quand on y vole entouré de flatteurs.

NÉRICAULT-DESTOUCHES.

LE PARNASSE.

ODE.

QUELLE eſt cette fureur ſoudaine!
Le mont ſacré m'eſt dévoilé,
Et je vois jaillir l'Hipocrene
Sous le pied du cheval ailé.
Un Dieu, car j'en crois cette flamme
Que ſon aſpect verſe en mon ame,
Dicte ſes loix aux chaſtes ſœurs;
L'immortel laurier le couronne,
Et ſous ſes doigts ſavants réſonne
Sa lyre, maîtreſſe des cœurs.

De la ſuperbe (*a*) Calliope,
La trompette frappe les airs.
Que vois-je? elle me développe
Les ſecrets du vaſte univers.
(*b*) Les cieux, les mers, le noir Cocyte,
L'Élyſée, où la paix habite,

(*a*) Le poëme épique.
(*b*) Les deſcriptions.

A ſon gré, s'offrent à mes yeux:
(*a*) Sa voix enfante les miracles,
Et pour triompher des obſtacles,
Diſpoſe du pouvoir des dieux.

✣

Sous ces myſtérieux prodiges,
Muſe, tu caches tes leçons;
Tu nous inſtruis, tu nous corriges,
Par tes héroïques chanſons (*b*).
L'homme, trop ami du menſonge,
Souvent ſéduit par un vain ſonge,
Du vrai ne ſent pas la beauté;
Mais, malgré ce penchant coupable,
Tu fais, ſous l'appas de la fable,
Lui faire aimer la vérité.

✣

Melpomene (*c*), les yeux en larmes,
De cris touchants vient me frapper:
Quel art me fait trouver des charmes
Aux pleurs que je ſens m'échapper?
La pitié la ſuit gémiſſante;
La terreur, toujours menaçante,
La ſoutient d'un air éperdu.
Quel infortuné faut-il plaindre?
Ciel! quel eſt le ſang qui doit teindre
Le fer qu'elle tient ſuſpendu?

✣

Mais tes ris, aimable (*d*) Thalie,
Me détournent de ces horreurs:

(*a*) Le merveilleux.
(*b*) La fin du poëme épique.
(*c*) La tragédie.
(*d*) La comédie.

D'un ſiecle en proie à la folie,
Tu peins les ridicules mœurs.
Impoſteurs, avares, prodigues,
Tout craint tes naïves intrigues;
On s'entend, on ſe voit agir.
Tu bleſſes, tu plais tout enſemble;
Et d'un maſque qui nous reſſemble,
Ton art nous fait rire & rougir.

Quelle autre, avec plus d'amertume (*a*),
Ajoute les noms aux portraits?
Le fiel découle de ſa plume,
La colere aiguiſe ſes traits.
Je la vois, qui, pleine d'audace,
Chaſſant mille auteurs du Parnaſſe,
De lauriers dépouille leur front;
Et ces revers les laiſſe en proie
Au ris, à la maligne joie,
Plus cruelle encor que l'affront.

Qu'entends-je? Euterpe (*b*), au pied d'un hêtre,
Chantant les troupeaux, les jardins,
Du ſon d'une flûte champêtre,
Réveille les échos voiſins.
(*c*) Deux bergers, que ſa voix enchante,
Des biens tranquilles qu'elle chante,
Viennent étudier le prix;
Et tous deux oſent, après elle,
Sur une muſette fidelle,
Redire ce qu'ils ont appris.

(*a*) La ſatyre.
(*b*) L'églogue.
(*c*) Theocrite & Virgile.

(*a*) Mais ici, ſous des cyprès ſombres,
Une Nymphe, l'œil égaré,
Redemande au tyran des ombres
Un amant trop tôt expiré:
Querellant la parque perfide,
Le pâle chagrin qui la guide,
Lui creuſe un tombeau ſous ſes pas:
L'Amour approuve ſes alarmes,
Et, vainqueur tendre, il plaint des larmes,
Qui ſans lui ne couleroient pas.

❁

(*b*) Quelle muſe, de fleurs nouvelles
Qu'aſſemble un choix ingénieux,
Fait des guirlandes immortelles,
Ornement des rois & des dieux?
Elle chante, au gré de ſon zele,
Le fils enjoué de Sémele,
Ou l'aveugle fils de Vénus;
Et quelquefois dans les alarmes,
Elle oſe, pour le dieu des armes,
Négliger l'Amour & Bacchus.

❁

C'eſt Polymnie; à tant de graces,
Qui peut méconnoître tes chants?
Autrefois, ſous le nom d'Horace,
Tu fis tes airs les plus touchants.
Aujourd'hui, le Dieu qui m'inſpire,
A daigné me prêter ta lyre,
Pour célébrer le double mont.
Si j'en ai ſoutenu la gloire,

(*a*) L'élégie.
(*b*) L'ode.

Muſe, viens payer ma victoire,
D'un laurier digne de mon front.

C'eſt fait; pour prix de mon audace,
J'entends qu'on décerne à mon nom
Tous les honneurs de ce Parnaſſe
Dont (*a*) Pontchartrain eſt l'Apollon.
Des loix ſouverain interprete,
Toi, de qui la ſageſſe prête
Aux muſes l'appui de Thémis;
Phébus veut que ſous tes auſpices,
Je conſacre ici les prémices (*b*)
Des triomphes qu'il m'a promis.

LA MOTTE.

(*a*) Protecteur de l'académie des jeux floraux.

(*b*) Premiere ode de l'auteur, couronnée à Toulouſe. M. de la Motte remporta depuis ſi ſouvent les prix de proſe & de vers à l'académie françoiſe & à celle des jeux floraux, qu'il fut enfin prié de vouloir bien ne plus concourir.

VERS
SUR RENELASH. (*a*)

MUSE, qui charmes mes loiſirs,
Viens rendre aux François la peinture
De ces jardins, où les plaiſirs,

(*a*) Lieu d'amuſement ſur la gauche de la Tamiſe, rival de Vauxhall, où les Anglois s'aſſemblent à déjeûner & le ſoir. On écrit *Ranelagh*, & on prononce *Renelash*.

Les ris, la paix & les desirs,
Toujours dans leur juste mesure,
Rassemblent tous les agréments
Que l'art ajoute à la nature.
C'est là qu'aux bords d'une onde pure,
Londres, au son des instruments,
Voit tous les soirs, malgré les vents,
Mille lampes dans la verdure,
Éclairer mille amusements.
Pour peindre à la race future,
Faxhall (*a*) & ses enchantements,
De Voltaire il faudroit les chants,
Et d'Albane la touche sûre.
Mais vous, Renelash, lieux charmants,
Souffrez qu'une main plus obscure,
Par amour pour vos monuments,
En crayonne ici la structure.
Dans votre moderne parure,
On voit la grandeur du vieux temps;
Sous un dôme orné de sculpture,
Vos balcons par compartiments,
En trois ordres d'architecture,
D'un vaste cirque ont la figure.
Au centre, un feu perpétuel,
Du printemps répare l'absence,
Et l'idole de cet autel,
Est la liberté sans licence.
Ce lieu rempli de sa puissance,
Ne fut point un temple païen,
C'est l'ouvrage d'un citoyen,
D'un Vitruve (*b*) en dessein fertile,

(*a*) Jardin sur la Tamise, où les Anglois s'assemblent pour s'amuser. On écrit *Vauxhall*, & on prononce *Faxhall*.

(*b*) Ce lieu a été bâti par un entrepreneur, qui en prend soin.

Qui du bien public fait le ſien,
Et joint l'agréable à l'utile.

Dans ce ſéjour élyſien,
Où d'Hendel brille l'harmonie,
Par les échos l'orgue embellie,
S'unit au chant Italien:
Tandis que l'oreille ravie,
Admire le Muſicien,
Du goût tout y prévient l'envie.
Le commerce, par ſon génie,
Des deux mondes l'heureux lien,
Y joint aux dons de la patrie
Les vins grecs, les parfums d'Aſie,
Le thé qu'un Chinois offre au Tien (*a*),
De Moka la liqueur chérie,
Et ce noir breuvage indien,
Que l'Eſpagnol nomme *ambroiſie*;
Le plaiſir, ſous les mêmes toits,
Y confond les rangs & les droits,
Ce lieu charme, par cent merveilles,
Des grands, du peuple & du bourgeois,
Le goût, les yeux & les oreilles.
Grece, orgueilleuſe de tes jeux,
Cédes à Renelash la victoire;
Dans tes champs l'athlete poudreux,
Vainqueur inhumain & fougueux,
D'un vain laurier tiroit ſa gloire.
Ce vrai bonheur, tant ſouhaité,
Qu'à définir chacun s'empreſſe,
Sans l'avoir connu ni goûté,
Au cirque l'Anglois tranſporté,

(*a*) Dieu des Chinois.

Semble le trouver dans la preſſe ;
Du moins le fils de la richeſſe,
L'ennui dans ces lieux l'a quitté ;
Comus en bannit la triſteſſe.
Ici, comme au bord du Léthé,
L'oubli du temps s'y boit ſans ceſſe,
Et l'on ſavoure l'alégreſſe
Dans le ſein de la liberté.
Là, le politique entêté,
Calme ſon feu contre la France ;
Du parlementaire irrité,
Damon adoucit l'éloquence ;
Le marchand toujours agité,
Des mers craint moins la violence ;
L'amateur de l'antiquité,
Du préſent ſent la jouiſſance ;
La vieille, en ſavourant ſon thé,
Voit, ſans regrets, Hébé qui danſe ;
Et la bienſéante gaîté
Prend le maſque de la prudence.

Madame DU BOCCAGE.

LES GRILLONS.

FABLE.

Deux grillons, bourgeois d'une ville,
Avoient élu pour domicile,
D'un magiſtrat le ſpacieux palais.
Hôtes du même lieu, ſans pourtant ſe connoître,
L'un logeoit en ſeigneur, au cabinet du maître;
L'autre, dans l'antichambre habitoit en laquais.
Un jour Jaſmin Grillon ſort de ſa cheminée,
Trotte de chambre en chambre, & faiſant ſa tournée,
Arrive au cabinet, entend l'autre grillon:
Bon jour, frere, dit-il: Bon jour, répondit l'autre.
Votre ſerviteur. Moi le vôtre.
Mettez-vous là, dit l'un: l'autre, point de façon;
Traitez-moi comme ami; je ſuis de la maiſon.
Je vis dans l'antichambre, où de mainte partie
Monſeigneur reçoit les placets.
Qu'il eſt ſage, & qu'il m'édifie!
Déſintéreſſement, équité, modeſtie,
Il a tout: c'eſt plaiſir que d'avoir des procès.
Bon droit avec tel juge, eſt bien ſûr du ſuccès.
Tu te trompes, l'ami; ce n'eſt pas là mon maître,
Dit meſſire grillon; je le connois bien mieux.
Toi, tu le prends là-bas pour ce qu'il veut paroître;
Ici, je le vois tel que le ſort l'a fait naître.
Pour les riches, des mains; pour les belles, des yeux;
Pour les puiſſants, égards & tours officieux;
Voilà tout le code du traître.
N'en ſois donc plus la dupe, & laiſſe le commun
S'abuſer à la maſcarade.

Ne confondons rien, camarade;
Distinguons deux hommes en un:
L'homme secret, & l'homme de parade.

LA MOTTE.

EPIGRAMME.

DE par le roi, Criton a fait défendre
Qu'autre que lui n'expose son écrit;
Il peut lui seul le débiter, le vendre:
En quoi, sans doute, il montre son crédit.
Or, savez-vous ce qu'il faudroit que fit
Le vieux rimeur? En voici la recette:
Criton devroit, par un nouvel édit,
Faire ordonner que chacun en achette.

CHANSON.

ÇA, qu'on me donne une bouteille
Pleine de ce vin qui réveille
Les esprits les plus languissants:
Le nectar lui cede la gloire;
Et les dieux, pour en venir boire,
Se travestissent en passants.

Je demande sur toutes choses,
Garçon, que les portes soient closes
A qui voudra parler à moi.
Loin d'ici factions & brigues;

Si

Si la couronne a des intrigues,
Laiſſons-les au conſeil du roi.

Mon ambitieuſe eſpérance,
D'un des premiers honneurs de France,
Ne demande pas le brevet.
Ma barque aura le vent en pouppe,
Tant que le flacon & la coupe
Seront mes armes de chevet.

Quand un curieux me découvre
Les importants ſecrets du Louvre,
Je condamne ſon entretien.
De quelque façon qu'on gouverne,
Pourvu que j'aille à la taverne,
Il me ſemble que tout va bien.

Mon cœur eſt un cœur de femelle;
Mais dès que le fils de Sémele
M'a ſuffiſamment abreuvé,
Je crois qu'à mes faits héroïques,
Le plus hardi preux des chroniques
Doit céder le haut du pavé.

Mon orgueil bruit comme un tonnerre;
Il n'eſt point de roi ſur la terre
A qui je ne faſſe un défi.
A la fierté de mon langage,
Il ſemble que j'ai mis en cage
Le Prête-Jean & le Sophi.

Devant les gens dont la cenſure
Veut qu'on boive avecque meſure,
Je diſparois comme un lutin :

J'aime à trinquer à taſſe pleine,
Et voudrois pouvoir d'une haleine,
Humer octobre & ſaint Martin.

Dès que la mort impitoyable
Aura, de ſa main effroyable,
Saiſi ma vieilleſſe au collet,
Je veux qu'une vive peinture
Embelliſſe ma ſépulture,
De l'image d'un gobelet.

MAYNARD.

ÉPIGRAMME.

TRISTE avorton du Parnaſſe moderne,
Dont le bourbier eſt l'unique élément,
Qui ſifflez tout, & que ſans ceſſe on berne,
Vous dites donc qu'à rimer aiſément,
Dans nos auteurs aucuns ne vous égalent;
Qu'à votre eſprit les vers ne coûtent rien:
Petit marmot, allez, on voit trop bien
Que vos écrits vous coûtent ce qu'ils valent.

PROLOGUE

D'UNE PIECE INTITULÉE:

LES VOCATIONS FORCÉES.

LE ciel, en nous donnant la vie,
Nous asservit aux mêmes loix;
Mais, pour le bien de la patrie,
Nous forme à différents emplois.

L'un doit, à couvert des alarmes,
Dicter les arrêts de Thémis,
L'autre, par la force des armes,
Doit repousser nos ennemis.

Celui-ci, pour donner l'exemple,
Revêtu d'un honneur sacré,
Doit faire révérer le temple,
Où lui-même il est révéré.

Celui-là, dans la solitude,
Où l'amour de Dieu l'a conduit,
Doit mettre toute son étude
A fuir le monde qui le fuit.

En marquant ces routes diverses,
Le ciel nous y veut faire entrer;
Mais que nos volontés perverses,
Font d'efforts pour nous égarer!

Nous entrons souvent par caprice,
Dans le chemin le plus battu,

Et nous commençons par le vice,
Pour arriver à la vertu.

Souvent une force étrangere
Captive notre liberté,
Et l'on eſt, par le choix d'un pere,
Ce qu'on n'auroit jamais été.

Encor ſi ce choix étoit ſage;
Mais, hélas! que conſulte-t-on?
Le haſard, l'intérêt, l'uſage,
Et preſque jamais la raiſon.

En vain le ciel & la nature
Condamnent cet aveugle choix;
En vain notre cœur en murmure,
On n'en écoute point la voix.

Auſſi voit-on l'enfant timide,
Qui ſur les lis devoit s'aſſeoir,
Forcé par un ordre homicide,
Porter la main à l'encenſoir.

Ainſi l'on voit croupir ſans gloire,
Dans le crime ou dans le repos,
Le Magiſtrat que la victoire
Eût compté parmi ſes héros.

Ici, j'apperçois l'innocence,
Qu'on arrache aux ſacrés autels,
Et qu'une injuſte violence
Immole à des dieux criminels.

Là, je vois marcher la victime
Qu'on ſacrifie à l'intérêt;

Une autorité légitime
Porte un illégitime arrêt.

Peres cruels & parricides,
Suſpendez un coupable effort;
Songez que vous êtes nos guides,
Non les maîtres de notre ſort.

Vous pouvez nous montrer la route
Où nous devons porter nos pas;
La raiſon veut qu'on vous écoute;
Conduiſez, mais ne forcez pas.

Un choix dont les périls extrêmes
Nous menacent bien plus que vous,
Un choix qui ſe fait pour nous-mêmes,
Ne doit pas ſe faire ſans nous.

Le R. P. Porée.

Ce morceau de poéſie eſt bien digne de ſon illuſtre Auteur, par les vérités également ſenſibles & reſpectables qu'il renferme.

PLACET
A LA REINE MERE.

Aimable Reine de mon Roi,
Princeſſe en vertus admirable,
Par qui mon deſtin favorable
Sera changé, comme je croi;

Si l'honneur de votre service (*a*)
Me fait avoir un bénéfice (*b*),
Je ferai voir en un moment,
Sans me rompre beaucoup la tête,
Que qui fait bien une requête,
Sait bien faire un remercîment.

SCARRON.

(*a*) Il servoit la Reine en qualité de son malade. Ce fut Madame de Hautefort, Dame d'atour, qui procura cette charge singuliere à Scarron.

(*b*) Il n'obtint pas un bénéfice, mais une pension de 500 écus, comme on le peut voir par ces vers de son remercîment à la Reine:

Reine, de qui j'ai tous les ans
Cinq cents écus beaux & pesants,
En bonne & loyale monnoie,
Dont je n'ai pas petite joie....

LE BERGER ET LA TOURTERELLE.

FABLE.

LYSANDRE conduisoit son troupeau dans un bois,
Quand d'une tourterelle il entendit la voix.
Touché de ce ton lamentable,
Il cherche, & voit l'oiseau perché sur un cyprès,
Où son chagrin inconsolable,
Par de fréquents soupirs exprimoit ses regrets.
Que fais-tu là, plaintive & tendre tourterelle?
On ne lui répond rien: une seconde fois
Le berger curieux, l'interroge & l'appelle;
Hélas! tu l'entends, tu le vois,

Je pleure, lui répondit-elle;
J'ai perdu de mon ſort le compagnon fidele.
J'aimois, je m'étois fait aimer;
Le trépas ſeul pourra calmer
Ma douleur profonde & mortelle:
Que ſa perte me fait ſouffrir!
Je cede, je ſuccombe à ma triſteſſe extrême;
Quand on a perdu ce qu'on aime,
On ne doit ſonger qu'à mourir.
L'objet de mon amour touche au ſombre rivage;
Je veux juſqu'au tombeau déplorer mon veuvage,
Et fuir de tout mortel le commerce importun.
Échos, ſeuls confidents de mes peines cruelles;
Déſerts, qui chaque jour voyez couler mes pleurs,
Vous ne me verrez point, par des ardeurs nouvelles,
Me conſoler de mes malheurs.
Le berger lui replique: Aimable tourterelle,
Vos ſentiments ſont des leçons
Qu'en ce ſiecle pervers on traite de chanſons;
Votre conſtance eſt éternelle:
Que parmi nous la parque ait terminé le ſort,
Ou d'un ami ſincere, ou d'un époux fidele,
Deux ou trois jours paſſés, font oublier ſa mort.

L **.

LETTRE
A M. CARRÉ.

LA belle & galante maniere
Dont vous mettez vers en lumiere,
Nous fait bien voir, monſieur Carré,

Que lorſque vous ſerez curé,
Vous direz peu votre bréviaire.

Bien plutôt aurez ſoin & cure,
Quand vous ſerez à votre cure,
D'avoir toujours force poulets,
Et de vin ſavoureux & frais,
Très-ſuffiſante fourniture.

Auſſi ne verra-t-on chez vous
Hypocrites ni loups-garous,
Ni... à grimaçante mine,
Ni cagots de telle farine,
Mais bien des gens faits comme nous.

Maintenant, quant au panégyre (a),
Que, ſans rougir, je n'ai pu lire,
Mon très-cher, vous m'obligerez,
Si, lorſque vous nous récrirez,
Il vous plaît de n'en pas tant dire.

Hé quoi! là dedans mon éloge
Dure plus d'une heure d'horloge,
Et pas un ne voit le pourquoi;
Car je ne ſuis prince ni roi,
Et vertu nulle en moi ne loge.

Ce n'eſt pas que ſi grande lettre
Ne m'obligeât bien à vous mettre
Un bel & beau remercîment;

(a) *Panégyre*, pour *panégyrique*. Ce mot, quoique vieilli, n'a pas mauvaiſe grace dans un ſtyle demi-burleſque, tel qu'eſt celui de cette épître.

Mais écrivons ſans compliment,
Puiſque nous écrivons en metre (*a*).

Vous ſaurez donc qu'ici la peſte,
Et la guerre, encor plus funeſte,
A ravi la moitié des gens;
Je ne ſais ſi les Allemans
Voudront bien épargner le reſte.

Le nord nous a rendu viſite,
Suivi d'un nombreux exercite
De Lorrains, Croates & Goths;
Le tout pour nous mettre en repos,
Ainſi que gazette débite.

Cependant ils ne laiſſent pas
De charger leurs chevaux de bâts,
De mainte belle & bonne harde;
Et tout ce qu'aux champs on haſarde,
Eſt le butin de leurs ſoldats.

Toutes ces troupes étrangeres
Font qu'on ne ſe promene gueres:
Hélas! comment le pourroit-on,
Puiſque Chaillot & Charenton
Sont à préſent places frontieres?

Je ſuis renfermé dans la ville,
En grand chagrin, ſans croix ni pile;
Nous buvons mal, & qui pis eſt,
Boirons long-temps mal, s'il ne plaît
Aux gens d'armes de faire gile.

(*a*) C'eſt-à-dire, en vers.

Car, à Melun, une grand'chaine,
Qui tient la pauvre Seine en gêne,
Empêchant nos fameux voisins
D'amener ici leurs bons vins,
Nous réduit à ceux de Surêne.

Encore en avons-nous bien peu;
Car, sur ma foi, ce n'est pas jeu
D'en entreprendre la voiture;
Et qui le fait sans aventure,
En doit belle chandelle à Dieu.

CHAPELLE.

EPITRE
A M. ETIENNE,
LIBRAIRE,

Sur ce qu'il avoit prié l'Auteur de lui permettre d'imprimer ses Poésies.

MONSIEUR Étienne, eh! ne m'imprimez pas.
Au nom de Dieu, quartier, monsieur Étienne.
Jamais en rien, vous le savez, hélas!
Ne vous fis tort, au moins qu'il me souvienne;
Et si l'ai fait, encor, posez le cas,
Gardez-vous bien que rancune vous tienne;
Les rancuniers sont mal menés là-bas.
Si ne voulez que tel mal vous avienne,
Pardonnez-moi d'une ame bien chrétienne:
Monsieur Étienne, eh! ne m'imprimez pas.

Je ſais qu'en l'art de bien mouler un livre,
Vous égalez ces Étiennes fameux
Que vous comptez au rang de vos aïeux ;
Et qui, dans vous commençant à revivre,
Nous font trouver, dans un de leurs neveux,
Ce que leur ſiecle a priſé tant en eux :
Mais quand bien même, en dépit de la parque,
Pour m'imprimer, revenant ſur leurs pas,
Ils ſe pourroient échapper de la barque,
Où tous mortels vont après leur trépas ;
Fût-ce Robert, ou fût-ce Charles Étienne,
Je lui dirois toujours la même antienne,
Monſieur Étienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Ne croyez pas qu'un chagrin miſanthrope
Me faſſe ici le prendre ſur ce ton :
J'aime la gloire en enfant d'Hélicon ;
Mais tel ſouvent après elle galope,
Dont le Pégaſe à chaque moment choppe,
Et qu'elle fuit, comme on fuit un larron.
Je la connois, j'ai fait ſon horoſcope,
Quand on dit oui, la quinteuſe dit non.
Or, s'il vous plaît, en pareil acceſſoire,
Irois-je faire un procès à la gloire ?
Procès ; ſur quoi ? D'ailleurs, c'eſt un grand cas,
Si, par procès, la dame s'apprivoiſe :
Mais faiſons mieux, & pour éviter noiſe,
Monſieur Étienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Vous me direz : -- Cela vous plaît à dire ;
Je ſais le cas qu'on fait de vos écrits ;
Les ai ſouvent ouï priſer & lire
Par maints quidams, ſoidiſant beaux eſprits ;
La preſſe eſt grande à les faire décrire ;

Or mieux vaudroient moulés que manuscrits.
-- Graces vous rends de votre courtoisie;
Car c'est de vous que part le compliment:
Honteux serois de mentir si crûment
A mon profit; de vous, c'est ambroisie
Que je savoure assez bénignement;
Mais que mes vers soient bonne marchandise,
Comme prêchez, ou de mauvais aloi,
Comme, entre nous, me le paroît à moi;
Quand seroit vrai qu'à Paris on les prise,
Ne laisserois de vous dire tout bas,
Pour des raisons que trouverez de mise,
Monsieur Étienne, eh! ne m'imprimez pas.

Quelque parfait que puisse être un ouvrage,
En l'imprimant, on lui fait mauvais tour;
Presque toujours il reçoit du dommage;
Maint en ai vu se hâler au grand jour;
Sur quoi souvent à part moi je récole.
Petit écrit donné sous le manteau,
Qu'on se dérobe, & qui vient par bricole,
Ou bien moulé chez Pierre du Marteau,
Fût-il mauvais, nous paroît toujours beau,
Et pour l'avoir, on ne plaint la pistole;
Qu'il cesse d'être & secret & nouveau,
On n'en voudra débourser une obole.
J'ai ce sonnet, mon voisin ne l'a pas;
Voilà par où le sonnet m'a su plaire;
Ce point de vue en fait le grand appas:
Est-il public, n'en fait-on plus mystere,
Il perd son sel dès-lors, & tombe à bas:
Monsieur Étienne, eh! ne m'imprimez pas.

Vers manuscrits souffrent des négligences
Qu'à vers moulés on ne pardonne pas:

Dans les premiers, on les nomme licences;
Là, tout s'excuſe & ſe paſſe au gros ſas:
Dans les ſeconds, la moindre tache eſt crime.
Point de quartier de la part d'un lecteur,
Qui, ſur le tour, la cadence & la rime,
Ne fait jamais nulle grace à l'auteur.
Tant que mes vers, ſous la ſimple écriture,
N'étant moulés, ni reliés en veau,
Dans les réduits iront incognito,
Pour eux ne crains de fâcheuſe aventure:
La pitié ſeule, en dépit des malins,
Garantira ces pauvres orphelins,
Des coups de bec; mais dans votre boutique,
Si me mettiez jamais en rang d'oignon,
Point ne ſeroit de petit compagnon,
Point de grimaud qui ne me fît la nique;
Tels en ſavez qu'on a mis en beaux draps:
Monſieur Étienne, eh! ne m'imprimez pas.

Dès qu'à Paris on affiche un ouvrage,
C'eſt le tocſin que l'on ſonne ſur lui;
Gens du métier, à qui tout fait ombrage,
Et toujours prêts à donner ſur autrui,
Pour l'accabler, l'attendent au paſſage.
Nouvel auteur qui ſe met ſur les rangs,
A ſon début doit compter, s'il eſt ſage,
De bien payer à ces petits tyrans
Sa bien-venue & ſon apprentiſſage.
Pour les lauriers, & la gloire & l'encens,
Qu'aux ſiens Phébus aſſigne pour tout gage,
Qu'il ne prétende être admis à partage;
Leur part en ſouffre, & c'eſt, ſelon leur ſens,
Soupe de pain qu'on ôte à leur potage.
Sur ce pied-là, que de gens ſur les bras!

Leur tenir tête, & montrer bon visage,
Seroit le mieux, si j'avois du courage;
Mais il me manque, & je crains les combats:
Monsieur Étienne, eh! ne m'imprimez pas.

Je le vois bien, contre toute aventure,
L'espoir flatteur du débit vous rassure;
Car encor bien que soyez gracieux,
Point ne croirai, soit dit sans vous déplaire,
Qu'alliez vous mettre en frais pour mes beaux yeux;
Si le faisiez, ne seriez bon libraire.
Mais s'il avient, comme tout se peut faire,
Que mes écrits, par un triste destin,
Triste pour sûr, mais assez ordinaire,
De la boutique aillent au magasin,
Et que de là, moisis dans la poussiere,
Ils soient enfin livrés à la beurriere,
Et tous en bloc vendus pour un douzain;
Qu'en diriez-vous? Ce seroit bien le pire;
Vous en seriez pour nombre de ducats;
Et quant à moi, je n'en ferois que rire,
En vous disant: avois-je tort de dire:
Monsieur Étienne, eh! ne m'imprimez pas.

Mais supposons, contre toute apparence,
Que lesdits vers, puisqu'ainsi vous le plait,
Par la faveur d'une heureuse influence,
Seront prisés & vendus, qui plus est;
Je ne dis pas que ne soit quelque chose;
Force écrivains s'en contenteroient bien;
Et puis de gloire une petite dose,
Chez les rimeurs ne gâta jamais rien.
Mais croyez-vous, quoique l'ouvrage plaise,
Que l'on n'ait rien d'ailleurs à discuter,

Et que l'auteur en ſoit plus à ſon aiſe ?
J'ai vu, pour moi, bien des gens en douter;
Maints en connois qu'on a menés bien roide,
Et, comme on dit, plus vîte que le pas.
Chat échaudé, croyez-moi, craint l'eau froide :
Monſieur Étienne, eh ! ne m'imprimez pas.

Pour ces raiſons, & pour bien d'autres cauſes,
Que ſur ce point je pourrois alléguer,
Mes petits vers reſteront lettres cloſes,
Et vous plaira ne les point divulguer;
De mon vivant ne veux les voir paroître;
Quand ſerai mort, alors ſerez le maître :
Si demandez quand ſera, vous dirai,
Que ce ſera le plus tard que pourrai.
Vous convient donc un peu de temps attendre,
Et vous prendrez, je crois, le tout en gré :
Ne voudriez que je m'allaſſe pendre
Pour abréger ; au moins rien n'en ferai :
Si le comptiez, compteriez ſans votre hôte ;
Mais moi défunt, je ſuis à vous ſans faute.
Prenez mes vers, faites-en vos choux gras ;
Force ſera de ſouffrir ce martyre,
Parce qu'alors ne pourrai plus vous dire :
Monſieur Étienne, eh! ne m'imprimez pas.

Ne ſais-je même encore, quand j'y penſe,
S'il y ſeroit bien ſûr après ma mort;
Ne vous hâtez de vous mettre en dépenſe,
Que n'aie eu temps de m'endormir bien fort.
Certains défunts, qu'il ne vous en déplaiſe,
Sont quelquefois d'humeur aſſez mauvaiſe.
On parle tant par-tout de revenants :
Si par haſard j'allois être du nombre,

Ce que je penſe, étant chez les vivants,
Le penſerois tout de même étant ombre.
Or, vous le dis, avenant mon trépas,
Si m'apperçois que chez vous on s'empreſſe
A me mouler & mettre ſous la preſſe,
Point ne vous puis répondre qu'en ce cas,
Sur le minuit quelquefois ne revienne,
En vous criant : Quartier, monſieur Étienne:
Monſieur Étienne, eh! ne m'imprimez pas.

DU CERCEAU.

LE SOUVERAIN.

ODE.

SACHEZ enfin, maîtres du monde,
A quel prix vous régnez ſur nous:
Oui, Dieu veut qu'un ſeul lui réponde
De la félicité de tous;
Il veut que vos ſujets tranquilles,
Pour vous, enfants toujours dociles,
Vous trouvent des peres pour eux:
En vain portez-vous le tonnerre;
Vous n'êtes les dieux de la terre,
Qu'autant que nous ſommes heureux.

Que ſur votre trône placée,
La vertu commande avec vous;
Pour la voir de tous embraſſée,
L'exemple eſt l'ordre le plus doux.
C'eſt peu de proſcrire le vice;
Aimez vous-même la juſtice,
Vous allez lui gagner les cœurs:

De la place auguſte où vous êtes,
Vous commandez ce que vous faites;
Les loix ne ſont rien ſans vos mœurs.

Naiſſe donc l'équité publique,
De vos exemples fructueux;
Le premier trait de politique,
Eſt de nous rendre vertueux.
Heureuſes cent fois les contrées,
Où, ſous le joug des loix ſacrées,
Le vice gémit abattu!
Ainſi du reſte de la Grece,
Sparte jadis fut la maîtreſſe,
Et ſon ſceptre étoit ſa vertu.

Mais, hélas! de combien de pieges
Vois-je les rois environnés!
Cruel flatteur, tu les aſſieges
De tes conſeils empoiſonnés:
Par des illuſions groſſieres,
Tu viens obſcurcir leurs lumieres;
A ton gré tout change de nom;
Et ton ambition ſervile,
De prudence loue un Achille;
De juſtice, un Agamemnon.

A l'impoſteur qui vous conſeille,
Au faux charme de ſes diſcours,
Ouvrez-vous un moment l'oreille,
Vous voilà ſéduits pour toujours.
L'auſtere vérité que bleſſe
Votre impérieuſe foibleſſe,
De vos yeux s'enfuit en courroux;
Et pour ſe venger de l'outrage,

Ne percera point le nuage
Que vous souffrez entr'elle & vous.

✣

Qu'un prompt mépris, qu'un œil sévere,
Des flatteurs étouffe la voix;
Chassez ce peuple mercenaire,
L'idolâtre tyran des rois.
Qu'à jamais la candeur vengée,
Habite votre cour purgée
De ses coupables ennemis;
Et croyez que cette victoire
Va mieux assurer votre gloire,
Que le monde même soumis.

✣

D'une main sage & bienfaisante,
Partageant alors les emplois,
La vérité, toujours présente,
Va présider à votre choix.
Pontifes saints & respectables,
Juges éclairés, équitables,
Ministres zélés, vigilants,
Venez remplir vos destinées;
Les places ne sont plus données
Qu'aux vertus & qu'aux grands talents.

✣

Mais, content d'une paix secrete,
Le mérite aime à se cacher;
Pénétrez son humble retraite,
Rois, c'est à vous de le chercher.
Qu'en vain l'ambition soupire;
Dans les vastes soins de l'empire,
C'est à lui seul de vous aider:
La vertu craint les places hautes,

Et c'eſt le préſage des fautes,
Que l'orgueil de les demander.

✣

Sous mes pas s'étend ma carriere,
Quel eſpace m'en reſte encor ?
Faut-il retourner en arriere ?
Non, prenons un nouvel eſſor.
Soutiens-moi, ſage enthouſiaſme ;
Écarte l'oiſif pléonaſme ;
Rien n'eſt long que le ſuperflu :
Dicte-moi ce que je dois dire,
Et ne me laiſſe rien écrire
Qui ne ſoit digne d'être lu.

✣

Loin l'ardente & guerriere flamme,
Qu'allume la ſoif d'un grand nom ;
Aux yeux de l'erreur, grandeur d'ame ;
Foibleſſe, aux yeux de la raiſon.
En vain le vainqueur de l'Euphrate,
Par d'injuſtes exploits ſe flatte
De ſubjuguer tous les eſprits ;
Malgré les éloges d'Athenes,
Il eſt encor des Diogenes,
Dont il ſubira les mépris.

✣

Ce torrent tombe ; la montagne
Gémit ſous ſes horribles bonds ;
Il menace au loin la campagne,
Du cours de ſes flots vagabonds :
Il renverſe l'orme & le chêne ;
Tout ce qui l'arrête, il l'entraîne,
Et noie à grand bruit les guérets ;
Avec lui marche le ravage,

Et par-tout ſon affreux paſſage
Eſt le déſeſpoir de Cérès.

✣

Mais ce fleuve, grand dès ſa ſource,
S'ouvre un lit entre les roſeaux,
Et s'agrandiſſant dans ſa courſe,
Roule paiſiblement ſes eaux :
Égal, jamais il ne repoſe ;
Dans les campagnes qu'il arroſe,
Il va multiplier les biens.
Heureux les pays qu'il traverſe !
C'eſt là que fleurit le commerce,
Et ſes flots en ſont les liens.

✣

Tel, d'un conquérant tyrannique,
S'aſſouvit l'orgueil indomté ;
Telle, d'un prince pacifique,
S'exerce l'active bonté.
L'un, né pour déſoler la terre,
De tous les maux que fait la guerre,
Achete un inutile bruit ;
L'autre, ſans combats, ſans victoire,
Goûte une plus ſolide gloire,
Dont le bien public eſt le fruit.

✣

Il veille ; de ſon héritage,
Chacun paiſible poſſeſſeur,
Ne craint point qu'il ſoit le partage
De l'inſatiable oppreſſeur :
Notre bonheur ſeul l'intéreſſe ;
L'ordre qu'établit ſa ſageſſe,
Son pouvoir ſait le maintenir ;
Et toujours exempt de tempête,

Son regne eſt une longue fête,
Qu'on ne craint que de voir finir.

De ſes états, d'où fuit la guerre,
Si je parcours les vaſtes champs,
J'y vois de tous côtés la terre
S'ouvrir ſous les coutres tranchants :
Point de plaine inculte & déſerte ;
Par-tout la campagne eſt couverte
D'un peuple au travail excité ;
Et l'opiniâtre culture
Y ſait hâter de la nature
La tardive fécondité.

De ſes préſents Bacchus couronne,
Enrichit les riants côteaux ;
Sous le poids de ſes dons, Pomone
Aime à voir plier les rameaux.
La moiſſon tombe, & va renaître ;
Par-tout l'abondance champêtre
Enfante l'innocent plaiſir :
Et j'entends Titire qui chante
Sur ſa flûte reconnoiſſante,
Le Dieu qui lui fait ſon loiſir.

Que je m'enferme dans les villes,
J'y vois les nombreux citoyens,
Actifs à la fois & tranquilles,
Artiſans de leurs propres biens :
Le travail les rend opulentes ;
Les loix, ſans ceſſe vigilantes,
Y font régner la ſûreté ;
Les richeſſes même y ſont ſages ;

Le luxe n'y fait point d'outrages
A l'humble médiocrité.

Là, des plus profondes sciences
L'étude perce les secrets,
Et la foi des expériences,
Assure & hâte leurs progrès.
Du monarque les mains prodigues,
Pour prix des savantes fatigues,
Tiennent tous ses trésors ouverts :
Le succès suit toujours la peine ;
Et c'est delà qu'en souveraine,
Minerve instruit tout l'univers.....

LA MOTTE.

Cette ode, dont on ne donne ici qu'un extrait, fut récitée par l'Auteur à M. le Dauphin, au commencement de Janvier 1712.

LES PLAINTES DE L'EUROPE.

POEME.

DOUCE & charmante paix, si long-temps exilée,
Quand viendras-tu calmer l'Europe désolée ?
Ah ! verras-tu toujours la discorde en fureur,
Remplir tous mes climats de carnage & d'horreur.
Mars a comblé les vœux de la parque cruelle;

Par-tout la foudre tonne, & la gloire étincelle.
Un redoutable airain, enflammé dans les airs,
Ne fait de mes cités que d'horribles déserts.
De mes fleuves pompeux les nymphes fugitives,
Les yeux baignés de pleurs, abandonnent leurs rives;
Et contre le soldat, de mon sang altéré,
Elles trouvent à peine un asyle assuré.
C'est peu que la Vistule, où ce désordre éclate,
Étale au dieu des mers les débris du Sarmate;
C'est peu que le Danube, alarmé tant de fois,
Soupire des malheurs qui troublent le Hongrois;
Et qu'après cent combats, le Rhin, sur ses rivages,
Entende encor gronder la foudre & les orages;
Sur l'Escaut, l'Éridan & l'Ebre épouvantés,
Flottent de mes sujets les corps ensanglantés.
La Tamise à regret voit franchir les limites
Qu'à son peuple enfermé l'Océan a prescrites;
Et le Tibre, surpris des projets du Germain,
Gémit de l'attentat fait aux droits du Romain.
Cent princes, peu touchés des malheurs de la guerre,
Ne sont plus occupés qu'à ravager la terre.
Vainement la nature embellit mes guérets,
Et d'une main féconde y répand ses bienfaits;
Vainement les saisons, douces & tempérées,
Sous un ciel fortuné, respectent mes contrées;
A l'abri des chaleurs, à l'abri des frimas,
Que me servent des biens dont je ne jouis pas?
Depuis que la discorde, ayant brisé ses chaînes,
De larmes & de sang vint inonder mes plaines,
Mars y fait avorter l'espoir de leurs sillons;
On y voit moins d'épis que d'affreux bataillons.
Cérès plaint le dégât de ses vastes campagnes,
Et Pan voit ses troupeaux périr dans les montagnes.
Les neuf sœurs, qui daignoient préférer mon séjour

A ces climats vantés, où se leve le jour,
Pleines d'un juste effroi, vont sous d'autres empires,
Ranimer les accords de leurs savantes lyres.
Les fifres enroués, & les bruyants clairons,
Ne sauroient s'accorder à leurs douces chansons.
C'est sous ton regne heureux, ô paix délicieuse!
Qu'avec toi je régnois, tranquille & glorieuse;
Que je voyois mes champs de mille biens comblés,
Et n'enviois point l'or des climats reculés.
Hé! pourquoi l'envier, quand la mer, sur son onde,
M'apportoit les trésors de l'un & l'autre monde?
Quand par toi le commerce & libre & florissant,
Ne craignoit que les flots & l'écueil menaçant?
Heureuse, si mes rois, fameux par leur puissance,
En le favorisant, maintenoient l'abondance;
Et si l'ambition, fatale aux potentats,
Sous d'équitables loix eût laissé mes états!
On sait que de l'esprit, du savoir, du courage,
Sur mes jalouses sœurs j'emporte l'avantage;
Que du titre éclatant de mere des beaux arts,
On m'honore aujourd'hui, comme au temps des Césars:
Mais avec ces talents, illustre infortunée,
Dois-je moins déplorer ma triste destinée,
Quand je vois de ces dons mes peuples revêtus,
Fuir l'agréable joug des paisibles vertus?
Quand parmi les dangers que leur cache la gloire,
Je les vois, éblouis, courir à la victoire,
Et que de leurs projets, dont l'univers gémit,
Jusques au fond des cœurs, l'humanité frémit.
Quelle erreur d'attacher le triomphe à se nuire!
Toujours ingénieux dans l'art de se détruire,
Les hommes vers la mort précipitent leurs pas,
Et prêtent leur courage au démon des combats:

Comme

Comme ſi de leur ſang la parque moins avide,
Retenoit de ſon fer le tranchant homicide,
Eux-mêmes vont s'offrir ſous ſon fatal ciſeau,
Et de leurs propres mains ſe creuſent un tombeau.
Hélas! pour abréger une ſi courte vie,
Eſt-ce trop peu des maux dont elle eſt pourſuivie?
Quel ſeroit leur bonheur, ſi, ſoigneux de leurs jours,
Ils trouvoient le ſecret d'en étendre le cours;
Si, cultivant les loix de la divine Aſtrée,
Ils aimoient l'innocence, autrefois adorée;
Et ſi, d'un fol orgueil arrachant le bandeau,
La raiſon dans leurs cœurs rallumoit ſon flambeau!
Alors, exempt de trouble, en des ſaiſons ſi calmes,
Leur ſang ne teindroit pas les lauriers & les palmes;
Ils pourroient ſe flatter du deſtin de Neſtor,
Et revoir les plaiſirs qu'on vit au ſiecle d'or.
Douce paix, tu ferois leurs plus cheres délices;
Les aſtres rouleroient ſur eux toujours propices,
Et ta main de Bellone émouſſant tous les dards,
Ils ne diſputeroient que le prix des beaux arts.
Reviens, fille du ciel, diſſipe nos orages;
Ne nous expoſe point à de nouveaux ravages:
Sous le faix de nos maux, ſi long-temps abattus,
Nous ſaurons mieux priſer le regne des vertus.

N***.

Ce poëme a remporté le prix de l'Académie des Jeux Floraux, en 1709.

LE RETOUR D'APOLLON.

A MONSIEUR LE CARDINAL *DE BERNIS.*

QUAND Apollon quitta les cieux,
Il apprit aux bergers à chanter sur la lyre,
Et les échos se plaisoient à redire
De son luth enchanteur les sons harmonieux.
Il trouva le bonheur dans ce désert sauvage.
Se plaire en tous les lieux, est le secret du sage:
Triomphant, il revint s'asseoir au rang des dieux;
Là, faisant plus d'heureux, il le fut davantage;
Il versa ses bienfaits sur cent peuples divers:
Il avoit fait le bonheur d'un village;
Mais il fit dans les cieux celui de l'univers.
On dit aussi, si l'on en croit l'histoire,
Qu'il fut sensible aux vœux des plus simples mortels;
Et qu'il n'oublia point, au faîte de la gloire,
Ceux qui, dans sa retraite, encensoient ses autels.

O vous, en qui l'Europe admire
Le savoir & le rang, l'esprit & la bonté,

Illustre Cardinal, c'est à vous de me dire,
Si c'est la fable, ou bien la vérité.

Ces vers sont attribués à M. Blin de Sainmore. Nous croyons cette copie plus exacte que celles qui se sont répandues dans le public.

PLACET
AU CARDINAL
DE RICHELIEU.

TRÈS-HUMBLEMENT vous présente requête,
Un qui n'a pas beaucoup l'esprit en tête ;
Car de fortune il est trop mal mené ;
Fils malheureux d'un pere (*a*) infortuné ;
Paul, fils de Paul, à qui le nom d'apôtre
Sied maintenant bien mieux qu'à pas un autre ;
Car le bon homme, avec son hoqueton,
Se voit réduit à besace & bâton :
O grand prélat, des hommes le plus sage,
Étonnement & gloire de notre âge,
Je ne dirai, (car ce n'est pas assez)
(*b*) Prélat, passant tous les prélats passés,

(*a*) Il étoit exilé, ainsi que quelques uns de ses confreres, pour avoir parlé avec un peu trop de chaleur du gouvernement.

(*b*) Voiture a dit dans un placet au Cardinal Mazarin, en faveur de son cocher :

Prélat, passant tous les prélats passés ;
Car les présents, seroit un peu trop dire.

Puisque présents & passés tous ensemble,
Vous surpassez de beaucoup, ce me semble;
Mais je dirai, Cardinal généreux,
Par qui la France est un état heureux;
De l'éternel la bonté souveraine,
De tels que vous, ne fait à la douzaine:
Comme en vous seul libéral, il a mis
Tout ce qu'il donne à ses plus chers amis,
Las! en moi seul rigoureux, il assemble
Tous les malheurs qu'on peut avoir ensemble...
O grand Armand! plus grand que n'est le bruit
Qui de vos faits est le plus noble fruit,
Si vous avez fait quitter la campagne
Au roi tanné qui commande en Espagne,
Mon pere, hélas! qui vous crie merci,
La quittera, si vous voulez, aussi,
Et reviendra sans mulet ni bagage,
(Un seul saint Paul faisant son équipage)
Droit à Paris boire à votre santé;
Car vous l'aurez certes bien mérité.
Quant est de moi, qui n'ai plus que la langue,
Je voudrois bien vous faire ma harangue;
Mais je ne puis marcher ni peu ni prou,
Ne remuant ni pieds, ni mains, ni cou.

Ce, Monseigneur, considéré, vous plaise,
Vous, par qui seul je puis être à mon aise,
Avoir égard que l'apôtre Scarron,
Bien que son nom rime au grand Montauron (a),
N'est pourtant pas riche à la Montauronne,

(a) Célebre partisan de ce temps-là, & recommandable par sa générosité envers les gens de lettres. Il envoya dix mille écus au grand Corneille, qui lui avoit dédié *Cinna*.

Mais un vieillard que miſere environne,
Et que miſere enfin accablera ;
Mais, ſi (*a*) Dieu plaît, votre Éminence aura
Compaſſion d'un vieillard miſérable,
Qui fut plutôt malheureux que coupable.
Permettez donc que ſes membres vieillis,
Soient vus encor deſſus les fleurs de lis;
Vous lui rendrez certes un bon office ;
Et ſi vouliez que j'euſſe un bénéfice,
(Ceci ſoit dit ſeulement en paſſant)
Je n'en ſerois certes méconnoiſſant.

(*b*) Fait à Paris, ce dernier jour d'Octobre,
Par moi Scarron, qui, malgré moi, ſuis ſobre,
L'an que l'on prit le fameux Perpignan,
Et ſans canon, la ville de Sédan.

SCARRON.

(*a*) *Si Dieu plaît*, pour *s'il plaît à Dieu*, façon de parler empruntée de Marot.

(*b*) Scarron obtint par cette requête une penſion, & le rappel de ſon pere.

REMERCIEMENT
AU ROI.

NOUS le conſerverons, Sire, & bien chérement,
Comme un gage éternel de votre bienveillance,
Ce riche médaillon, précieux monument
D'un acte heureux également,
Et pour l'Europe & pour la France.
Tout en eſt reſpectable : on y voit d'un côté,

Répandre sur le front de votre majesté
Cette sainte & divine essence,
Ce baume qui jadis par un ange apporté,
Consacre dans nos rois cette même puissance
Qu'ils ne doivent qu'à leur naissance,
Ajoutant à la royauté
Un rayon émané de la divinité;
De l'autre, votre auguste image,
Sous un front couronné, mais ouvert & serein,
Présente un jeune Souverain,
Digne de notre amour, comme de notre hommage;
Mais quoi que l'art ait fait, pour le graver sur l'or,
Et cette auguste image, Sire,
Et les sentiments qu'elle inspire,
Dans le fond de nos cœurs sont mieux gravés encor.

DU CERCEAU.

ODE
A M. LE GENDRE,

Étudiant en Mathématique au College Mazarin, à l'occasion de sa These soutenue en présence de l'Académie Royale des Sciences, qui en avoit agréé la dédicace.

QU'AUX pieds de la grandeur une muse vénale
Dépose son hommage, & brûle son encens,
Je brave dans ses dons la fortune inégale;
Je chante les talents.

J'applaudis ton éleve, ô ſublime Uranie !
Viens placer ſur ſon front la couronne des arts :
Sans titre faſtueux, il ne doit qu'au génie
L'honneur de tes regards.

✣

Si ta cour en ces lieux avec toi le contemple,
Ce n'eſt pas pour ſourire à l'orgueil d'un Créſus :
Tes miniſtres ſacrés ne quittent point ton temple
Pour l'autel de Plutus.

✣

Ces hommes courageux, nés pour régir le monde,
Voudroient perpétuer l'amour de leurs travaux,
Enfanter tout-à-coup une race féconde
De ſucceſſeurs nouveaux.

✣

Toi, leur fils adoptif, que ce projet enflamme,
Renonce pour jamais à la frivolité :
La retraite & l'étude éleveront ton ame
Juſqu'à la vérité.

✣

Pour ſoutenir tes pas dans un ſentier pénible,
De tes guides hardis obſerve les efforts ;
De l'émulation vois l'ardeur invincible
Déployer ſes reſſorts.

✣

Loin des cris inſultants de l'altiere ignorance,
Ces ſages réunis au palais de nos rois,
Méditent à l'envi, dans la paix du ſilence,
La nature & ſes loix.

✣

L'un, armé du compas, de l'art profond d'Euclide
Veut étendre l'empire, & reculer les bords :
D'une courbe nouvelle, à ſon calcul rapide,
Il ſoumet les rapports.

L'autre, à l'aide du prisme, éclairant l'analyse,
De son œil étonné corrige les erreurs ;
De l'écharpe d'iris, il assemble ou divise
Les riantes couleurs.

Celui-ci, s'élançant vers la céleste voûte,
Mesure ce foyer qui nous verse le jour,
Ou d'un astre effrayant fait découvrir la route,
Et fixer le retour.

Plus humble dans son vol, sans être moins utile ;
Celui-là, de la terre ouvre les fondements ;
Et sa main tour-à-tour, de l'or & de l'argile
Pese les éléments.

Chacun, sur les objets dont le charme l'entraîne,
Ne cesse d'appliquer ses avides esprits :
D'un procédé savant on retrouve la chaîne
Dans de mâles écrits.

A l'aspect de ce corps dont la France s'honore,
Je vois fuir à grands pas les préjugés nombreux ;
Et la raison plus libre, a préparé l'aurore,
D'un changement heureux.

A mes yeux se présente une liste immortelle.
Quels noms fameux j'ai lus ! D'Alembert & Buffon !
Et vous, que ce portique aujourd'hui nous rappelle,
La Caille & Varignon.

Du fond de leur tombeau, j'entends une voix sombre,
Qui crie à leur disciple : « Ose nous imiter ;

» Comme nous, loin du monde, enſeveli dans l'ombre,
» Apprends à méditer.

❁

» Sans crainte & ſans eſpoir, pour ſervir tes ſemblables,
» Marche dans le chemin que nous t'avons frayé;
» Si tu peux t'aſſurer des amis véritables,
» Tu ſeras trop payé.

Par M. Cosson, *Profeſſeur au College Mazarin.*

MADRIGAL.

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je diſois: A quoi ſers-tu,
Pauvre & ſtérile vertu?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabattu,
Ne valent pas un fétu:
Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Auſſi-tôt je me ſuis tû.
A quelque choſe elle eſt bonne.

M. Le Laboureur.

L'ATHÉISME CONFONDU.

POEME.

JUSQU'A quand, entêté d'une erreur meurtriere,
Mortel, fermeras-tu les yeux à la lumiere,
Et pliant ton esprit sous le joug de ton cœur,
Voudras-tu te forger toi-même ton auteur?
Orgueilleux ennemi d'une force divine,
Tu veux dans un chaos trouver ton origine.
C'est ainsi que, fuyant la clarté qui te fuit,
Tu vas chercher le jour dans le sein de la nuit:
Mais tu tâches en vain de te tromper toi-même;
C'est la raison qui forme ou détruit un système:
Le cœur a beau vouloir; la raison n'y souscrit
Qu'autant qu'il se conforme à ce qu'elle lui dit.
Toujours cette importune, à son devoir fidelle,
Vers un être éternel, malgré toi, te rappelle,
Et sondant ce chaos, fruit de l'impiété,
Sans régler tes desirs, réprime ta fierté.
Des atomes erroient, &, pour former le monde,
Eux-mêmes ont fixé leur course vagabonde.
Mais comment vagabonds dans des lieux infinis,
Se sont-ils dans la suite eux-mêmes réunis?
Comment de tous ces corps qui se suivoient sans cesse,
Les uns ont-ils perdu leur premiere vîtesse?
Ou pourquoi de tout temps errant sans se heurter,
Dans ce moment fatal n'ont-ils pu s'éviter?
Non, de tant de beautés l'admirable assemblage
Ne peut être à la fois l'ouvrier & l'ouvrage.
Cette terre, ce ciel brillant de mille feux,
N'ont pas été l'effet d'un choc tumultueux,

Mais pourquoi vais-je enfin combattre des ſyſtêmes
Que tu vois, malgré toi, ſe détruire d'eux-mêmes?
Pour te faire avouer ta propre illuſion,
Il faut changer ton cœur, ou la religion.
Tu vois; mais occupé ſans ceſſe à te ſéduire,
Ne pouvant changer Dieu, tu voudrois le détruire
Et pour te diſpenſer d'obéir à ſes loix,
Tu te fais follement un principe à ton choix.
Si l'erreur, à des dieux de métal & de plâtre,
Offroit, comme autrefois, un encens idolâtre,
On te verroit bientôt, docile imitateur,
Révérer avec joie un Mercure impoſteur,
Chanter de Jupiter les divins adulteres,
D'une infame Vénus adorer les myſteres;
Et zélateur outré de la religion,
Conſacrer un autel à chaque paſſion.
Mais parce que ton Dieu, réprouvant l'injuſtice,
Menace les méchants d'un éternel ſupplice;
Qu'il veut que, loin de nous tout diſcours ſéducteur,
La langue ſoit toujours l'interprete du cœur;
Qu'il te commande d'être à toi-même ſévere;
De borner tes deſirs, pouvant les ſatisfaire;
De ſuivre ta raiſon en diſciple ſoumis,
Et d'avoir de l'amour pour tous tes ennemis;
Éloigné d'obſerver cette dure méthode,
Tu rejettes d'abord un Dieu ſi peu commode;
Et cherchant le repos dans ton iniquité,
Tu t'aveugles pour voir qu'il n'a jamais été.
Mais, dis-tu, pourquoi croire avec tant d'aſſurance,
Les foibles préjugés d'une crédule enfance;
Songes, dont quelque roi, dans ſes vaſtes projets,
Voulut dans leur devoir enchaîner ſes ſujets?
Ce Dieu dont vous vantez l'éternelle juſtice,
Laiſſera-t-il gémir la vertu ſous le vice?

Et pouvant de sa foudre écraser les méchants,
Iroit-il foudroyer des rochers innocents?
Ainsi contre ton Dieu, par un affreux blasphême,
Tu te sers des talents qu'il te donne lui-même:
Et sa douceur pour toi, loin d'amollir ton cœur,
Ne fait que t'affermir dans ta coupable erreur.
Semblable à ces mutins dont la troupe infidelle
Arme contre son prince une main criminelle,
Et prenant pour foiblesse un excès de bonté,
Abuse follement de son impunité.
Si cet être éternel qu'ont adoré nos peres,
N'étoit en nous qu'un fruit de frivoles chimeres,
Dont, pendant notre enfance, on imbut nos esprits,
Le premier qui le crut, d'où l'auroit-il appris?
Est-ce une fiction? Mais l'homme raisonnable
Eût-il reçu sans preuve une gênante fable,
Lui qui, courant toujours après la liberté,
Est ennemi secret de toute autorité?
Des auteurs de chaque art la mémorable histoire,
En nous laissant leurs noms, a consacré leur gloire;
Auroit-elle laissé dans un oubli honteux,
D'un monarque éternel l'auteur ingénieux?
Tous les dieux que vantoit l'antique idolâtrie,
D'un Dieu déja connu, n'étoient que la copie;
Et de ces dieux muets les aveugles auteurs
Consulterent bien moins leurs esprits que leurs cœurs.
Que l'exemple d'un Dieu rassure le coupable;
A ce trait aussi-tôt je reconnois la fable.
Mais qu'un Dieu qui s'oppose à nos plus doux penchants,
Toujours sur ses autels ait vu brûler l'encens?
J'adore, sans chercher davantage à m'instruire,
Ce Dieu que nos penchants n'ont jamais pu détruire.
Pour toi, toujours constant, refuse d'adorer

Ce Dieu que, malgré toi, tu ne peux ignorer.
Exclus des biens qu'attend le crédule vulgaire,
Soutiens juſques au bout ton hardi caractere;
Aux portes du trépas étouffe tes remords:
Dieu n'eſt rien aujourd'hui, pourquoi le craindre alors?
Toi, qui n'es impuiſſant dans ton pouvoir ſuprême,
Qu'à former un autre être auſſi grand que toi-même,
Grand Dieu, tonne, foudroie, & par d'illuſtres coups,
A ces ingrats mortels fais ſentir ton courroux.
Mais non, ſuſpends plutôt le cours de ta juſtice,
Et pour les ramener, differe leur ſupplice.

Par le Pere MENARD, *Prêtre de la Doctr. Chrét.*

LE PERROQUET.

FABLE.

UN homme ayant perdu ſa femme,
Voulut avoir un perroquet;
Se conſole qui peut. Plein de la bonne Dame,
Il crut du moins chez lui remplacer ſon caquet.
Il court chez l'oiſelier; le marchand de ramages,
Bien aſſorti de chants & de plumages,
Lui fait voir roſſignols, ſereins & ſanſonnets,
Sur-tout nombre de perroquets.
Le moindre d'entr'eux eſt habile,
Crie: à la cave, & dit ſon mot:
L'un fait tous les cris de la ville;
L'autre veut déjeûner, veut qu'on fouette margot.
Tandis que notre homme marchande,
Héſite ſur le choix, & tout bas ſe demande
Lequel vaudra le mieux; il en apperçoit un
Qui rêvoit ſeul, tapi ſous une table;

Et toi, dit-il, monsieur l'insociable,
Tu ne dis mot, crains-tu d'être importun?
Je n'en pense pas moins, répond en sage bête,
Le perroquet. Peste la bonne tête!
Dit l'acheteur. Çà, qu'en voulez-vous? -- Tant.
-- Le voilà; je suis trop content.
Il croit que son oiseau va lui dire merveille;
Mais tout un mois, malgré ses leçons & ses soins,
L'oiseau ne lui frappe l'oreille
Que de son ennuyeux je n'en pense pas moins.
Que maudite soit la pécore,
Dit le maître; tu n'es qu'un sot;
Et moi cent fois plus sot encore,
De t'avoir jugé sur un mot.

LA MOTTE.

LE CHAPITRE DE CHANOINES.

CONTE.

L'ORGANISTE d'un gros chapitre,
Trouvant sa rétribution
Trop foible, & peu sortable à sa profession,
Crut qu'il pouvoit à juste titre
Prétendre une augmentation.
La chose étoit de conséquence;
Pour s'y conduire avec prudence,
Avant que de rien demander,
Il voulut sur cela les chanoines sonder:
A chacun il rendit visite;
Tous promirent séparément,

Ayant égard à ſon mérite,
D'y donner ſon conſentement.
La demande au chapitre ayant été portée,
D'une commune voix elle fut rejettée.
L'organiſte rongea ſon frein,
Et diſſimula ſon chagrin :
Il avoit de l'eſprit, aimoit la compagnie ;
Au chapitre il voulut donner un grand repas,
Et les invita tous avec cérémonie.
Nous irons, dirent-ils, mais nous ne voulons pas
Qu'il vous en coûte rien : c'eſt une grande affaire
D'avoir tant de gens à traiter ;
Pourquoi dans ces frais vous jeter ?
Vous donnerez la nappe, avec votre ordinaire,
Et du reſte laiſſez-nous faire ;
Avec plaiſir chacun de nous
Fera porter ſon plat chez vous.
Ainſi dit, ainſi fait ; leurs plats ils envoyerent :
L'organiſte enſemble jeta
Dans un ample vaiſſeau tout ce qu'on apporta.
Soupes, ragoûts, rôti, là-dedans ſe mêlerent ;
Ce fut une confuſion
Qui paſſe toute expreſſion.
Les chanoines venus, on ſervit ſur la table
Ce patrouillage épouvantable.
Eh ! s'écrierent-ils, que nous donnez-vous là ?
Meſſieurs, leur dit-il, tout cela
Eſt venu de chez vous, & je l'ai mis enſemble ;
C'eſt un ſalmigondis bien bizarre en effet ;
Mais auſſi c'eſt là, ce me ſemble,
De votre procédé le fidele portrait.
Quand je vous parle à part, rien n'eſt plus raiſonnable,
De careſſes vous me comblez,
Chacun de vous eſt fort traitable ;

Mais vous ne valez pas le diable,
Quand vous êtes tous assemblés.
Les chanoines se regardèrent,
Et riant de ce qu'il disoit,
Sans différer, ils accordèrent
La grace qu'il leur demandoit.

BARATON.

L'ARAIGNÉE ET LES MOUCHES.

FABLE.

DAME araignée un jour se mit en tête
De travailler tellement son réseau,
Qu'elle eût toujours mets friand & nouveau.
Pour l'appétit de la gloutonne bête,
Le moucheron étoit un méchant plat.
Il falloit qu'à son fil la mouche aussi restât,
Pour que la chere fût complette.
Je le ferai, dit-elle, avec tant d'art,
J'y mettrai tant de soin, que s'il m'en échappe une,
Ce sera, ma foi, grand hasard.
Voilà la toile en train, toile grosse & commune,
Mais forte, bien ourdie, & d'un tissu serré:
Voilà l'insecte préparé
A voir enfler sa gibbeciere.
La plus grosse mouche, à son gré,
Devoit y tomber la premiere.
Mais il en fut tout autrement:
De ce vain attirail les mouches se moquant,
Au travers du tissu passerent;

Force moucherons y reſterent :
Dieu ſait comme elle les ſuça.
A l'avenir cette canaille-là
Paîra, dit-elle, pour les autres.

Ce récit peint les gens de loix ;
Je parle de ceux d'autrefois,
Je n'ai garde vraiment de m'attaquer aux nôtres.

M. l'Abbé Aubert.

PORTRAIT
DU PRINCE DE CONDÉ.

MADRIGAL.

J'ai le cœur comme la naiſſance,
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant,
J'ai de la foi, de la conſtance ;
Je ſuis prompt, je ſuis fier, généreux & vaillant ;
Rien n'eſt comparable à ma gloire :
Le plus fameux héros qui brille dans l'hiſtoire,
Ne me le ſauroit diſputer.
Si je n'ai pas une couronne,
C'eſt la fortune qui la donne,
Il ſuffit de la mériter.

M. Le Laboureur.

M. Campiſtron a imité, dans ſon Alcibiade, cette penſée.

Je ne vous parle plus de ma funeſte flamme ;
C'en eſt fait : cependant ſouvenez-vous, madame,
Que ſi dans mes aïeux je ne vois pas de rois,

J'ai fait connoître au moins mon nom par des exploits;
Que si pour vous aimer il faut une couronne,
Ce n'est point la vertu, c'est le sort qui la donne;
Qu'enfin s'il n'a pas mis un sceptre dans ma main,
Je ne dois point rougir des fautes du destin.

DESCRIPTION
DU PARADIS TERRESTRE.

LE Seigneur, non content que tout ce qui respire,
De l'homme son vassal, reconnoisse l'empire,
Le place, en attendant le royaume des cieux,
Dans le riant séjour d'un parc délicieux.
Ici, se laisse voir, naïve & toute pure,
Au sortir du berceau, l'innocente nature;
Les arbres pleins de fleurs, sans contrainte rangés,
De beaux fruits toujours mûrs, ont leurs rameaux chargés:
Toujours pur & serein est l'air qui s'y respire,
Et seul, pour tous les vents, y regne le zéphyre:
L'hiver n'ose y porter sa neige & ses glaçons,
Et la terre, en tout temps, y donne des moissons.
Là, sous le verd lambris d'une forêt obscure,
D'un ruisseau qui s'enfuit, l'agréable murmure,
Et des lits de gazon qui s'offrent à propos,
Par leur molle fraîcheur, invitent au repos;
Et là, de mille oiseaux les différents ramages,
Animent les buissons & les sombres bocages.
Un grand fleuve arrosoit ces beaux lieux toujours verds,

Et joignoit en ſon lit quatre fleuves divers :
L'Euphrate ſinueux, qui du nord prend ſa ſource ;
Le Tigre, qui, léger, le vient joindre en ſa courſe ;
Le Géhon, vers le ſud cheminant ſans repos ;
Et le Phyſon, dont l'or énorgueillit les flots.
De ce fleuve abondant, les bras qui ſe ſéparent,
Dans des prés, dans des bois, de tous côtés s'égarent,
Forment de longs étangs dans leurs tours & retours,
Font des iſles ſans nombre, en rejoignant leur cours ;
Et promenant par-tout leur onde claire & pure,
Conſervent de ces lieux l'éternelle verdure.

M. PERRAULT.

VERS

SUR L'AVARICE.

DE tous les vices des humains,
Le plus moqué eſt l'avarice ;
C'eſt auſſi le plus fou : bernez-le, c'eſt juſtice.
Quant à moi, j'y donne les mains.
Qu'en dirons-nous ? ou plutôt, que n'en direz-vous pas ?
Peignez l'avare en ſa folle diſette,
De Belzébuth, infame anachorete,
Qui fait vœu ſur ſon or, de renoncer à tout ;
Qui ſe traite lui-même à ſa table maudite,
Comme un effronté paraſite
Qu'il voudroit éloigner par un mauvais ragoût.
Quand le vice eſt opiniâtre,
La ſatyre doit l'être auſſi.
Allez le bafouer de théatre en théatre,
Tant qu'à le corriger vous ayez réuſſi.

LA MOTTE.

QUATRAIN

*Gravé sur le collier du chien de Mademoiselle de M***.*

JE ne promets point de largesse
A celui qui me trouvera ;
Qu'il me rapporte à ma maîtresse,
Pour récompense il la verra.

M. LE COMTE DE C***.

CHANSON.

D'où vient, disoit Lucas, qu'on voit entre les rois
Toujours maille à partir, toujours quelque anicroche?
Morgué, parmi nous, sans reproche,
Je vivons mieux d'accord, nous autres villageois.
En voici la raison, ce me semble,
Lui répondit Grégoire en esprit fort ;
Le moyen qu'ils soyont d'accord,
Ils ne buvont jamais ensemble.

L'IDOLATRIE.

ODE.

TRISTE effet du courroux céleste,
Ou plutôt du péché, qui séduisit son cœur,
Dans son aveuglement funeste,

L'homme méconnoît ſon auteur.
Chef-d'œuvre de ſes mains, créé dans l'innocence,
Il ſe livre à l'indépendance;
Dégradé, ſa douleur s'exhale en vains regrets;
Ses malheureux enfants, avilis d'âge en âge,
Déja, Seigneur, déja de ton auguſte image,
Ont-ils effacé tous les traits.

La licence inonde la terre,
La vertu fuit, le crime à ſon comble eſt monté.
Grand Dieu, du bruit de ton tonnerre
Leur cœur n'eſt point épouvanté.
Cieux, verſez vos torrents; terre, ouvre tes abymes,
Engloutis ſoudain ces victimes
Qu'épargna trop long-temps l'éternel en courroux.
Tout périt. Du péché châtiments mémorables!
Mais d'un juſte épargné bientôt les fils coupables
Bravent encor ce Dieu jaloux.

Dans ſa redoutable colere,
Sa vengeance les livre à leurs cœurs endurcis;
D'un foible reſte de lumiere
Tous les rayons ſont obſcurcis.
Quel attentat! L'impie, au gré de ſes caprices,
Se fabrique des dieux complices,
Autoriſe ſon crime, en les plaçant aux cieux:
Le torrent de l'erreur, en déſordres féconde,
Se déborde, remplit l'enfer, la terre & l'onde,
Trop reſſerrés pour ſes faux dieux.

Ici, le Nil, ſur ſon rivage,
M'offre des dieux muets, ou des dieux mugiſſants:
Son culte inſenſé rend hommage
Aux plus vils objets de nos ſens.

Là, ce peuple orgueilleux d'une vaine sagesse,
Ces esprits vantés de la Grece,
Ajoutent aux erreurs des aveugles mortels :
O honte ! ils font un dieu d'un infame adultere,
Et du profane amour la détestable mere
Obtient un temple & des autels.

Le vol, le meurtre, le parjure,
Consacrés par ces dieux, par-tout sont respectés ;
Vices dont rougit la nature,
Quels monstres de divinités !
Rome, de l'univers la superbe maîtresse,
Se plonge en leur fatale ivresse,
Et reçoit des vaincus tous les dieux impuissants :
Opprobre des humains ! Dans ce désordre extrême,
Parmi les nations, tout, excepté Dieu même,
Reçoit leurs vœux & leur encens.

Mêlez la fureur & la rage,
Au milieu des festins, à vos transports joyeux ;
Repaissez vos yeux de carnage,
Soyez semblables à vos dieux ;
Fléchissez Jupiter, qui tonne sur vos têtes ;
Dans les redoutables tempêtes,
De Neptune, d'Éole appaisez le courroux....
Insensés ! qu'étoient-ils, ces dieux si grands ? des hommes
Plus cruels, plus méchants, plus vils que nous ne sommes,
Foibles & mortels comme nous.

Sourds à la voix qui les rappelle,
Leur cœur cede au penchant, se ferme à la raison ;
Sans remords, le pere infidele

Transmet à son fils le poison.
Prestiges renaissants ! la pompe & les spectacles,
La voix trompeuse des oracles,
Captivent les respects des crédules humains ;
L'enfer use à son tour de nouveaux artifices ;
Et dans le sang humain, barbares sacrifices !
L'homme cruel plonge ses mains.

Mais que vois-je ? Ton peuple même
Impatient, murmure, & se fait d'autres dieux.
Seigneur, dans son ivresse extrême,
Un veau d'or reçoit tous ses vœux.
Aux plaisirs effrénés la foule s'est livrée ;
Et de ta parole sacrée,
Ce peuple criminel ose se défier.
Son chef humilié désarme ta colere ;
Mais aux dieux étrangers, race ingrate & légere,
Elle osera sacrifier.

Jusques à quand l'homme insensible
Aura-t-il sur les yeux le bandeau de l'erreur,
Et de ta colere inflexible,
Éprouvera-t-il la rigueur ?
Rappelle, Dieu de paix, ton antique promesse ;
Suspends ta droite vengeresse,
Fais briller à ses yeux l'aimable vérité.
Les temps sont arrivés, ses décrets s'accomplissent ;
La vérité paroît, les enfers en frémissent,
Les cieux répandent leur clarté.

Annoncé par les saints oracles,
Dieu descend, & la terre enfante son sauveur ;
Les prodiges & les miracles
Vont déposer en sa faveur.

Il naît dans le mépris, il meurt dans le supplice;
Mais cet étrange sacrifice,
Grand Dieu, confond l'erreur, & cimente ta loi.
Tes généreux enfants, qu'animent tes paroles,
Avides du trépas, renversent les idoles;
L'univers renaît par la foi.

Par M. ISNARD, *de l'Oratoire.*

VERS
AUX ROIS.

SI Dieu sur votre front grava sa ressemblance,
C'est moins en égalant votre pouvoir au sien,
Qu'en vous faisant, pour notre bien,
Substituts de sa providence.
Veillez donc à ce bien qu'il veut vous confier;
Mettez là votre gloire, & n'en cherchez point d'autre.
Craindre, aimer, obéir, voilà notre métier;
Et nous rendre heureux, c'est le vôtre.

LA MOTTE.

PORTRAIT
DE MÉROUÉE.

C'EST le plus grand des rois, non qu'encor la victoire
Ait porté Mérouée à ce comble de gloire;
Mais si de nos devins l'oracle n'est point faux,
Sa grandeur doit atteindre aux degrés les plus hauts,
Et de ses successeurs l'empire inébranlable,

Sera

Sera de ſiecle en ſiecle enfin ſi redoutable,
Qu'un jour toute la terre en recevra des loix,
On tremblera du moins au nom de leurs François.
Je l'ai vu dans la paix, je l'ai vu dans la guerre,
Porter par-tout un front de maître de la terre.
J'ai vu plus d'une fois des fieres nations
Déſarmer ſon courroux par leurs ſoumiſſions;
J'ai vu tous les plaiſirs de ſon ame héroïque,
N'avoir rien que d'auguſte & que de magnifique,
Et ſes illuſtres ſoins ouvrir à ſes ſujets
L'école de la guerre au milieu de la paix.
Par ces délaſſements, ſa noble inquiétude,
De ſes juſtes deſſeins faiſoit l'heureux prélude;
Et, ſi j'oſe le dire, il doit nous être doux
Que ce héros les tourne ailleurs que contre nous.
Je l'ai vu tout couvert de poudre & de fumée,
Donner le grand exemple à toute ſon armée;
Semer, par ſes périls, l'effroi de toutes parts;
Bouleverſer les murs d'un ſeul de ſes regards,
Et ſur l'orgueil briſé des plus ſuperbes têtes,
De ſa courſe rapide entaſſer les conquêtes.

CORNEILLE.

Il y a une ſi grande conformité entre ce portrait & celui que les Hiſtoriens & les Poëtes ont fait en tant d'endroits, de Louis XIV, qu'on peut conjecturer que c'eſt indirectement ſon propre portrait que le Poëte a voulu tracer : c'eſt un tour plus délicat & plus noble, qui fait un plus bel effet qu'un éloge direct & perſonnel.

LA MISERE DE L'HOMME.

ODE

Couronnée au jugement des Jeux Floraux, en 1727.

LE néant : juste ciel ! dans quelle affreuse rage
Les extrêmes malheurs peuvent-ils nous jeter !
Le néant d'où je sors, a-t-il quelque avantage
Que mon cœur doive regretter ?
En exécrables vœux l'enfer toujours fertile,
Seul peut en réclamer le ténébreux asyle,
Et j'ose à mon secours l'appeller aujourd'hui.
Suis-je donc devenu le maître de moi-même ?
N'est-il point un auteur suprême,
Dont la puissante main ne me fit que pour lui ?

Oui, Seigneur, & c'est toi : serois-je assez injuste
Pour oser t'imputer mon déplorable sort ?
Ne fis-tu pas Adam à ton image auguste,
Impassible, exempt de la mort ?
Mais, ô funeste fruit de son orgueil rebelle !
Du cruel châtiment qu'éprouva l'infidelle,
Par tes justes décrets, ses fils ont hérité ;
Et coupables déja dans le sein de leur mere,
Traînent de misere en misere,
Des jours orageux, même en leur sérénité.

Le crime originel, imprimé ſur mon être,
A toute la nature inſpire de l'horreur;
Et le jour ennemi ſemble, quand je vais naître,
Me repouſſer avec fureur.
Tels que ces noirs forfaits que d'une bouche impure,
A travers les douleurs d'une juſte torture,
Eſt contraint de vomir le proſcrit forcené:
Dans les pleurs, dans les cris, dans les tranſports de haine,
Qu'excite une cruelle gêne,
Ma mere met au jour ſon fils infortuné.

Je nais; mais ciel! à peine un rayon de lumiere
A mes premiers regards vient-il étinceler,
Qu'auſſi-tôt à grands flots, de ma foible paupiere,
Les pleurs commencent à couler.
Pour mes jours malheureux quels préſages ſiniſtres!
Du céleſte courroux redoutables miniſtres,
Je vois naître avec moi les beſoins & les maux,
Des travaux éternels, d'éternelles alarmes,
Dans le triſte ſéjour des larmes,
Juſques dans mon ſommeil, troubleront mon repos.

Mais, Seigneur, on fait plus que ſervir ta colere,
On ajoute aux fléaux où tu m'as condamné,
Et je ſuis délaiſſé par ma cruelle mere,
Preſqu'auſſi-tôt que je ſuis né:
A mes cris redoublés, fermant ſon ſein impie,
Du dépôt précieux que ta main lui confie,
La barbare, à ſon fruit refuſe les faveurs.
Je ſuce, repouſſé par ſa main criminelle,
Pour être encor plus méchant qu'elle,
Dans un lait étranger, de nouvelles fureurs.

Ce mépriſable corps, formé de ſimple argile,
Sous les infirmités doit toujours chanceler :
Un long temps en conſtruit l'édifice fragile,
Un inſtant le verra crouler.
Pour chercher de ſes maux la ſemence fatale,
L'art veut de ſes reſſorts obſerver le dédale :
Vain eſpoir ! ſes regards ne font que s'égarer.
Homme, confeſſe ici ton ignorance extrême ;
Tu ne te connois pas toi-même,
Et ton avide eſpoir voudroit tout pénétrer.

Ah ! plût à l'éternel qu'à ces ombres épaiſſes,
Dont la ſtupide chair le tient enveloppé,
Pour embraſſer le faux, & flatter mes foibleſſes,
Il ne fût jamais échappé !
Quel fruit en ont tiré mes veilles éternelles ?
Des éclairs impuiſſants, de foibles étincelles,
Dont l'éclat le plus vif me laiſſe dans la nuit,
Et dont le plus ſouvent la clarté m ſongere,
Par plus d'un doute téméraire,
M'amene au précipice à l'inſtant qu'elle luit.

C'eſt lui qui, pour voiler les mortelles diſgraces
Qui ſuivent de l'amour les charmes impoſteurs,
Prothée inſinuant, ſait des riantes Graces
Emprunter les traits ſéducteurs.
Ce perfide ſerpent n'eſt doux, dans ſa naiſſance,
Que parce qu'il lui prête une ombre d'innocence,
Et qu'il répand ſur lui des fleurs à pleine main :
Mais pieges ſuperflus ! hélas ! pour qu'il ſe gliſſe,
C'en eſt aſſez du cœur complice,
Dont le penchant fatal fomente ſon venin.

Oui, ce lâche moteur d'une guerre inteſtine,
Que, tout tyran qu'il eſt, il ſait faire chérir,

Mon cœur, mon cœur lui-même a juré ma ruine:
Puis-je m'empêcher de périr?
Par lui, ſur l'océan des paſſions humaines,
Je flotte à la merci des vagues incertaines,
Dont les gouffres ouverts viennent m'enſevelir;
Et quoiqu'environné de mes propres naufrages,
Les plus effroyables orages
N'offrent rien à mes yeux, qui me faſſe pâlir.

Heureux & trop heureux qu'une fois dans la vie,
Le joug des paſſions devînt moins odieux!
Mais quand des premiers ans la fougue eſt ralentie,
Mes tranſports ſont plus furieux.
L'aveugle ambition vient me ſouffler ſa rage:
Sur le char tout fumant du démon du carnage,
Je vole après l'éclat d'un chimérique rang.
L'impitoyable mort ſans ceſſe m'environne;
Et ſi la gloire me couronne,
Ce n'eſt que de lauriers arroſés de mon ſang.

A mes débiles mains l'âge arrache les armes:
Je ne ſuis dominé que par la ſoif de l'or.
L'inſomnie inquiete, & les vives alarmes
Volent autour de mon tréſor.
L'avarice à mes yeux cache mon opulence,
Et craint que tout ne manque à ma fauſſe indigence,
Lorſque, chargé d'hivers, je vais manquer à tout.
Eſt-ce aſſez? Ses fureurs s'acharnent ſur ma vie,
Et l'inſatiable harpie
De mes aliments même empoiſonne le goût.

De mes plaiſirs paſſés ſalaire légitime,
Je ſens fondre ſur moi tous les fléaux du corps:
L'ennui me ſuit par-tout, le ſouvenir du crime

Me ſuſcite mille remords.
Le ſoleil n'a pour moi qu'une lueur mourante :
Tout me fuit, m'abandonne, & la terre tremblante
Semble ſe dérober ſous mes pas chancelants.
Sous le faix douloureux d'une vieilleſſe extrême,
J'invoque juſqu'à la mort même,
Et maudis mille fois la lenteur de mes ans.

La mort vient ; je la vois.... Dieu ! quel trouble bizarre !
Et quels pleurs inconſtants démentent mes clameurs !
Quand le coup deſiré que ſa faux me prépare,
Va terminer tous mes malheurs.
Mais que dis-je ? Au flambeau de la vérité nue,
Un ſpectacle funeſte épouvante ma vue ;
De mes égarements je vois les cruels fruits :
L'enfer s'ouvre.... Ah ! Seigneur, quel comble de miſere !
Les miracles de ta colere
Dans ce ſéjour d'horreur ſont toujours reproduits.

Ces malheurs ſi cruels, dont j'ai tracé l'image,
Ne ſont point des malheurs aux yeux des vrais chrétiens ;
Savoir domter les uns, des autres faire uſage,
Sont pour eux de ſolides biens.
Sur les pas de leur Dieu, mourant dans les ſupplices,
Ils foulent à leurs pieds les humaines délices ;
Du chemin ſpacieux ils dédaignent les fleurs ;
Et par l'étroit ſentier (a) vont moiſſonner ſans ceſſe
Cette inaltérable alégreſſe
Qu'eſpere le chrétien qui ſeme dans les pleurs.

M. DE VIGUIER DE SEGADENNES.

(a) *Arcta via eſt quæ ducit ad vitam.*

ADAM
APRÈS SON PÉCHÉ.

ÉLÉGIE

Couronnée au jugement des Jeux Floraux, en 1724.

JE l'entends, Dieu m'appelle: Ah! mon ſouverain maître,
Devant ton tribunal oſerai-je paroître?
L'univers n'a-t-il pas quelque antre ténébreux,
Qui puiſſe à tes regards cacher un malheureux?
Tu viens de me créer, & d'abord je t'offenſe;
Une inſigne révolte eſt ma reconnoiſſance.
J'ai ſecoué ton joug; j'ai cru digne de foi
Une orgueilleuſe femme, un ſerpent, plus que toi.
Hélas! avois-je appris de tes autres ouvrages,
A te déshonorer par de pareils outrages?
Dans le vuide des airs, l'aſtre, pere des jours,
L'Euphrate ſur la terre, ont-ils changé leurs cours?
Non, non, ſans te connoître ils te rendent leur culte;
Et c'eſt Adam, c'eſt moi, dont l'audace t'inſulte;
Moi, que d'un vil limon, par ton ſouffle animé,
Pour te faire obéir, tes mains avoient formé;
Moi, dont même le corps devoit de l'empirée,
Immortel comme l'ame, égaler la durée;
Moi... ne me permets pas de compter tes bienfaits,
Seigneur; en les comptant, je parcours mes forfaits;

Si je te devois moins, je ſerois moins coupable :
Plus tu me chériſſois, plus je ſuis puniſſable.
Ah ! venge tes faveurs ; mais déja n'a-t-il pas
Sur moi, ce dieu terrible, appeſanti ſon bras ?
L'anéantiſſement me ſeroit moins funeſte :
Je vis pour éprouver tout le courroux céleſte.
Quel étois-je ? & quel ſuis-je ? A moi-même inconnu,
Adam, ingrat Adam, que ſuis-je devenu ?
Où ſont ces traits divins dont l'auguſte aſſemblage
M'avoit fait du très-haut la plus parfaite image ?
Ne reſſemblois-je à Dieu que pour défigurer
Un portrait que ſes dons m'invitoient à parer ?
Mon péché m'a ravi ma premiere innocence ;
A peine à mes regrets laiſſe-t-il l'eſpérance.
Ma foi ſemble s'éteindre : un nébuleux bandeau,
Souvent de ma raiſon obſcurcit le flambeau.
De remords importuns mon ame déchirée,
Croit preſque qu'aux démons elle eſt déja livrée.
Par tout un bras vengeur me préſente ce fruit
D'où naît, avec effroi, la honte qui me ſuit.
Ma volonté chancele ; & quoique toujours libre,
Elle ne connoît plus ſon premier équilibre.
Mon cœur livre à mon cœur mille horribles combats :
Je m'aime, je me hais, je veux, je ne veux pas.
Pour punir mon orgueil, avec Dieu tout conſpire ;
Du jardin des plaiſirs je perds l'aimable empire ;
Le tout-puiſſant m'en chaſſe ; &, le glaive à la main,
Un ange, de ſa part, m'en ferme le chemin.
Les monſtres irrités, autour de moi rugiſſent ;
Les guérets ſous mes pas d'épines ſe hériſſent.
La ſueur de mon front arroſe mes travaux,
Et je ne me nourris que de pleurs & de maux.

Fruit trompeur ! vaine ſoif d'une vaſte ſcience !
Crédule ambition ! fatale complaiſance !

Que vous vendites cher à ma félicité,
L'impie & fol eſpoir dont vous m'aviez flatté!

Ah! Seigneur, qu'à moi ſeul ſe borne mon ſupplice!
Mais je te prie en vain, ma race eſt mon complice.
Mon crime avec mon ſang, d'âge en âge tranſmis,
De tous mes deſcendants te fait des ennemis.
Satan les a marqués de ſes noirs caracteres;
Et tu les haïras, même au ſein de leurs meres.

Eh quoi! mes chers enfants, enfants infortunés,
Vous êtes donc proſcrits avant que d'être nés;
Et pour comble d'horreur, c'eſt votre pere même,
Qui du ciel ſur vos fronts fait tomber l'anathême:
Je vous ai tous trahis; mais quand chacun de vous
Ne pleure que ſur ſoi, je dois pleurer ſur tous.
Vos forfaits ſont les miens; vos tourments me menacent,
Et les ſiecles futurs dans mon cœur les ramaſſent.
Ah! cache-moi, grand Dieu, cet affreux avenir,
Qui déja par mon ſang commence à me punir.

Mais quoi! mes triſtes yeux, malgré moi, le découvrent;
Et qu'apperçoivent-ils? des ſépulcres qui s'ouvrent,
Le travail, & la guerre, & la peſte, & la faim,
Et des crimes ſans nombre, & des erreurs ſans frein.
Ma déſobéiſſance en déſordres féconde,
En dérangeant mon ame, a dérangé le monde.
De mon funeſte orgueil naîtront tous les malheurs,
Et ſans moi l'univers n'eût point connu les pleurs:
Couleront-ils toujours? Oui, toujours ma diſgrace,
Même au-delà des temps, s'étendra ſur ma race.
Un enfer... ah! Seigneur... mais le ciel outragé,

Eſt-il par l'enfer même encore aſſez vengé ?
Que peuvent tous ces feux ? Me brûler ? La victime
Doit deſcendre du ciel, pour expier mon crime.
Il faut, il faut un Dieu pour appaiſer un Dieu.
Mais que vois-je ? & quel ſang coule juſqu'en ce lieu ?
De ſes flots bienfaiſants le précieux ſalaire,
Viendroit-il déſarmer la céleſte colere ?
Oui, Seigneur, pour Adam tu ſeras immolé.
Ah ! qu'il m'en coûtera pour être conſolé !

Par le P. CLERIC, *Jéſuite.*

LE GRAND SEIGNEUR ET LE VISIR.

FABLE.

UN ſucceſſeur d'Ali... ſon nom n'importe guere,
J'euſſe aimé mieux ſavoir celui de ſon viſir ;
Mais nous n'avons pas à choiſir,
Puiſque l'hiſtoire en fait myſtere.
Ce deſpote roulant je ne ſais quels projets,
S'aviſa de doubler le tribut ordinaire
Qu'on levoit ſur tous ſes ſujets.
L'édit examiné par des gens de finance,
Parut très-ſage, & le divan
Loua l'équité du ſultan.
Le viſir conſterné, garda ſeul le ſilence.
« C'eſt vous, lui dit ſon maître, en élevant la voix ;
» Qui ferez dans l'empire exécuter mes loix :
» Que nul n'en ſoit exempt, que rien ne vous arrête ;
» A me déſobéir, il y va de la tête ».
A quelques jours de là, mandé par le ſultan,

Le miniſtre de ſa hauteſſe
Se fit ſuivre d'un icoglan,
Qui portoit une lourde caiſſe.
D'abord il ſe proſterne aux pieds du grand ſeigneur;
Puis lui dit avec aſſurance:
« J'ai rempli les devoirs que m'a dicté l'honneur;
» Regardez ces garants de mon obéiſſance.
» Il eſt temps qu'à vos yeux luiſe la vérité ».
Par lui-même, à l'inſtant, le voile eſt écarté.
« Dieu! que vois-je? une biere! -- Oui, voilà mon aſyle
» Contre une injuſte volonté.
» Je ne veux point ſurvivre à votre gloire,
» Et je ne puis trahir vos peuples malheureux;
» Je préfere la mort. -- Ami trop généreux!...
» Mon repentir, mes pleurs aſſurent ta victoire:
» J'admire, en rougiſſant, tes ſublimes avis ».
La vertu d'un ſeul homme a ſauvé ſon pays.

M. LE MARQUIS DE X****.

VERS

SUR LA MACHINE DE MARLY.

GRAND Dieu! qu'eſt-ce que je vois?
Que de prodiges à la fois!
Quelle merveilleuſe ſtructure!
Je me trompe, ou l'art envieux
Semble vouloir, en ces beaux lieux,
Le diſputer à la nature.
N'eſt-ce point un enchantement
Qui m'impoſe agréablement?
L'onde s'éleve par étage,

Montant par cent tuyaux divers,
Et se faisant avec courage
Un nouveau chemin dans les airs,
S'empresse d'aller rendre hommage
Au plus grand roi de l'univers.
Ici, du haut d'une éminence,
Je la vois se précipiter,
Puis se répandre & serpenter
Dans ce charmant lieu de plaisance
Où Louis trouve tant d'attraits.
Là, redoublant sa violence,
Elle entre en des conduits secrets,
D'où vers le ciel elle s'élance,
Et contribuant quelquefois
Au plaisir du meilleur des rois,
Elle en fait à toute la France.

Du Cerceau.

LES CONTRADICTIONS
DE L'HOMME.

ODE

Couronnée au jugement des Jeux Floraux, en 1735.

Homme, à tes propres yeux difficile problême,
Non, je ne puis te définir.
Quelles extrêmités, pour t'expliquer toi-même,
Es-tu forcé de réunir!
Mon devoir me condamne au soin de me connoître;

Je ſonde le fond de mon être,
Effrayé du chaos qu'il me laiſſe entrevoir.
Je ne découvre en moi, par mes efforts pénibles,
Qu'un monſtrueux amas d'êtres incompatibles,
Que je vois ſans les concevoir.

Si j'obſerve, attentif, cette vivante argile,
De mon ame étroite priſon,
Quel contraſte étonnant ſa ſtructure fragile
Préſente-t-elle à ma raiſon !
Du choc des éléments, unis pour ſe combattre,
Mon corps, déplorable théatre,
Soutient, prêt à crouler, leur divorce conſtant :
Quand je vois de quels maux cette guerre eſt ſuivie,
Je ne ſuis plus ſurpris des bornes de ma vie ;
Je le ſuis, de vivre un inſtant.

Mais ce ſouffle immortel qui le meut, qui l'anime,
Qui ne peut être diviſé,
Peut-être moins que lui, par un divorce intime,
Eſt-il à lui-même oppoſé.
Que dis-je ? au même ſort mon ame condamnée,
De la diſcorde ſemble née :
Tout eſt guerre & tumulte en ſes prompts mouvements ;
Ciel, ſi tu ne fixois mes doutes téméraires,
Je croirois réunir autant d'ames contraires
Que j'éprouve de ſentiments.

D'attributs oppoſés ſurprenant aſſemblage,
Mon eſprit veut s'approfondir ;
Il s'obſerve, il ſe fuit : de ſon douteux partage,
Doit-il ſe plaindre ou s'applaudir ?
Grand, il s'ouvre une route inconnue au tonnerre ;

Parcourt les cieux, pese la terre,
Sonde de l'univers le myſtere profond :
Petit, lorſqu'il a cru dévoiler la nature,
D'un ver, d'une fourmi la ſubtile ſtructure
L'abat, le paſſe, le confond.

Vif, perçant, il prévoit les effets dans la cauſe,
Lit le ſuccès dans le projet :
Stupide, à mille erreurs l'aveuglement l'expoſe,
Sur le plus vulgaire ſujet.
Sublime, lumineux, téméraire peut-être,
Juſqu'au ſein du ſouverain être,
Il éleve un regard curieux, mais borné.
Tu t'irrites, grand Dieu, de cette audace extrême ;
Eſt-ce pour l'en punir, qu'à s'ignorer lui-même,
Ta juſtice l'a condamné ?

Qu'eſt-ce que la raiſon ? L'organe variable
Des vérités & des erreurs.
Ici, des paſſions adverſaire implacable ;
Là, complice de leurs fureurs.
Ici, pour la vertu ; là, contre ſon empire :
Toujours prête à ſe contredire,
D'un ton fier ou pervers on l'entend décider.
Tous les mortels, des cieux l'ont reçue en partage ;
A peine deux d'entr'eux, par ce noble avantage,
Ont-ils jamais pu s'accorder.

Mais quelle obſcure énigme ! O vous dont le génie,
Des plus ſombres nuits eſt vainqueur,
Prêtez-moi les clartés que le ciel me dénie !
Saurez-vous m'expliquer mon cœur ?
Mon cœur, ce compoſé de penchants, de caprices,
De demi-vertus & de vices,

L'un à l'autre oppoſés, l'un à l'autre enchaînés;
Mon cœur, objet fatal d'une guerre éternelle,
Eſclave & ſouverain des monſtres qu'il recele,
A s'entre-détruire obſtinés.

L'amour, l'ambition, l'avarice, la haine,
Ont ſur lui des droits preſqu'égaux;
Chacun d'eux le diſpute, & ſous ſon joug l'entraîne,
Sans l'arracher à ſes rivaux.
Je le vois à la fois, par un deſtin bizarre,
Tendre, cruel, prodigue, avare,
Fier & bas, téméraire & timide en un jour;
Au ſein de la vertu, criminel par ſurpriſe;
Quelquefois lâche amant d'un objet qu'il mépriſe,
Quelquefois jaloux ſans amour.

Un objet l'a frappé: quels tranſports! quel délire!
Le trouble en ſon ſein s'établit;
L'obſtacle l'aiguillonne, & le refus l'attire:
L'objet, en fuyant, s'embellit.
C'en eſt fait; il l'obtient: à peine il le poſſede,
Qu'aux tranſports le dégoût ſuccede.
Quoi! ſoudain tant d'attraits ont pu s'évanouir!
Fortune, ſon travers rend tes dons inutiles;
Son ſort eſt d'être en proie à ſes deſirs ſtériles,
Ou de poſſéder ſans jouir.

Le vice & la vertu, jaloux de ſa conquête,
Le preſſent; il n'oſe choiſir:
Prêt à céder à l'un, l'autre auſſi-tôt l'arrête,
Par la crainte, ou par le plaiſir.
A-t-il enfin opté, ſon choix ne peut lui rendre
La paix qu'il oſoit en attendre.
Vertueux, quels combats! vicieux, quels remords!

Le penchant, le devoir, tour-à-tour se l'arrachent,
Ou, s'ils ne brisent point les liens qui l'attachent,
Le déchirent par leurs efforts.

Mais le combat finit; d'un trouble salutaire
Enfin il a su s'affranchir:
Le délire vainqueur a contraint à se taire
Ce juge qu'on ne peut fléchir.
Triomphez, passions; qu'enivrés de délices.....
Mais, Dieu! quels renaissants supplices
Dans un torrent de fiel détrempent ses plaisirs!
Viens, brise ses liens, liberté secourable;
Que le calme succede au tourment qui l'accable:
Tous les maux naissent des desirs.

Tu viens; son joug se brise. O bonheur! ô victoire!
Il n'a plus de maître que lui.
Mais, ciel! à peine libre, auroit-il pu le croire?
Il va succomber à l'ennui.
Dans le calme nouveau qui suit son esclavage,
De la mort il trouve l'image;
Il regrette, insensé, jusqu'aux maux qu'il sentit.
A reprendre vos droits sa langueur vous convie,
Desirs; c'est par vous seuls qu'il tenoit à la vie;
Sans vous, le néant l'engloutit.

Revenez, fiers tyrans, lui rendre ses entraves;
Vos tourments même lui sont chers;
Revenez enchaîner le plus vil des esclaves,
Qui ne peut se passer de fers;
Qu'il sente tout le poids de ce joug qu'il adore.
Que vois-je? il en murmure encore.
Avec vous, ni sans vous, ne peut-il être heureux?
Présents, il vous déteste; absents, il vous desire;

Dans vos fers il gémit, ſans vos fers il expire ;
Ciel, fixe ſes bizarres vœux.

O mortel ! c'eſt ainſi qu'une guerre inteſtine
Fait tout ton être & tout ton ſort :
Les pénibles combats où le ciel te deſtine,
N'ont-ils de bornes que ta mort ?
Tu portes dans ton ſein un trop cher adverſaire ;
Toujours à lui-même contraire,
Ne cherches qu'en lui ſeul l'auteur de tous tes maux.
Mais il eſt de ton ſort un arbitre ſuprême,
Qui peut te mettre enfin d'accord avec toi-même ;
En lui ſeul cherche ton repos.

VERS
A LA REINE.

La Reine ayant apperçu une Dame qui écrivoit à M. le Préſident Hénault, Sa Majeſté eut la bonté d'ajouter quelques lignes, au bas deſquelles elle mit ce mot, devinez. *M. le Préſident Hénault y repondit par ces vers :*

CE peu de mots tracés par une main divine,
Me cauſe bien de l'embarras :
C'eſt oſer trop, ſi je devine ;
C'eſt être ingrat, que ne deviner pas.

ISRAEL

TÉMOIN paisible des Plaies dont l'Egypte est frappée.

ODE

Couronnée au Palinod de Caën, en 1734.

LOIN de ces fertiles vallées
Où le Jourdain roule ses eaux,
Jusqu'à quand, tribus exilées,
Serons-nous le jouet des maux?
Et toi, du peuple saint l'asyle,
Grand Dieu, vois-tu d'un œil tranquille
Nos mains aux fers, nos yeux en pleurs?
N'es-tu donc plus qu'un vain refuge,
Et non le Dieu qui voit, qui juge,
Et qui frappe les oppresseurs?

Ainsi, sur ses rives ameres,
Le Nil ouit plus d'une fois
Israël au Dieu de ses peres
Adresser sa plaintive voix.
Viens, disoit-il, & si ta gloire
Doit à ton peuple la victoire,
Roi des rois, rends-nous triomphants.
Si le nom de pere a des charmes,

Pour des orphelins prends les armes ;
Ces orphelins ſont tes enfants.

✣

Crois-tu donc que ton Dieu ſommeille ?
Non, Iſraël, il ne dort pas ;
A tes cris il prête l'oreille,
Il marche, & la mort ſuit ſes pas.
L'éternel vole à ta défenſe,
Un homme armé de ſa puiſſance,
Vient d'être fait le dieu (a) des rois ;
Et la nature aſſujettie,
Éprouvera dans ta ſortie,
Que rien ne réſiſte à ſes loix.

✣

Je le vois, ce vengeur ſévere,
Qui ſonde les reins & les cœurs,
Prendre la coupe de colere,
Dont il enivre les pécheurs.
Dès que ſur eux ſa main laſſée
Du haut du trône l'a verſée,
Le temps de la pitié n'eſt plus.
Mille genres d'affreux ſupplices,
Les livrent avec leurs complices,
A mille regrets ſuperflus.

✣

Déja dans la main de Moyſe
La coupe terrible a paſſé ;
L'Égypte à ce mortel ſoumiſe,
En lui trouve un Dieu courroucé.
Jaloux de ſervir ſa vengeance,
Cent fléaux dans l'obéiſſance,
N'attendent que l'ordre fatal.

(a) *Conſtitui te Deum Pharaonis.*

O miniſtres épouvantables!
O juge! ô tourments redoutables!
Juſte ciel! j'entends le ſignal.

✣

Près de toi, grand Dieu, la pouſſiere
Peut-elle encore avoir accès?
Attends, hélas! de ta colere
Suſpends les tragiques effets.
A l'aſpect de ce noir orage,
Si Pharaon pleuroit ſa rage
Et ſon aveugle impiété,
Ses pleurs.... mais non, le frénétique,
Des rocs de la brûlante Afrique
Surpaſſe encor la dureté.

✣

Le Nil frappé, ſoudain ſe change,
Un ſang infect comble ſes bords;
Le fleuve effrayé, ſur la fange
Voit par milliers ſes hôtes morts.
Quels eſcadrons couvrent la terre!
De vils inſectes font la guerre
Au rival du Dieu des combats.
Il craint leurs épaiſſes cohortes:
C'eſt Dieu ſeul qui les rend ſi fortes,
C'eſt ce Dieu ſeul qu'il ne craint pas.

✣

Cieux trop bravés, ſur ce rebelle
Déchargez des coups plus puiſſants;
Tonnez, frappez: peſte cruelle,
De troupeaux dépeuple ſes champs:
Ulceres, foudres, grêle, orages,
Venez ſignaler vos ravages:
Soleil, retire ton flambeau:
Anges, volez; aux yeux des peres,

Faites paſſer du ſein des meres,
Leurs premiers nés dans le tombeau.

C'en eſt fait; l'Égypte éplorée
N'eſt plus qu'un théatre d'horreurs.
Geſſen, plus heureuſe contrée,
Eſt à l'abri de ces fureurs.
Conſolé par tes vaines larmes,
Tyran, Jacob voit ſans alarmes
Pleuvoir tant de fléaux divers.
Un Dieu rend Jacob intrépide,
Et fait, par le glaive homicide,
Dans ta chûte tomber ſes fers.

M. JANNART, *de l'Oratoire.*

MADRIGAL
AU ROI.

C'EST trop verſer de ſang ſur la terre & ſur l'onde,
Pour ton propre intérêt, tu le dois épargner;
Grand Roi, ſur qui veux-tu régner,
Si ton bras dépeuple le monde?
Ces ligueurs que ta rage a rendus ſi jaloux,
N'ont que trop reſſenti l'éclat de ton courroux;
N'acheve pas de les détruire:
S'il eſt vrai que le ciel, qui bénit tes projets,
De ce vaſte univers te réſerve l'empire,
Perdre tes ennemis, c'eſt perdre tes ſujets.

JEPHTÉ.

POEME

Couronné au jugement des Jeux Floraux, en 1727.

L'INFIDELE Israël, multipliant ses crimes,
A des dieux étrangers prodiguoit les victimes:
Dieu voit son propre peuple élevé contre lui;
Il retire la main qui lui servoit d'appui;
Et bientôt, par le fer du superbe Ammonite,
La race de Jacob alloit être proscrite.

Protecteur d'Abraham, laissez-vous attendrir:
Nos tyrans sont vainqueurs, & Sion va périr.

Ainsi parle Israël; ses cris se font entendre.
Le Seigneur est touché des pleurs qu'il voit répandre;
Sa colere s'appaise, & déja sa bonté,
Pour délivrer son peuple, a fait choix de Jephté.
Sa main répand sur lui l'esprit d'intelligence,
Et confie à son bras le soin de sa vengeance.
Il se leve, & frappé des malheurs d'Israël:
« Dieu, dit-il, qui jadis, au camp de Jesraël,
» Du fier Amalécite anéantis la gloire,
» Et devant Gédéon fis marcher la victoire,
» Permets, Dieu tout-puissant, que cette foible main,
» Contre tes ennemis ne s'arme pas en vain;
» Et s'il faut, par le sang des plus cheres victimes

» Appaiſer ta colere & racheter nos crimes,
» Que le premier mortel, qui, prés de ces remparts (a),
» De Jephté triomphant frappera les regards,
» Soit pour tout Iſraël offert en ſacrifice,
» Et que ſon ſang verſé ſuffiſe à ta juſtice ».

A ces mots il s'avance, & le ciel le conduit;
Le ſoldat, à ſa voix, ſe raſſemble à grand bruit.
L'Ammonite, frappé de terreur & de crainte,
Tombe au nouvel aſpect de la nation ſainte;
Et des Hébreux vengés, le chef comblé d'honneur,
Retourne, & vient payer ce qu'il doit au Seigneur.
Juſques dans Galaad, mille chants de victoire,
Du nouveau conquérant vont annoncer la gloire;
Le peuple, béniſſant l'arbitre des combats,
Vers ſon libérateur précipite ſes pas.
Tout s'empreſſe, & déja, traverſant les campagnes,
Une jeune beauté devançoit ſes compagnes;
Sa courſe répondoit aux tranſports de ſon cœur;
Elle approche; ſes traits étonnent le vainqueur:
C'étoit ſa fille; ô ciel! ô diſgrace imprévue!
Il la voit, il pâlit, il détourne la vue,
Il veut ſe dérober à ſes embraſſements,
Et le ciel retentit de ſes gémiſſements.
« Malheureux! qu'ai-je fait? ô mon ſang! ô ma fille!
» Unique & tendre eſpoir de ma triſte famille,
» Pourquoi viens-tu chercher un pere infortuné,
» Qui t'arrache aujourd'hui le jour qu'il t'a donné?
» Du plus affreux revers ſa victoire eſt ſuivie;
» Son triomphe cruel va te coûter la vie;
» Ta tendreſſe pour moi détermine ton ſort:
» Ma fille, ton amour te conduit à la mort.

(a) Galaad.

» A la mort.... Ah! Seigneur, qu'ai-je osé te promettre?
» Ta justice, grand Dieu, voudroit-elle permettre
» Que Jephté, banniſſant tout ſentiment humain,
» Dans le ſang de ſa fille osât tremper ſa main?
» Eſt-ce par tes forfaits qu'on fléchit ta colere?
» Et les vœux criminels ſont-ils sûrs de te plaire?
» Non, non, l'arrêt fatal eſt en vain prononcé,
» Un ſang ſi précieux ne ſera point verſé.
» C'eſt à moi d'expier ma promeſſe cruelle.
» Grand Dieu, reçois le mien, qui va couler pour elle.
» Allons d'un vœu coupable enſevelir l'horreur.

Sa fille, à ces diſcours, frémit de ſa fureur.
Quel ſpectacle à ſes yeux! tremblante, elle s'écrie:
« Ah! mon pere; ah! Seigneur; vivez pour la patrie:
» Iſraël de vous ſeul eſpere ſon ſecours....
» Pourquoi trahir le ciel qui protege vos jours?
» Sa volonté ſuprême exige une autre offrande.
» Ce n'eſt pas votre ſang, c'eſt le mien qu'il demande.
» Balancez-vous ainſi, quand il s'eſt expliqué?
» Frappez, frappez le ſein qui vous eſt indiqué.
» Trop heureux qu'à ce prix ſa colere s'appaiſe!
» Qu'au fond de votre cœur la nature ſe taiſe;
» Que votre piété, fidelle à ſon devoir,
» N'épargne point un ſang qu'il veut bien recevoir.
» Le Seigneur prétendoit éprouver votre zele:
» Un enfant d'Abraham eſt-il un fils rebelle?
» Se peut-il que Jephté, lâchement abattu,
» Héritier de ſa foi, démente ſa vertu?
» Ah! mon pere, il faiſoit ce que vous n'oſez faire:
» Aux ordres du Seigneur il alloit ſatisfaire....
» Mes jours ſont-ils plus chers que les jours de ſon fils?
» Non, Seigneur; mais, hélas! mon pere eſt moins ſoumis;

» Il

» Il craint de ſe tromper au choix de la victime ;
» Pardonne, ſi, flatté d'un eſpoir légitime,
» Il ne peut renoncer à l'auguſte faveur
» De voir ſon ſang un jour enfanter ſon ſauveur.
» J'eſpérois, comme lui, cette faveur inſigne ;
» Mais, en me condamnant, tu m'en juges indigne :
» Je ne murmure point contre ta volonté ;
» Et j'accepte l'arrêt que tu nous as dicté ».
Elle dit : & tournant ſes pas vers les montagnes,
Les filles d'Iſraël, ſes fidelles compagnes,
La ſuivent, en mêlant leurs ſoupirs à ſes pleurs.
Là, deux mois expirés à pleurer ſes malheurs,
Galaad reverra la victime promiſe,
Préſenter à l'autel une tête ſoumiſe.

M. TRIQUOYS, *d'Orléans.*

VERS

A chanter ſur la Vertu.

O VERTU charmante !
Votre empire eſt doux ;
Avec vous, tout nous contente ;
On n'eſt point heureux ſans vous.
O vertu, &c.

La grandeur brillante,
Qui fait tant de bruit,
N'a rien qui nous tente ;
Le repos la fuit.
Malheureux qui la ſuit !
Fortune volage,

Laissez-nous en paix ;
Vous ne donnez jamais
Qu'un pompeux esclavage ;
Tous vos biens n'ont que de faux attraits....
La vertu couronne
Ses amants constants :
Heureux qui lui donne
Ses soins & son temps !
Ses vœux seront contents.
Fortune volage, &c.

ÉPIGRAMME.

CE Carme (*a*) si couru, ce célebre orateur,
Si digne, que la cour & l'admire & le loue,
Prêchoit aux Théatins l'autre jour par faveur ;
Et pour jouir de la douceur
De voir & d'écouter ce nouveau Bourdaloue,
Il falloit d'un billet être l'heureux porteur.
Certain Gascon, peu fait à cet usage,
Et dans Paris débarqué depuis peu,
Voit la foule, la suit : on l'arrête au passage.
Un Suisse, à l'air brutal, au ton brusque & sauvage,
Lui crie : On n'entre point sans billet dans ce lieu.
Sans billet, reprit l'autre ? Ah ! quelle est ma mépriſe !
J'en demande pardon à Dieu,
J'ai pris ceci pour une église.

M. LE FRANÇOIS, *ancien Officier de Cavalerie.*

(*a*) Le P. Elysée. Aventure arrivée en 1760.

LA LOI DE DIEU.

OU

LE DÉCALOGUE.

POEME.

GRAND Dieu, j'oſe chanter cette auguſte journée,
Où ta loi redoutable, aux mortels fut donnée;
Puiſſé-je, au bruit pompeux de mes accents vainqueurs,
D'un ſaint amour pour elle enflammer tous les cœurs!

L'homme, de l'éternel image vive & pure,
N'obéiſſoit d'abord qu'à la ſimple nature;
Heureux, ſi, maîtriſant ſes coupables deſirs,
Toujours de ſes devoirs il eût fait ſes plaiſirs!
Mais bientôt ſe livrant à mille fauſſes joies,
Vil eſclave des ſens, il corrompit ſes voies;
Et pour comble d'horreurs, en tout temps, en tout lieu,
Des bienfaits de Dieu même, il uſa contre Dieu.
C'eſt alors que touché de le voir ſi rebelle,
Dieu ſentit dans le cœur une douleur mortelle.
Quoi! devois-je, dit-il, pour prix de mon amour,
De l'avoir ſu créer, me repentir un jour!
Le traître! ah! c'en eſt trop; qu'il meure, qu'il périſſe!
Tonnons, frappons, ainſi l'ordonne ma juſtice.
Mais non, malgré l'excès de ſon iniquité,
Jetons ſur lui plutôt un regard de bonté.
Qu'il vive; & puiſqu'il a de ſon ame infidelle
Banni cette loi ſainte, immuable, éternelle,

Cette loi que mon doigt a pris soin d'y graver,
Cette loi qu'à jamais il eût dû conserver,
Gravons-la maintenant sur la pierre solide;
Qu'elle soit le flambeau dont la clarté le guide;
Et que s'il l'ose enfreindre après de tels bienfaits,
Rien ne puisse à mes yeux excuser ses forfaits.

Il dit; à ce discours une joie inconnue,
Sur toute la nature est soudain répandue:
L'enfer seul pousse au loin de longs mugissements,
La terre s'en émeut jusqu'en ses fondements.
Il abaisse les cieux tremblants à sa parole,
Sur les ailes des vents il se soutient, il vole;
Et rassemblant son peuple autour de Sinaï,
C'est de là qu'il commande, & veut être obéi.

Déja de toutes parts la montagne enflammée,
Vomit à gros bouillons une épaisse fumée;
Le bruit de la trompette éclate dans les airs,
Les feux étincelants, la foudre, les éclairs,
Ministres redoutés de sa toute-puissance,
Du Dieu maître des dieux, annoncent la présence.
Viens, Israël, écoute, & connois le Seigneur:
« C'est moi, dit le très-haut, de qui le bras vengeur,
» Au triste Égyptien rendant peines pour peines,
» A de ta servitude enfin brisé les chaînes.
» Engagé désormais sous mon empire heureux,
» Tu n'offriras qu'à moi ton encens & tes vœux.
» Garde-toi d'adorer ces frivoles images,
» De la main des mortels ridicules ouvrages,
» Dont la bouche est muette, & dont l'œil impuissant
» Ne sauroit voir du jour l'éclat éblouissant.
» Que ta langue jamais, indignement parjure,
» Par mon auguste nom n'affirme une imposture.

» En redoublant ton zele, en ceſſant tes travaux,
» Songe à ſanctifier le jour de mon repos.
» Si tu veux ſur la terre, où ma bonté te laiſſe,
» Couler toute ta vie au ſein de l'alégreſſe,
» Pour ceux dont tu la tiens, fais briller tour-à-tour,
» Le plus profond reſpect, & le plus tendre amour.
» Meurs toi-même plutôt, vainqueur de ta colere,
» Que de fouiller tes mains dans le ſang de ton frere.
» D'une impudique flamme éteins juſqu'au ſoupçon;
» Ennemi du larcin, frémis à ſon ſeul nom.
» L'honneur eſt du prochain le plus bel appanage,
» N'en ternis point l'éclat par un faux témoignage;
» Et pour les biens divers qu'il étale à tes yeux,
» Ne te permets pas même un deſir envieux ».

Ainſi, montrant l'enfer, ſéjour de ſes vengeances,
Au haut du firmament plaçant les récompenſes,
L'arbitre ſouverain des peuples & des rois,
A l'univers ſurpris fit entendre ſa voix.

Toi donc, à cette voix dont le ſon te réveille,
Ouvre à la fois, mortel, ton cœur & ton oreille;
Né dans la liberté, maître de ton deſtin,
Sur l'onde ou ſur le feu tu peux porter la main.
Mais ſi la loi de Dieu n'éclaircit tous tes doutes,
Si tu marches ailleurs que dans ſes ſaintes routes,
Perfide contempteur du bien qu'elle preſcrit,
Si tu livres ton ame au mal qu'elle interdit,
Tremble, le jour approche, où, loin de tout refuge,
Elle doit être, ingrat, ton témoin & ton juge.
Les cieux s'écrouleront, la terre périra,
La parole d'un Dieu jamais ne paſſera.

M. l'Abbé Portes, *Chanoine de l'Égliſe Cathédrale de Laon.*

LE MONARQUE.

ODE
AUX ROIS.

DANS la gloire qui l'environne,
Le ſouverain maître des cieux
Voit les ſaints au pied de ſon trône,
Baiſſer un front reſpectueux;
Et pleins de ſa grandeur ſuprême,
Goûter en paix, dans ſon ſein même,
Des plaiſirs toujours renaiſſants;
Mais quand il s'arme de la foudre,
L'olympe prêt à ſe diſſoudre,
S'ébranle ſur ſes fondements.

Dans leur grandeur éblouiſſante,
Tels les arbitres des humains,
De la terre, à leurs pieds tremblante,
Reglent, à leur gré, les deſtins;
Ils font d'un ſeul regard propice,
Naître la paix & la juſtice,
L'abondance & les arts divers;
Mais de leur implacable haine
S'allume la guerre inhumaine
Qui ravage tout l'univers.

Voulez-vous, maîtres de la terre;
Fixer parmi nous le bonheur;

Ou bien, par des coups de tonnerre,
Faire éclater votre grandeur?
Des vertus compagne fidelle,
La paix ſourit & nous appelle
A d'innocentes voluptés;
Et la guerre, ſource de crimes,
Déſignant déja ſes victimes,
S'excite à mille cruautés.

Mais quoi! de nos triſtes alarmes
Voulez-vous être les auteurs?
Le ſceptre auroit-il moins de charmes,
S'il n'étoit arroſé de pleurs?
Pour ſignaler votre courage,
Faut-il que vous formiez l'orage
Qui doit troubler nos jours ſereins?
Images de l'être ſuprême,
Vous ne portez le diadême
Que pour le bonheur des humains.

Voyez l'impitoyable audace
D'un tyran dégouttant de ſang;
La mort autour de lui menace
Quiconque approche de ſon rang:
Dans ce palais inacceſſible,
Où ſon cœur, toujours inſenſible,
S'exerce à de noirs attentats,
Qu'eſt-il? l'effroi de la nature,
Un foudre dans la nue obſcure,
Qui tonne avec plus de fracas.

De ce fier tyran qu'on abhorre,
Déteſtez l'aveugle fureur:
C'eſt par les arts qu'il fait éclore,

Qu'un roi ſignale ſa grandeur.
Si par la ſageſſe féconde,
Les talents éclairent le monde;
Si l'erreur fuit devant mes pas,
Avec Dieu, dont il eſt l'image,
Il partagera notre hommage,
Et ſera le dieu d'ici-bas.

❁

Tel eſt le pere de la France:
Des arts il eſt le protecteur;
La religion, la ſcience,
Par lui triomphent de l'erreur:
Ennemi du bas artifice,
Par ſa bonté, par ſa juſtice.
De ſon ſiecle il eſt le Titus;
Héros, même dans ſa diſgrace,
Lorſque le ſort change de face,
Il ne change que de vertus.

❁

Imitez-le, rois magnanimes,
Vous mériterez des autels.
Oui, c'eſt par des vertus ſublimes
Qu'il faut régner ſur les mortels.
Croyez-vous que l'être ſuprême
Ait voulu, par le diadême,
Illuſtrer votre oiſiveté?
Avec les deſtins de la terre,
Il vous confia ſon tonnerre,
Et le glaive de l'équité.

❁

Mais, ſi l'adulateur réveille
Votre imprudente vanité;
Si l'injuſtice vous conſeille,
A la place de l'équité,

Votre chûte ſera terrible :
Princes, ſa fureur invincible
Vous accablera de ſes traits ;
Vos grandeurs ſeront renverſées,
Et vos cités bouleverſées
Ne compteront que vos forfaits.

Du haut de la voûte éternelle,
Dieu commande à votre valeur ;
Il exige que votre zele
N'éclate que pour ſa grandeur :
C'eſt lui qui vous couvre de gloire ;
Seul arbitre de la victoire,
De votre trône il eſt l'appui ;
Mais il peut vous réduire en poudre ;
Il vous approche de la foudre,
En vous élevant juſqu'à lui.

Et vous, reſpectez leur puiſſance,
Peuples ; ils reglent vos deſtins :
Dieu ſeul eſt dans l'indépendance ;
Au monde il faut des ſouverains.
Par quelles diſcordes civiles,
Vos paſſions, au ſein des villes,
Feroient éclater leur fureur,
Si les princes, dieux tutélaires,
Armés de foudres ſalutaires,
Ne portoient l'effroi dans vos cœurs.

Fuſſent-ils des tyrans, des traîtres,
C'eſt à vous de leur obéir.
Celui qui vous donne des maîtres,
A ſeul le droit de les punir.
Eſt-ce à vous, pouſſiere orgueilleuſe,

D'aller, d'une main furieuſe,
Dans leur ſang laver les forfaits?
Dans eux, adorez en ſilence
Dieu, qui ſignale ſa vengeance,
Ou qui vous comble de bienfaits.

✠

Et vous, François, quel tendre hommage
Devez-vous au meilleur des rois!
Vous le ſavez, il regne en ſage;
Ses vertus ſont aimer ſes loix.
Il encourage l'induſtrie,
Il veut qu'au bien de la patrie
Vous dirigiez tous vos projets:
Il ne ſe ſert de ſa puiſſance
Que pour la gloire de la France,
Et le bonheur de ſes ſujets.

M. PAPON, *de l'Oratoire.*

STANCES

SUR LA SENSIBILITÉ.

DU temps, qui détruit tout, éprouvant le ravage,
Ma mémoire impuiſſante & s'altere & tarit:
Ce n'eſt plus cette eau pure où le paſſé ſurnage,
C'eſt un abyme où tout périt.

Eh! que m'importe à moi, que ſoudain éclipſée,
Ma raiſon s'évapore & ne ſoit preſque plus?
Je ſonge, pour calmer des regrets ſuperflus,
Que des débris de ma penſée
Mes ſentiments ſe ſont accrus.

Des plaiſirs les plus doux ſource vive & féconde,
Tendre pitié, ſans toi, que ſerois-je ici-bas?
Un mortel égaré dans une nuit profonde,
Inſenſible à la vie, inſenſible au trépas.

C'eſt par toi que je tiens à ce vaſte hémiſphere;
Ta main ſeule a formé ces innombrables nœuds;
Nœuds puiſſants, que mon cœur révere,
Vous m'uniſſez à tous les malheureux.

Malheur au mortel né ſauvage,
Qui, revêtu d'un triple airain,
Ne redoutant que ſon propre naufrage,
Aux maux de ſon ſemblable oppoſe un front ſerein!
Il reſſemble à ces mers tranquilles
Où l'immobilité des flots
Confond l'art, & rend inutiles
Les manœuvres des matelots.
O vous, qui du tableau de nos triſtes diſgraces
Détournez ſans pitié vos regards effrayés,
Favoris de Plutus, ames lâches & baſſes,
A quel Dieu vous ſacrifiez!
Vous cherchez le plaiſir; il n'eſt que ſur les traces
Du malheureux que vous fuyez.

LE COUCOU ET L'HIRONDELLE.

MAITRE coucou rencontre une hirondelle
Qui revenoit des royaumes lointains,
-- Eh! vous voilà, voyageuſe éternelle?
Arrêtez, dites-moi quelque bonne nouvelle,
Apprenez-moi des faits certains.
J'ai des amis par-tout, car par-tout j'ai ſu plaire:

Répondez-moi, ma très-chere commere,
Vous avez vu bien des pays nouveaux ;
Dites, ſous un autre hémiſphere,
Parle-t-on beaucoup des oiſeaux ?
La voix du roſſignol eſt-elle auſſi brillante
Parmi les peuples du Japon,
Que parmi nous ? Oh ! je croirois que non.
-- Pardonnez-moi ; tout de même elle enchante ;
Il eſt toujours le héraut du printemps,
L'ame de nos riants bocages,
Le chantre ailé, dont les accents
Plaiſent le mieux ſous les ſombres feuillages.
-- Et la fauvette ? -- Elle a ſon prix :
Sa gorge noire, & ſon gentil corſage
Lui font un grand nombre d'amis ;
On chérit encor ſon ramage.
-- Et moi, qu'en dit-on ? -- Vous ? on n'en dit rien du tout ;
Jamais ſur vous le moindre mot ne ſonne.
-- Ah ! les ingrats ; ils me pouſſent à bout :
Eh bien ! je parlerai toujours de ma perſonne.

Ainſi ſe venge un faquin orgueilleux ;
Comme un coucou, ſans ceſſe égoïſte ennuyeux.

M. BARBE, *Prêtre de la Doctrine chrétienne.*

MADRIGAL

Pour un jeune homme qui répondoit dans un Exercice ſur les Satyres de Boileau.

Boileau reçut du ciel un penchant pour médire;
Il n'eſt point de travers qu'il n'ait oſé jouer;
Mais quel que ſoit ſon goût pour la ſatyre,
Il ſeroit, comme moi, contraint de vous louer.

La Serre.

INSCRIPTION

Pour le Portrait de M. de Maupertuis.

Ce globe mal connu, qu'il a ſu meſurer,
Devient un monument où ſa gloire ſe fonde:
Son ſort eſt de fixer la figure du monde,
De lui plaire & de l'éclairer.

Voltaire.

M. de Voltaire a dit du même Phyſicien:

Apôtre de Newton, digne appui d'un tel maître,
Né pour la vérité, viens la faire connoître.

MADRIGAL

A Mme LA COMTESSE

DE CHATEAUVIEUX,

En lui envoyant des Vers de M. Dulard.

VOICI les vers de notre ami Dulard :
Naïf avec décence, aimable sans parure,
Et, comme vous, brillant sans fard,
Il ne doit ses attraits qu'à la belle nature :
Interprete du sentiment,
Il est si délicat, si décent & si tendre,
Qu'en lisant ses écrits, pleins d'un sage enjoûment,
Je croyois presque vous entendre.

LA SERRE.

STANCES

SUR LE COMIQUE LARMOYANT.

QUEL est ce poëme fantasque,
Dont le mélange mal-adroit
Tient du tragique le plus flasque,
Et du comique le plus froid ?
C'est toi, bâtarde comédie,
Avorton de la tragédie,
Qu'on voit triompher aujourd'hui ;

Toi, dont le larmoyant comique
N'a pris du larmoyant tragique
Que le ton pleureur & l'ennui.

Ni la chaleur, ni l'élégance,
Ni les mœurs, ni les paſſions,
Ne rachetent l'extravagance
De ces folles créations.
Un nom caché dans la naiſſance,
Quelque froide reconnoiſſance,
Voilà leur éternel refrain.
De cette comédie étrange,
Les plans ſemblent faits par La Grange;
Les vers, par l'abbé Pellegrin.

Des caracteres romaneſques,
Des incidents miraculeux,
Des vertus toujours giganteſques,
Un fond d'intrigue fabuleux,
Un intérêt foible & pénible,
Qui ſort d'un roman impoſſible:
Que peignent ces triſtes paſtels?
Moliere connoiſſoit les hommes;
Il nous a peints tels que nous ſommes;
Ses tableaux ſeront immortels.

Révérend pere La Chauſſée,
Prédicateur du ſaint vallon,
Porte ta morale glacée
Loin des neuf ſœurs & d'Apollon:
Ne crois pas, Cotin dramatique,
A la muſe du vrai comique,
Devoir tes paſſagers ſuccès;
Non; la véritable Thalie

S'endormit à chaque homélie
Que tu fis prêcher aux François.
PIRON.

Ces vers, qui choquerent M. de la Chaussée, l'engagerent à employer son crédit pour faire fermer la porte de l'Académie à M. Piron.

LA X.

SUR l'appui du monde
Que faut-il qu'on fonde
D'espoir ?
Cette mer profonde
En débris féconde,
Au matin fait voir
Le calme sur l'onde,
Et l'orage y gronde
Le soir.
La grandeur humaine
Est une ombre vaine
Qui fuit :
Une ame mondaine,
A perte d'haleine
La fuit ;
Et pour cette reine
Trop souvent se gêne
Sans fruit.

TRADUCTION
DES VERS

Mis au bas du Portrait de Cromwel, qu'il envoya à la Reine Chriſtine.

LES armes à la main, j'ai défendu les loix ;
De mes concitoyens j'ai vengé la querelle:
Regardez, ſans frémir, cette image cruelle;
Mon front n'eſt pas toujours l'épouvante des rois.

En tibi ſubmittit frontem reverentior umbra ;
Non ſunt hi vultus regibus uſque truces.

LA TAUPE
ET SA MERE.
FABLE.

J'AI lu dans un auteur, (cet auteur eſt Anglois,
Par là, peu diſeur de ſornettes)
Qu'une taupe, après maints eſſais
Tentés, éprouvés ſans ſuccès,
Pour prolonger ſa vue, eut recours aux lunettes.
Quoi! des lunettes ſur ſon nez!
Vous nous croyez donc bien bornés,
Bien dupes.... car enfin, comment les eût-on faites?
Comment? Meſſieurs, je ne ſais point:

Elle en avoit, c'eſt là le point.
Si bien, qu'elle fut à ſa mere
Les montrer d'un air triomphant.
Toute la taupinée admiroit l'inſtrument.
La vieille fit tout le contraire ;
Elle lui dit : Va, mon enfant,
Ce meuble n'eſt pas notre affaire :
L'homme s'en trouve bien ; mais avons-nous ſes yeux ?
Pour une taupe, elle parloit au mieux.

Des préceptes voilà l'image ;
Les appliquer à tout, c'eſt en manquer l'uſage.

ODE
AU ROI,
Sur la naiſſance de M. le Dauphin.

MONARQUE à toi ſeul comparable,
Qui voudroit de tes doux tranſports
Exprimer l'excès incroyable,
Feroit d'inutiles efforts.
Seul tu ſais de quel heur le ciel te favoriſe ;
Un mortel comme moi ne le conçoit pas bien :
Cette joie eſt trop vaſte, & pour être compriſe,
Elle demande un cœur auſſi grand que le tien.

Ce fils, auſſi beau que ſa mere,
Et que l'on prendroit pour l'Amour,
Sera vaillant comme ſon pere,
Et pour Mars ſera pris un jour.

Cet aimable ſujet de toutes nos tendreſſes,
Deviendra la terreur des plus vaillants guerriers;
Et ces petites mains qui te font des careſſes,
Renverſeront l'orgueil des tyrans les plus fiers.

De tant d'heureuſes deſtinées
Le cours illuſtre & glorieux
N'attend plus qu'après les années,
Et ſe lit déja dans ſes yeux.
Déja l'on voit en lui ces marques éclatantes
Dont le ciel ennoblit le front des ſouverains;
Et qui, dès leur berceau, viſibles & brillantes,
Séparent les héros du reſte des humains.

Bellonne de ſang affamé,
Avant qu'il eût reçu le jour,
Par la voix de la renommée,
Nous menaçoit d'un prompt retour:
Déja de toutes parts ſes couleuvres errantes
Répandoient un venin prêt de tout embraſer,
Et portoient dans les cœurs leurs bleſſures cuiſantes,
Quand ton fils, en naiſſant, a ſu les écraſer.

Tel autrefois le jeune Alcide
Étouffa deux affreux ſerpents,
Qu'il vit d'un regard intrépide,
Autour de ſon berceau rampants.
Les monſtres étranglés par la main enfantine
De ce fameux héros iſſu du ſang des dieux,
Furent en même temps, & de ſon origine,
Et de ſes grands travaux les ſignes glorieux.

Ainſi, c'eſt en vain que tes armes
Iroient lui gagner des états;

Il trouvera bien plus de charmes
A ne les devoir qu'à son bras :
Oui, quelque grand que soit ce fertile héritage ;
Qu'en ces jours fortunés tes soins font refleurir,
Son cœur ambitieux aimera davantage
Ceux que tu lui voudras laisser à conquérir.

❁

Quand ce jeune foudre de guerre,
Sur les traces de Godefroi,
Ira dans l'infidelle terre
Porter le carnage & l'effroi ;
Que tu seras content d'ouir la renommée,
Qui viendra te parler de ses faits glorieux (*a*),
Et de voir sa valeur, par l'exemple animée,
Égaler les exploits de tous ses grands aïeux !

❁

La noble & sainte Palestine,
Après tant de tourments soufferts,
Sous le tyran qui la domine,
Verra par lui rompre ses fers.
Sur les brûlants sablons des plaines Idumées,
Cent bachas tomberont par ses vaillants efforts ;
Et n'auront assemblé tant de grandes armées,
Que pour croître (*b*) sa gloire, & le nombre des morts.

❁

Au creux de sa grotte profonde,
Le Jourdain mollement couché,
Appercevant rougir son onde,

(*a*) Ce mot répété jusqu'à trois fois en rime dans une ode aussi courte, est une petite négligence que nos bons poëtes d'aujourd'hui voudroient éviter.

(*b*) *Croître* pour *augmenter*, n'a plus de régime depuis longtemps.

Du ſang tout autour épanché,
Montera ſur ſes bords, & des troupes craintives
Contemplant le carnage, & ton fils au milieu,
Croira voir Joſué, qui, ſur ces mêmes rives,
Revient exterminer les ennemis de Dieu.

✣

En vain la ſuperbe Byſance,
De mille bataillons épars
Aura couvert, pour ſa défenſe,
Le vaſte tour de ſes remparts,
Par le paſſage affreux des brêches attaquées,
Il ira, plein d'ardeur, les ſoumettre à ſes loix;
Et ſur l'orgueilleux front de toutes les moſquées,
Le croiſſant abattu fera place à la croix.

✣

Alors ſe verront éclaircies,
Par ces fameux événements,
Les infaillibles prophéties
De la chûte des Ottomans.
Alors un nouvel aſtre, éclatant de lumiere,
Tiendra ſur ſon grand cours tous les yeux arrêtés;
Et des bords du couchant commençant ſa carriere,
De l'aſtre de la nuit éteindra les clartés.

PERRAULT.

LA FOUDRE.

ODE.

D'ou vient cet aſſemblage horrible
D'obſcurité, de vents, d'éclairs?
Quel trouble regne dans les airs?
Que m'annonce ce bruit terrible?

Tyſiphone aux brûlants cheveux,
Avec ſes redoutables feux
A-t-elle embraſé ce nuage?
Dieu du jour, ainſi qu'autrefois,
Vos courſiers écumants de rage,
D'un mortel ſuivroient-ils les loix?

Miniſtre du dieu des tempêtes,
Foudre meurtriere, c'eſt toi
Que j'entends & que j'apperçoi,
Prête d'éclater ſur nos têtes.
Fille des mouvements jaloux
De deux éléments en courroux,
Tu romps déja ta forte digue.
Ces ſillons de feu, ces horreurs
Qu'aſſemble une funeſte ligue,
Sont le ſignal de tes fureurs.

Rempli d'une force inconnue,
Spectateur d'un hideux fracas,
Perçant le ſéjour des frimas,
Je vole au deſſus de la nue:
Je les vois, ces deux fiers rivaux,
Se livrer de rudes aſſauts,
Dont mugit la voûte azurée.
Dieux! avec quel choc & quel bruit
S'échappe une flamme enſoufrée,
Du ſein d'une éternelle nuit!

Flamme ſubtile & pénétrante,
Tourbillon, nuage fumant;
A ton affreux mugiſſement,
La terre s'émeut, s'épouvante.
Tout frémit, un effroi ſoudain

Se répand ſur le front d'airain
Du monarque du noir Cocyte.
Neptune, preſſant ſes chevaux,
Plein de la frayeur qui l'agite,
Cherche un aſyle au fond des eaux.

Ce nourriſſon des Euménides,
Artiſan d'un projet fatal,
L'orgueil, par ſon ſouffle infernal,
Excita tes traits homicides.
Oui, c'eſt ce monſtre qui jadis
Arma ces mortels trop hardis,
Que vit tomber la Theſſalie;
Et de qui la rébellion,
Par une éclatante folie,
Fit voir Oſſa ſur Pélion.

Si la prudence ne l'anime,
Que peut la fougueuſe valeur?
D'une capricieuſe ardeur,
Elle eſt la ſuperbe victime.
Déja ces Titans inſenſés,
Du haut de leurs monts entaſſés,
Voyoient le ciel comme leur proie;
Quand, d'un effort impétueux,
Le carreau s'élance, & foudroie
Ces coloſſes préſomptueux.

O trois fois heureux le bel âge,
Où ſur les charmes trop puiſſants
Du flatteur empire des ſens
La raiſon avoit l'avantage!
Avec les dieux l'homme d'accord,
Jouiſſoit d'un paiſible ſort,

Et ne craignoit point le tonnerre :
Rien ne troubloit ſes doux plaiſirs ;
Et ſur la face de la terre
Régnoient ſeulement les zéphyrs.

Le R. P**. *de la Compagnie de Jeſus.*

VERS
A M. LE PRINCE D'AUVERGNE.

EN vain la nature épuiſée
Tâche à prolonger ſagement,
Par le ſecours d'un vif & fort tempérament,
La trame de mes jours, que les ans ont uſée,
Je m'apperçois à tout moment
Que cette mere bienfaiſante
Ne fait plus, d'une main tremblante,
Qu'étayer le vieux bâtiment
D'une machine chancelante,
Tantôt un déluge d'humeurs,
De ſucs empoiſonnés inonde ma paupiere;
Mais ce n'eſt pas aſſez d'en perdre la lumiere,
Il faut encor que ſon aigreur
Dans d'inutiles (*a*) yeux me forme une douleur,
Qui ſerve à ma vertu de plus ample matiere.
La goutte d'un autre côté,
Me fait depuis vingt ans un objet de ſouffrance.
Que fais-je en cette extrêmité ?

(*a*) L'auteur perdit la vue quatre ans avant ſa mort.

J'oppoſe

J'oppoſe encor plus de conſtance
A cette longue adverſité,
Qu'elle n'a de perſévérance;
Et m'accoutumant à ſouffrir,
J'apprends que la patience
Rend plus légers les maux que l'on ne peut guérir.
Au milieu cependant de ces peines cruelles,
De notre triſte hiver compagnes trop fidelles,
Je ſuis tranquille & gai. Quel bien plus précieux
Puis-je eſpérer jamais de la bonté des dieux?
Tel qu'un rocher dont la tête,
Égalant le mont Athos,
Voit à ſes pieds la tempête
Troubler le calme des flots;
La mer autour bruit & gronde;
Malgré ſes émotions,
Sur ſon front élevé regne une paix profonde,
Que tant d'agitations
Et les fureurs de l'onde
Reſpectent à l'égal du nid des alcyons.....

CHAULIEU.

L'HYENE DU GÉVAUDAN.

APOLOGUE.

FLÉAU d'une province, un monſtre anthropophage
Y répandoit le carnage & l'horreur;
Déja cent malheureux, conduits ſur ſon paſſage,
Avoient éprouvé ſa fureur.
Pour ſe ſaiſir de la bête cruelle,
Un jour mille chaſſeurs battirent les forêts;
Mais, hélas! trop foibles contr'elle,

Ils la virent braver leurs traits,
Et d'une cruauté nouvelle
Étaler à leurs yeux les terribles effets.
Leur chasse cependant ne fut pas inutile;
Nombre de loups, à qui ces bois
Depuis long-temps servoient d'asyle,
Y furent pris pour cette fois.

Petits brigands, tremblez quand la justice
Poursuit les scélérats fameux;
S'ils échappent à leur supplice,
Elle vous prend, en courant après eux;
Et c'est toujours, faute de mieux,
Nous rendre un signalé service.

ÉPITRE.

Eh bien, seigneur, vous y voilà:
Je suis ici, vous êtes là;
Et mon emploi, sans doute, est différent du vôtre.
Vous n'aimez plus que les combats;
Vous coupez & jambes & bras;
Et moi, je vis comme un apôtre.
Aux plaisirs innocents tout chemin m'est frayé;
Je n'y vois rien dont je sois effrayé;
Tous mes jours sont des jours de fête:
Heureux de n'être point payé
Pour me faire casser la tête!

Il n'en est pas ainsi de vous autres vaillants,
A qui le ciel a donné des talents,
Dont nos derniers neveux garderont la mémoire.
Pour vous, le combat n'est qu'un jeu;

Vos moindres actions enrichiſſent l'hiſtoire;
Et vous allez chercher la gloire
Au travers du ſang & du feu.
Le pere des métamorphoſes,
Le temps, qui fait périr & naître toutes choſes,
Sur mes vieux ans, a bien ſu me changer:
Et comme ſa rigueur n'eſt pas toute aſſouvie,
Je ne ſonge qu'à ménager
Ce qui peut me reſter de vie.

L'engagement
Eſt bien charmant,
Quand il nous mene
Heureuſement
Et promptement
Où le plaiſir paſſe la peine;
Mais de courir chaque ſemaine,
Chaque jour, ou chaque moment,
Pour forcer un retranchement,
Où ſouvent la mort eſt certaine,
Et de s'en faire un divertiſſement,
Je ne ſuis plus touché d'une gloire ſi vaine,
Et ſi j'ai moins de cœur, j'ai plus de jugement.

Aimons la vie
Qu'on voit ſuivie
De la ſanté;
Qui nous convie
A la gaîté.
Dès le moment qu'elle nous eſt ravie,
Adieu chaſſes, volants, voyages, liberté,
Montres, bijoux, & toute nouveauté.
Les morts, dans leur communauté,
N'ont jamais de table ſervie;

Et celui qui, comme eux, a perdu la clarté,
Fait plus de pitié que d'envie.

On n'eſt point beau
Dans le tombeau,
Et la choſe eſt aſſez notoire ;
Outre que l'eau
Bourbeuſe & noire,
Que l'on doit paſſer en batteau,
Eſt rude à boire.
Les filles du ſacré coupeau
Font revivre, il eſt vrai, dans leur vieux répertoire,
Ceux dont les actions ſont dignes de mémoire,
Quand leurs jours ſont coupés du funeſte ciſeau.
Hé quoi donc ! pour tenir quelque rang dans l'hiſtoire,
Irai-je porter mon muſeau
Où l'on caſſe & tête & mâchoire ?
Seigneur, j'aime beaucoup la gloire,
Mais j'aime encore plus ma peau.

Ne rien attendre
Dans un manoir
Où tout eſt noir ;
Ne rien entendre,
Et ne rien voir ;
Ne point s'aſſeoir,
Ne point s'étendre ;
Et ne pouvoir,
Ni ſe mouvoir,
Ni monter enfin, ni deſcendre,
C'eſt l'état préſent d'Alexandre,
Que vous nous faites tant valoir,
Et dont aujourd'hui même on ne voit plus la cendre,
Autant que ceux qui doivent le ſavoir,

Me l'ont voulu faire comprendre,
Et c'eſt pour vous un aſſez beau miroir.

Allez, ſeigneur, où l'honneur vous appelle;
N'ayez rien à vous reprocher;
Mais de ſuivre toujours votre ardeur naturelle,
La mort vient aſſez tôt, ſans qu'on l'aille chercher.

CHEVREAU.

ÉPIGRAMME.

Naïveté du Domeſtique d'un Chanoine.

HIER au ſoir un gros chanoine,
Voyant que d'un peu d'eau la terre avoit beſoin,
Diſoit que cette année on auroit peu de foin,
Et peut-être encor moins d'avoine:
Pour les pauvres chevaux, que ce temps eſt mauvais!
Tous vont mourir de faim, ſans aucune réſerve.
Monſieur, s'écria ſon laquais,
Que d'un ſi grand malheur le bon Dieu vous préſerve.

BOURSAULT.

LES MUSES
AU ROI.

SIRE, les muſes déſolées,
Aujourd'hui ſans force & ſans voix,
Viennent vous remontrer qu'elles ſont accablées
Par le nombre de vos exploits.

Fournir à tout ce que vous faites,
Eſt un emploi trop mal-aiſé;
Tant de ſieges ont épuiſé
Nos orateurs & nos poëtes.

Nos parterres n'ont plus de fleurs à vous donner;
Ou, s'il en reſte quelques-unes,
Ce ne ſont que les plus communes,
Indignes de vous couronner.
En cette extrêmité, que voulez-vous qu'on faſſe?
Il n'eſt plus de lauriers chez nous,
Quoique depuis trente ans, ſur le mont du Parnaſſe,
On n'en ait cueilli que pour vous.

Nous chantames jadis la conquête de Troie,
Et l'univers encor s'obſtine à l'admirer;
Mais ceux dont cette ville enfin devint la proie,
Nous donnerent dix ans pour nous y préparer;
Puis, retournant chez eux, au ſortir de l'Aſie,
Ces bons & paiſibles héros
Paſſerent en bourgeois le reſte de leur vie,
Et nous laiſſerent en repos.

Content d'une unique victoire,
Autrefois le brave Jaſon
Crut qu'il ſuffiroit pour ſa gloire,
S'il pouvoit obliger les filles de mémoire
De chanter une fois Colchos & la toiſon:
A vous ſeul aujourd'hui nous ne pouvons ſuffire;
Quittes de Mons, Namur nous vient embarraſſer;
Nous avons beau faire & beau dire,
C'eſt toujours à recommencer.

Nous ne connoiſſons que l'hiſtoire,
Sire, qui puiſſe y réſiſter;

Sa maniere de raconter
Eſt plus propre à ſe faire croire.
Nous prendrons ſeulement le ſoin
De la rendre exacte & fidelle ;
C'eſt tout ce que peut notre zele,
Et dont votre gloire a beſoin.

PAVILLON.

MADRIGAL

Sur la traduction de Virgile par Ségrais.

QUAND Ségrais, affranchi des terreſtres liens,
Deſcendit plein de gloire aux champs Élyſiens,
Virgile, en beau françois, lui fit une harangue ;
Et comme à ce diſcours Ségrais parut ſurpris,
Si je ſais, lui dit-il, le fin de votre langue,
C'eſt vous qui me l'avez appris.

Ce madrigal, imprimé dans quelques recueils ſous le nom de M. l'Abbé Teſſu, eſt de M. de la Monnoye.

L'AMITIÉ.

ODE.

MINISTRE, pour qui ſe prépare
Cet autel, ce fatal bandeau ?
Déja, dans une main barbare,
J'apperçois le ſacré couteau.

Oreſte, ſur ce bord ſauvage (*a*),
Va rendre le ſanglant hommage
Qu'exige le courroux des dieux :
Le trépas n'a rien qui l'étonne ;
Et c'eſt à l'amitié qu'il donne
Les pleurs qui coulent de ſes yeux.

✣

Victime d'une loi funeſte,
Approche ; Thoas (*b*) a parlé.
Dieux ! quel ſpectacle ! un double Oreſte
Vient s'offrir pour être immolé.
Quelle fureur & quelle ivreſſe !
Mais que de pleurs ! quelle tendreſſe !
Nos cœurs s'ouvrent à la pitié.
Briſons cet autel ſanguinaire ;
Et déſormais qu'on y révere
Le triomphe de l'amitié.

✣

Au gré de la libre nature,
Les hommes épars & ſans loix,
Le jour, couroient à la pâture ;
La nuit, s'enfonçoient dans les bois.
Amitié, tu les rends dociles :
Ils s'aſſemblent ; déja les villes

(*a*) En Tauride. Il y avoit une coutume barbare & une loi ſévere, qui ordonnoit d'arrêter tous les étrangers qui arriveroient dans ce pays-là, pour les immoler ſur l'autel de Diane ; car cette déeſſe ne vouloit point d'autres victimes que des hommes, dans les ſacrifices qu'on lui offroit.

(*b*) Grand ſacrificateur de Diane. Oreſte & Pylade ayant été arrêtés & mis entre ſes mains, il n'en condamna qu'un à la mort. Tous deux conteſterent long-temps à qui mourroit pour ſon ami : le ſort en décida, & tomba ſur Oreſte.

S'élevent avec ton ſecours.
A ta voix, ces troupes groſſieres
Quittent leurs profondes tanieres,
Dont bientôt s'emparent les ours.

Ainſi le monde, en ſon enfance,
Se rendit à tes premiers traits.
Depuis, avec quelle abondance
Répands-tu ſur lui tes bienfaits!
La pudeur, compagne d'Aſtrée,
S'enfuit ſur la voûte azurée:
Quel charme l'arrête ici-bas?
La candeur, que ta voix rappelle;
La paix, ta compagne fidelle;
Le ſecret marche ſur tes pas.

Réponds-moi, vainqueur de l'Aſie,
Ton nom fit trembler l'univers;
La terre, de reſpect ſaiſie,
Vit ſes monarques dans tes fers:
Ton cœur trouvoit-il tant de charmes
Dans ces ſuccès mêlés d'alarmes,
Qui flattoient ton ambition?
Non; mais poſant ton diadême,
Tu goûtois le bonheur ſuprême
Dans l'amitié d'Épheſtion.

Vous, qui, ſur les pas d'Alexandre,
Briguez des honneurs immortels;
Qui, ſur les provinces en cendre,
Croyez ériger vos autels,
Arrêtez, épargnez la terre;
Remettez aux dieux leur tonnerre;
L'amitié va combler vos vœux.

Si vous ne cherchez que la gloire,
Venez vous placer dans l'hiſtoire,
Au rang des amis généreux.

✣

Venez; ces archives durables
Vous garantiront du trépas.
Que j'y lis de noms reſpectables?
Alcide, Damon, Pythias,
L'heureux vainqueur (*a*) du Minotaure (*b*),
Ces freres (*c*) amis qu'on implore,
Quand Éole agite la mer;
Qui, pour prix d'une amitié rare,
Tour-à-tour paſſent du Ténare
A la table de Jupiter.

BRULART.

(*a*) Théſée, roi d'Athenes, ami de Pirithoüs, Roi des Lapithes.
(*b*) Monſtre, moitié homme & moitié taureau.
(*c*) Caſtor & Pollux. On les connoît encore aujourd'hui ſous le nom de la *Conſtellation des Jumeaux.*

LE FAUCON MALADE.

FABLE.

UN faucon à l'extrêmité,
(Libertin en pleine ſanté,
Juſqu'à traiter les dieux d'une pure chimere)
De ſes jours malheureux prêt à finir le cours,
Avec empreſſement ſollicita ſa mere
D'aller en ſa faveur implorer leur ſecours.
Mon enfant, lui répondit-elle,

Je plains l'état où je te voi ;
Mais après des mépris pour la troupe immortelle,
J'irriterois les dieux en les priant pour toi.
Combien de fois as-tu ſouillé leurs temples;
Et riant de leurs vains carreaux,
Infecté les autres oiſeaux
De tes pernicieux exemples ?
Si, pour appréhender leurs impuiſſants efforts,
Tu n'étois pas aſſez crédule,
Ils ſont ce qu'ils étoient alors,
Et ta demande eſt ridicule.
(a) Il faut toujours les révérer
Pour les avoir toujours propices:
C'eſt commettre deux injuſtices
De ne les croire pas, & de les implorer.
On ne les ſurprend point en changeant de langage.
Pendant que tu te portois bien,
Tu diſois qu'ils ne pouvoient rien ;
Ils ne peuvent pas davantage.

BOURSAULT.

(a) Ce vers & le ſuivant ſont pris mot pour mot d'une ode de Malherbe à Henri IV.

L'ATTELAGE.

LA route de la vie humaine,
De mauvais pas eſt toute pleine :
Pour m'en tirer facilement,
Voici ce que je fais ; j'attele
A cette voiture mortelle
Que je conduis au monument,

La justice premiérement,
Qui marche toujours rondement,
Et la charité, sans laquelle
Elle iroit moins légérement:
La vérité, l'indépendance,
N'ayant qu'un simple & léger frein,
Sont au devant, & vont bon train,
Loin du chemin de l'opulence;
A la volée est la santé,
Qui, jointe avec le badinage,
Me fait franchir avec gaîté,
Tous les mauvais pas du voyage.
Je n'aurai rien à desirer,
Ni du sort, ni de la nature,
Si l'attelage peut durer
Aussi long-temps que la voiture.

REGNIER.

INSCRIPTION

Pour un Tableau de Mignard, qui représente la Famille Royale.

DANS ces jeunes héros dont l'auguste naissance
Promet cent miracles divers,
Tu vois tes rois, heureuse France,
Et peut-être y vois-tu ceux de tout l'univers.

On reconnoît dans ces vers l'imitation du fameux distique de Santeuil:

Hîc agnosce tuos ventura in sæcula reges,
Gallia, quondam orbis sentiet esse suos.

LE GÉNIE.

POEME
A M. DE FONTENELLE.

COMME on voit des beautés ſans grace & ſans appas,
Qui ſurprennent les yeux, mais qui ne touchent pas,
Tels on voit des eſprits au deſſus du vulgaire,
Qui, parmi cent talents, n'ont point celui de plaire.
En vain, cher Fontenelle, ils ſavent prudemment
Employer dans leurs vers juſqu'au moindre ornement,
Prodiguer les grands mots, les figures ſublimes,
Et porter à l'excès la richeſſe des rimes;
On bâille, on s'aſſoupit, & tout cet appareil,
Après un long ennui, cauſe enfin le ſommeil.
Il faut qu'une chaleur dans l'ame répandue,
Pour agir au dehors, l'éleve & la remue;
Lui fourniſſe un diſcours qui, dans chaque auditeur,
Ou de force ou de gré, trouve un approbateur;
Qui ſaiſiſſe l'eſprit, le convainque & le pique;
Qui déride le front du plus ſombre critique,
Et qui, par la beauté de ſes expreſſions,
Allume dans le cœur toutes les paſſions.
C'eſt ce feu qu'autrefois, d'une audace nouvelle,
Prométhée (*a*) enleva de la voûte éternelle,

(*a*) Prométhée ayant détrempé dans l'eau une eſpece de limon, il en forma, ſelon la fable, les premiers hommes; il déroba enſuite, par adreſſe, le feu du ciel, pour leur donner la vie.

Et que le ciel répand, ſans jamais s'épuiſer,
Dans l'ame des mortels qu'il veut favoriſer.
L'homme, ſans ce beau feu qui l'éclaire & l'épure,
N'eſt que l'ombre de l'homme, & ſa vaine figure;
Il demeure inſenſible à mille doux appas,
Que d'un œil languiſſant il voit & ne voit pas.
Des plus tendres accords les ſavantes merveilles
Frappent, ſans le charmer, ſes ſtupides oreilles;
Et les plus beaux objets qui paſſent par ſes ſens,
N'ont tous, pour ſa raiſon, que des traits impuiſſants.
Il lui manque ce feu, cette divine flamme,
(a) L'eſprit de ſon eſprit, & l'ame de ſon ame.
Que celui qui poſſede un don ſi précieux,
D'un encens éternel en rende grace aux cieux.
Éclairé par lui-même, & ſans étude habile,
Il trouve à tous les arts une route facile;
Le ſavoir le prévient, & ſemble lui venir
Bien moins de ſon travail que de ſon ſouvenir.
Sans peine il ſe fait jour dans cette nuit obſcure,
Où ſe cache à nos yeux la ſecrette nature:
Il voit tous les reſſorts qui meuvent l'univers;
Et ſi le ſort l'engage au doux métier des vers,
Par lui mille beautés à toute heure ſont vues,
Que les autres mortels n'ont jamais apperçues.
Quelque part qu'au matin il découvre des fleurs,

Jupiter irrité de ſon audace, commanda à Vulcain de l'attacher ſur le mont Caucaſe avec des chaînes de fer. Non content de cette punition, il envoya un vautour affamé, qui dévoroit chaque jour une partie du foie du malheureux Prométhée; & pour éterniſer ſon ſupplice, ce foie renaiſſoit & ſe reproduiſoit toutes les nuits.

(a) Ce vers, qui paroît ſi fort alambiqué à un critique de nos jours, exprime, ce ſemble, d'une façon énergique la penſée de l'auteur. Au reſte, comme la poéſie a ſes hardieſſes, on ne peut gueres les condamner que lorſqu'elles ſont trop fréquentes.

Il voit la jeune aurore y répandre des pleurs.
S'il jette ſes regards ſur les plaines humides,
Il y voit s'y jouer les vertes Néréïdes;
Et ſon oreille entend tous les différents tons
Que pouſſent dans les airs les conques des Tritons.
S'il promene ſes pas dans une forêt ſombre,
Il y voit des Sylvains & des Nymphes ſans nombre,
Qui toutes, l'arc en main, le carquois ſur le dos,
De leurs cors enroués réveillent les échos;
Et chaſſant à grand bruit, vont terminer leur courſe
Au bord des claires eaux d'une bruyante ſource.
Tantôt il les verra ſans arc & ſans carquois,
Danſer, durant la nuit, au ſilence des bois,
Et ſous les pas nombreux de leur danſe légere,
Faire à peine plier la mouſſe & la fougere,
Pendant qu'aux mêmes lieux le reſte des humains
Ne voit que des chevreuils, des biches & des daims.
C'eſt dans ce feu ſacré que germe l'éloquence;
Qu'elle y forge ſes traits, ſa noble véhémence;
Qu'elle y rend ſes diſcours ſi brillants & ſi clairs.
C'eſt ce feu qui formoit la foudre & les éclairs,
Dont le fils de Xantipe & le grand Démoſthenes
Effrayoient, à leur gré, tout le peuple d'Athenes,
C'eſt cette même ardeur qui donne aux autres arts
Ce qui mérite en eux d'attirer nos regards;
Qui féconde, produit par ſes vertus ſecrettes,
Les peintres, les ſculpteurs, les chantres, les poëtes;
Tous ces hommes enfin en qui l'on voit régner
Un merveilleux ſavoir qu'on ne peut enſeigner,
Une ſainte fureur, une ſage manie,
Et tous les autres dons qui forment le génie.
Au deſſus des beautés, au deſſus des appas
Dont on voit ſe parer la nature ici-bas,

Sont dans un grand palais ſoigneuſement gardées,
De l'immuable beau les brillantes idées ;
Modeles éternels des travaux plus qu'humains,
Qu'enfantent les eſprits, ou que forment les mains.
Ceux qu'anime & conduit cette flamme divine,
Qui du flambeau des cieux tire ſon origine,
Seuls y trouvent accès, & par d'heureux efforts,
Y viennent enlever mille riches tréſors.
Les célebres Myrons, les illuſtres Appelles,
Y prirent, à l'envi, mille graces nouvelles ;
Ces charmantes Vénus, ces Jupiters tonnants,
Où l'on vit éclater tant de traits étonnants,
Que la nature même en ſes plus beaux ouvrages,
Ne peut nous en donner que de foibles images.
Ce fut là qu'autrefois, ſans l'uſage des yeux,
Du ſiege d'Ilion le chantre glorieux,
Découvrit de ſon art les plus ſacrés myſteres,
Et prit de ſes héros les divins caracteres.
Ce fut là qu'il forma la vaillance d'Hector,
Le courage d'Ajax, le bon ſens de Neſtor,
Du fier Agamemnon la conduite ſévere,
Et du fils de Thétis l'implacable colere :
Ulyſſe y fut conçu toujours ſage & prudent ;
Therſite, toujours lâche & toujours impudent.
Dans ce même ſéjour tout brillant de lumieres,
Où l'on voit des objets les images premieres,
Il ſut trouver encor tant de variétés,
Tant de faits merveilleux ſagement inventés,
Que, malgré de ſon temps l'ignorance profonde,
De ſon temps, trop voiſin de l'enfance du monde ;
Malgré de tous ſes dieux les diſcours indécents,
Ses redites ſans fin, ſes contes languiſſants,
Dont l'harmonieux ſon ne flatte que l'oreille,

Et qu'il laiſſe échapper quand ſa muſe (*a*) ſommeille,
En tous lieux on l'adore, en tous lieux ſes écrits,
D'un charme inévitable enchantent les eſprits.
C'eſt là que s'élevoit le héros de ta race,
Corneille, dont tu ſuis la glorieuſe trace;
C'eſt là qu'en cent façons, ſous des fantômes vains,
S'apparoiſſoit à lui la vertu des Romains;
Qu'habile, il en tira ces vivantes images
Qui donnent tant de pompe à ſes divins oûvrages,
Et qu'il releve encor par l'éclat de ſes vers,
Délices de la France & de tout l'univers.
En vain quelques auteurs, dont la muſe ſtérile
N'eût jamais rien chanté ſans Homere & Virgile,
Prétendent qu'en nos jours on ſe doit contenter
De voir les anciens, & de les imiter.
Combien, ſans le ſecours de ces rares modeles,
En voit-on s'élever par des routes nouvelles!
Combien de traits charmants, ſemés dans tes écrits,
Ne doivent qu'à toi ſeul & leur être & leur prix!
N'a-t-on pas vu des morts aux rives infernales,
Briller de cent beautés toutes originales,
Et plaire aux plus chagrins, ſans redire en françois,
Ce qu'un aimable Grec (*b*) leur fit dire autrefois?
De l'églogue, en tes vers éclate le mérite,
Sans qu'il en coûte rien au fameux Théocrite,
Qui jamais ne fit plaindre un amoureux deſtin,
D'un ton ſi délicat, ſi galant & ſi fin.
Pour toi, n'en doutons pas, trop heureux Fontenelle,

(*a*) De l'aveu même d'Horace, *aliquando bonus dormitat Homerus.* Le jugement que M. Perrault porte ici d'Homere, eſt fondé ſur la raiſon & ſur l'équité. S'il eût uſé d'une pareille modération dans ſes *Paralleles*, il n'auroit eu rien à démêler avec quelques fameux partiſans des anciens.

(*b*) Lucien.

Des nobles fictions la source eſt éternelle ;
Pour toi, pour tes égaux, d'un immuable cours,
Elle coule ſans ceſſe, & coulera toujours.

PERRAULT.

ÉPIGRAMME.

CLÉON, lorſque vous nous bravez,
En démontant votre figure,
Vous n'avez pas l'air mauvais, je le jure :
C'eſt mauvais air que vous avez.

M. LE COMTE DE CHOISEUL.

PLACET AU ROI,

Pour M. l'Abbé (a) *TALLEMAND.*

SIRE, notre abbé vous ſupplie
De ſouffrir qu'il ſoit toujours gueux ;
On l'a vu tel toute ſa vie ;
Il n'a pas vécu moins heureux.

Perſonne n'a plus d'éloquence
Et de mérite qu'il en a ;

(a) Il étoit de l'académie françoiſe. Sa traduction de quelques Vies de Plutarque & ſes Eloges hiſtoriques de Louis XIV ont été aſſez bien reçus en leur temps. Au reſte, le tour adroit & ſingulier de ce placet fut plus efficace pour l'Abbé Tallemand, que tous les panégyriques qu'il avoit faits à la louange de Sa Majeſté.

Mais il doute, dans l'abondance,
Si ce mérite le ſuivra.

S'il a dit ſur votre victoire
Quelque choſe qui vous a plû,
Pour en acquitter votre gloire,
Ne haſardez pas ſa vertu.

C'eſt un héros de gueuſerie,
Qui doit même être reſpecté,
Durant tout le cours de ſa vie,
De votre libéralité.

Un grand monarque doit connoître
Comme il faut placer ſes bienfaits,
Et ne doit enrichir jamais
Ceux qui n'ont pas beſoin de l'être.

Ses œuvres que vous admirez,
Tentent votre magnificence;
Mais ſûrement vous gâterez
Le plus beau naturel de France.

Il avoit ſur la pauvreté
Toujours quelque conte pour rire;
Si-tôt qu'elle l'aura quitté,
Il n'aura pas le mot à dire.

Sire, je n'en ſuis point jaloux;
Mais vous ſavez ce qu'il ſait faire:
Si vous l'obligez à ſe taire,
Vous y perdrez bien plus que nous.

N'appréhendez que l'on s'irrite,
Si l'on le voit abandonné:
C'eſt le ſeul homme de mérite
A qui vous n'avez rien donné.

PAVILLON.

LE PLAISIR.

ODE
ANACRÉONTIQUE.

J'allois, rêvant un matin,
Dans notre verte prairie,
Quand un papillon badin
Vint troubler ma rêverie :
Son vol léger, ſes couleurs,
Ses paſſageres erreurs
Lui gagnerent ma tendreſſe ;
J'eſſayai de l'attrapper,
Mais vainement je m'empreſſe,
A fuir il a plus d'adreſſe,
Et toujours ſait m'échapper.
Enfin, las du badinage,
De cet inſecte volage,
De fleurs je couvre ma main ;
Il y vole en aſſurance ;
Mais la refermant ſoudain,
Je jouis de ma vengeance :
Je vous tiens, petit mutin,
Criai-je auſſi-tôt de joie,
Vous devenez mon butin ;
Venez, çà, que je vous voie.
Mais, hélas ! ma main s'ouvrant,
Je vis paſſer le brillant

De ſes agréables ailes,
Avec cet éclat charmant
Qui me les rendoit ſi belles ;
Bientôt, avec un ſoupir
Qui s'échappe de ma bouche,
Je dis : Rival du Zéphyr,
Vous reſſemblez au plaiſir,
On vous perd dès qu'on vous touche.

N****.

Cette piece vraiment anacréontique, n'a pas encore éte imprimée.

VANITÉ CONFONDUE.

ÉPIGRAMME.

UN prédicateur eſpagnol,
Qui prétendoit prêcher auſſi bien que ſaint Paul,
Et s'il n'étoit prélat, qu'il méritoit de l'être,
Un jour parloit hautement
Contre le gouvernement,
Croyant, par ce moyen, ſe bien faire connoître.
De ſa témérité Philippe Quatre inſtruit,
C'eſt un homme, dit-il, qui veut faire du bruit;
Il n'importe comment, pourvu qu'il réuſſiſſe:
Mais pour le bien punir d'avoir ſi mal parlé,
Il n'aura point de bénéfice,
Et ne ſera pas exilé.

BOURSAULT.

LE ROI DE PERSE.

FABLE.

UN roi de Perſe, non chrétien,
Et cependant homme de bien,
Avoit fait faire un palais magnifique ;
Rien n'y manquoit, ſi ce n'eſt qu'un portique
Trop étroit d'une toiſe ou deux,
Défiguroit l'entrée, & déplaiſoit aux yeux.
Pour l'agrandir, il ne falloit qu'abattre
La maiſon d'un voiſin : mais cet opiniâtre,
Quoique pauvre & dans l'embarras,
Refuſoit tout, honneurs, charges, ducats.
Le roi peut bien, diſoit-il, me la prendre,
Mais je ne la lui donne pas,
Et veux encor moins la lui vendre.
Certains ambaſſadeurs de quelques autres cours,
Surpris, choqués de ce diſcours,
S'écrierent : Faites-le pendre,
Sire ; montrez quel eſt votre pouvoir.
Le roi leur dit ſans s'émouvoir :
Il augmente ma gloire encor par ſon caprice ;
Car mon palais, ce ſuperbe édifice,
N'eſt que pure oſtentation,
Et ſa maiſon fait voir ma modération.
Un plus grand prince auroit dit, ma juſtice.

VERS
DE M. CHARPENTIER,
Doyen de l'Académie des Inſcriptions.

LE rang où je ſuis parvenu,
N'eſt pas d'un fort grand revenu;
Un doyen de l'académie
Fait peu craindre ſon tribunal :
Pour être eſtimé dans la vie,
Il faut pouvoir faire du mal.

LES ÉTOILES CONJURÉES
CONTRE LE SOLEIL.
POEME ALLÉGORIQUE.

LES aſtres indignés de voir en ſa carriere,
Le ſoleil étouffer leur plus vive lumiere,
De l'univers charmé ſeul attirer les yeux,
Naguere, en leur fureur, troublerent tous les cieux.
Mais ſur-tout Jupiter enflammé de furie,
Et cet aſtre fameux qui luit ſur l'Heſpérie,
De la ſédition donnerent le ſignal.
L'un ne veut point de maître, & l'autre, point d'égal.
Tous demandent leur part aux honneurs de la terre.
L'envie au ciel heureux fait-elle auſſi la guerre?
Auſſi-tôt, de grandeur & d'éclat différents,

De leurs cercles sortis, on les voit tous errants;
Nul n'est plus fixe alors, la fureur les emporte,
Et chez Mercure accourt la brillante cohorte :
Le silence & la nuit aidoient à leur dessein.
Le premier des poissons, dans un transport soudain,
Jetant l'œil sur sa queue encor toute brûlée :
Clairs flambeaux de l'olympe, éclatante assemblée,
De quels honteux affronts, dit-il en gémissant,
Nous accable aujourd'hui le soleil tout-puissant ?
C'est lui seul en tous lieux qu'on aime, qu'on révere;
S'il ne quitte le ciel, qu'y prétendons-nous faire ?
Toi-même, Jupiter, que le plus haut destin
Fit du pere des dieux le fils & le voisin,
Combien de fois, hélas ! frappé de sa lumiere,
T'a-t-on vu pâlissant retourner en arriere ?
Ton aigle, dont le vol suivoit par-tout ta voix,
Les yeux tournés vers lui, semble implorer ses loix,
Dans son respect rebelle, est jaloux de la terre,
Et voudroit en ses mains remettre le tonnerre.
Et toi, brillant Vesper, bel astre, à qui toujours
L'avantage étoit dû de devancer son cours,
Aux yeux de l'occident confus de tes disgraces,
Ne t'asservit-il pas à marcher sur ses traces?
C'est lui qui, de la lune obstacle injurieux,
Arrêta tout-à-coup son char victorieux,
Lorsque poussant plus loin ses limites fatales,
Il resserroit le cours des étoiles australes.
Le belier dépouillé deux fois de sa toison,
Adore maintenant son pouvoir & son nom.
Qu'a servi du lion la fureur déchaînée ?
Mais sans plaindre d'autrui la triste destinée,
Hélas! tristes poissons, par quels funestes coups,
Son pouvoir à nos yeux soutient son fier courroux?
Au milieu de nos eaux, voisins du verseau même,

Nous

Nous nous voyons brûler.... Là, ſa douleur extrême,
De ſon récit funebre interrompit le cours.
Le conſeil en fureur, s'écrie, à ce diſcours,
Qu'il faut ſe joindre tous pour venger cet outrage;
Que leur force eſt encore égale à leur courage;
Que ce rival ſi fier de tant d'heureux projets,
A leurs divorces ſeuls doit ſes plus hauts ſuccès.
De tant d'aſtres divers la clarté ramaſſée,
Redoubloit leur courage, & flattoit leur penſée;
Cette nuit leur ſembloit égale au plus beau jour:
Mais, ô frivole eſpoir! le ſoleil à ſon tour,
De ſes premiers rayons les vient frapper à peine,
Que leurs fronts ſont couverts d'une pâleur ſoudaine,
Et de tant de lumiere éblouis, confondus,
Tous ces ligueurs entr'eux ne ſe connoiſſent plus:
La nuit fuit avec eux, & les cache en ſon ombre.
Que ſert, ſans la vertu, la fureur & le nombre?

LA FOSSE.

Ce poëme allégorique eſt traduit du latin du R. P. Commire.

EPITRE
A M. DE S. LAMBERT,

Au ſujet de ſon Poëme des Saiſons.

CHANTRE des vrais plaiſirs, harmonieux émule
Du paſteur de Mantoue & du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature, & qui l'embelliſſez,

Que vos Saiſons m'ont plû! que mes ſens émouſſés,
A votre aimable voix ſe ſentirent renaître!
Que j'aime, en vous liſant, ma retraite champêtre!
Je fais depuis quinze ans tout ce que vous chantez.

Dans ces champs malheureux, ſi long-temps déſertés,
Sur les pas du travail j'ai conduit l'abondance;
J'ai fait fleurir la paix & régner l'innocence.
Ces vignobles, ces bois, ma main les a plantés;
Ces granges, ces hameaux déſormais habités,
Ces landes, ces marais changés en pâturages,
Ces colons raſſemblés, ce ſont là mes ouvrages:
Ouvrages fortunés, dont le ſuccès conſtant,
De la mode & du goût n'eſt jamais dépendant;
Ouvrages plus chéris que Mérope & Zaïre,
Et que n'atteindront point les traits de la ſatyre.

Heureux qui peut chanter les jardins & les bois,
Les charmes du repos, l'honneur des grands exploits,
Et parcourant des arts la fameuſe carriere,
Aux mortels aveuglés rendre un peu de lumiere!
Mais encor plus heureux qui peut, loin de la cour,
Embellir ſagement un champêtre ſéjour,
Entendre autour de lui cent voix qui le béniſſent!
De ſes heureux ſuccès quelques frippons gémiſſent.
Cependant le vieillard acheve ſes moiſſons;
Le pauvre en eſt nourri; ſes chanvres, ſes toiſons,
Habillent décemment le berger, la bergere;
Il unit par l'hymen Méris avec Glycere;
Il donne une chaſuble au bon curé du lieu,
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il croit en Dieu;
Ainſi dans l'alégreſſe il acheve ſa vie.

Ce n'eſt qu'au ſucceſſeur du chantre d'Auſonie,
De peindre ces tableaux ignorés dans Paris,
D'en ranimer les traits par ſon beau coloris,
D'inſpirer aux humains le goût de la retraite :
Mais de nos chers François la nobleſſe inquiete,
Pouvant régner chez ſoi, va ramper dans les cours ;
Les folles vanités conſument ſes beaux jours :
Le vrai ſéjour de l'homme eſt un exil pour elle.
Plutus eſt dans Paris ; c'eſt de là qu'il appelle
Les voiſins de l'Adour, & du Rhône, & du Var ;
Tous viennent à genoux environner ſon char.
Les uns montent deſſus ; les autres, dans la boue,
Baiſent, en ſoupirant, les rayons de ſa roue.
Le fils de mon manœuvre, en ma ferme élevé,
A d'utiles travaux à quinze ans enlevé,
Des laquais de Paris s'en va groſſir l'armée ;
Il ſert d'un vieux traitant la maîtreſſe affamée ;
De ſergent des impôts il obtient un emploi ;
Il vient dans ſon hameau tout fier ; de par le roi,
Fait des procès-verbaux, tyranniſe, empriſonne,
Ravit aux citoyens le pain que je leur donne,
Entraîne en des cachots le pere & les enfants.
Vous le ſavez, grand Dieu, j'ai vu des innocents,
Sur le faux expoſé de ces loups mercenaires,
Pour cinq ſols de tabac envoyés aux galeres.
Chers enfants de Cérès ! ô chers agriculteurs !
Vertueux nourriciers de vos perſécuteurs,
Juſqu'à quand ſerez-vous, vers ces triſtes frontieres,
Écraſés ſans pitié ſous ces mains meurtrieres ?
Ne vous ai-je aſſemblés que pour vous voir périr,
En maudiſſant les champs que vos mains font fleurir ?
Un temps viendra ſans doute, où des mains plus humaines,
De vos bras opprimés relâcheront les chaînes ;

Dans un monde nouveau vous aurez un soutien ;
Car pour ce monde-ci je n'en espere rien.

M. DE VOLTAIRE.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que personne ne fait des vers plus harmonieux ni moins défigurés par le mauvais goût, que cet Auteur plus que septuagénaire.

UN PARTISAN.

ÉPIGRAMME.

UN partisan, seigneur haut-justicier
D'un fief, jadis possédé par des princes,
Se gendarma contre son charpentier,
Pour avoir d'un gibet fait les fourches trop minces :
Eh ! monsieur, lui dit-il, n'ayez aucun chagrin ;
C'est du bois de cormier, plus dur que tous les autres ;
Jamais de cet ouvrage on ne verra la fin ;
Je vous le garantis pour vous & pour les vôtres.

BOURSAULT.

L'OISELEUR ET LA VOLIERE.

FABLE ALLÉGORIQUE,

Lue dans la premiere ſéance de l'Académie du College de Lyon.

UN homme avoit une voliere,
Dont le ſoin faiſoit ſon bonheur :
Bien des gens ne font rien ; bien d'autres de mal faire
Font leur unique affaire ;
C'eſt bien pis. Pour notre oiſeleur,
Il donnoit ſon temps & ſon cœur
A l'éducation de ſa chere famille ;
Cela vaut bien autant ; elle étoit ſi gentille !
Il n'étoit ſorte de beſoins
Qu'il ne prévînt, comme un bon pere :
Fines attentions, doux égards, petits ſoins,
Rien ne coûtoit pour la voliere.
Le petit peuple, à ſa maniere,
Par ſes chanſons,
En cent façons,
S'empreſſoit de le ſatisfaire.
Commençoit-il à chanter quelques airs,
Auſſi-tôt leur goſier docile
Se plioit avec art à tous les tons divers.
(L'amour, dit-on, rend tout facile)
Les ſons légers du flageolet,

La douceur de la ſerinette,
Les ſons mâles de la trompette,
Tout, ſans exception, étoit de leur rôlet.
Ah! l'heureux maître! quel dommage
De laiſſer inconnus des talents auſſi beaux!
Non, non; de mes ſavants oiſeaux
Je veux que le public entende le ramage.
Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt fait.
Plein du ſuccès de ſon projet,
(Quelquefois le plus fin dans ſon calcul ſe trompe)
Notre pere aux oiſeaux, dans chaque carrefour,
Fait publier à ſon de trompe,
Que chez lui l'on ſe rende, à telle heure, tel jour;
Aux curieux & curieuſes
Il montrera des choſes merveilleuſes;
Le tout gratis, & ſans nul intérêt.
Le jour arrive; l'on s'aſſemble;
La toile tombe, & la troupe paroît.
On regarde, on écoute, & notre opéra tremble.
Par malheur
On ne guérit pas de la peur.
On débute, chacun s'embrouille;
Le chant de l'un n'eſt qu'un petit filet;
L'autre ouvre un large bec, & demeure muet;
De celui-ci la voix s'enrouille,
Celui-là fait un ut à la place d'un ſol,
Un bé quarre au lieu d'un bé mol:
Adieu tout le concert. Le maître de muſique
Trépigne & peſte entre ſes dents.
Aux muſiciens diſcordants
Tout le parterre fait la nique.
Après cela,
En public parlera
Qui voudra.

Notre oiſeleur pourtant confus de cette hiſtoire,
D'un ton reſpectueux conjure l'auditoire
D'excuſer les oiſeaux tremblants;
Peut-être pourront-ils un autre jour vous plaire.

Meſſieurs, vous le voyez, le deſir de bien faire
Ne nous tient pas toujours lieu de talents.

MADRIGAL

Sur la naiſſance de M. le Duc de Bourgogne.

DU fils, du pere & du grand-pere
Célebrons le bonheur en ce banquet (*a*) fameux.
Que le grand-pere eſt grand! que le fils eſt heureux!
Du petit-fils il n'eſt rien qu'on n'eſpere:
Il aura les vertus & l'eſprit de ſa mere.
Qu'il étonnera nos neveux,
(*b*) S'il trouve encor des conquêtes à faire!

TESTU.

(*a*) Chez Madame la Ducheſſe de Richelieu, où M. l'abbé Teſtu, animé par la joie des convives, fit ſur le champ même ce madrigal.

(*b*) Mademoiſelle de Scudery fit, à l'occaſion de cet in-promptu, les vers ſuivants:

Il faut une adreſſe divine
Pour louer dans un madrigal
LOUIS, qui n'eut jamais d'égal,
Et deux jeunes héros avec une héroïne.
Tant de matiere & tant de choix,
En ſept vers tout d'une tirade,
C'eſt mettre plus que l'Iliade
Dans une coquille de noix.

LE TORRENT ET LE RUISSEAU.

FABLE, AU ROI,

Lue dans la premiere ſéance de l'Académie du College de Lyon.

UN torrent, digne fils de ſon pere l'orage,
Un jour à travers champs courant avec fracas,
Fit rencontre ſur ſon paſſage,
D'un ruiſſeau tout petit, allant à petit pas :
Voyez, dit le torrent ſuperbe,
Ce filet d'eau pas plus grand que la main,
Qui, ſans honneur caché ſous l'herbe,
Si le ſoleil le veut, ne ſera pas demain :
Quelle honte pour lui d'être ſur mon chemin !
A mes côtés oſes-tu bien paroître,
Chétif ruiſſeau ? Regarde-moi :
Certes, ſi j'étois comme toi,
J'aimerois autant ne pas être.
Vois de quel pas impétueux,
S'élançant du haut des montagnes,
A travers les vaſtes campagnes,
Roulent mes flots majeſtueux.
Regarde comme en ma préſence,
Et bergers & troupeaux, tout fuit,

Arbres, digues, remparts, tout cede à ma puiſſance ;
La terreur me précede, & le reſpect me ſuit.
Les Céſars & les Alexandres,
Lorſqu'ils vivoient, en faiſoient tout autant,
A ce qu'on dit. (On devoit bien s'attendre
A voir de telles gens cités par un torrent.)
Le ruiſſeau, qui ſavoit comme lui ſon hiſtoire,
Lui répondit à peu près en ces mots :
Alexandre & Céſar, voilà donc tes héros ;
Des gens dont l'univers déteſte la mémoire ;
Tu te connois bien mal en gloire :
Comme eux, par-tout jeter l'effroi,
Ravager tout, traîner la miſere à ſa ſuite,
Par le mal que l'on fait, faire parler de ſoi,
Voilà certes un grand mérite :
Tu n'as que celui-là ? je n'en ſuis point jaloux :
Dans mon obſcurité tranquille
Je goûte un plaiſir bien plus doux :
Un bonheur bien plus pur, c'eſt celui d'être utile.
Pour la fertilité de ces vallons chéris,
Au pieds de ces côteaux, placé par la nature,
Je vois mon onde toujours pure,
Errer innocemment parmi ces prés fleuris.
Ce beau lieu me doit ſa parure ;
Ces gazons, leur fraîcheur ; ces ſaules, leur verdure ;
Ces plantes, leurs vertus ; ces fleurs, leur coloris.
Du cryſtal de mes eaux, lentement fugitives,
Je déſaltere les troupeaux
Et les oiſeaux ;
La liberté, la paix folâtrent ſur mes rives.
Loin de cet aimable ſéjour,
Pourſuis ta courſe triomphante,
Va ſur d'autres climats régner par l'épouvante ;
Ici, je regne par l'amour.

De ces deux especes d'empire,
Laquelle vaut le mieux? C'est au cœur à le dire.
Louis, jamais le tien n'hésita sur le choix:
Non, à tes yeux, les meilleurs rois
Ne sont pas ces foudres de guerre,
Ces torrents débordés pour inonder la terre,
Mais plutôt ces anges de paix,
Ces ruisseaux fortunés, dont la paisible course
S'en va par-tout répandant des bienfaits,
Et par-tout fait bénir leur source.
O mon Prince! voilà tes traits.
Le nom de conquérant, ta vertu le mépriſe;
Par le malheur d'autrui ton cœur n'est point charmé;
Aimer ton peuple, en être aimé,
Voilà l'ambition dont ton ame est épriſe.

M. Barrichon.

STANCES

SUR LA VIE.

Toi, qui m'as jeté nud sur l'océan du monde,
Dieu, qui t'assieds en paix sur les orbes des cieux,
Veille sur ton enfant errant au gré de l'onde,
Et rapproche le port qui recule à mes yeux.

Guide-moi dans la nuit; sur cette mer sans rives,
Je nage à la lueur des rapides éclairs;
Sous mes bras énervés les vagues fugitives,
N'offrent, en se brisant, que des gouffres ouverts.

Mes freres, entourés de joyeuses compagnes,
Ornent de soie & d'or leurs heureux pavillons,

Et leur proue effleurant les liquides campagnes,
Vole, & me froiſſe encor de ſes fiers avirons.

Mais tandis que je parle, au loin leur vaſte flotte
Qui déployoit aux vents une forêt de mâts,
En dépit des nochers, & de l'art du pilote,
Près d'un écueil caché ſe diſperſe en éclats.

Où ſont-ils ces vaiſſeaux ſurchargés de cordages?
Se heurtant dans leur courſe, ils ſe briſoient entr'eux,
Quand l'obſcur paſſager, qui cédoit aux orages,
Se ſauve en s'accrochant à leurs débris pompeux.

Empreſſés, ils voguoient vers une iſle inconnue;
L'un par l'autre effacés, je les vois engloutis:
Que ſert contre les vents cette voile tendue,
Pour retourner aux bords dont nous ſommes partis?

Moi, qui n'ai ſur la mer ni barque ni nacelle,
Que pourroit de mes bras l'impuiſſante vigueur?
Lorſque le ciel fondit en pluie univerſelle,
Le plus infortuné fut le meilleur nageur.

Enlace, ô mon ami, tes mains entre les miennes;
Endormons-nous en paix ſur les flots en courroux;
La foudre qui détruit les ſuperbes antennes,
Sans nous appercevoir, paſſera loin de nous.

Humains, pourquoi hâter le terme du voyage?
Vainement l'un de nous par l'autre eſt devancé:
Celui qui le premier ſe trouve à l'abordage,
Voudroit loin de la rade être encor repouſſé.

M. DE S. PERAVI.

LES FAUX GRANDS.

MORALITÉ.

L'UN monté sur un grand crédit,
Ou sur une haute naissance,
Paroît d'une grandeur immense,
Qui, sans un tel secours, paroîtroit bien petit:
L'autre, qu'éleve la fortune,
Et dont son orgueil se prévaut,
Séduit par une erreur à tant d'autres commune,
Se croit grand parce qu'il est haut.
N'étoit leur piedestal qui leur donne du lustre,
Par le rang qu'autrefois leurs aïeux ont tenu,
Tel qui sort d'une tige illustre,
A peine seroit-il connu.
Qu'on ôte à ces prélats leur mitre,
A ces présidents leur mortier,
La plupart, en quittant leur titre,
Quitteront leur mérite entier.
Il ne part de leur ame aucun trait de noblesse,
Qu'ils soient dans le plaisir, ou qu'ils soient dans le deuil:
Malheureux, ce n'est que foiblesse;
Et fortunés, ce n'est qu'orgueil.
Toi (*a*), dont le cœur tranquille, ennemi de l'extrême,
N'est jamais orgueilleux, ni jamais abattu,
Ton piedestal est ta vertu;
Et c'est-là proprement être grand par soi-même.

BOURSAULT.

(*a*) M. de Baüillat, garde du trésor royal.

LETTRE
*A M. DE L***.*

C'est aujourd'hui le jour de l'an,
Jour de folie & de dépenſe,
Où chaque homme, vrai charlatan,
Dit l'oppoſé de ce qu'il penſe ;
Où, d'un uſage trop conſtant
Chez le peuple inconſtant de France,
Suivant le code extravagant,
L'on peut mentir en conſcience ;
Aller ſe voir en ſe fuyant ;
Et ſe cherchant en apparence,
Se déteſter en s'embraſſant.
On fait des vœux par bienſéance ;
J'en fais pour toi par ſentiment,
Et ma tendreſſe me diſpenſe
De mentir dans un compliment.
Sache toujours à la prudence
Allier la vivacité,
Et conſerve l'art ſi goûté,
De folâtrer avec décence,
De raiſonner avec gaîté,
D'être ſavant ſans vanité,
Philoſophe ſans arrogance,
Bel eſprit ſans frivolité ;
Et de briller ſans ſuffiſance ;
D'aſſaiſonner la vérité
Du ſel piquant de l'éloquence,
Et de prêter à la décence

Le ton de l'amabilité.
Que Minerve file tes jours,
Et que la parque les oublie.
Si je finis ma litanie,
Tu m'excuseras aisément;
Il me faut, en cérémonie,
Aller géométriquement,
Dans mon immense voisinage,
Prodiguer le pompeux hommage
D'un insipide compliment,
Et louanger également
Le financier qui me mépriſe;
Midas, dont l'épaiſſe franchiſe
Accepte mes vœux en bâillant;
Le fat Damis qui pindariſe,
Et qui perſiffle en m'écoutant;
Et ce gros matador d'égliſe,
Qui, dès qu'il voit mon vêtement,
En friſſonnant me janſéniſe (a),
Et me damne dévotement.
Je vais de ſouhaits ſymmétriques
Accabler méthodiquement
Ces perſonnages léthargiques,
Qui me paîront du même argent;
Je vais, ſuivant la politeſſe,
Aux dépens de la bonne foi,
Feindre pour eux une tendreſſe
Que je ne reſſens que pour toi.

LA SERRE.

(a) M. L'Abbé La Serre, auteur de pluſieurs pieces répandues dans ce recueil, étoit de l'Oratoire, lorſqu'il fit paroître celle-ci.

EPITRE
AU SOMMEIL.

SOMMEIL, divinité chérie,
Qui ſur ton aile rembrunie,
Nous portes les ſonges légers,
Tu ſuſpens dans l'ame aſſoupie,
Les autres rêves menſongers
Qui nous occupent dans la vie;
Viens, accours, verſe tes pavots
Sur ma paupiere appeſantie:
Mes ſens ont beſoin de repos.
La nuit regne, tout eſt tranquille;
Tu n'entendras, dans mon hameau,
Que le murmure d'un ruiſſeau
Qui coule autour de mon aſyle.
D'auprès de moi rien ne t'exile:
Pourquoi fuirois-tu mon rideau?
Laiſſe l'ambitieux qui brigue
Quelque place ou quelque brevet;
Le réveil-matin de l'intrigue
Ne ſonne point à mon chevet.
Livre au tourment de l'inſomnie
Ce lâche Zoïle tombé
Dans le maraſme de l'envie,
Et cet avare au teint plombé,
Que ſon inquiete manie
Sur des monceaux d'or tient courbé.
Mais moi, moi qui te ſollicite,
Après un innocent travail,

Qui ſur ma porte où je t'invite,
N'ai point pour toi d'épouvantail,
J'ai quelques droits à ta viſite.
Je ſens que l'air ſe rafraîchit;
La nuit va replier ſes voiles;
Déja pâliſſent les étoiles,
Devant l'aube qui les blanchit.
Dieu charmant, quels lieux te retiennent?
Quels ſoins t'occupent loin de moi?
Quoi! des heures qui t'appartiennent,
Vont-elles s'écouler ſans toi?
Me ſuis-je trompé? le coq chante;
Il recommence, je l'entends;
Le jour va poindre, & je l'attends.

Quoi! ma priere eſt impuiſſante,
Et j'ai jeté ma plainte aux vents!
Je t'invoquois, fils des ténebres;
Toi, dieu! j'ai profané ce nom;
Reſte avec tes vapeurs funebres,
Sur la rive de l'Achéron.
La foule effrayante des ombres,
Les vampirs, les ſpectres volants;
Tous les fantômes des bords ſombres,
Voilà ta cour & tes ſuivants.
A des épouſes meurtrieres,
Tu livrois les fils d'Égyptus,
Et de l'incorruptible Argus
Tu fermas les deux cents paupieres.
L'habitant des murs de Paris,
En des temps de trouble & de ſchiſme,
Dans ton lâche ſein fut ſurpris,
Par la dague du fanatiſme.
Fuis, te dis-je, fuis loin de moi,

Tu ne fais qu'abréger la vie,
Et je puis repoſer ſans toi.
Le méchant ſeul craint l'inſomnie:
Il entend trop diſtinctement,
Dans la nuit & dans le ſilence,
Cette voix de la conſcience,
Qui l'agite même en dormant;
Mais le mortel irréprochable,
S'il veille ſeul, lorſque tout dort,
Goûte la paix inaltérable
D'un cœur à l'abri du remords.

Mais quelle douce rêverie,
Par ſes charmes aſſoupiſſants,
Brouille ma penſée obſcurcie,
Et laiſſe défaillir mes ſens?
Quel baume lentement circule,
Et s'inſinue en tout mon corps?
A peine ma voix articule,
Mon œil ſe ferme.... je m'endors.

M. LEMIERE.

L'idée de cette épître eſt tout-à-fait ſinguliere; la premiere moitié eſt de la plus grande douceur, & fait un contraſte heureux avec les injures que le dépit arrache enſuite au Poëte. Rien de mieux exprimé que la maniere dont les ſens commencent à s'abandonner au ſommeil.

LES AVARES

DÉTROMPÉS A L'HEURE DE LA MORT.

MORALITÉ.

QUE je plains le sort des avares,
A qui l'avide soif des biens
Fournit, pour s'enrichir, mille nouveaux moyens,
Toujours injustes & barbares!
Leur richesse ne fait qu'irriter leurs desirs;
Ils ne goûtent jamais de solides plaisirs;
Toujours quelque souci les ronge;
Et lorsque la mort vient dissiper leur sommeil,
Ces fragiles trésors qu'ils possédoient en songe,
Échappent de leurs mains au temps de leur réveil (a).

TESTU.

(a) *Dormierunt somnum suum, & nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* Psal.

LES FLEURS.

CHANSON.

JE vois dans ces fleurs passageres,
Le vrai tableau de notre cœur;
Elles peignent nos caracteres;
Chacun de nous est une fleur.

Que me présente l'immortelle,
La même, en dépit des hivers?

L'image d'un ami fidele,
Qui m'aime encor dans les revers.

D'un pavot la tête orgueilleuſe
Sur l'œillet regne avec mépris :
L'air haut, la taille avantageuſe,
De bien des gens font tout le prix.

Que cette anémone eſt brillante !
Mais rien n'y flatte l'odorat :
C'eſt une parure brillante,
Qui fait le mérite d'un fat.

De ſon parfum la tubereuſe
Remplit l'air & trouble nos ſens :
D'un courtiſan la voix trompeuſe
Entête ainſi de ſon encens.

De Cloé les humeurs chagrines
Déparent tous ſes agréments ;
De la roſe ainſi les épines
Rendent ſes attraits moins charmants.

Le muguet jaloux de paroître,
Naît parmi les plus riches fleurs :
C'eſt chez les ſots qu'un petit-maître
Va chercher des admirateurs.

Mais lorſque l'humble violette
Semble ſe cacher ſous mes pas,
De la vertu ſimple & parfaite,
Je découvre les vrais appas.

La serpentine nous présente
Les replis de l'adulateur :
Un doucereux, c'est l'amaranthe ;
Et la sensitive, un auteur.

ÉTRENNES
A Mme LA MARQUISE
DU CHATELET.

UNE étrenne frivole à la docte Uranie,
Peut-on la présenter ? oh ! très-bien, j'en réponds ;
Tout lui plaît ; tout convient à son docte génie ;
Les livres, les bijoux, les compas, les pompons,
Les vers, les diamants, les biribis, l'optique,
L'algebre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal & la physique.

M. DE VOLTAIRE.

RÉPONSE.

Hélas ! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer le nom d'amitié :
Je donnerois tout le reste pour elle.

MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

RONDEAU.

QUAND on fait bien, j'éleve juſqu'aux cieux
Le bien qu'on fait; & je ſuis curieux
Que le mérite ait ſon juſte ſalaire.
Quand on fait mal, je ne ſaurois me taire;
J'en avertis, afin qu'on faſſe mieux.

Sur le public j'ouvre toujours les yeux,
Et peu flatteur, encor moins envieux,
Je ne vais point gloſer ſur une affaire,
Quand on fait bien.

Nos généraux ont bien fait en tous lieux;
Autant de chefs, autant de demi-dieux;
Et nos ſoldats, que n'ont-ils pas ſu faire?
Qu'on rend ſon nom, ſon pays glorieux,
Quand on fait bien!

REGNIER.

A MES ENNEMIS;

Car tout le monde en a.

MES chers amis, j'imagine un moyen
De vivre en paix; j'y gagne, & vous n'y perdez rien.
Je vous jure avant tout de n'être point ſublime;
Je n'aurai pas le front d'empiéter ſur vos droits;
Je perſifflerai quelquefois,
Dût-on encor m'en faire un crime:
Par ſon attrait chacun eſt emporté,
D'ailleurs le perſifflage eſt bon à ma ſanté,

Et me moquer des sots, entre dans mon régime.
Je suis homme à parler d'un ton peu circonspect,
De tous vos tyrans littéraires ;
En vrai républicain, je verrai sans respect
Les Tarquins du Parnasse, ainsi que ses Tiberes ;
Je ferai, s'il me plaît, inconséquent, léger,
Et tâcherai, mes chers confreres,
De vivre heureux pour vous faire enrager.
Sur ce traitons, c'est moi qui vous en prie ;
Persécutez-moi bien, une fois pour toujours ;
N'allez point avec barbarie
Goutte à goutte épancher votre fiel sur mes jours ;
Faites un seul faisceau des traits de la satyre,
Et de mon avenir embrassant tout le cours,
Avancez-moi le mal que vous avez à dire,
Et puis rions : prospérez, j'y consens.
Pour moi, si j'en reviens, j'oublîrai votre offense :
Ne craignez point que j'use mes moments
A méditer une vengeance ;
Je connois mieux l'emploi du temps.

M. DORAT.

LE MOUCHERON PHILOSOPHE.

FABLE.

UN moucheron philosophoit :
Philosopher, c'est bien le fait
D'un moucheron : la pauvre bête
Sans doute radotoit,

Et s'y caſſoit la tête.
Soit; mais enfin la choſe étoit
Comme je vous le dis : écoutez-moi de grace.
Tantôt avec audace,
Prétendant gouverner les peuples & les rois,
A l'univers entier il annonçoit ſes loix;
Tantôt ſur le ciel même
Déployant, plein d'orgueil, ſon vain & faux ſavoir,
De l'artiſte ſuprême
Il attaquoit, par un hardi ſyſtême,
Et la ſageſſe & le pouvoir.
Le haſard, diſoit-il, de la nature entiere
A formé les accords;
Le haſard ſeul, des cieux & de la terre
Dirige les reſſorts;
Un ouvrage imparfait ne peut être l'ouvrage
D'un Dieu que l'on dit tout-puiſſant;
La raiſon nous l'apprend,
Et la raiſon eſt le guide du ſage :
Raiſon, fille du ciel, daigne éclairer mes pas.
Pendant qu'il tenoit ce langage,
La raiſon deſcendit, telle on peint ſon image,
Un flambeau dans la main, diſſipant un nuage;
Charmé de ſes appas,
Frappé de la vive lumiere
Que ſon flambeau répand,
Notre philoſophe imprudent,
Réfléchiſſant à ſa maniere,
Prend ſon eſſor,
Vole autour d'elle,
Se brûle une aile,
Puis l'autre encore;
Enfin périt. Hélas! parmi les hommes,
Combien de moucherons dans le ſiecle où nous ſommes!

M. L'ABBÉ DE VAUROUX.

EPITRE
A M. BOSSUET,
ÉVÊQUE DE MEAUX,
PRÉCEPTEUR DE M. LE DAUPHIN.

ILLUSTRE & grand prélat, dont la rare éloquence
Et le profond savoir font honneur à la France,
Et dont un grand monarque a voulu faire choix,
Pour apprendre à son fils ce qui fait les grands rois;
Quoique très-éclairé dans ce haut ministere,
Recevez les avis que vous donne un confrere,
Et songez que tout homme en un poste pareil,
Quelque habile qu'il soit, a besoin de conseil.
Pour instruire le prince & former son enfance
A toutes les vertus dignes de sa naissance,
Vous feuilletez les Grecs, vous lisez les Romains,
Et leurs doctes écrits sont toujours dans vos mains;
Soit que l'astre du jour répande sa lumiere,
Soit que la lune au ciel fournisse sa carriere,
Sur les livres collé, vous tâchez, en tout temps,
D'y chercher au Dauphin de grands enseignements.
Mais pourquoi, sans besoin, vous donner tant de peine,
Et prendre des détours d'une si longue haleine?
Dans la noble carriere, où, sous vos yeux, il court,
Je vous ouvre un chemin & plus sûr & plus court.
Pour instruire le fils, étudiez le pere;
Proposez lui sans cesse un si grand exemplaire;
Et quel autre pourroit le mieux former jamais
Aux vertus de la guerre, aux vertus de la paix?

De

De ſes vaillants héros, quoi que la Grece chante,
De ſes fameux enfants, quoi que Rome nous vante;
Et de quelque vertu qu'enfin l'antiquité
Ait pu laiſſer l'exemple à la poſtérité,
Trouveriez-vous pour lui d'aſſez parfaits modeles
Dans le vainqueur de Munde, ou dans celui d'Arbelles,
Ou dans les plus grands rois, dont les faits éclatants
Ont garanti les noms de l'outrage du temps?
Pour le fils de Louis, pour celui qui doit être,
Après le grand Louis, de l'univers le maître,
Il n'eſt point de modele aſſez noble, aſſez grand,
Que Louis, juſte, bon, libéral, conquérant,
Grave dans les conſeils, profond, impénétrable,
Dans ſes juſtes deſſeins toujours inébranlable,
Doux envers ſes ſujets, fier à ſes ennemis,
Doux encore envers eux, dès qu'il les voit ſoumis;
Magnifique en préſents, en palais, en ſpectacles,
Conſtant à ſurmonter toute ſorte d'obſtacles,
Amateur des beaux arts, du ſavoir protecteur,
Et de l'art militaire ardent reſtaurateur.
Par ſon exemple ſeul, mieux que par mille exemples,
Il ſaura protéger la ſainteté des temples;
Il ſaura ſoutenir & ſes droits & ſon rang,
Contraindre ſes ſujets à ménager leur ſang,
Rendre à ſes alliés, à l'ombre de ſes armes,
Leurs états affermis contre toutes alarmes;
Élever le mérite aux emplois ſignalés,
Se choiſir prudemment des ſerviteurs zélés,
Entretenir toujours dans le ſein de la France
Une tranquille paix, une heureuſe abondance;
Faire craindre par-tout la majeſté des loix,
Et ſeul d'un vaſte état ſoutenir tout le poids.
Du monarque ſur-tout propoſez-lui ſans ceſſe
La bonté, la douceur, la profonde ſageſſe:

L'univers, que le pere aura mis sous sa loi,
A la valeur du fils donnera peu d'emploi,
Et ne lui laissera que l'avantage unique
De commander en paix au monde pacifique.
Montrez-lui toutefois, si des peuples ingrats
Le forçoient quelque jour d'armer contr'eux son bras;
Montrez-lui de quel bras, Louis lançant la foudre,
Du Batave orgueilleux a mis les forts en poudre;
Faites-lui voir Louis, le front ceint de lauriers,
Étonner l'univers par ses apprêts guerriers,
Troubler ses ennemis par des marches douteuses,
Attaquer à la fois quatre places fameuses,
Les presser vivement, les réduire en deux jours,
Fidele à la victoire, en poursuivre le cours;
Du Rhin impétueux franchir l'onde superbe,
Comme un ruisseau sans nom, qui se cache sous l'herbe;
A l'ennemi tremblant sous le fer du vainqueur,
Ne laisser aucun lieu de reprendre vigueur;
Contraindre en moins d'un mois deux provinces entieres,
De céder à l'effort de ses armes guerrieres,
Et réduire le reste à n'avoir que le choix,
Ou de se pouvoir perdre, ou de subir ses loix.
Que s'il faut lui donner un exemple sensible,
Qu'aux forces d'un grand prince il n'est rien d'impossible,
Lorsque sage, vaillant, plein d'une noble ardeur,
Il trouve tout obstacle au dessous de son cœur,
Faites-lui voir Louis sous la ville fameuse,
Qui prit jadis son nom du trajet de la Meuse;
Montrez-lui sa prudence & ses soins glorieux
A conduire un grand siege, à tout voir par ses yeux;
Peignez-le au jeune prince, actif, infatigable,
Vigilant, intrépide, humain, facile, aimable;

Tel enfin que les ſiens en tout temps l'ont trouvé,
Et tel que l'ennemi l'a cent fois éprouvé.
Cachez-lui ſeulement à quel point il s'expoſe;
Ou ſi déja, peut-être, il en ſait quelque choſe,
N'allez pas, par foibleſſe & par facilité,
Trahir votre devoir, l'état, la vérité.
Dites-lui hardiment, votre emploi vous l'ordonne,
Qu'un grand roi ne doit pas expoſer ſa perſonne;
Laiſſez agir le zele, oſez blâmer Louis;
N'épargnez pas le pere en préſence du fils;
Et n'oubliez enfin aucune choſe à faire,
Pour corriger le fils du ſeul défaut du pere.
Inſtruit de cette ſorte aux devoirs d'un grand roi,
Deſtiné pour donner à l'univers la loi,
Il ſaura quel chemin peut conduire à la gloire,
Lorſque du grand Louis il ſaura bien l'hiſtoire.

REGNIER.

LE VIEILLARD GOUTTEUX.

CONTE.

CHEZ certain vieux buveur attaqué de la goutte,
Alla jadis un médecin:
Mon cher ami, dit-il, écoute;
Veux-tu guérir? Ouï, ſans doute,
Répond le biberon, c'eſt bien là mon deſſein.
Tant mieux, dit le docteur, lui touchant dans la main:
Çà, promets-moi de mieux tremper ton vin;
Aux diſcours des gourmets ne prête plus l'oreille,
Et ſois certain que la bouteille
Eſt la ſource du mal qui cauſe ton chagrin.

A ces mots, le goutteux docile en apparence,
Fait semblant de goûter la sévere ordonnance,
Et déclare la guerre au doux jus du raisin.
Mais, peu de jours après, le docteur vénérable
Va voir notre malade; il le surprend à table,
Parmi les verres & les pots:
Quoi! dit-il, est-ce là cet homme si traitable,
Qui parut faire cas de mes sages propos?
Ton erreur, insensé, ne peut être durable:
Hélas! je plains ton sort fatal.
Tout doux, dit le buveur, je me porte à merveille.
Votre savoir est sans égal;
Et vous m'avez appris qu'en vuidant ma bouteille,
Je taris la source du mal.

RICAUD.

Tentatum podagrâ senem vacerram,
Nec vini tamen abstinentiorem,
Visens archigenes: Amice, dixit,
Cado parcere, si sapis, memento;
Fons est ille tuus unicus podagræ.
Audivit placidè senex monentem,
Et grates, specie probantis, egit.
Verùm post aliquot dies reversus
Ad ægrum medicus, scyphos ut illum
Vertentem reperit meraciores,
Heu! quid facis? Inquit at vacerra:
Fontem sicco meæ ut vides podagræ.

DE LA MONNOYE.

LE PLAISIR ET L'ENNUI.

FABLE.

LE plaiſir & l'ennui, depuis le premier âge,
Vont parcourant cet univers ;
Ce premier vole, & c'eſt dommage.

Le plaiſir, traverſant les airs,
Sort d'une ville, & va dans un village :
Voulez-vous me loger, dit-il aux habitants ?
Volontiers, notre ami, dirent ces bonnes gens.
Lors répond le plaiſir : J'abandonne la ville ;
Je connois votre cœur ; vous connoîtrez le mien ;
Vous ſaurez qui je ſuis ; vous le mériterez bien.
Ce village me plaît ; il ſera mon aſyle ;
J'irai voir tantôt l'un, tantôt l'autre : aujourd'hui
Je loge chez Colin. C'étoit fête chez lui ;
Car ſa chere moitié venoit ce jour-là même
De lui donner un beau garçon,
Et le plaiſir fut du baptême.
Mais l'autre voyageur, paſſant par le canton,
L'ennui, par haſard, vint, & leur dit : Eh ! de grace !
Pour cette nuit, logez-moi ſeulement.
On répondit, qu'on n'avoit point de place ;
Le voiſin en dit tout autant ;
Plus loin, de même. Alors l'ennui très-ſage,
Prit le parti de ſortir du village ;
Mais il n'y perdit pas ; car il eut le bonheur,

En affectant un air honnête,
De se glisser chez le seigneur,
Qui ce jour-là donnoit une brillante fête.

LE CHARLATAN ET L'ANE.

CONTE.

A VIENNE, un charlatan, médecin empirique,
Promit à l'empereur, pour quinze mille francs,
Qu'il se fit avancer en beaux deniers comptants,
De faire parler grec une jeune bourique;
Et s'il n'en vient à bout, au plus tard en dix ans,
Consent d'être pendu dans la place publique.
Ses amis l'ayant trouvé
Au sortir de cette affaire,
Promirent tous un *Salve*
A sa fin patibulaire.
Eh! messieurs, leur dit-il, n'ayez aucun effroi;
Avant qu'on soit au bout d'un si long intervalle,
Ou l'empereur, ou l'âne ou moi,
Il faut que l'un des trois détale.

BOURSAULT.

LES HONNEURS

Accordés au mérite militaire par LOUIS XIV. *& par* LOUIS XV.

POEME

Qui a remporté le Prix de l'Académie Françoiſe en l'année 1751.

CENT remparts orgueilleux ſous la foudre brûlants,
De ſuperbes rivaux humiliés, tremblants;
L'héréſie effrayée, errante, fugitive;
Du duel frémiſſant la cruauté captive,
Des arts encouragés la ſoudaine ſplendeur,
Tout du vainqueur du Rhin célébroit la grandeur:
Mais du trône terrible où brille ſa puiſſance,
Du faîte de la gloire où la terre l'encenſe,
Ses yeux toujours tournés vers ſes peuples chéris,
Sur de triſtes objets ſe fixent attendris.
Il voit de ſes deſſeins les ſoutiens intrépides,
Ces guerriers dont la mort ſuivit les coups rapides,
Traîner dans l'infortune & les beſoins preſſants,
De leurs corps mutilés les reſtes languiſſants;
Il les voit, mais en pere; une pitié ſtérile
N'eſt pas le prix d'un ſang en lauriers ſi fertile.
Il accourt, & ſa voix raſſemble ces héros
Dans un temple où l'honneur conſacre leur repos.

La bonté de Louis sur leurs pas s'y déploie ;
L'ordre, l'humanité, l'abondance, la joie,
Pénetrent avec eux dans ce pompeux séjour
Qu'environnent la paix, le respect & l'amour.
O calme inespéré qui renaît sur leurs têtes !
O port qu'un dieu leur ouvre après tant de tempêtes !
Ils n'ont à soupirer sous son auguste appui,
Que de ne pouvoir plus triompher avec lui.
Des victimes du sort cet asyle paisible,
Ne borne pas les soins d'un maître si sensible :
Tel que l'astre du jour, qui prête sa splendeur
Aux champs fertilisés par son feu créateur,
Louis verse un rayon de sa gloire immortelle
Sur ces chefs dont ses yeux enflammerent le zele ;
Sur ces chefs qui de sang & de palmes couverts,
Sous ses heureux drapeaux ont compté tant d'hivers.
Du pere des Bourbons la précieuse image
Est le sceau dont sa main honore leur courage ;
Leur sein en est marqué ; cet ornement pieux
Inspire la valeur, l'annonce à tous les yeux.
Le peuple, à leur aspect, s'applaudit ; il s'écrie :
Les voilà, ces héros, l'appui de la patrie ;
Voilà ces bras vengeurs qui, guidés par mon roi,
Devant nos étendards ont fait voler l'effroi,
Nous leur devons nos jours, nos victoires, nos fêtes,
Ajoutons, à l'envi, nos cœurs à leurs conquêtes.
Nouveau prix des guerriers, ô toi, qu'à leurs regards
La gloire fait briller du milieu des hasards !
Par un vif aiguillon, aux ames belliqueuses,
Que tu feras franchir de routes périlleuses !
Que d'ennemis vaincus, que d'exploits admirés,
Pour s'élever à toi, vont servir de degrés !
Mais, ciel ! ce conquérant, l'arbitre de la terre,
Qui, l'exemple des rois, dans la paix, dans la guerre,

Fit germer les vertus & les arts ſur ſes pas,
Louis tombe, entraîné dans l'horreur du trépas.
Il n'eſt plus : nations, qu'effrayoit ſon empire,
Quel eſpoir vous ſéduit ? Tremblez, ſon fils reſpire ;
Contre lui la diſcorde en vain vous réunit ;
Vous oſez l'attaquer ; ſon bras vous en punit ;
Il triomphe & vous force à rougir de vos haines ;
Vous recevez de lui la paix au lieu de chaînes.
Compagnons des périls d'un roi toujours vainqueur,
Plébéiens par le rang, demi-dieux par le cœur ;
O vous, qui dans les mains du héros qui vous guide,
Retrouvez de Louis & l'épée & l'égide,
Reconnoiſſez encor à ſes dons paternels,
Le digne imitateur du plus grand des mortels !
Il ſait que la vertu, mere de la nobleſſe,
Releve les humains que la naiſſance abaiſſe,
Et par l'édit ſacré qui vous tient lieu d'aïeux,
Il acquitte l'état, ſa juſtice & les cieux.
Quels noms éclipſeroient ces titres que la gloire
Traça de votre ſang aux champs de la victoire ?
Des fronts cicatriſés, blanchis dans les travaux,
Voilà quels ſont vos droits, ce ſont ceux des héros.
Les faveurs de mon roi ne ſont point paſſageres ;
Dans les fils à jamais il couronne les peres.
D'une tige ſi chere illuſtres rejettons,
Sous un ciel rigoureux en butte aux aquilons,
Vous ſécheriez bientôt ſans fruits & ſans verdure,
Si ſes ſoins des hivers ne prévenoient l'injure.
Sa bonté prévoit tout ; par des ſecours conſtants,
Il vient vous garantir des ravages des temps.
Croiſſez, heureux objets de ſa reconnoiſſance ;
Croiſſez, ne craignez plus que l'affreuſe indigence
Captive votre ardeur dans ſes fers odieux ;
La libéralité vient vous ouvrir les cieux.

O bonheur! que le ſage orne le diadême!
Que ſes loix ſont bénir la puiſſance ſuprême!
Ce n'eſt qu'à ſes bienfaits que les cœurs ſont ſoumis;
Il n'a point de ſujets, il n'a que des amis:
L'avenir ſe prépare à reproduire au monde
Les tréſors que ſema ſa tendreſſe féconde.
Monarque, dont le nom par l'amour conſacré,
Nous retrace ſi bien ton empire adoré,
Quels monuments plus beaux & plus dignes d'hommages,
Pouvoient te préſenter aux yeux de tous les âges?
Toujours heureux par toi, toujours reconnoiſſants.
Nos neveux empreſſés t'offriront leur encens,
Tandis que l'univers, dans la même balance,
Comparant ſes héros aux héros de la France,
Sur ſon regne, par eux plus ou moins imité,
Jugera de leurs droits à l'immortalité.

M. le Chevalier DE LAURÈS.

VERS
A M. L'ABBÉ DE VOISENON,
A l'occaſion de ſa convaleſcence.

O toi, le Chaulieu de nos jours,
Qui puiſas au berceau l'heureux talent de plaire,
Eſt-il vrai, cher abbé, que, d'un bras ſanguinaire,
Le deſtin, de ta vie alloit trancher le cours?
En ce moment que faiſoient donc les Graces?
Comment ont-elles pu, veillant ſur nos climats,
Un ſeul inſtant s'écarter de tes pas?

Mais je les vois voler au bruit de tes disgraces:
Le Dieu des morts est attendri;
Il déride son front sévere;
Et, désarmé par la troupe légere,
En soupirant, lui rend son favori.
Échappé de la nuit profonde,
Tu regrettes, peut-être, un laurier éternel....
Pendant quelques moments, séduis encor le monde;
Nous aurons tout le temps de te voir immortel.

M. LE PRIEUR.

IDYLLE

A M. DE SEGRAIS.

VIENS revoir, cher Segrais, nos moissons abondantes;
Viens voir leurs ondes d'or flotter sur nos guérets,
Et les épis courbés sous leurs têtes pesantes,
Rendre hommage à Cérès.

✣

Tout plaît dans nos déserts: nos longues avenues,
Nos ormes, dont la cime est voisine des cieux,
Et jusques aux rochers qui terminent nos vues,
Tout y charme les yeux.

✣

Nos torrents sans fureur dans leurs chûtes superbes,
Aux doux soupirs des vents mêlent le bruit des eaux;
Et semblent seulement pour rafraîchir les herbes,
Tomber de nos côteaux.

✣

Quand Jupiter, du ciel chassa l'antique Rhée,
L'injuste ambition corrompit les mortels;

Toutefois, parmi nous, la fugitive Aſtrée
Conſerva des autels.

✣

Le redoutable Mars, au champ de la victoire,
Orne ſes favoris d'un ſuperbe laurier :
Nous vivons dans nos bois contents de moins de gloire,
Le front ceint d'oliviers.

✣

Tandis que nous danſons dans les vertes campagnes,
Sous un ſombre feuillage, au bruit d'un clair ruiſſeau,
Nos chevres, au ſommet des ſtériles montagnes,
Tondent quelque arbriſſeau.

✣

Si d'un art ſomptueux l'opulente Aſſyrie
Ne teint point nos habits de brillantes couleurs,
Toujours, pour nous parer, l'émail de la prairie
Nous prodigue ſes fleurs.

✣

Nos cabanes, ſegrais, ne ſont point magnifiques;
Nous dédaignons l'orgueil des alcoves dorés;
Nous poſſédons des bois, des muſettes ruſtiques,
Des moutons & des prés.

✣

Faune, ramene-nous ce berger dont la gloire
D'un renom immortel illuſtre nos hameaux,
Et reçois pour préſent cette geniſſe noire,
Et ces deux chalumeaux.

BRULART.

LA PASSION DU JEU.

ODE.

QUELS pâles & ſombres miniſtres
Dans ce temple ſecret viennent de pénétrer?
Autour de ces flambeaux, quels myſteres ſiniſtres
S'empreſſent-ils de célébrer?
A l'aſpect des dons qu'ils préſentent,
Des deſirs ardents les tourmentent;
D'eſpérance & d'effroi leur cœur eſt agité.
Quel eſt ce culte impie? & quel dieu peut ſe plaire
A l'encens toujours mercenaire,
Par une main avide offert & regretté?

Intérêt, pere des grands crimes,
Puis-je te méconnoître à ces traits odieux?
Toi, qui de vils mortels, tes prêtres, tes victimes,
Promenes la honte en tous lieux.
Pour déchirer leur ſein avare,
Ta voix évoqua du Ténare
Le jeu, de leur fureur éternel châtiment.
Ils accourent, guidés par une faim cruelle;
Mais du monſtre qui les appelle,
Eux-mêmes ſont bientôt la proie & l'aliment.

Un ſacrificateur déploie
Du ſort, ſur un autel, les décrets ſouverains:
Quel ſilence! Quels vœux! La douleur & la joie
Tour-à-tour naiſſent de ſes mains.
La troupe inquiete & tremblante
Fixe ſa vue impatiente

Sur un livre bisarre, arbitre du combat.
De ses adorateurs la fortune se joue;
L'instant qui voit tourner sa roue,
Les éleve cent fois, & cent fois les abat.

Déesse aveugle, tu décides;
Ton caprice, à son gré, décerne enfin le prix;
Sur les infortunés frappant des coups rapides,
Tu couronnes tes favoris.
Soudain, ô désespoir horrible!
L'œil étincelant, l'air terrible,
L'un dévore le livre où son sort est écrit,
L'autre brise l'autel; & dans sa rage extrême,
Tournant son bras contre lui-même,
Se punit d'un penchant qu'il déteste & chérit.

Minos, dans son urne effrayante,
Roule-t-il parmi nous les arrêts du destin?
Quoi! l'ivoire échappé de sa prison bruyante,
Va fixer le sort incertain!
(a) Le cube vagabond hésite,
Il menace, il flatte, il agite
Tous les yeux, tous les cœurs dans sa route entraînés,
Il s'arrête: les airs de clameurs retentissent,
Les proscrits éperdus maudissent
L'irrévocable loi qui les a condamnés.

Dans le gouffre qui les dévore,
Un téméraire en vain voit périr ses trésors,
Pour les renouveller, pour les y perdre encore,
Il tente les derniers efforts.

(a) Cette périphrase est moins recherchée que celle de La Mothe : *L'oracle roulant du destin*, &c.

Insensé, quel démon te guide?
Connois ta fureur parricide;
Vois ton épouse en pleurs, de ses maux t'accuser;
Vois tes fils languissants, privés de nourriture,
Entends les cris de la nature,
Barbare, c'est leur sang que tu vas épuiser.

✣

A leur sort cruel peu sensible,
Il revole au combat, & le ciel l'en punit;
Il fuit, & pour jamais, par un serment terrible,
Du cirque affreux il se bannit.
Vain serment! l'espoir le ramene,
A la voix de cette syrene,
Plus ardent, il se livre à des périls nouveaux.
Tel le pilote à peine échappé du naufrage,
Oubliant ses vœux & l'orage,
Au cri de l'intérêt s'élance sur les eaux.

✣

La fortune enfin adoucie,
A l'avide joueur prodigue ses présents;
De son cœur affamé l'ardeur se rassasie;
Le succès égare ses sens.
Du bonheur, ô trompeuse image!
O songe enchanteur & volage,
Qu'un réveil désolant va bientôt dissiper!
Déesse, sous des fleurs tu lui caches l'abyme;
C'est pour mieux parer ta victime,
Que ta fureur secrette est lente à la frapper!

✣

Sans doute au milieu des richesses,
Il goûte les plaisirs d'un jour pur & serein;
Il est heureux. Non, non, ces perfides caresses
Sement le trouble dans son sein.
Avec le gain sa soif augmente,

Le retour du sort l'épouvante,
Il projette, il calcule, il pousse des soupirs;
Un funeste poison se glisse dans ses veines,
L'enivre d'espérances vaines,
Et nourrit dans son cœur l'hydre de ses desirs.

✣

Les revers en foule renaissent,
Sa moisson est en butte à de fougueux torrents;
Il s'obstine, & bientôt ses trésors disparoissent,
Changés en remords dévorants.
Enfin l'indigence cruelle,
Traînant tous les maux avec elle,
Dissipe, mais trop tard, l'erreur qui l'a séduit.
Sans asyle, rebut du monde qui l'abhorre,
O mort! il t'appelle, il t'implore;
Tu serois un bienfait dans l'horreur qui le suit.

✣

Du coup rigoureux qui l'opprime,
Heureux! s'il peut du moins sauver sa probité;
Mais trop souvent alors dans les sentiers du crime,
Par l'orage il est emporté.
Du sort enchaînant les caprices,
Sa main féconde en artifices,
Dépouille des rivaux dont l'œil est fasciné.
Fatal excès d'un cœur que l'intérêt surmonte!
Il grave les traits de la honte
Sur un front que l'honneur peut-être eût couronné.

✣

Fuyez; à tant de barbaries,
O Graces, gardez-vous de vous associer!
Eh quoi! meres des ris, sur l'autel des furies,
Vous avez pu sacrifier!
A d'indignes tourments livrées,
De la perte désespérées,

Vous ne connoiſſez plus ni repos ni douceurs;
L'Amour, en ſoupirant, voit les ſombres alarmes
Obſcurcir l'éclat de vos charmes,
Et lui ravir un trône où voloient tous les cœurs.

Mais, ô ciel! quelle horreur nouvelle,
Parmi ces noirs tranſports, vient de frapper mes yeux!
La colere, qu'enfante une injure cruelle,
Arme le bras d'un furieux:
Rien ne peut arrêter ſa rage;
L'orgueil, ſous les traits du courage,
Dans le ſang qu'il pourſuit, plonge un glaive vengeur.
France, bénis ton roi; ſa bonté, qui l'éclaire,
Lui dicte une loi ſalutaire,
Qui, proſcrivant le jeu, cimente ton bonheur.

LE LION, L'OURS, LE TIGRE ET LA PANTHERE.

FABLE.

PAR cent fameux exploits un lion renommé,
Ayant ſu d'un vieux cerf, qu'il connoiſſoit fidele,
Que ſouvent tels & tels dont il étoit charmé,
Payoient ſes bontés d'un faux zele,
En voulut par lui-même être mieux informé.
Il fait venir un tigre, un ours, une panthere,
Apres à la curée, & qui, ſans héſiter,
Quand de quelque déſordre ils pouvoient profiter,
De la peine d'autrui ne s'inquiétoient guere.
Mes amis, leur dit-il, à qui j'ai ſi ſouvent
Confié le ſoin de ma gloire,

Je crois, ſans me flatter d'un eſpoir décevant,
Avoir un sûr moyen de vivre dans l'hiſtoire.
Alors faiſant ſemblant d'être encor dans l'erreur,
Et d'ignorer leur artifice,
Il leur propoſe une injuſtice
Dont lui-même avoit de l'horreur.
Peſez bien, leur dit-il, ce que je vous propoſe;
Et ſur-tout que ma gloire aille avant toute choſe,
Je n'ai rien de plus important.
Ce que vous propoſez eſt juſte & néceſſaire,
Répond tout d'une voix la troupe mercenaire;
Et rien ne le fut jamais tant.
Penſez-y deux fois, plutôt qu'une,
Reprit doucement le lion;
Les rois ont moins beſoin d'augmenter leur fortune,
Que de voir croître leur renom.
Seigneur, répond encor la bande inſatiable,
Quelque deſſein que vous ayez,
Pour rendre une choſe équitable,
Il ſuffit que vous la vouliez.
Dangereux conſeillers, adulateurs infames,
Dit le lion terrible, en élevant ſa voix;
Je trouve de ſi baſſes ames,
Indignes d'approcher des rois.
Fuyez loin de moi, troupe avide,
Qui des foibles agneaux & du chevreuil timide
Êtes ſi juſtement l'effroi:
C'eſt votre intérêt qui vous guide,
Ce n'eſt point la gloire du roi.
D'un exil éternel ayant puni l'audace
De leurs conſeils pernicieux,
Il menaça de la même diſgrace
Les animaux qui brigueroient leur place,
S'ils ne la rempliſſoient pas mieux.

BOURSAULT.

EPITRE
D'UN PERE A SON FILS,
SUR LA NAISSANCE
D'UN PETIT-FILS.

IL eſt donc né, ce fils, objet de tant de vœux;
Il reſpire; avec lui nous renaiſſons tous deux.
Mon cœur s'eſt réveillé : cette ardeur qui m'enflamme,
Au jour de ta naiſſance, a pénétré mon ame;
Je te pris dans mes bras; un ſerment ſolemnel
Promit de t'élever dans le ſein paternel.
Le temps, qui m'a conduit au bout de ma carriere,
De mes yeux, par degrés, épura la lumiere.
Vainement & trop tard allumant ſon flambeau,
La raiſon nous éclaire aux portes du tombeau.
Ah! ſi l'expérience, école du vrai ſage,
Pouvoit de nos enfants devenir l'héritage;
Si nos malheurs au moins n'étoient perdus pour eux,
Un pere, en expirant, ſe croiroit trop heureux;
Mais il meurt tout entier, & la triſte vieilleſſe
Dans la tombe avec elle emporte ſa ſageſſe.

De mon vaiſſeau du moins que les triſtes débris,
Épars ſur les écueils, en écartent mon fils.
Je le vois, en mourant, s'éloigner du rivage :
Ah! s'il arrive au port, je bénis mon naufrage.

Parmi tous ces mortels, ſur ce globe ſemés,
Les uns portent un cœur, des ſens inanimés;

Le feu des paſſions n'échauffe point leur ame :
D'autres ſont embraſés d'une céleſte flamme ;
Mais trop ſouvent, hélas ! ſa féconde chaleur
Enfante les talents, & non pas le bonheur ;
Et de l'infortuné, dont elle eſt le partage,
Elle fait un grand homme, & rarement un ſage.

Le bonheur, ô mortel, oſe te détacher
D'un eſpoir que bientôt il faudroit t'arracher.
Si le ſonge eſt flatteur, le réveil eſt funeſte :
Fais le bonheur d'autrui, c'eſt le ſeul qui te reſte.

Si ton fils n'a reçu que des ſens émouſſés,
Qu'il ſe traîne à pas lents dans les chemins tracés :
Sans lui frayer toi-même une route nouvelle,
De tes ſeules vertus offre-lui le modele.
Mais ſi des paſſions le germe eſt dans ſon ſein,
Veille, pere éclairé, ſur ce dépôt divin.
Loin de lui ces priſons, où le haſard raſſemble
Des eſprits inégaux, qu'on fait ramper enſemble ;
Où le vil préjugé vend d'obſcures erreurs,
Que la jeuneſſe achette aux dépens de ſes mœurs.
Si ton fils ne te doit ſon ame toute entiere,
Tu lui donnas le jour, mais tu n'es pas ſon pere.

Le chef-d'œuvre immortel de la divinité,
Sur la terre au haſard paroît être jeté.
L'homme naît ; l'impoſture aſſiege ſon enfance ;
On fatigue, on ſéduit ſa crédule ignorance ;
On dégrade ſon être : ah ! cruels, arrêtez ;
C'eſt une ame immortelle à qui vous inſultez.
De l'éducation l'influence ſuprême,
Subjuguant dans nos cœurs la nature elle-même,
Peut créer, à ſon choix, des vices, des vertus ;

C'eſt du fils de Céſar que Caton fit Brutus.
Regne ſur le haſard, affoiblis ſon empire;
L'homme peut le borner, ou même le détruire:
Que ſon fier aſcendant ſoit dompté par tes ſoins;
Transforme pour ton fils les vertus en beſoins.

O toi! fille des cieux, que l'univers adore;
Toi qu'il faut que l'on craigne, ou qu'il faut qu'on implore!
Sainte religion, dont le regard deſcend
Du créateur à l'homme, & de l'être au néant,
Montre-nous cette chaîne adorable & cachée,
Par la main de Dieu même à ſon trône attachée,
Qui, pour notre bonheur, unit la terre au ciel,
Et balance le monde aux pieds de l'éternel.

Mais déja de ton fils la raiſon vient d'éclore;
Sache épier, ſaiſir l'inſtant de ſon aurore,
Où l'homme, ouvrant les yeux, frappé d'un jour nouveau,
S'éveille, & regardant autour de ſon berceau,
Étonné de penſer, & fier de ſe connoître,
Oſe s'interroger, s'apperçoit de ſon être,
Dévore les objets autour de lui ſemés,
Jadis morts à ſes yeux, maintenant animés,
Demande à ces objets leurs rapports à lui-même,
Et du monde moral veut ſaiſir le ſyſtême.
A de ſages leçons conſacre ces moments;
De ſes vertus alors poſe les fondements;
Des vrais biens, des vrais maux, trace-lui les limites;
Renferme ſes regards dans les bornes preſcrites.
Qu'il ſache tour-à-tour ſe concentrer dans lui,
Étendre ſes rapports, & vivre dans autrui.
Ne fais briller pour lui que des clartés utiles:

Il eſt pour les humains des vérités ſtériles.
Le ciel eſt parſemé de globes lumineux;
Mais un ſeul nous éclaire & ſuffit à nos yeux.

Prolonge pour ton fils cet heureux temps d'ivreſſe,
Cet aimable délire, où la ſimple jeuneſſe,
Ignorant l'artifice & les retours cruels,
N'a point perdu le droit d'eſtimer les mortels,
Et goûte ce bonheur ſi pur, ſi reſpectable,
De croire à la vertu, pour aimer ſon ſemblable.
Jeune homme, j'aime à voir ta naïve candeur,
Chercher imprudemment nos vertus dans ton cœur,
Chérir une ombre vaine, adorer ton ouvrage,
De tes purs ſentiments reproduire l'image,
Et ſe plaire à créer, dans ta ſimplicité,
Un nouvel univers par toi ſeul habité.
Oui, que mon fils embraſſe un fantôme qu'il aime;
Nous croyant des vertus, il en aura lui-même.

Mais voici ce moment utile, ou dangereux,
Qui, ſouvent annoncé par un naufrage affreux,
Des ſens avec le cœur préparant l'alliance,
Donne à l'homme étonné toute ſon exiſtence,
Établit ſes devoirs ſur ſes rapports divers,
Le fait vivre à lui-même, & naître à l'univers:
Ce ſont les paſſions, dont la fatale ivreſſe
L'éleve quelquefois, & trop ſouvent l'abaiſſe.
Mais quel que ſoit ſur nous leur aſcendant vainqueur,
Leur force ou leur foibleſſe eſt toute en notre cœur.
Indociles courſiers, ils éprouvent leur guide;
Le foible eſt entraîné par leur élan rapide;
Le fort ſait les domter, les aſſervir au frein:
Pour jamais de leur maître ils connoiſſent la main.
Les courſiers du ſoleil, dans leur vaſte carriere,

Répandoient, ſans danger, les feux & la lumiere;
Phaëton les conduit; bondiſſants, furieux,
Ils conſument la terre, ils embraſent les cieux.

Si ton fils des vertus a reçu la ſemence,
Des paſſions pour lui ne crains point l'influence:
De nos égarements on les accuſe en vain;
Le germe corrupteur dormoit dans notre ſein:
De ſable, de limon, cet impur aſſemblage,
Rebut de l'océan ſoulevé par l'orage,
Avant que la tempête eût ébranlé les airs,
Il exiſtoit déja dans le gouffre des mers.
Paſſions, c'eſt nous ſeuls, & non vous qu'il faut craindre.
Épurons notre cœur, ſans vouloir les éteindre.

Amitié, nœud ſacré, récompenſe des ſages,
Plaiſir de tous les temps, vertu de tous les âges,
Oui, mon fils chérira tes devoirs, tes douceurs.
L'aſtre qui nous éclaire, eut des blaſphémateurs;
Des monſtres ont maudit ſa féconde influence;
D'autres ont de Dieu même abhorré l'exiſtence,
Ont haï l'éternel. Amitié, qui jamais
A blaſphémé ton nom, a maudit tes bienfaits?

Le ciel daigne accorder au mortel magnanime
Une autre paſſion plus rare & plus ſublime,
Aliment des vertus, ame des grands deſſeins:
C'eſt ce noble deſir d'être utile aux humains;
D'avoir des droits ſur eux, de vivre en leur mémoire,
Le plus beau des beſoins, le beſoin de la gloire:
Impérieux inſtinct, que des dieux bienfaiteurs,
Par pitié pour la terre, ont mis dans les grands cœurs.
Mais qui cherche la gloire, a beſoin qu'on l'éclaire;

Il en eſt une, hélas! criminelle ou vulgaire,
Que le foible pourſuit, qu'encenſe le pervers,
Qui, ſous différents noms, fléau de l'univers,
Arme le conquérant, lui demande des crimes,
Dicte au ſage inſenſé de coupables maximes,
Aiguiſe le poignard, prépare le poiſon,
Pour ſauver de l'oubli le fantôme d'un nom.
Preſtige d'un inſtant, vaine & cruelle idole,
Non, ce n'eſt point à toi que le ſage s'immole;
Ses jours dans les travaux ne ſont point conſumés,
Pour laiſſer quelques pas ſur le ſable imprimés;
Mais ſervir, éclairer le genre humain qu'il aime,
En recherchant ſur-tout l'eſtime de ſoi-même,
La mettre au plus haut prix, l'obtenir de ſon cœur,
Voilà quelle eſt ſa gloire, & quelle eſt ſa grandeur.
Si de ce beau deſir ton ame eſt dévorée,
Nourris dans toi, mon fils, cette flamme ſacrée,
Tandis que tes eſprits, dans leur mâle vigueur,
Du feu des paſſions reçoivent leur chaleur.
Ah! lorſque les glaçons de la froide vieilleſſe,
Viennent de notre ſang arrêter la vîteſſe,
Lorſque nous recelons dans un débile corps,
Un eſprit impuiſſant, une ame ſans reſſorts;
Plus de droits ſur la gloire & ſur la renommée;
La lice de l'honneur eſt pour jamais fermée;
Et ſur nos ſens flétris, ainſi que ſur nos cœurs,
L'oiſive indifférence épanche ſes langueurs.

Mon fils, ſur les humains que ton ame attendrie,
Habite l'univers, mais aime ſa patrie.
Le ſage eſt citoyen; il reſpecte à la fois
Et le tréſor des mœurs, & le dépôt des loix:
Les loix! raiſon ſublime, & morale publique,
D'intérêts oppoſés balance politique;

Accord

Accord né des beſoins, qui par eux cimenté,
Des volontés de tous fit une volonté;
Chéris toujours, mon fils, cet utile eſclavage,
Qui de ta liberté doit épurer l'uſage.

Entends mes derniers mots, toi dont les ſoins prudents
Doivent de notre fils guider les premiers ans.
J'ai vu ſon doux ſourire à ſa naiſſante aurore;
Son premier ſentiment à tes yeux doit éclore:
Dans ton ſein paternel il ira s'épancher;
Et moi, d'entre tes bras la mort va m'arracher.
Puiſſe un jour cet écrit, gage de ma tendreſſe,
Cher enfant, à ton cœur, faire aimer ma vieilleſſe!
Puiſſes-tu t'écrier, ſaiſi d'un doux tranſport,
Il fit des vœux pour moi dans les bras de la mort.
Oui, c'eſt toi qui, m'offrant une heureuſe eſpérance,
Plus loin dans l'avenir portes mon exiſtence:
Je t'apprends le ſecret de vivre & de jouir;
Ma mort t'enſeignera le grand art de mourir.

M. De Chamfort.

PORTRAIT
DE LA COUR.

C'est le ſéjour de l'art & de la politeſſe;
Mais combien de chagrins y faut-il eſſuyer,
Et ſur quelle parole oſe-t-on s'appuyer?
Tout rares qu'ils y ſont, les amis s'embarraſſent:
Tels voudroient s'étouffer, que l'on voit qui s'embraſſent.
Pour un dont la vertu trouve un heureux deſtin,

Mille vont à leur but par un autre chemin.
L'un, qui, pour s'élever, n'a qu'un foible mérite,
Sous un dehors zélé cache un cœur hypocrite ;
L'autre met son étude à vous donner des soins,
Quand il sait que vos yeux en seront les témoins :
Celui-ci fait du jeu sa capitale affaire ;
Cet autre, en plaisantant, devient sexagénaire ;
Et l'on arrive ainsi presque en toutes les cours,
D'un pas imperceptible, à la fin de ses jours.
On est si dissipé, qu'avant que de connoître
Ce que c'est que d'être homme, on y cesse de l'être ;
Et ceux qui de leur temps examinent l'emploi,
Trouvent qu'ils ont vécu sans qu'ils sachent pourquoi.

BOURSAULT.

EPITAPHE.

CI gît l'auteur d'un gros livre,
Plus embrouillé que savant :
Après sa mort il crut vivre,
Et mourut dès son vivant.

Hic jacet immensi fatuique voluminis autor :
Credidit extinctus vivere ; vivus obit.

LE SAGE DU MONDE.

LE sage écoute tout, s'explique en peu de mots ;
Il interroge, & répond à propos.
Rarement il ouvre la bouche

Devant un plus ſage que lui ;
Il n'eſt point curieux des affaires d'autrui ;
Et ce qui le regarde eſt tout ce qui le touche ;
Jamais à s'affliger il n'eſt ingénieux ;
Il s'accommode au temps, aux perſonnes, aux lieux...
Le repos de l'eſprit eſt tout ce qu'il ſouhaite ;
Et s'il n'a pas beaucoup de bien,
Du peu qu'il a ſon ame eſt ſatisfaite,
Et tout ce qu'il n'a pas, il le compte pour rien.

CHEVREAU.

VERS

Gravés au bas du Portrait du Roi de Dannemarck, lors de ſon voyage à Paris, au mois d'Octobre 1768.

Les roſes de l'hymen & le trône des rois
Ne l'ont point retenu dans leur chaîne flatteuſe :
Il voyage, il inſtruit ſa raiſon lumineuſe,
Par les tableaux divers & des mœurs & des loix.
S'il s'arrête en ces lieux, ſéduit par notre hommage ;
Heureux peuple Danois, n'en ſoyez point jaloux :
Le deſtin l'a formé pour régner parmi vous ;
Notre art ne peut ici fixer que ſon image.

M. L'ABBÉ LE BEAU DE SCHOSNE.

ÉPITAPHE

De M. le Préſident HÉNAULT, *de l'Académie Françoiſe.*

AINSI que les vertus, les talents n'ont point d'âge;
Dans ſes écrits jamais on n'entrevit le ſien;
Il lut l'hiſtoire en philoſophe, en ſage;
Il l'écrivit en citoyen.

M. DE LA PLACE.

M. le Préſident Hénault, célebre par ſon Abrégé chronologique de l'Hiſtoire de France, & qui auroit dû l'être auſſi par ſa piece de François II, eſt mort à Paris le 24 Novembre 1770.

ODE.

La mort eſt inévitable, & il n'y a ni vertus ni talents qui nous en puiſſent exempter.

POSTHUME, de nos ans que la fuite eſt légere!
Que la mort indomtée, & la vieilleſſe auſtere
Avance vers nous à grands pas!
L'éclat de ta vertu, que dans Rome on révere,
Ne les touchera pas.

(a) *Eheu fugaces, Poſtume, Poſthume, Labuntur anni.... Hor. Od. XIV. L. II.*

Vainement tes desirs, pieux & légitimes,
Tâcheront de fléchir par cent mille victimes,
Du dieu des morts le cœur d'airain;
Geryon & Titye, au fond des noirs abymes,
Le réclament en vain.

Il les tient enfermés par cette eau déteſtable,
Dont à chaque mortel, innocent ou coupable,
Né berger, ou du ſang des rois,
Le paſſage terrible n'eſt permis qu'une fois.

En vain on fuit de Mars la main enſanglantée,
Et des vents du midi la vapeur empeſtée,
Il faut deſcendre chez les morts;
Du Cocyte il faut voir l'eau noire & déteſtée,
Et ſes funeſtes bords.

Il faut te ſéparer de ton épouſe aimable,
Et de cette maiſon, de ce bois agréable,
Que les ſiecles firent exprès:
Tu n'en remporteras, poſſeſſeur peu durable,
Qu'un funebre cyprès.

Un héritier alors, plus heureux & plus ſage,
Fera de tes tréſors un magnifique uſage,
Répandra des flots de vin vieux,
Qu'avoit, ſous cent verroux, conſervé d'âge en âge,
Le ſoin de tes aïeux.

La Fare.

ÉPITRE
À UN COMMERÇANT,
Qu'on suppose vouloir acheter des Lettres de Noblesse.

C'EN est donc fait, Ariste, & l'attrait des grandeurs
A fasciné tes yeux, a corrompu tes mœurs.
Las de servir ton roi, d'enrichir ta patrie,
Tu rougis d'exercer une noble industrie :
Tu vas donc, à prix d'or, achetant des aïeux,
De l'intrigue, à la cour, apprendre l'art honteux;
Ou bien, coulant tes jours dans une paix profonde,
Jouir du triste droit d'être inutile au monde.
D'un ami qui te reste ose écouter la voix :
Crois-tu qu'un titre vain, prodigué par les rois,
Et qu'on n'obtient souvent qu'à force de bassesse,
Aux mortels, en effet, imprime la noblesse ?
Malgré ces noms fameux, le vice est toujours bas,
Ils annoncent l'honneur, mais ne le donnent pas.
De ces titres brillants la superbe chimere,
Sous de pompeux dehors, cache une ame vulgaire.
C'est se couvrir d'un masque avec art apprêté;
C'est devoir au pinceau sa frivole beauté.
De ces charmes trompeurs l'éclat en vain étonne;
L'art les peut imiter, la nature les donne.
Par ces titres ainsi la vertu s'avilit;
Les princes font des grands, l'honneur seul ennoblit.

Dépouille enfin, Ariste, un reste de foiblesse,
Et par de longs travaux achette la noblesse;

Vole aux bornes du monde y peupler ces déſerts,
Condamnés par les cieux à d'éternels hivers:
Défriche ces marais, rends ces terres fécondes,
Par les nœuds du commerce enchaîne les deux mondes,
Recule encor d'un pas les limites des mers;
En le fertiliſant, agrandis l'univers;
Aſſervis à tes vœux la nature indocile;
Ne ſois pas le plus grand, mais ſois le plus utile;
Sois juſte, ſois ſenſible, & ſur-tout généreux:
Une ſeule vertu vaut un ſiecle d'aïeux.

Les François, je le ſais, chériſſant la molleſſe,
Dans un repos honteux ont placé la nobleſſe;
Et livrés aux douceurs d'un paiſible ſommeil,
Veulent, par des exploits, ſignaler leur réveil;
Attendent que la guerre, immolant leurs ſemblables,
Pour les plaiſirs des rois faſſe des miſérables.
Leurs bras alors, leurs bras qu'énervoit la langueur,
Reprennent, à ſes cris, leur premiere vigueur.
Ces mêmes citoyens, qui, dans des jours tranquilles,
A leur propre pays dédaignoient d'être utiles,
Se diſputent l'honneur de répandre leur ſang;
Ils refuſoient leur main, ils préſentent leur flanc.
J'admire leurs efforts, j'applaudis à leur gloire;
Mais enfin, à regret, je chéris leur victoire.
Ces lauriers ſi brillants ſont baignés de nos pleurs,
Et pour qu'ils ſoient fameux, il nous faut des malheurs.

J'aime mieux ce mortel qui, traverſant les ondes,
Prodigue à mes deſirs les tréſors des deux mondes:
D'une mer inconnue il brave le danger;

Il ne cherche des biens que pour les partager (*a*).
Du calme de la paix le marchand eſt le gage;
Le guerrier eſt l'éclair qui précede l'orage:
L'un frappe mon eſprit; l'autre eſt cher à mon cœur:
L'un eſt grand par mes maux; l'autre, par mon bonheur.

Eh! de quel prix, François, payez-vous ſes ſervices?
Ivres d'un nom fameux, fiers de vos cicatrices,
Vous détournez de lui vos regards indignés;
Il vous rendit heureux, & vous le dédaignez.
Eh! qu'importe à l'état le ſang qui l'a fait naître?
De quelque illuſtre oiſif il n'a point reçu l'être:
Mais grand dans les périls, prompt à les affronter,
S'il court ſervir ſon prince, au lieu de le flatter;
Mais s'il ſait en tout lieu, ſécondant l'induſtrie,
Des dépouilles du monde enrichir ſa patrie,
Du courtiſan dès-lors il devient le rival,
Et tout obſcur qu'il eſt, il marche ſon égal.

Il ne ſait pas du moins deſcendre à la ſoupleſſe,
Et dans la cour des rois, rampant avec baſſeſſe,
Attendre qu'un regard, arbitre de ſes pas,
L'exile dans ſa terre, ou l'envoie aux combats.
C'eſt au milieu des mers, où ſon devoir l'appelle,
Et non dans un palais, qu'il ſignale ſon zele.
Le ciel ſeul & ſon cœur lui preſcrivent des loix,
Et c'eſt en les ſervant qu'il fait ſa cour aux rois.

(*a*) Tous les préjugés d'état, dit l'auteur des *Conſidérations ſur les mœurs*, ne ſont pas également faux; & l'eſtime que les commerçants font du leur, eſt d'accord avec la raiſon. Il ne leur arrive aucun avantage que le public ne le partage avec eux: tout les autoriſe à eſtimer leur profeſſion.

Idole des François, ce fantôme volage,
Qui d'un monde frivole eſt le frivole ouvrage,
Le préjugé toujours maîtriſant leurs eſprits,
Au plus noble des arts attache du mépris.
Mais eſt-il plus honteux d'aller au nouveau monde,
Contraindre la nature à devenir féconde,
Et parmi les rochers, dans des déſerts affreux,
Trouver l'art de nourrir vingt mille malheureux,
Que d'aller, regrettant des armes meurtrieres,
Faire contre la paix de barbares prieres;
Et fondant ſa grandeur ſur le malheur d'autrui,
Périr dans ſon château, de miſere ou d'ennui?

Ah! prends plutôt, ami, la raiſon pour arbitre:
Où la vertu ſuffit, eſt-il beſoin d'un titre?
Non: laiſſe au courtiſan ſa fragile grandeur;
Sans doute il a le droit d'adorer ſon erreur:
Il peut impunément, ſans honte & ſans baſſeſſe,
A l'abri de ſon nom, languir dans la molleſſe:
L'éclat d'un ſang fameux lui tient lieu de vertus.
On chérit des honneurs ſans efforts obtenus;
Par deux cents ans d'aïeux on penſe enfler ſon être:
On aime à naître grand, pour s'exempter de l'être.
Moins ſévere pour toi, le deſtin, au berceau,
Ne t'a point, d'un vain titre, impoſé le fardeau;
Mais tu reçus une ame au travail endurcie,
Sur-tout contre l'orgueil dès l'enfance affermie,
Une ſanté robuſte, une mâle vigueur,
La paix de l'innocence & le calme du cœur.
Et tu pourrois, honteux d'un ſi rare avantage,
De ces dons précieux nous dérober l'uſage!
De ſervir les humains qui te peut détourner?
Ils ſont ingrats.... Eh bien! il leur faut pardonner.
Il faut, dans ſes travaux, plus pur & plus ſublime,

Même alors qu'on les sert, dédaigner leur estime;
C'est un éclat trompeur, prompt à s'évanouir,
Qui ne vaut pas les soins qu'on prend pour l'obtenir.

Vois comment, dans son choix, guidé par l'inconstance,
Injustement toujours le François la dispense;
Comment à l'homme utile il la laisse briguer,
Tandis qu'au riche oisif il la court prodiguer;
Et comment son caprice indignement préfere
Le bouffon qui l'amuse, au sage qui l'éclaire.
Chez des peuples lointains, & sur de nouveaux bords,
Tu fus, contre nos arts, échanger des trésors.
Le ciel, qui t'a formé pour servir ta patrie,
A-t-il, à l'enrichir, borné ton industrie?
Ah! cours de l'univers réformer les abus,
Et fais, au lieu de l'or, circuler les vertus.

Au rivage Africain la nature t'appelle:
C'est là qu'en longs torrents le sang humain ruisselle.
L'intérêt qui du moins, dans son cours plus borné,
Est, par le nœud des loix, en Europe enchaîné,
Déployant, sur ses bords, sa fureur toute entiere,
Ouvre à tous les forfaits une libre carriere.

C'est là qu'un roi barbare, ennemi de la paix,
Jouit du droit affreux de vendre ses sujets;
Et respectable même, alors qu'il les déchire,
Pour un vil ornement, dépeuple son empire.

C'est là qu'on voit sur-tout, en sa lâche fureur,
Le sujet, de son maître aveugle imitateur,
Par nos leçons enfin devenu sanguinaire,
Hâter, par cruauté, le moment d'être pere;

Et les Européens venir dans ces forêts,
Tous les ans, avec lui, disputer de forfaits;
Payer la trahison, mettre un prix au parjure,
Et l'instruire d'exemple à trahir la nature.

Détestons ces mortels, ou, justes une fois,
Détestons-nous plutôt, nous, corrupteurs des loix,
Qui, plus farouches qu'eux, armons leurs mains coupables,
Qui, comme un vil bétail, marchandons nos semblables,
Dont le luxe inhumain, de plaisirs altéré,
Dans les bornes d'un monde encor trop resserré;
De l'immense océan franchissant les abymes,
Au bout de l'univers vole porter nos crimes.

Eh! pourquoi, captivés par une aveugle erreur,
Usurpons-nous le droit de faire leur malheur?
Si, brûlés en naissant, du dieu qui les éclaire,
Ils offrent à nos yeux une forme étrangere,
Nous pourrons, sans remords, leur déchirer le flanc,
Et lâchement cruels, trafiquer de leur sang.
Le ciel, dont, comme nous, ces mortels sont l'ouvrage,
Dans le fond de leur ame imprima son image;
Il leur a fait un cœur sensible, généreux,
Et qui sans nous, peut-être, eût été vertueux.
Égaux par leur naissance, égaux par leurs miseres,
Noir ou blanc, foible ou fort, tous les hommes sont freres.

Sur ces bords teints de sang ose porter tes pas;
Entends leur voix plaintive; ils te tendent les bras,
O mon ami, ton ame à la vertu formée,
A de tels attentats n'est point accoutumée!
L'humanité te parle; elle est chere à ton cœur:

C'eſt toi qu'en ces déſerts elle attend pour vengeur.
Tu ſembles balancer !... Eh quoi ! le temps agile
Ne te laiſſe déja qu'un courage ſtérile ;
Et tes bras énervés, trop lents à te ſervir,
Ne te permettent plus qu'un impuiſſant deſir !
Eh bien ! dans ton pays coule en paix ta vieilleſſe ;
Là tu pourras encore obtenir la nobleſſe :
Mais du moins, à prix d'or, acherant la grandeur,
Ne va plus y briguer un vain titre d'honneur.
Ah ! crois-moi, de tes biens fais un plus digne uſage ;
Que des infortunés cet or ſoit le partage :
De tant de malheureux cours appaiſer la faim,
Épanche, avec tes pleurs, tes tréſors dans leur ſein ;
Et qu'un peuple d'heureux, à ton heure derniere,
Diſe : Il ne fut pas grand, mais il fut notre pere.

RÉFLEXIONS
D'UN PHILOSOPHE
SUR UNE BELLE CAMPAGNE.
ODE.

PLUS on obſerve ces retraites,
Plus l'aſpect en eſt gracieux.
Eſt-ce pour l'eſprit, pour les yeux,
Ou pour le cœur qu'elles ſont faites ?
Je n'y vois rien de toutes parts,
Qui ne m'arrête & ne m'enchante ;
Tout y retient, tout y contente
Mon goût, mon choix & mes regards.

Quand je regarde ces prairies
Et ces bocages renaiſſants,
J'y mêle aux plaiſirs de mes ſens
Le charme de mes rêveries.
J'y laiſſe couler mon eſprit,
Comme cette onde gazouillante
Qui ſuit le chemin de ſa pente,
Qu'aucune loi ne lui preſcrit.

Je vois ſur des côteaux fertiles,
Des troupeaux riches & nombreux :
Ceux qui les gardent ſont heureux,
Et ceux qui les ont ſont tranquilles,
S'ils ont à redouter les loups,
Et ſi l'hiver vient les contraindre,
Ce ſont là tous les maux à craindre :
Il en eſt d'autres parmi nous.

Nous ne ſavons plus nous connoître,
Nous contenir encore moins.
Heureux, nous faiſons, par nos ſoins,
Tout ce qu'il faut pour ne pas l'être.
Notre cœur ſoumet notre eſprit
Aux caprices de notre vie.
En vain la raiſon ſe récrie ;
L'abus parle, tout y ſouſcrit.

Ici, je rêve à quoi nos peres
Se bornoient dans les premiers temps :
Sages, modeſtes & contents,
Ils ſe refuſoient aux chimeres ;
Leurs beſoins étoient leurs objets,
Leur travail étoit leur reſſource ;

Et le repos, toujours la source
De leurs soins & de leurs projets.

✣

A l'abri de nos soins profanes,
Ils élevoient, religieux,
De superbes temples aux dieux,
Et pour eux, de simples cabanes :
Renfermés tous dans leur état,
Et contents de leur destinée,
Ils la croyoient plus fortunée
Par le repos que par l'éclat.

✣

Ils savoient à quoi la nature
A condamné tous les humains ;
Il ne devoient tous qu'à leurs mains,
Leur vêtement, leur nourriture :
Ils ignoroient la volupté,
Et la fausse délicatesse,
Dont aujourd'hui notre mollesse
Se fait une félicité.

✣

L'intérêt & la vaine gloire
Ne dérangeoient pas leur repos ;
Ils aimoient plus dans leurs héros,
Une vertu qu'une victoire :
Ils ne connoissoient d'autre rang
Que celui que la vertu donne ;
Le mérite de la personne
Passoit devant les droits du sang.

✣

En amitié, quelle constance !
Quels soins ! quelle fidélité !
Ils étoient en sincérité,
Ce qu'on est en fausse apparence ;

S'étoient-ils donnés ou promis,
Leurs cœurs jaloux de leurs promeſſes,
Voloient au devant des foibleſſes,
Et des beſoins de leurs amis.

✣

Quel fut ce temps! quel eſt le nôtre!
Entre deux amis aujourd'hui,
Quand l'un a beſoin d'un appui,
Le trouve-t-il toujours dans l'autre?
Eſclaves de tous nos abus,
Victimes de tous nos caprices,
Nous ne donnons plus qu'à des vices,
Les noms des premieres vertus.

✣

Dégoûtés des anciens uſages,
Entêtés de nos goûts nouveaux,
Loin de ſonger à nos troupeaux,
Nous détruiſons nos pâturages;
Nous changeons nos prés en jardins;
En parterres, nos champs fertiles;
Nos arbres fruitiers, en ſtériles;
Et nos vergers, en boulingrains.

✣

Heureux habitants de ces plaines,
Qui vous bornez dans vos deſirs,
Si vous ignorez nos plaiſirs,
Vous ne connoiſſez pas nos peines:
Vous goûtez un repos ſi doux,
Qu'il rappelle le temps d'Aſtrée.
Enchanté de cette contrée,
J'y reviendrai vivre avec vous.

LA FARE.

STANCES
SUR L'INDUSTRIE,

Qui ont remporté le Prix à l'Académie de Pau.

Toi, qui pour ſanctuaire as choiſi ma patrie,
Sois l'honneur de mes chants, bienfaiſante induſtrie;
Fille de nos beſoins, mere de nos plaiſirs,
Des arts l'eſſaim nombreux t'encenſe & te couronne;
Il joue autour de toi, voltige ſur ton trône,
Appelle le bonheur, éveille les deſirs.

Dans ton premier eſſor tu paroiſſois timide;
La néceſſité ſeule alors étoit ton guide,
Et l'œil n'admiroit point tes modeſtes eſſais.
L'homme n'eut d'aliments que des fruits ſans culture,
Le lion dépouillé lui fournit ſa parure;
Des feuillages unis formerent ſes palais.

Le ſuccès t'enhardit, il accrut ton domaine;
A l'univers entier tu commandas en reine.
Inſtruite par le goût & par la volupté,
Tes ſoins donnant à tout une forme nouvelle,
Rendirent la nature & plus riche & plus belle;
Son orgueil fut jaloux de ta fécondité.

Le fer que l'homme arrache à la terre docile,
Vient déchirer ſon ſein pour la rendre fertile;
Dans les feux & les eaux il ſe change en acier;
Principe merveilleux & de mort & de vie,

Plus précieux que l'or, il donne à la patrie
Le glaive protecteur & le ſoc nourricier.

Le chêne eſt diviſé ſous les dents de la ſcie ;
J'entends tomber la hache : ici, la lime crie,
Et l'enclume à grand bruit fait bondir le marteau.
Tout cede à nos efforts, & les métaux rigides,
Tantôt fermes maſſifs, tantôt brûlants liquides,
Se façonnent au gré du moule & du ciſeau.

Bientôt nous n'avons plus les rochers pour aſyles ;
Véritable Amphion, notre art conſtruit les villes ;
Dans des temples dorés on invoque les cieux.
L'induſtrie embellit, dirige l'opulence ;
La pompeuſe colonne avec fierté s'élance,
Et la voûte ſuſpend ſon ceintre audacieux.

Voyez d'un foible lin naître un tiſſu ſolide ;
Dans ſa trame ſuivez la navette rapide,
Qui parcourt, en volant, un dédale de fils ;
Des couleurs de l'iris la toile ſe décore ;
L'aiguille induſtrieuſe & rivale de Flore,
Triomphe des ſaiſons dans ſes travaux ſubtils.

Berger, veille avec ſoin ſur la brebis champêtre ;
Sa groſſiere toiſon enrichira ton maître ;
Elle ſera le prix de ſes bienfaits divers :
Son duvet boit l'azur, la pourpre éblouiſſante ;
Et prenant ſur mon corps une forme élégante,
Émouſſe autour de moi l'aiguillon des hivers.

Et toi, dont le talent ſans maître ſe déploie,
Priſonnier volontaire en ton globe de ſoie,
Inſecte qu'ennoblit un travail précieux ;

Sur la vile Arachné tu n'as plus d'avantage,
Si l'homme, en alliant son art à ton ouvrage,
N'en fait un ornement pour les rois & les dieux.

Ce cylindre d'argent qu'alongent cent filieres,
Peut sans peine entourer des provinces entieres;
L'or le couvre & le suit en volume inégal:
Imperceptible fil applati sous la presse,
Il s'unit à la soie, en acquiert la souplesse,
Et va me décorer d'un tissu de métal.

Que j'aime ce pinceau vainqueur de la nature!
Qui, malgré les hivers, fait germer la verdure,
Et fixe les attraits du volage printemps;
Il dérobe à la mort mon image fidelle;
Par lui l'amour vengé d'une absence cruelle,
Voit la beauté survivre aux outrages du temps.

Au sein de mes foyers il renferme le monde,
Éleve des cités, me fait voguer sur l'onde,
Et rassemble l'orage à mes yeux éperdus;
L'antiquité renaît au gré de nos Apelles;
Je franchis le Granique, & vois les champs d'Arbelles;
Je vole en un moment de la Seine à l'Indus.

J'écoute; l'air frémit; un son divin m'enchante.
Quel prestige a rendu mon ame obéissante
Au souffle de Blavet, à l'archet de Pagin?
L'orgue unit le hautbois, les pipeaux, la trompette,
Fait siffler les oiseaux, fait mugir la tempête,
Forme un vaste concert sous les doigts de Daquin.

D'où naît ce corps fragile, invisible & palpable,
Ouvert à la lumiere, à l'air impénétrable?

Je vois d'un ſable vil ce cryſtal enfanté ;
En coupe il s'arrondit, le champagne y pétille ;
Vêtu de ſes rubis, le chambertin y brille,
Et l'œil annonce au goût la douce volupté.

Lorſqu'avec ſa ſurface un mince étain s'allie,
Hors de moi j'y vais prendre & la forme & la vie ;
L'enfant veut ſe ſaiſir dans ce riant tableau ;
Placé ſur un autel où la beauté s'adore,
Il confond la laideur qui le conſulte encore,
Et ſans ceſſe en reçoit un outrage nouveau.

Quoi ! la plume traçant de foibles caracteres,
Attache ma penſée à des feuilles légeres !
La preſſe l'éterniſe en la reproduiſant :
Je parle au monde entier, je ſurvis à ma cendre ;
Aux ſiecles à venir je puis me faire entendre,
Et j'oppoſe au trépas cet eſpoir ſéduiſant.

Labyrinthes ſavants, habités par les heures,
Quels dieux vous ont conſtruits pour être les demeures
Où circulent ſans ceſſe & les nuits & les jours ?
Un élaſtique acier ſuit leur marche ſecrette,
Du temps que j'interroge un timbre eſt l'interprete ;
Mon oreille & mes yeux ſont inſtruits de ſon cours.

Du marbre fatigué ſous ſes mains vigoureuſes,
L'artiſte fait ſaillir les veines faſtueuſes ;
De l'éclat qu'il cachoit, il devient orgueilleux.
Le noble diamant lance ſes étincelles ;
Le ſoleil, qui ſe peint dans ſes faces nouvelles,
L'a rendu ſon rival, en lui prêtant ſes feux.

Sur un verre inégal la lumiere ſe briſe ;
Dans ſes travaux cachés la nature eſt ſurpriſe ;

Son vaſte & docte livre eſt ouvert à mes yeux ;
De l'inſecte ignoré je ſaiſis l'exiſtence ;
L'atome ſe groſſit : il n'eſt plus de diſtance ;
Je meſure la terre, & je m'éleve aux cieux.

Neptune, vois tes flots couverts de citadelles ;
L'audace des humains leur a donné des ailes,
Pour voler avec eux dans un autre univers.
Vois les forêts du nord ſur l'onde aſiatique,
Porter l'Européen avec l'or du Mexique,
En promenant la foudre & l'Etna ſur les mers.

Oui, la foudre appartient aux enfants de la terre ;
Ils oſent rendre aux cieux tonnerre pour tonnerre :
J'entends de toutes parts ces Cyclopes nouveaux ;
Le ſalpêtre en fureur ſe déchire, s'embraſe,
Roule un globe peſant, qui perce, emporte, écraſe
Des murs qui réſiſtoient aux céleſtes carreaux.

Trop fertile induſtrie, es-tu l'art de détruire ?
A répandre la mort ceſſe de nous inſtruire ;
Seconde nos plaiſirs, & non pas nos fureurs ;
Embellis l'univers au flambeau du génie ;
Viens mêler le nectar au fiel de notre vie,
Et charme nos loiſirs, ſans corrompre nos mœurs.

M. l'Abbé Talbert, *Chanoine de l'Égliſe de Beſançon.*

INSCRIPTION

Pour la Pompe du Pont Notre-Dame, traduite du Latin de Santeuil (a).

Aussi-tot que la Seine, en sa courſe tranquille,
Joint les ſuperbes murs de la royale ville,
Pour ces lieux fortunés elle brûle d'amour;
Elle arrête ſes flots, elle avance avec peine,
Et par mille canaux ſe transforme en fontaine,
Pour ne jamais ſortir d'un ſi charmant ſéjour.

CHARPENTIER.

(a) *Sequana cùm primùm regina allabitur urbi,*
Tardat præcipites ambitioſus aquas.
Captus amœnè loci curſum oblivisciturque, anceps
Quò fluat, & dulces nectit in urbe moras.
Hinc varios implens fluctus ſubeunte canales,
Fons fieri gaudet, qui modò flumen erat.

Le grand Corneille a ainſi imité cette magnifique inſcription :

Que le dieu de la Seine a d'amour pour Paris;
Dès qu'il en peut baiſer les rivages chéris,
De ſes flots ſuſpendus la deſcente plus douce,
Laiſſe douter aux yeux s'il avance ou rebrouſſe:
Lui-même à ſon canal il dérobe ſes eaux,
Qu'il y fait rejaillir par de ſecrettes veines;
Et le plaiſir qu'il prend à voir des lieux ſi beaux,
De grand fleuve qu'il eſt, le transforme en fontaines.

SONNET
CONTRE M. DE COLBERT.

MINISTRE avare & lâche, eſclave malheureux,
Qui gémis ſous le faix des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme reſpecté ſous un titre onéreux ;

Vois combien des grandeurs le comble eſt dangereux ;
Contemple de Fouquet les funeſtes reliques ;
Et tandis qu'à ſa perte en ſecret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un deſtin plus affreux.

Il part plus d'un revers des mains de la fortune ;
La chûte, comme à lui, te peut être commune :
Nul ne tombe innocent d'où te voilà monté.

Ceſſe donc d'animer ton prince à ſon ſupplice ;
Et lorſqu'il a beſoin de toute ſa bonté,
Ne lui fais pas uſer de toute ſa juſtice.

Lorſqu'on parla du ſonnet précédent à M. de Colbert, il demanda s'il n'y avoit rien contre le Roi : on lui dit que non. Cela étant, répondit-il, dites à l'Auteur que je ne lui veux point de mal.

MADRIGAL.

MILLE fois plus touché d'un ruiſſeau qui murmure,
Que de tous ces vains ornements,
Fils de l'art & de l'impoſture,
Je me fais des amuſements
De tout ce qu'à mes yeux préſente la nature.
Quel plaiſir de la voir rajeunir chaque jour!
Elle rit dans nos prés, verdit dans nos bocages,
Fleurit dans nos jardins, & dans les doux ramages
Des oiſeaux de nos bois, elle parle d'amour.
Hélas! pourquoi faut-il, par une loi trop dure,
Que la jeuneſſe des ſaiſons,
Qui rend la verte chevelure
A nos arbres, à nos buiſſons,
Ne puiſſe ranimer notre machine uſée,
Rendre à mon ſang glacé ſa premiere chaleur;
A mon corps, à mes ſens, leur premiere vigueur,
Et d'eſprits tout nouveaux réchauffer ma penſée?

CHAULIEU.

DÉFINITION
DU TEMPS.

CE vieillard qui, d'un vol agile,
Fuit ſans jamais être arrêté;
Le temps, cette image mobile
De l'immobile éternité,

A peine du sein des ténebres
Fait éclore les faits célebres,
Qu'il les replonge dans la nuit,
Auteur de tout ce qui doit être,
Il detruit tout ce qu'il fait naître,
A mesure qu'il le produit.

ROUSSEAU.

Mansura verendus
Scribit jura senex, numeros qui dividit astris,
Et cursus, stabilesque moras quibus omnia vivunt
Ac pereunt, fixis cum legibus ille recenset.

CLAUDIAN. in Stilic. laudes.

LA BOUTEILLE DE SAVON.

FABLE.

CHAQUE âge a ses plaisirs; & l'âge de l'enfance,
Pour avoir les moins grands, n'a pas les moins parfaits.
Sous mille différents objets,
Les plaisirs n'ont de différence,
Qu'autant qu'ils ont coûté plus ou moins de souhaits.
Sur différents amusements,
Qui, sans mêlange de tristesse,
A la plus brillante jeunesse
Offroient mille plaisirs charmants,
Les boules de savon remportoient l'avantage.
Chaque enfant avoit son partage:
L'un tenoit la coquille & l'eau;
Celui-ci, le savon; & l'autre, un chalumeau,
A leurs yeux, aimable équipage.
Chacun disoit: La bouteille est pour moi,

Même

Même avant qu'elle fût formée;
Et ſembloit fort content de ſoi,
Quoiqu'il n'attrapât que fumée.
Quand elle venoit quelquefois,
En s'élevant trop haut, à finir la querelle,
Ils s'écrioient tous d'une voix:
Ah! qu'elle eſt belle! ah! qu'elle eſt belle!
Les uns en admiroient les diverſes couleurs:
Regardez diſoient-ils, comm'elle eſt jaune & verte;
D'autres, les yeux en l'air, enviſageoient ſa perte,
Comme le plus grand des malheurs.
Tandis que la troupe enfantine
Goûte ces plaiſirs innocents,
Quelqu'un vient à paſſer; ce quelqu'un examine
La folle ardeur de ces enfants;
Et dans le prompt tranſport d'une juſte colere:
Hommes, dans ces enfants, dit-il, reconnoiſſez
Un défaut parmi vous, hélas! trop ordinaire:
Aveugles, comme vous; comme vous, inſenſés,
Ils ſe laiſſent tromper par la ſeule apparence;
Encor les doit-on excuſer,
Et gardent-ils leur innocence,
Dans les jeux dont ſouvent on vous voit abuſer.

LE MARQUIS DE **.

ÉPITAPHE
DE PRADON.

CI gît le poëte Pradon,
Qui, durant quarante ans, d'une ardeur ſans pareille
Fit, à la barbe d'Apollon,
Le même métier que Corneille.

IMITATION

De l'Ode d'Horace : Rectiùs vives.

LA sageſſe, Licinie,
Eſt la ſource du bonheur :
Pour voguer avec honneur
Sur l'océan de la vie,
Ne conduis ton bâtiment
Ni près ni loin du rivage :
La crainte eſt un eſclavage ;
L'ambition, un tourment.
Médiocrité charmante,
Heureux qui connoît ton prix !
Si la fortune inſolente
Ne dore point tes lambris,
La commodité tranquille
Et le loiſir précieux,
A l'abri des envieux,
Embelliſſent ton aſyle :
Loin des vents tumultueux
Et des éclats du tonnerre,
Tu fécondes ſur la terre
L'arbriſſeau de nos vallons,
Tandis qu'au ſommet des monts,
Énorgueilli de ſa cime,
Le chêne tombe, victime
Du courroux des aquilons.
Et vous, qui touchez la nue,
Monuments de vanité,
Tours ſuperbes, dont la vue
Se perd dans l'immenſité,

Au fracas de votre chûte,
Le courtiſan tremble & fuit,
Et le villageois bénit
L'obſcurité de ſa hutte.
Fuyons un éclat trompeur,
Et d'une aveugle déeſſe
Ne craignons point la fureur :
Que peut-elle contre un cœur
Défendu par la ſageſſe ?
Si la fortune me rit,
Je connois ſon goût volage,
Et je n'en ſuis point ſéduit ;
Le jour brillant qui me luit,
Eſt la veille de l'orage.
Me plaindrois-je de ſes jeux,
Si le ſort devient contraire ?
Son caprice peut me faire,
Le lendemain, plus heureux.
L'éternelle deſtinée
Ote & rend à chaque année
Le printemps & les hivers,
Et le dieu brûlant qui cauſe
Les fléaux de l'univers,
Eſt le pere de la roſe,
Et le dieu de nos concerts.
Dans le creuſet l'or s'épure ;
La vertu, dans le malheur ;
Elle oppoſe, ſans murmure,
Le courage à la douceur ;
Et régnant en ſouveraine,
Au ſein même des plaiſirs,
Ne livre point ſes deſirs
A l'appas qui les entraîne :
Tel un pilote prudent,

De ſes voiles fait uſage,
Selon le degré du vent,
Il les cale dans l'orage;
Et quand Éole appaiſé,
Lui laiſſant, d'un vol aiſé,
Parcourir l'humide empire,
Sur la pouppe du navire
Conduit les zéphyrs légers,
Modérant leur fougue heureuſe,
D'une courſe impétueuſe
Il évite les dangers.

M. LE CHEVALIER DE BORY, *de l'Acad. de Lyon.*

APOLOGUE.

UN enfant s'admiroit, placé ſur une table:
Je ſuis grand, diſoit-il. Quelqu'un lui répondit:
Deſcendez, vous ſerez petit.

Quel eſt l'enfant de cette fable?
Le riche qui s'énorgueillit.

M. BARBE.

Cette fable eſt étonnante par la ſimplicité du ſtyle.

VERS

Lus par M. de Fleurieu, après ſon retour d'Italie, dans une ſéance de l'Académie de Lyon.

ENFIN, je vous revois, ô ma chere patrie !
Lyon, temple ſacré des arts, de l'induſtrie,
Que mon ame eſt émue, en parcourant des yeux,
Ces plaines, ces côteaux heureux,
Ces remparts, ce vaſte rivage,
Ces fleuves, amants de ces bords,
Qui, de les embellir diſputant l'avantage,
Confondent, à l'envi, leurs flots & leurs tranſports !
Épris du vain deſir de voir & de connoître,
En proie à mes vœux inconſtants,
Loin du beau ciel qui m'a vu naître,
J'oſai porter mes pas errants;
J'ai vu ces neiges immortelles,
Ces rochers & ces monts, fiers débris du chaos,
Entaſſés par les dieux, franchis par les héros,
Des champs auſoniens barrieres peu fidelles:
Du haut de ces trônes des airs,
Mon ame erroit ſur ces belles contrées,
De qui les nations, vainement conjurées,
Reçurent des arts & des fers.
Dieux ! comme je volai vers les plaines fécondes
Que l'Arno, que le Tibre enrichit de ſes ondes !
Horace, Auguſte, Scipion,
Et vous, Céſar, Virgile, Ciceron,
Tous vainqueurs des humains, par différents prodiges,
D'un pas reſpectueux, j'ai cherché vos veſtiges.
Terrible Michel-Ange, ingénieux Bernin,

Raphaël enchanteur, & vous, Taſſe divin,
J'adorois vos ſavants preſtiges.
Que d'objets raviſſants pour mes regards confus !
Obéliſques pompeux élancés juſqu'aux nues ;
Temples, cirques, palais, innombrables ſtatues
De héros immortels, de dieux qui ne ſont plus !
Romains, tous les lauriers ont couronné vos têtes :
Enfants des muſes & de Mars,
Vous avez fait briller les doux rayons des arts,
Parmi les éclairs des tempêtes :
Quels biens ne vous doit pas l'univers enchanté !
Et votre moindre gloire, eſt de l'avoir dompté.
Deux fois la féconde Auſonie,
Sous Auguſte & ſous Léon dix,
Vit croître dans ſes champs les palmes du génie,
Et ſes nouveaux Céſars furent les Médicis.
Tout paſſe, tout finit ; cette ſeconde aurore
N'a brillé qu'un matin, & s'eſt éteinte encore.
Habitants paiſibles & doux,
On accourt ſur vos bords, des terres étrangeres ;
Mais c'eſt la gloire de vos peres
Que l'on vient admirer chez vous.
Rome n'eſt plus qu'un nom, qu'une ombre d'elle-même,
Elle a perdu, dans ſes revers,
Le ſceptre des talents, comme de l'univers.
Veniſe, en ſa foibleſſe extrême,
Trop fidelle, peut-être, à ſes antiques loix,
N'a plus de Titiens, & redoute Biſance,
Que ſon bras ſoumit autrefois.
Pour l'aimable & belle Florence,
Gémiſſante autour des tombeaux,
De longs voiles de deuil elle obſcurcit ſes charmes,
Et répand d'inutiles larmes

Sur les urnes de ſes héros.
Les muſes & les arts ont volé vers la Seine:
Tibre jaloux, vainement tu frémis;
Cede ſans murmure & ſans haine,
Aux beaux ſiecles des deux Louis:
Endormi ſur tes vieux trophées,
Borne aujourd'hui ta gloire aux lauriers des Orphées,
Mais gardons-nous d'envier humblement
Les vains ſuccès de l'Italie;
Elle a chanté les ris & la folie;
Le François ſeul chante le ſentiment.
Art divin, fils de l'ame, & qui regnes ſur elle,
Par tes ſublimes ſons, par tes tendres accents,
Tu ſurpaſſes autant l'ariette éternelle
Et ſes frivoles agréments,
Que le cœur ſurpaſſe les ſens.
Nation légere & brillante,
Pour la premiere fois, ſois fidelle & conſtante;
Que le flambeau des arts pour toi ſoit immortel:
Rome, depuis long-temps, ne vit que dans l'hiſtoire;
Que ton ſiecle ſoit éternel.
Vous, citoyens heureux, partagez cette gloire:
Imitée & vaincue, en vos tiſſus brillants,
La nature jalouſe admire vos talents.
D'Athenes, de Lyon la déité fidelle,
A de nouveaux ſuccès, Minerve, vous appelle;
Sur l'aile du génie élevez vos concerts,
Cultivez tous les arts au ſein de l'abondance;
La ſeconde ville de France
Doit l'être auſſi de l'univers.

ÉPIGRAMME
CONTRE L'ABBÉ DESFONTAINES.

DANS un baſſin *des fontaines* du Pinde,
Veille un ſerpent bourſouflé de venin.
Géant ne ſuis, ni le domteur de l'Inde,
Et moins encor le vainqueur de Menin;
Mais les neuf ſœurs m'ont vu d'un œil benin.
J'ai gain de cauſe; & ſans gants ni mitaines
J'arracherois, moi, qui ne ſuis qu'un nain,
Et dents & langue au ſerpent *des fontaines*.

AUTRE,
CONTRE LE MÊME.

QUAND ſaint Antoine, au fond de ſon déſert,
Offroit à Dieu ſon tribut de louange,
L'eſprit malin, en ſingerie expert,
Le lutinoit d'une maniere étrange.
Qu'en revint-il au noir & mauvais ange?
Rien qui de rire ait pu lui donner lieu;
Naſarde, huée, & cornes pour adieu.
Ami burlon, voici cas tout ſemblable:
Ici, Louis eſt l'image de Dieu;
Moi, de l'hermite; & toi, celle du diable.

PIRON.

LE LOUP ET LE CHIEN.

FABLE.

QUE tu me parois beau, dit le loup au limier,
Net, poli, gras, heureux, & ſans inquiétude;
Mais qui te pele ainſi par le cou ? -- Mon colier.
-- Ton colier ! Fi ! des biens avec la ſervitude.

BENSERADE.

ÉPIGRAMME
CONTRE REGNARD
ET RIVIERE DUFRESNI,
AUTEURS DES JOUEURS.

UN jour Regnard & Riviere,
En cherchant un ſujet que l'on n'eût point traité,
Trouverent qu'un joueur ſeroit un caractere
Qui plairoit par ſa nouveauté:
Regnard le fit en vers; mais de Riviere, en proſe;
Ainſi, pour dire au vrai la choſe,
Chacun vola ſon compagnon:
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un & l'autre ouvrage,
Dit que Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

LE MATIN.

IDYLLE.

AMINTAS.

LA terre sort de son silence,
Et sourit avec joie aux premiers feux du jour;
La musique des airs annonce leur retour:
Par-tout j'entends la voix de la reconnoissance.

Je vais, sur ce bâton, l'appui de mes vieux ans,
Me trainer hors de ma chaumiere:
Là, je contemplerai la verdure des champs,
Et le naissant éclat que répand la lumiere.

Que la nature est belle! & que ce jour est pur!
Comm'il s'étend déja sur l'horizon obscur!
Les légeres vapeurs que son reflet colore,
Couvrent le sommet des côteaux,
Et l'eau bleuâtre des ruisseaux,
Qui semble au loin fumer dans l'ombre foible encore.

Tous les êtres charmés, élevent leurs concerts:
Le zéphyr, qui murmure, en caressant les plantes,
Auprès des fiers béliers, les brebis bondissantes,
Le berger dans la plaine, & l'oiseau dans les airs,
Expriment le plaisir en mille accents divers.
De mes premiers transports je sens naître l'ivresse:
O matin! ton aspect fait palpiter mon cœur;
Je m'échauffe aux rayons de ce feu créateur,
Et ma défaillante vieillesse
Respire avec ce frais le souffle du bonheur.

Grace te ſoit rendue, ô Dieu conſervateur,
Toi, dont j'ai ſi long-temps reſſenti la clémence !
Deux fois quarante hivers ont ſuivi ma naiſſance ;
Ce grand âge a paſſé comm'un jour de printemps.
Quand je parcours l'eſpace immenſe,
Qui m'offre comm'un point l'aurore de mes ans,
Que je me ſens ému ! dans quels raviſſements
Je me rappelle encor leur douce jouiſſance !
D'un air contagieux, mes troupeaux, ni mes champs
N'éprouverent jamais la maligne influence ;
Jamais de mon réduit n'approcha l'indigence.
Si le malheur m'a viſité,
Si quelquefois mes yeux ont répandu des larmes,
Aux jours de la félicité,
Ces orages légers prêtoient de nouveaux charmes.
Hélas ! ſous un ciel pur, au bord de mes ruiſſeaux,
J'ai vu couler ces jours comme coulent leurs eaux ;
Je les ai vus ſuivis de paiſibles ténebres ;
Un ſommeil bienfaiſant ſuſpendoit mes travaux,
Et jamais le ſouci, pour troubler mon repos,
N'agita ſes ailes funebres.
Dans le cours fortuné de mes luſtres nombreux,
J'eus des amis, je fis quelquefois des heureux.
O jeuneſſe ! ô ſaiſon dont tout m'offre l'image !
Qu'avec tranſport je t'enviſage !
Lorſque ſur mes genoux je portois mes enfants ;
Qu'en me livrant, comm'eux, aux plaiſirs de leur âge,
Je me ſentois preſſé de leurs bras innocents,
Que je goûtois alors un bonheur ſans nuage !
En voyant s'élever mes tendres arbriſſeaux,
Mes yeux, de l'avenir pénétroient la nuit ſombre :
Je diſois : ils croîtront ; leurs utiles rameaux
Recevront ma vieilleſſe à l'abri de leur ombre.
J'ai joui, grace au ciel, du fruit de mes travaux,

Et j'ai vu le succès passer mon espérance.
En rappellant les soins que j'eus de votre enfance,
De votre pere un jour béniſſez le repos;
Mes fils, ſi je n'ai pu vous laiſſer l'abondance,
Je vous ai fait des cœurs à l'épreuve des maux.

Pour la premiere fois, quand je connus la peine,
Ce fut, ô ma Zélis! ce jour où, ſur mon ſein,
Ton ame s'échappa comm'une douce haleine;
Où le froid du trépas glaça ta foible main,
Que tu tentois encor d'attacher ſur la mienne:
Combien ce ſouvenir m'a fait verſer de pleurs!
Mais de tous nos chagrins le temps tarit la ſource:
Douze fois la ſaiſon des fleurs,
Au gazon de ta tombe a mêlé ſes couleurs;
Et le moment approche où doit finir ma courſe;
J'ai de ce terme heureux de sûrs preſſentiments.
Ce ſoir ſur la colline où repoſe ta cendre,
Je veux aſſembler mes enfants.
Toi, qui me fis l'objet de tes bienfaits conſtants,
Au dernier de mes jours daigne encore m'entendre,
O Dieu! fais-moi mourir dans leurs embraſſements.

M. Léonard.

DISTIQUE

Pour le Portrait de M. Borie, Médecin.

Par ſon ſavoir il prolonge nos jours;
Par ſon eſprit il ſait les rendre courts.

Blin de Sainmore.

LA FORCE DE L'EXEMPLE.

FABLE.

MONSIEUR, je vous confie un enfant précieux,
Disoit au gouverneur un pere de famille ;
Rendez ce cher enfant, seul objet de mes vœux,
Aussi modeste qu'une fille :
(Le pere étoit un orgueilleux)
Qu'il aime la vertu ; (le pere aimoit le vice)
Puisse-t-il par vos soins détester l'injustice !
(Le pere étoit injuste.) Austere vérité,
Que jamais de vos loix mon cher fils ne s'écarte ;
(Le pere étoit menteur) que jamais une carte
Ne paroisse en un lieu par mon fils habité.
(Le pere, par le jeu, se trouvoit endetté.)

Comment se conduisit l'éleve? A l'ordinaire :
Il se moqua du maître ; il imita son pere.

M. BARBE.

EPIGRAMME.

PRUD'HOMME un jour, procureur émérite,
Dans une affaire avoit fait un faux pas :
Parbleu, monsieur, dit l'un des magistrats,
Changez de nom, ou changez de conduite.

M. IMBERT.

LE RENARD ET LE LYON.

FABLE.

UN renard pourſuivi, faute d'un autre aſyle,
S'étoit ſauvé dans l'antre d'un lion:
Le chaſſeur l'y laiſſa, ſans plus d'ambition;
Violer la franchiſe, eut été difficile.
Mais le renard épouvanté,
Ne compta guere alors ſur l'hoſpitalité.
Çà, dit le monarque farouche,
Sois le bien arrivé; tu ſeras pour ma bouche:
A quelle ſauce es-tu meilleur, dis-moi?
Je n'en ſais rien, dit le renard au roi;
Mais, ſire, ce diſcours & ce regard ſévere
Me rappellent mon pauvre pere;
J'en pleure encor, quand je penſe à ſa fin:
Un lapin fugitif lui demandoit aſyle;
Mais mon pere trouva la demande incivile;
Et, pouſſé par le diable, il mangea le lapin.
Le lapin, en mourant, réclama la colere
De Jupiter Hoſpitalier,
Et ſur le champ mon pauvre pere
Fut enfumé dans ſon terrier.
Le lion s'en émut, & ſoit crainte, ſoit honte,
Soit pitié du renard, ſa faim ſe ralentit:
Va-t-en, dit-il, avec ton conte;
Tu m'as fait perdre l'appétit.

LA MOTHE.

LES REGRETS
DE SAINT AUGUSTIN,
SUR LA MORT DE SAINTE MONIQUE.
ÉLÉGIE.

ENFIN ces jours ſi chers, à mes jours attachés,
Par la cruelle mort ont donc été tranchés.
Dans la nuit du tombeau ma mere deſcendue,
A mes vœux impuiſſants ne ſera point rendue :
C'en eſt fait pour jamais, les ombres du trépas
Obſcurciſſent ces yeux qui veilloient ſur mes pas.
Pour jamais le deſtin enleve à ma jeuneſſe
L'appui que tant de fois rechercha ſa foibleſſe ;
Lorſque des paſſions le ſouffle corrupteur
Répandoit ſur ma vie une triſte langueur,
Flétrit dans ſon printemps ſa fleur encor trop tendre,
Qui des zéphyrs trompeurs n'avoit pu ſe défendre ;
Et de la volupté reſpirant le poiſon,
N'avoit jamais goûté l'air pur de la raiſon.
Par la main des plaiſirs cette fleur cultivée,
Étoit dans ſon printemps à périr réſervée.
C'eſt toi ſeul, ô mon Dieu ! dont le bras tout-puiſſant
La déroba ſoudain à ce péril naiſſant ;
Tout-à-coup releva ſa tige deſſéchée,
Qui, prête à ſuccomber, vers la terre penchée,
N'attendoit plus, hélas ! qu'une honteuſe fin,
Et la vie & l'eſprit rentrerent dans ſon ſein.
C'eſt toi qui, me couvrant de ton aile attentive,
Rappellas dans mon cœur la vertu fugitive ;

Par la voix d'une mere excitas mes remords;
De mes ſens révoltés étouffas les tranſports;
Et m'arrachant au joug où m'entraînoit le crime,
Pour m'élever à toi, me tiras de l'abyme :
Après m'avoir comblé de tes plus grands bienfaits,
N'avois-tu pas, Seigneur, oublié mes forfaits?
Falloit-il égaler le ſupplice à l'offenſe,
A ta juſtice, ô Dieu! ſoumettre ta clémence;
Et quand j'avois recours à ta ſeule bonté,
Ne voir que la grandeur de mon iniquité?
Ma mere a donc pour moi déſarmé ta juſtice;
Des crimes de ſon fils elle n'eſt point complice.
Hélas! combien de fois, craignant pour moi tes coups,
A-t-elle, par ſes vœux, ſuſpendu ton courroux?
Combien de fois, baignant tes autels de ſes larmes,
T'a-t-elle, pour le fils, expliqué ſes alarmes?
De l'héréſie enfin m'arrachant le bandeau,
Elle fit à mes yeux briller un jour nouveau.
Je me rappelle encor ces adieux ſi funeſtes,
Qui de ſes triſtes jours ont conſacré les reſtes.

O mon fils! me dit-elle, en eſſuyant mes pleurs,
Le Seigneur marque un terme à mes longues douleurs,
Des chaînes de ce corps mon ame dégagée,
Du joug des paſſions ne ſera plus chargée.
Je vole au ſein de dieu, qui m'appelle aujourd'hui,
Reprendre un nouvel être, & m'unir avec lui;
Je vous laiſſe au milieu d'une mer orageuſe,
En naufrages féconde, & toujours dangereuſe;
Les vents que ſur ſes bords les plaiſirs font régner,
Du port de la vertu ſauront vous éloigner:
Quelquefois, retenant leur ſouffle trop rapide,
Ils pourront vous tromper par un calme perfide;

Craignez de ces zéphyrs la maligne douceur ;
Leur haleine ſouvent précipite à l'erreur.
De rochers, de débris cette mer eſt couverte ;
Ses bords ſemés de fleurs, menent à notre perte ;
N'en approchez jamais ; ces bords délicieux
Corrompront votre cœur, en ſéduiſant vos yeux ;
Des écueils menaçants vous dérobant l'image,
Ils vous entraîneront au devant du naufrage ;
Enfin, pour arriver au port de la vertu,
Il faut que votre cœur par vous ſoit combattu.

Fuyez la volupté, ſavante enchantereſſe ;
Elle ſait de nos ſens ſurprendre la foibleſſe :
Plus que tous les dangers, craignez ſes faux appas.
Dieu ſera le pilote, & de ſon propre bras,
Pouſſant votre vaiſſeau vers cet heureux rivage,
Mettra vos jours ſereins à l'abri de l'orage.

Tel étoit, ô ma mere ! en ce moment cruel,
Le diſcours qu'en ta bouche avoit mis l'Éternel ;
Tel étoit le ſentier que ta main languiſſante
Traçoit aux premiers pas de ma vertu naiſſante.
Depuis que de tes jours le flambeau s'eſt éteint,
J'aſpire à ce trépas que pour toi j'avois craint.
De mes yeux le ſoleil r'ouvre-t-il la paupiere,
Le ſoleil voit mes yeux chercher ma tendre mere.
La nuit ſuccede-t-elle à l'aſtre qui nous luit,
Je demande ma mere aux ombres de la nuit :
En vain mes triſtes yeux ne s'ouvrent que pour elle ;
En vain ma foible voix en ces lieux la rappelle ;
Ainſi que mes regards, mes cris ſont ſuperflus ;
Tout me dit, tout m'apprend que ma mere n'eſt plus.

O toi, de tes élus & le pere & le juge !
Toi, qui des malheureux es l'unique refuge,

Entends ma voix plaintive, & sois mon protecteur;
Fais voler devant moi l'ange consolateur;
Pour combattre mes maux, viens me prêter des armes;
Que ta divine main daigne essuyer mes larmes,
Et que mon triste cœur, au calme enfin rendu,
Retrouve dans son Dieu tout ce qu'il a perdu.

M. D'ARNAUD.

LE COMMERCE.

POEME

Qui a remporté le prix de Poésie à l'Académie Françoise en 1755.

IL est d'heureux climats, que, sous un ciel serein,
La nature enrichit d'une prodigue main;
Il est de tristes bords, où la terre barbare
Ferme, ou n'ouvre qu'à peine, un sein toujours avare;
Mais tout est limité; ses dons & ses refus,
Des besoins & des biens sont toujours répandus.

Heureuse & sage loi, mere de l'harmonie,
Seul recours des humains, nœud puissant qui les lie!
Les peuples par les mers en vain sont séparés,
Par la nécessité l'un vers l'autre attirés,
Des différents climats où le sort les disperse,
Je les vois se répondre, unis par le commerce:
Les trésors à la main, il court, le besoin fuit,
L'abondance circule, & le monde jouit.

Commerce, art bienfaisant, ta vigilance habile
Répare les refus d'une terre stérile :
Changé par tes présents, le bord le plus ingrat
Paroît aux yeux trompés un fertile climat :
Sous tes égales loix, tout reçoit & tout donne ;
Sans même avoir semé, plus d'un pays moissonne :
La nature asservie aux caprices du temps,
Est bizarre en ses dons ; tes secours sont constants.
Je vois l'excès des biens réglé par ta prudence ;
Pour mieux la conserver, tu bornes l'abondance :
Tel, d'un épais feuillage un ormeau trop couvert,
Par le fer dégagé, vit des rameaux qu'il perd :
Tu proscris les excès ; mais aux biens nécessaires,
Tu joins du luxe encor les délices si cheres ;
Tu répands les plaisirs, l'opulence & l'éclat ;
Tu prépares de loin les forces de l'état.

Que de fois, quand tes mains, sur de stériles plages,
Apportoient l'abondance à des peuples sauvages,
Dans de plus grands besoins, trop peu sentis par eux,
Tu versas sur leurs mœurs des secours plus heureux !
La vérité, les loix, les arts & l'industrie,
Vainqueurs de l'ignorance & de la barbarie :
Leçon douce, jour pur, à leurs yeux présenté,
Et qui, sans l'affoiblir, réfléchit sa clarté.

Par toi Tyr fut brillante, & Carthage, fameuse ;
L'Arabie à tes soins dut le titre d'heureuse ;
Trop indigne de l'être en ces climats féconds,
Dès qu'un vil brigandage eut profané tes dons :
Venise fut long-temps ton trône & ton école ;
La Tamise, par toi, semble un autre Pactole,
Et le Batave heureux voit, par tes seuls bienfaits,
L'abondance étrangere habiter ses marais.

France, sur qui le ciel répandit ses largesses,
Où n'épanches-tu pas tes immenses richesses ?
A des biens nés d'ailleurs, que de canaux divers
Sont ouverts dans ton sein, par la main des Colberts !

Mais combien du commerce étendis-tu l'empire,
Aiguille si fidelle au pole qui t'attire !
Sous quels cieux éloignés nous ont poussé les flots !
Et quel globe inconnu sort pour nous du chaos !
O surprise ! ô succès ! sous une mer déserte,
A l'effor d'un mortel l'amérique est ouverte !
Par ces hardis travaux, par ces nœuds fortunés,
Deux mondes se sont joints, l'un de l'autre étonnés.
Le commerce applaudit à ce brillant prodige.
Que d'illustres rameaux vont embellir ta tige !
Le Mexique vers nous fait voguer ses trésors,
Les biens de nos climats sont portés dans ses ports.
Vents heureux, soufflez seuls; respecte, mer profonde,
Ces dépôts mutuels, confiés à ton onde.

Quel tumulte ! à l'éclat de ces trésors nouveaux,
Les peuples attirés sont devenus rivaux ;
Le liquide élément est le champ de la guerre;
On court se disputer les tributs de la terre ;
Et le peuple vainqueur, seul arbitre des mers,
Saisit l'utile honneur d'enrichir l'univers :
La puissance dépend de l'empire de l'onde ;
Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Que d'objets sur ce bord ! cent peuples n'en font qu'un ;
J'y vois le monde entier ; un intérêt commun
Rassemble tant d'humains de différents rivages,
Étrangers l'un pour l'autre, & de loix & d'usages.

Quel pompeux appareil m'eſt offert ſur les eaux!
On aborde, on s'empreſſe autour de cent vaiſſeaux:
Que de vœux ſatisfaits! le port ſemble avec joie
Embraſſer le vaiſſeau que le ciel lui envoie:
L'impatience accourt, recueille avec tranſport
Les biens qu'elle attendoit, errante ſur le bord.
Au vaſte ſein des mers, le vaiſſeau qui s'élance,
Devant lui ſur les flots voit voler l'eſpérance;
L'intérêt, à grands cris preſſant les matelots,
De ſes actives mains ſeconde leurs travaux,
Tandis que de l'honneur la foi publique épriſe,
Avec la liberté ſur la pouppe eſt aſſiſe.

Ceſſe donc tes dédains, ſuperbe préjugé;
Le commerce eſt par toi trop long-temps outragé.
Fiere de vos grandeurs, pouvez-vous, ame oiſive,
Cueillir, en l'inſultant, tous les fruits qu'il cultive?
De cette erreur injuſte oſez vous affranchir:
C'eſt ſervir ſon pays, que ſavoir l'enrichir.

M. Le Miere.

ÉPIGRAMME

Sur une femme qui parloit ſans langue.

Qu'une femme parle ſans langue,
Et faſſe même une harangue,
Je le crois bien:
Qu'ayant une langue, au contraire,
Une femme puiſſe ſe taire,
Je n'en crois rien.

EPIGRAMME.

L'ENVOYÉ Turc louoit de bonne foi
Les agréments, les graces, la parure
De nos beautés. -- Et leur figure,
Qu'en penſez-vous, lui demanda le roi ?
Sire, dit-il, excuſez-moi ;
Je ne connois rien en peinture.

M. IMBERT.

EPITAPHE
DE TIMON LE MISANTHROPE,

Tirée de l'Anthologie.

PASSANT, laiſſe ma cendre en paix,
Ne cherche point mon nom, apprends que je te hais ;
Il ſuffit que tu ſois un homme.
Eh bien ! vois ce tombeau qui me couvre aujourd'hui ;
Je ne veux rien de toi ; ce que je veux de lui,
C'eſt qu'il ſe briſe & qu'il t'aſſomme.

RÉBUS.

UN vieux Druide, entiché de ſa race,
Pour s'attirer les reſpects d'un *quidam*,
Dit qu'à ſa terre il n'étoit habitant
Qui jamais s'arrogeât l'audace
De ſe couvrir ou s'aſſeoir lui préſent.

Le *quidam*, qui n'étoit pas bête :
Monſieur, dit-il, ſe couvrant, s'aſſeyant,
Ces gens n'ont donc ni cul ni tête.

M. BRET.

TABLEAU
DE LA VIE HUMAINE.

DANS les jours de la folie
On jouit ſans rien prévoir ;
En avançant dans la vie,
Nos ſeuls biens ſont dans l'eſpoir.
La vieilleſſe encor projette ;
Mais avant d'exécuter,
L'heure ſonne, & l'on regrette,
Sans avoir à regretter.

L'ENFANT
ET SON PERE.
FABLE.

UN enfant plein d'eſprit, autant que de pareſſe,
S'étoit un jour levé fort tard ;
Et ſon pere, homme un peu bavard,
Le tança, le gronda, prouva que la jeuneſſe
Gagnoit infiniment à ſe lever matin.
Tenez, dit-il, j'allois à la premiere meſſe,
Et j'ai trouvé ſur mon chemin

Cette montre, où brilloit un diamant très-fin.
Si dans les bras de la molleſſe
Je fuſſe reſté comme vous,
Aurois-je trouvé ces bijoux ?
-- Comment ! papa, cette montre à la rue !
-- Oui, oui, mais avant l'aube. -- Ah ! dit l'enfant malin,
Mais celui qui l'avoit perdue,
S'étoit levé bien plus matin.

Ce conte me paroît d'une grande importance.
Jeunes Mentors, gardez-vous d'alléguer
De ces raiſons que l'on peut rétorquer
Contre le ſot qui les avance.
L'enfant eſt un être qui penſe ;
Il faut le reſpecter, & non point l'abuſer.

M. BERENGER, *de l'Oratoire.*

L'ENCENS
ET LA POUDRE A CANON.

NOIRE fille du Styx, vrai fléau de la terre ;
Toi, qui t'éleves dans les airs,
Émule du tonnerre, ainſi que des éclairs,
Veux-tu faire aux mortels une éternelle guerre ?
Celui qui le premier te pêtrit de ſa main,
Devint ta premiere victime :
Que n'a-t-il dans le même abyme
Englouti pour toujours ton ſalpêtre inhumain.
C'eſt ainſi que l'encens, au fond d'une boutique,

Sur

Sur le ton d'une philippique,
Parloit un jour à la poudre à canon.
-- Tu brilles moins que moi, lui répondit la poudre,
Et tu n'imites point les effets de la foudre;
Mais es-tu moins nuiſible ?... Non.
Que de têtes pourroient m'en dire des nouvelles !
Il en eſt plus de cent que je pourrois citer.

L'encens gâte plus de cervelles
Que la poudre n'en fait ſauter.

L'HOMME ET LE VOLEUR.

FABLE.

UN pauvre homme apperçut dans ſa chambre, la nuit,
Un voleur qui croyoit trouver là quelque ſomme,
Il fit un ſi grand cri, que le voleur s'enfuit,
Et laiſſa ſon manteau, qui ſervit au pauvre homme.

BENSERADE.

LES CRUCHES SAVANTES.

CONTE.

UN voyageur académicien,
Normand de plus, (partant hiſtorien
Très-véridique) à ſon retour d'Afrique,

Me racontoit un fait assez comique,
Dont il juroit avoir été témoin.
(Tout Normand jure au plus petit besoin.)
Croyez le cas, doutez-en, peu m'importe;
Foi de rimeur, je ne l'invente pas.

Il contoit donc qu'en ces brûlants climats,
Un certain jour, dans un grand galetas,
Il avoit vu venir une cohorte
D'hommes tout noirs, qui marchoient d'un pas fier,
La pipe au bec, portant blanche culotte
Pour tout habit. Cette troupe falote
Avoit pour chef un mauresque estafier,
Au nez camard, à l'allure magotte.
Qu'on se figure un hideux sapajou,
Faisant marcher cette huaille noire
Vers un taudis, repaire de hibou,
Où bruyamment un nombreux auditoire,
Noir & velu, sur ses pieds attendoit
Le noir troupeau qui lentement venoit;
C'est le portrait de cette compagnie.
Calot peut seul de cette tabagie
Vous griffonner le croquis dignement.

Ces sorciers-là qu'étoient-ils, je vous prie,
Va-t-on me dire? Ah! je le donne en cent
A deviner. S'il faut que je le die,
M'en croirez-vous? C'étoit,..., l'académie
De ce pays policé récemment.
-- L'académie! -- Oui, oui, l'académie,
En habit de cérémonie,
Laquelle, en corps, vers le pourpris brillant
Très-gravement marchant sur deux colonnes,

Venoit siéger, décerner des couronnes
Aux beaux esprits, déclamer, raisonner.

Or, devinez dans quels burlesques trônes
Ils enchâssoient leurs grotesques personnes :
Allons, meilleurs, tâchez de deviner.
Dans des fauteuils, dit un de l'assemblée?
-- Bon ! des fauteuils à ces malandrins-là;
Gens qui vont nuds, connoissent bien cela !
C'est bon pour nous, nation mieux meublée.
-- Debout? couchés? -- Ah ! vraiment, point du tout.
Devinez.... -- C'est... -- Mais êtes-vous à bout?
-- Oui. -- Eh bien ! c'est... dans des cruches fort grandes,
De large entrée, à moitié pleines d'eau,
Qu'alégrement se cazoient mes deux bandes,
Et jusqu'au cou s'enfonçoient bien & beau.
Fesses au frais, la docte académie
Siégeoit, jugeant & prose & poésie.

Eh bien ! parlez; le fait est-il plaisant?
Je l'ai vu, moi; oui, vu, foi de Normand;
C'est au Congo. Toute la compagnie
A ce récit rioit de très-grand cœur,
Fors un robin, personnage caustique
Et réformé. Morbleu, dit le conteur,
Quel sérieux ! Déridez-vous, monsieur.
Dans une cruche, oh ! la chose est unique;
Ma foi, l'on rit, quand on se la peint bien.

Je sais pays, repartit mon stoïque,
(Lorgnant monsieur l'académicien)
Où l'on voit chose encore plus comique.

-- Et qu'y voit-on? -- Ce qu'on y voit? Siéger,
Parler, plaider, opiner & juger,
Argumenter, conter auſſi, prêcher,
Verſifier, réſoudre des problêmes,
Et raiſonner les cruches elles-mêmes.

M. Clément.

JUPITER ET L'HOMME.

APOLOGUE.

Au dieu qui lance le tonnerre,
Quelqu'un diſoit: Vous le ſavez, ſeigneur,
Femme eſt un meuble néceſſaire
Pour s'établir; ainſi, votre grandeur
Eſt priée inſtamment de m'en procurer une
Qui faſſe ma fortune.
Jupiter exauça ſes vœux,
Quoiqu'à regret; car ce dieu ſage
Savoit que dans le mariage
Le bonheur eſt rare & douteux.

-- Jupin, je n'ai point de famille;
Je ſuis riche & ſans héritiers;
Accordez-m'en. -- Très-volontiers....
Il lui donna deux fils, & de plus, une fille.

-- Grand Jupiter, ordonnez que mon plan
Réuſſiſſe.... -- Ce plan, quel eſt-il? -- Que je voie
Mon aîné riche, & l'autre, courtiſan;
Que ma fille en beauté ſurpaſſe, en moins d'un an,
Dame Hélene qui perdit Troie.
J'attends de vous cette faveur....
-- Vous le voulez; ſoit; je le veux de même,

Puiſque de-là dépend votre bonheur,
Répond le monarque ſuprême,
En ſouriant d'un air moqueur.
Qu'arrive-t-il? L'aîné ſans ceſſe entaſſe;
Riche, il eſt pauvre, & meurt de faim;
Le courtiſan déplaît au ſouverain,
Perd ſon emploi, tombe dans la diſgrace;
L'orgueilleuſe Cloë mépriſe les humains;
Le temps, de ſa faux meurtriere,
Détruit ſa beauté paſſagere,
Et la punit de ſes dédains.
Le pere au déſeſpoir, ſe plaint & ſe déſole;
Il accuſe le ciel. Jupiter irrité,
Le confond par cette parole:
Homme inſenſé, que ne demandois-tu,
Pour tes enfants & pour toi, la vertu:
C'eſt là le ſeul vrai bien, tout le reſte eſt frivole.

M. B**.

L'OURS ET SES CONVIVES.

FABLE.

L'OURS un jour s'étant mis en tête
De régaler chez lui les hôtes des forêts:
Pour ce fameux feſtin on fit de grands apprêts,
Et rien ne manquoit à la fête;
Rien, dis-je, à la bonne humeur près,
Quoiqu'en nombreuſe compagnie,
Le ſinge, que ſon goût, ainſi que ſon génie
Porte à batifoler, ſe crut en un déſert;
Point de joyeux propos, point de ces gaîtés vives
Qui rendent ſi friands les morceaux que l'on ſert;

Il n'attendit pas le deſſert
Pour quitter l'hôte & ſes convives,
Quoi ! dit l'ours, vous ne reſtez pas ?
Où donc allez-vous, mon confrere ?
-- Où l'on ſe réjouit, dit Bertrand, cher compere ;
Sans ce point, tous vos mets ſont pour moi ſans appas.

Dieu nous préſerve des repas
Où l'on ne fait que bonne chere.

M. PESSELIER.

LE PRINTEMPS.

ODE

Qui a été couronnée par l'Académie des Jeux Floraux, en 1741.

LA neige & les frimas, qui couvroient nos campagnes,
Diſparoiſſent enfin, au gré de nos deſirs ;
Les aquilons glacés, fuyant vers les montagnes,
Cedent la place aux doux zéphyrs.

Ces paiſibles enfants de l'inconſtant Éole
Vont réparer les maux que l'hiver nous a faits ;
Au devant du printemps déja leur troupe vole,
Et nous annonce ſes bienfaits.

Le ſoleil, ſi long-temps caché ſous les nuages,
Fait briller à nos yeux ſon char étincelant ;

Sa féconde chaleur, diſſipant les orages,
Ranime l'univers tremblant.

✣

Les prés font éclater leur riante verdure;
On voit parmi les fleurs ſerpenter les ruiſſeaux;
Les bois ſont revêtus de leur riche parure;
J'entends le concert des oiſeaux.

✣

Des jeunes papillons la peinture brillante
Semble le diſputer aux roſes, aux jaſmins;
Sur leurs traces je vois l'abeille diligente
Faire ſes utiles larcins.

✣

O jours délicieux, joie innocente & pure!
Mille objets à la fois charment nos yeux ſurpris;
Tout s'émeut, tout reſpire, & l'antique nature
Renaît de ſes propres débris.

✣

Telle, dans l'heureux temps de l'enfance du monde,
Elle parut, ſortant des horreurs du chaos,
Lorſque du dieu des dieux la parole féconde
Sépara la terre des flots.

✣

Ouvrant de l'orient l'immortelle barriere,
L'épouſe de Tithon montra ſon front vermeil,
Et de roſes au loin parſemant la carriere,
Devança les pas du ſoleil.

✣

Les arbres auſſi-tôt, élevant leurs feuillages,
Oppoſerent leur ombre à ſes rayons perçants,
Et l'humide fraîcheur, dans le fond des bocages,
Conſerva les gazons naiſſants.

Flore vint prodiguer ſes brillantes richeſſes;
Les plus douces odeurs parfumerent les airs:
Bacchus, Cérès, Pomone, annonçant leurs largeſſes,
Offrirent des tableaux divers.

La paix, fille du ciel, & l'équitable Aſtrée,
Régloient alors les jours des mortels innocents,
Et pour eux, ſur la terre enrichie & parée;
Régnoit un éternel printemps.

Mais bientôt de l'orgueil ſuivant la voix impie,
L'homme trop aveuglé, crut être égal aux dieux;
Le déſordre & les maux vinrent avec furie,
Punir le crime audacieux.

Ces jours ſi fortunés de la jeune Cibele,
Dans l'abyme des temps ſont perdus ſans retour;
Les brûlantes chaleurs, la froidure cruelle,
Nous tyranniſent tour-à-tour.

L'ardente canicule, au moiſſonneur avide,
Vend bien chers les tréſors par Cérès apportés;
Bacchus répand les flots de ſon onde liquide;
Mais l'hiver marche à ſes côtés.

Échappés aux efforts de ſa rage inſolente,
A nos jeux ſuſpendus donnons un libre eſſor:
C'eſt le ſeul temps heureux; le printemps repréſente
Les délices de l'âge d'or.

Sous ces berceaux fleuris le doux repos m'invite;
Euphroſine y conduit les ris & les attraits:
O Nymphe! garde-toi de mener à ta ſuite
Cet enfant qui lance des traits.

Et la terre & le ciel conſpirent pour me plaire :
Cette vive clarté répandue en tous lieux,
Le retour de Progné, qui, d'une main légere,
Vient chaſſer l'hiver odieux :

✣

Les danſes des bergers, qu'anime l'alégreſſe ;
Leurs naïves chanſons, leurs ruſtiques débats,
Tout, en ces jours heureux, m'attache, m'intéreſſe ;
Tout eſt pour moi rempli d'appas.

✣

Je reſſens les tranſports d'une joie inconnue ;
Mes ſens appeſantis reprennent leur vigueur.
O douce émotion ! une force inconnue
Éleve & dilate mon cœur.

✣

Ni les lambris dorés, ni la pourpre éclatante,
Ne ſauroient égaler les champêtres beautés :
Trop heureux qui, bravant la fortune inconſtante,
Sait goûter ces félicités !

MADAME DE MONTÉGUT.

LES MITES.

FABLE.

SUR un fromage de Hollande,
Des mites reſpiroient, trottoient, s'émancipoient :
Autour d'une table aſſez grande,
A Pomone, à Bacchus des gens ſacrifioient,
Non ſans bruit ; de Bacchus le culte ainſi l'ordonne :
Mites de diſputer ; l'une diſoit : Il tonne.
Non, diſoit l'autre, c'eſt le vent.
Le fromage entamé, la gent mite s'étonne

Que le globe ait changé de face en un instant.
Maint rocher écrase, en tombant,
Maint philosophe qui raisonne
Sur ce fatal événement,
Où maint esprit fort qui prétend
Que ce bruit ne tuera personne.
Un jour se passe ; un jour, c'étoit comme cent ans.
Dames mites disoient à leurs petits enfants :
Il fut un temps que la terre étoit ronde ;
Mais, je ne sais par quel destin,
De forme un jour elle changea soudain ;
Plus d'un peuple y périt : hors des bornes du monde,
Un être tout-puissant dispose de nos jours.
Les enfants prenoient ce discours
Pour un conte de vieille, enfanté par la crainte.
Le fromage reçoit une seconde atteinte ;
Autre brèche fatale à nombre d'habitants :
Ceux-ci morts, la race suivante,
Traitant de radoteurs ses peres, ses savants,
De ces tristes événements
Trouva l'histoire extravagante :
Il se pouvoit que le hasard,
Que le temps eût du globe altéré la figure ;
Mais vouloir qu'à cette aventure
Je ne sais quel pouvoir eût eu la moindre part,
C'étoit sottise toute pure.
Du fromage il restoit à peine un demi-quart ;
L'insecte né le soir, n'en crut pas davantage
A ce pouvoir suprême, à cet être inconnu,
Par ses aïeux tant rebattu.
Sur le dernier morceau, pour achever l'histoire,
Le dernier mourut sans y croire.

Incrédules mortels, ceci s'adresse à vous ;

Race ingrate, parlez ; ſera-ce quand la foudre
Aura réduit ce globe en poudre,
Que d'un être vengeur vous craindrez le courroux ?

M. L'ABBÉ AUBERT.

EPIGRAMME.

LORSQUE la fievre & ſes brûlantes criſes
Ont de notre machine attaqué les reſſorts,
Le corps humain eſt un champ clos alors,
Où la nature & le mal ſont aux priſes :
Il ſurvient un aveugle, appellé médecin ;
Tout au travers il frappe à l'aventure :
S'il attrappe le mal, il fait un homme ſain ;
Et du malade, un mort, s'il frappe la nature.

M. LE MIERE.

Le célebre Rouſſeau n'eût pas déſavoué cette épigramme, tant pour la penſée que pour la richeſſe des rimes.

QUATRAIN.

NOUS tromper dans nos entrepriſes,
C'eſt à quoi nous ſommes ſujets ;
Le matin je fais des projets,
Et le long du jour, des ſottiſes.

M. DE VOLTAIRE.

LA ROSE ET LA FLEUR D'ORANGE.

FABLE.

DANS un jardin fleuri, près d'un riant verger,
Une roſe, au printemps, brilloit épanouie :
De ſes frêles attraits la belle énorgueillie,
Dit, d'un ton ſubſannant, à la fleur d'oranger :
Ma ſœur, de ces beaux lieux ne ſuis-je pas la reine ?
Quel incarnat ! quel coloris !
Mais ſur-tout quels parfums exquis
S'exhalent de mon ſein ! -- Ne ſoyez pas ſi vaine,
Dit la fleur à fruit d'or ; cet éclat paſſager
Digne, au plus, de ſéduire un papillon léger,
Que devient-il, ma ſœur ? Ah ! je n'oſe le dire... (a).
Au contraire, on me voit produire
Des fruits dont la couleur
Et le goût, & l'odeur,
En charmant tous les ſens, me décernent l'empire
De ces vaſtes enclos dont je fais tout l'honneur :
Je ne récele point une épine cruelle,
Sous des dehors ſéduiſants & trompeurs ;
Mes fruits ſont recherchés, & je ſuis aſſez belle ; ...
Je ſais, en les fixant, me gagner tous les cœurs.

Heureux l'auteur qui joint l'agréable à l'utile !
Il peu rabattre alors l'impertinent caquet
Du fat, dont la jactance & le talent futile
Éblouit un inſtant, & ſoudain diſparoît.

M. BARDY, *de Montpellier.*

(a) On ſait que le fruit du roſier s'appelle *gratte cu*.

CONTE.

ET non, non, croyez-m'en, Bacon n'étoit pas bête,
Lorſque dans Albion il crioit à tue-tête :
Doutez, doutez, meſſieurs, & vous ſerez prudents.
A peu près dans le même temps,
Deſcartes, parmi nous, prêchoit la même choſe :
Doutez, examinez les faits qu'on vous propoſe,
Diſoit ce philoſophe; *examinez-les bien*,
Vous trouverez que ce n'eſt ſouvent rien
Que menſonge & qu'erreur. Court texte & longue gloſe.
En racontant un fait, le plus homme de bien,
Même ſans le ſavoir, y met toujours du ſien.

Je ſortois hier d'une boutique,
Et j'apperçus un tas de gens
Au bout d'une place publique :
(Je dis un tas; car c'étoient des manants)
Je demande à tous ceux que je vois dans la rue :
Que fait là-bas cette cohue ?
Monſieur, me dit un moine, on vient de l'arrêter.
-- Et qui donc ? -- Cet eſcroc; on l'a vu filouter
La montre d'un robin : le moine me ſalue.
Je vais un peu plus loin, pour apprendre l'iſſue
De cette affaire; & je dis au premier
Que je rencontre : Où va-t-on le conduire ?
-- Chez les bouchers, me répond ce dernier.
-- Chez les bouchers! que voulez-vous donc dire?
-- Je vous parle d'un bœuf qui s'eſt laiſſé lier,
Dit-il; un gros boucher alloit l'expédier;
Tout-à-coup il bondit, il ſe débat, il tire

La corde avec effort ; elle caſſe ; il s'enfuit ;
On le pourſuit,
On le ſaiſit ;
Chez les bouchers on va le reconduire.
Bon ſoir. Cet homme part : me voilà bien inſtruit !
J'avance quatre pas, & m'accoſte d'un ſire
A la démarche grave, au lent & lourd maintien :
Monſieur, lui dis-je, apprenez-moi, de grace,
Pour quel ſujet, au bout de cette place,
Sont attroupés ces gens. -- Bon ! monſieur, ce n'eſt rien.
-- Quoi ! rien ? -- Ah ! c'eſt très-peu de choſe.
-- Dites toujours. -- Chacun l'appelle bien,
Reprend mon homme ; mais il n'oſe
Dans ſa cage rentrer. -- Quoi ! que dites-vous-là ?
-- Ce que je dis ? eh ! parbleu, c'eſt cela,
Ce qui vient d'arriver ; un canari s'échappe ;
On court pour le ratrapper ;
Un poliſſon le ratrappe,
Qui vous le laiſſe échapper.
C'eſt tout : adieu, monſieur ; je ne puis m'arrêter.
Un eſcroc ! un bœuf ! une cage !
Quel pot-pourri ! grand Dieu ! quel barbouillage !
Je n'y comprends plus rien : allons examiner
Ce fait-là de plus près. Je vais droit à la foule :
Autre embarras ! j'arrive ; elle s'écoule ;
Je trouve à peine à qui parler ;
Je ne vois qu'un maçon : -- Que faiſoient là ces hommes
Avec qui vous étiez ? -- Et rien, monſieur ; nous ſommes
Des ouvriers joyeux qui faiſons le lundi,
Et qui nous raſſemblions ici

Pour aller faire la ribote.
Mon maçon dit, & court à la gargote.

Après cela, croyez les contes d'Hérodote.

M. B.

EPIGRAMME.

Denis tailloit un jour : Ariſtippe, dis moi
Pourquoi tous deux, étant de même étoffe,
Voit-on le philoſophe aller chercher le roi,
Jamais le roi chercher le philoſophe ?
-- Sachez-en la raiſon, ſeigneur, & priſez moins
Ce vain reſpect qui vous ſéduit encore :
Quand on eſt ſage, on connoit ſes beſoins ;
Quand on eſt prince, on les ignore.

M. Imbert.

LES FORÇATS.

APOLOGUE.

Des criminels à périr condamnés,
Chargés de fer, accablés de miſeres,
Comptoient des jours ſans ceſſe empoiſonnés
Par la rigueur de leurs deſtins contraires.
Aux malheureux ſied-il d'être jaloux,
De ſe haïr, de connoître l'envie ?
Ceux-ci, rivaux, & ſe trahiſſant tous,
En noirs complots paſſoient leur triſte vie.
Un jour, livrés aux plus affreux courroux,
Et ſe frappant avec leurs propres chaines,

Ces furieux se meurtrirent de coups.
Quelqu'un leur dit : Cruels, y pensez-vous?
Quelle fureur vous fait doubler vos peines!
Modérez-les plutôt, en vous aimant.

Humains, humains, je vous en dis autant.

L'Abbé Aubert.

L'AMOUR MÉTAMORPHOSÉ,

COUPLET ANACRÉONTIQUE,

Chanté par un Buveur.

J'ai désarmé l'amour, & de tout son bagage
J'ai pris ce qui pouvoit servir à mon ménage :
En guise de forets,
Pour percer mon tonneau,
Je me sers de ses traits ;
De son bandeau
J'ai fait une serviette ;
J'ai fondu son carquois, pour en faire une assiette ;
Et lorsque, pour goûter du vin vieux ou nouveau,
Je descends à la cave,
Ce superbe vainqueur, à présent humble esclave,
Porte devant moi son flambeau.

Sanadon.

L'ISLE DE TILIBET.

FABLE.

AUCUN Tilibétain ne vit plus de vingt ans :
Un d'entr'eux, à Paris séjourna quelque temps,
Puis retourna dans sa patrie.
Interrogé par ses concitoyens,
Sur les maux des Européens :
Chez eux, dit-il, on dort la moitié de la vie ;
On pense à vingt-cinq ans ; à quarante, on est vieux ;
Dans l'intervalle on joue, on s'amuse, on babille,
On se supplante, on se bat, on se pille :
Grace au ciel, nous vivons plus qu'eux.

M. BARBE.

ÉPIGRAMME

Sur un ignorant qui se présentoit pour être Académicien.

QUAND Alcippe se présente,
Pourquoi tant crier haro ?
Dans le nombre de quarante
Ne faut-il pas un zéro ?

EPITRE
A UN NOUVEAU MAJOR.

TU n'es donc plus ce lieutenant
A qui ſon rang & ſa jeuneſſe,
N'avoient laiſſé, juſqu'à préſent,
Que le droit d'obéir ſans ceſſe;
Ce ſubalterne inquiété:
Que l'on fait trotter dans la plaine;
Ce mobile ſi balotté,
Que le ſon dirige & promene
De l'un & de l'autre côté;
Tu deviens maître de la ſcene:
Tel, dont tu fis la volonté,
Va déſormais faire la tienne.

Un beau brevet en parchemin,
Que Louis ſigna de ſa main,
Vient de changer ton exiſtence:
Le roi veut que mon cher V**,
Devienne un homme d'importance;
Le roi le veut; il n'a pas tort.
Çà, prends bien vîte l'air auſtere,
Le ton impoſant du myſtere,
Et les attributs du major....

J'aime à me peindre ta perſonne,
Ton grand ſabre, ton baudrier,
Le jeune orgueil de ton courſier,
Ta vîteſſe, qui nous étonne,
Et ſemble te multiplier;

Ta voix, qui s'enfle, éclate, tonne,
Arrête, meut, fait déployer
Piquets, eſcadrons & colonne,
Parmi les bataillons flottants,
Dans le choc affreux des armées,
Au milieu des morts, des mourants,
Et de cent bouches enflammées,
C'eſt toi qui conduis ces géants
A l'œil fier, à mouſtache noire,
Nobles & braves fainéants,
Qui vendent leurs jours à la gloire;
Tu diriges leurs mouvements,
Et les menes à la victoire.
Bravant les tubes orageux,
Souples à la main qui les guide,
Je vois leurs chevaux courageux
Former une maſſe ſolide;
Ils volent; ſous leurs pas égaux,
La terre au loin eſt frémiſſante;
Devant ces centaures nouveaux,
Marchent la mort & l'épouvante:
C'eſt le torrent d'une eau bruyante,
Qui détruit, abyme en ſes flots
Tout ce qui s'oppoſe à ſa pente,
Entraîne, contraint de plier;
L'ennemi fuit, le François chante:
La France te doit ſon laurier.

M. De Bonnard.

CANTIQUE DU MATIN.

IDYLLE.

LA nuit a disparu, déja l'aube vermeille
Répand sur l'orient un jour serein & pur;
A l'aspect de ses feux la terre se réveille,
Et le ciel, de sa robe a déployé l'azur.

Fuyez, sombres vapeurs, dans les forêts antiques;
Réveille-toi, mortel, esclave des cités;
Peux-tu nourrir encor tes songes léthargiques,
Tandis que la nature offre mille beautés?
O temples consacrés aux douces rêveries!
Que l'éclat du matin répand sur vous d'attraits!
Je crois voir la gaîté, l'innocence & la paix,
Me sourire par-tout du sein de ces prairies,
Du bord de ces ruisseaux, sous ces voûtes fleuries,
Où regne avec l'ombrage un zéphyr toujours frais.

Vous, qui des vrais plaisirs abandonnez la route,
Pour égarer vos pas dans un marais trompeur,
Vous avez beau construire un tissu de bonheur,
Ce pénible agrément ne vaut pas ce qu'il coûte.
Ah! que je vous préfere au vain luxe des rangs,
Asyles du repos, campagnes fortunées,
Où le sage, éloigné de la foule des grands,
Voit couler comm'un jour ses nombreuses années!
Il brille à son réveil, d'un éclat rajeuni;
Son esprit est serein comm'un ciel sans nuage,
Paisible comm'un lac dont le cristal uni
Répete à mes regards le plus beau payſage.

Quels chants mélodieux rempliſſent les boſquets!
C'eſt l'univers charmé qui t'offre ſes cantiques,
Toi, qui dores des monts les ſtériles ſommets,
Toi, qui parfumes l'air d'eſprits aromatiques,
Souverain créateur, quels ſublimes tableaux,
Du jour que tu fais naître, annoncent l'ouverture!
Tel étoit ce matin où, quittant le repos,
Tu diſois au néant d'enfanter la nature;
A ta voix le chaos ouvrit ſes profondeurs;
Le ſoleil en ſortit pour embellir le monde,
Et prêter aux objets ſes brillantes couleurs;
La terre, transformée à ſa clarté féconde,
Se para devant lui de verdure & de fleurs.

Sur un char enflammé le voilà qui s'avance
Comm'un dieu bienfaiteur, il monte au haut des airs,
Verſant de toutes parts la joie & l'eſpérance,
Et diſpenſant la vie à mille êtres divers.
L'univers étonné renaît à ſa préſence;
Les collines, les bois, les rochers & les mers
Étincelent des feux dont il les a couverts;
L'horizon s'agrandit, le ciel paroît immenſe.

O ſoleil! ô flambeau dont tout ſent l'influence!
Fertiliſe le champ par le juſte habité:
Puiſſe l'or qu'il répand ſur la pâle indigence,
Remonter vers ſa ſource en vaiſſeaux d'abondance.

LÉONARD.

CONTE.

UN ennuyeux de son métier,
(Il en est, & beaucoup) ayant perdu sa femme,
Alloit en tous lieux larmoyer,
Et raconter les vertus de sa dame:
Se trouvant chez un grand seigneur,
Homme d'éclat, mais plaisant & caustique,
Il crut pouvoir ouvrir son cœur,
Parla de sa moitié, fit son panégyrique,
Dont souvent bâilla l'auditeur;
Combien elle étoit adorable!
Et combien elle m'adoroit!
Ah! reprit le duc, à ce trait,
Votre perte est irréparable.

M. LE MARQUIS DE S. MARC.

L'AMITIÉ.

IDYLLE,

TRADUITE DE BION.

HEUREUX, cent fois heureux, le cœur noble & sensible,
Qui connoît la douceur d'aimer & d'être aimé!
Heureux Thésée! heureux le héros invincible
Avec Pirithoüs au Ténare enfermé!
Oreste, sans regret, au sein de la Scythie,
S'offrit, avec Pilade, au plus affreux danger.

Tant qu'un ami fidele a partagé ta vie,
Achille, tes deſtins furent dignes d'envie:
Heureux, en expirant, d'avoir pu le venger!

M. DE SIVRI.

BOUQUET.

PARMI la neige & les frimas,
On ne voit plus de fleurs nouvelles;
L'hiver a détruit leurs appas;
Recevez donc ces immortelles:
Leur peu d'éclat & d'agrémens
N'a que la durée en partage;
Elles triompheront du temps,
C'eſt-là leur unique avantage.
T***, de mes ſentiments
Ces fleurs ſont la fidelle image.

M. B***.

L'AMOUR FILIAL.

IDYLLE.

SÉLIME ET LYCORIS.

A LA fin d'un beau jour, Lycoris & Sélime,
Ayant raſſemblé leur troupeau,
Prenoient le frais ſur un côteau,
Dont le ſoleil doroit la cime;
Ils s'occupoient de Palémon;
Car ce couple charmant, modele de tendreſſe,

N'avoit d'autre plaisir que d'en parler sans cesse.
Si nous sommes heureux, j'en sais bien la raison,
Disoit Lycoris à son frere :
Les cieux protegent notre pere ;
Il le mérite, il est si bon !

SÉLIME.

Que leur faveur conserve une tête si chere !
Un soir, sous le berceau voisin de sa chaumiere,
Il dormoit d'un sommeil aussi pur que son cœur ;
Sur son front j'imprimai ma bouche,
Et soudain, soit amour, ou soit que mon bonheur
Se fasse ressentir à tout ce qui nous touche,
Des larmes de plaisir coulerent de mes yeux :
Le bon pere ! disois-je,... à quel point il nous aime !..
Il a veillé pour nous, &, dans son sommeil même,
Il sait encor nous rendre heureux.

LYCORIS.

Hier, dans quel état il revint de la plaine !
Ah ! si tu l'avois vu se traîner avec peine,
Accablé sous le poids des ans !...
Je volai dans ses bras, qu'il m'ouvrit avec joie :
Cher Palémon, lui dis-je, espoir de tes enfants,
Permets qu'à tes regards mon ame se déploie :
Ta vieillesse s'épuise à force de travaux :
A quoi bon, devançant le retour de l'aurore,
Pour courir dans les champs, te priver de repos,
Et, dans l'ardeur du jour, y retourner encore ?
Il sourit doucement, tandis que je parlois ;
Alors me regardant de l'air que tu connois,
Ma fille, me dit-il, bénis la providence,
Dont toujours la vertu reçoit la récompense :
Le généreux Atis m'a rendu possesseur

Du

Du terrain qui commence à la prochaine rive ;
C'eſt pour vous que je le cultive ;
Cette peine eſt chere à mon cœur....
Tu pleures, Sélime !...

SÉLIME.

Ah ! quel pere !
Ma ſœur, nous ne pourrons jamais
Égaler ſon amour, ni payer ſes bienfaits....
Écoute, (mais ſur-tout que ce ſoit un myſtere)
Aujourd'hui j'ai vendu, pour avoir un mouton,
Les paniers que tu m'as vu faire ;
Je le deſtine à Palémon :
Sur ſon troupeau, ce ſoir, en promenant la vue,
Il dira : Grace au ciel, ma fortune eſt accrue.

LYCORIS.

Et moi, de mon ſerin je lui ferai préſent :
O mon frere ! je crois qu'il ſera bien content !
Elle achevoit ces mots, quand Palémon s'avance ;
Il l'écoutoit, caché dans un buiſſon voiſin ;
Trahi par ſon impatience,
Il vole à ſes enfants, il leur ouvre ſon ſein :
Daigne veiller, dit-il, ſur ce couple que j'aime ;
O Dieu ! témoin de mon bonheur ;
Fais qu'il penſe toujours de même,
Et j'attendrai la mort dans la paix de mon cœur.

M. LÉONARD.

LE VOLEUR SCRUPULEUX.

CONTE.

PLUS ſcrupuleux qu'on ne l'eſt d'ordinaire
Dans ſon métier, un honnête voleur
Le vendredi ceſſoit ſon miniſtere,
Et dans ſes vols, toujours plein de douceur,
Il ne gardoit que moitié pour ſalaire.
Un homme un jour ſuivoit le grand chemin;
Il court à lui: Votre bourſe, bon homme.
L'homme obéit: le voleur tend la main,
Voit ſept écus; & toujours plus humain,
En prenant trois, lui rend la même ſomme:
Mon Dieu! dit-il, il faudroit trente ſols,
Pour l'autre écu; mon cher, les avez-vous?
--Eh! non, gardez, reprit le pauvre here.
--Chut! attendez, reprit l'autre; j'avois...;
Oui, les voilà; tenez, j'ai votre affaire;
Le bien d'autrui ne me tente jamais.

M. IMBERT.

LA LEÇON D'UN VIEILLARD.

APOLOGUE.

LE calife Amalek, conquérant plein d'orgueil,
Du ſultan Amurat avoit défait l'armée;
Ivre de ſes ſuccès & de ſa renommée,

Il portoit en tous lieux le ravage & le deuil ;
Et, ſous une vaine fumée,
Les deſtins inconſtants lui cachoient ſon écueil.
Au palais du vaincu fiérement il s'avance,
Accompagné de captifs dans les pleurs,
De ſoldats & de chefs, & ſur-tout de flatteurs :
Ce mortel teint de ſang, eſt un dieu qu'on encenſe.
Un vieux mage courbé ſous le fardeau des ans,
Qui d'Amurat avoit gardé l'enfance,
Parmi les lâches courtiſans,
Gardoit le plus morne ſilence,
Et ſes yeux cavés par le temps,
D'Amalek entouré de fourbes careſſants,
Avec pitié contemploient l'inſolence.
Le tyran l'apperçoit, & las de ſa conſtance :
Mon triomphe, dit-il, ſemble peu t'émouvoir,
Toi, dont on m'a vanté la longue expérience,
Comment n'as-tu pas ſu prévoir
Que ton maître aujourd'hui ſeroit en ma puiſſance ?
Regarde : le reconnois-tu ?
(Au même inſtant on apporte ſa tête.)
Oui, répond le vieillard, ſans paroître abattu ;
Et cet aſpect m'apprend ce que vaut ta conquête :
J'ai vu dans ce palais tour-à-tour apporter
La tête de Sélim à ſon vainqueur Korame ;
Celle de ce vainqueur, au ſultan Abderame,
Que rien, dans ſes projets, ne ſembloit arrêter ;
Celle enfin d'Abderame, ici, ſous ce dais même,
Amurat, immolé par ton ordre ſuprême,
Toute ſanglante encor ſe l'eſt fait préſenter.

A ces mots foudroyants, que ſon cœur interprete,
Le calife pâlit, & le mage ſe tait.
Amalek pénétré d'une terreur ſecrete,

Par des plaisirs trompeurs vainement s'en distrait ;
Le front chargé d'ennuis, l'œil farouche, inquiet,
Il erre tristement dans sa vaste retraite :
Croyant du sort anéantir l'arrêt,
Il fit expirer le prophete ;
Mais la prédiction n'eut pas moins son effet.

M. Dorat.

Cette fiction est assurément une des plus belles qu'on ait jamais imaginées : la leçon qu'elle présente, est sublime, & l'Auteur a mis dans son style un ton sombre, bien convenable à un sujet aussi terrible.

ÉPITRE

A M. LE BARON DE MONTMORENCI.

Si tes aïeux les connétables ;
Si les Coucis, les Châtillons,
Et tant de héros respectables,
Dont Plutus usurpe les noms,
Du fond de leurs tombeaux funebres,
Où la mort les tient enchaînés,
S'offroient, vainqueurs de leurs ténebres,
Aux yeux des François étonnés,
Quelle tristesse pour des hommes

Si fiers, ſi ſimples & ſi grands,
De voir dans le ſiecle où nous ſommes,
Le luxe confondre les rangs!
De voir tant de flatteurs commodes
Encenſer nos folles erreurs,
Et ſur l'inconſtance des modes
Régler les principes des mœurs!
Aux traits de la plaiſanterie
De voir le zele aſſujetti,
L'amour ſacré de la patrie
En paradoxe converti;
La religion, en problême;
Le ſophiſme, en raiſonnement;
L'affreux pyrrhoniſme, en ſyſtême,
Et la débauche, en ſentiment;
De voir la beauté diſſolue,
Proſcrire, par des ris moqueurs,
La flamme tendre & retenue
Qui brûloit jadis dans les cœurs;
Et toujours foible ſans tendreſſe,
Toujours vive ſans paſſion,
Immoler à l'illuſion
L'honneur, la gloire & la ſageſſe!
De voir enfin la volupté,
Eſclave de l'hypocriſie,
Sacrifier, par vanité,
Les plaiſirs permis de la vie,
Pour ſervir, dans l'obſcurité,
L'intempérance, la folie,
Et les vices que multiplie
L'eſpoir de leur impunité!
Quels jours, diroient ces fieres ombres,
Ont ſuivi nos âges heureux!
Quels voiles! quels nuages ſombres

Couvrent le front de nos neveux!
C'eſt la vertu, non la naiſſance,
Qui rend les héros immortels,
Et leurs monuments, qu'on encenſe,
Sont devenus, par ſa puiſſance,
Moins des tombeaux que des autels.
Eh! pourquoi les noms que vos peres
Ont illuſtrés dans les combats,
Deviendroient-ils héréditaires,
Si leurs vertus ne le ſont pas?
Vos mœurs n'ont plus que la ſurface
Du vrai, de l'honnête & du beau;
Votre amour eſt une grimace;
Votre zele, un piege nouveau.
L'eſprit mêlé dans tous vos vices,
Leur donne un ton de dignité,
Qui dérobe à des yeux novices
L'horreur de leur difformité.
La haine conduit ſur vos traces
Le fantôme de l'amitié;
La noirceur, par la main des graces,
Étouffe, en riant, la pitié.
Quelle différence d'uſages,
Et quels contraſtes dans les cœurs!
Le temps, avec de nouveaux âges,
Amene de nouvelles mœurs.
Notre probité, plus chrétienne,
Joignoit, ſans art & ſans éclat,
La fermeté ſtoïcienne
A la franchiſe du ſoldat,
Moins faſtueux dans nos promeſſes,
Moins ſimulés dans nos refus,
Nous ignorions l'indigne abus
De colorer, par des ſoupleſſes,

Une amitié qu'on ne ſent plus ;
De faſciner, par des fineſſes,
Les yeux pénétrants de Burrus ;
Sous les dehors des Régulus,
De cacher les armes traîtreſſes
Et les noirceurs des Manlius ;
De conſerver dans les baſſeſſes,
L'air indépendant des Brutus,
Et le langage des Lucreces,
Dans le culte impur de Vénus.
Le peuple voyoit ſans murmure,
Le pouvoir des grands & des loix.
Aſſujettie à ſes emplois,
Jadis l'opulente roture
N'oſoit aſpirer à nos droits.
L'or n'illuſtroit pas autrefois ;
Et la nobleſſe, alors plus pure,
Naiſſoit dans le ſein des exploits.
Quels jours oiſifs pour les critiques !
Mars ennobliſſoit les vainqueurs ;
Point de contrats problématiques :
Plus clairs, plus vrais, plus authentiques,
Les titres étoient dans les cœurs :
Alors nos chars, dans la carriere,
Conduits par le faſte & le bruit,
N'écraſoient pas ſur la pouſſiere
Ce peuple avide qui vous ſuit ;
Mais la fierté mâle & guerriere,
Le zele ardent, l'amour des loix,
Du Louvre entr'ouvroient la barriere,
Et nous annonçoient à nos rois.
Ami, ce portrait véridique,
Si digne de nos beaux aïeux ;
N'eſt pas le travail fantaſtique

D'un cerveau foible ou vaporeux ;
On n'y ſuit point du premier âge
Le roman tant de fois cité,
Ni le pédanteſque étalage
Des beaux jours de l'antiquité.
C'eſt un tableau que les Joinvilles
Et les Commines ont tracé,
Qui, par le faſte de nos villes,
Eſt terni ſans être effacé.
Ces âges traités de gothiques,
Étoient les âges des Bayards ;
Siecles de la gloire & de Mars,
Où les vertus, moins politiques,
Régnoient à la place des arts.
Les François, nourris dans les armes,
Invitoient Bellone à leurs jeux ;
Les ris s'uniſſoient aux alarmes ;
L'Amour, devenu belliqueux,
Sous l'acier déroboit ſes charmes
Et les tréſors de ſes cheveux ;
Alors la tranquille innocence
Étoit compagne des plaiſirs ;
Et l'on vouloit que la décence
Fût l'interprete des deſirs.
Mais cette vertu fabriquée,
Qu'affichent encore les mortels,
N'eſt plus qu'une idole tronquée,
Qui déshonore les autels.
La politeſſe eſt une écorce
Qui couvre un cœur fourbe ou léger ;
Le ton du monde eſt une amorce
Qui nous en cache le danger ;
Le ſavoir, un vain étalage
De mémoire & de vanité ;

Notre raiſon, un badinage,
Où ſuccombe la vérité.
Mais comme l'eſprit aſſaiſonne
Et nos vices & nos erreurs,
Avec ſuccès on déraiſonne,
Avec grace on flétrit les mœurs.
Oh ! j'aime mieux la courtoiſie
De nos antiques chevaliers,
Que le fiel mêlé d'ambroiſie,
De nos voluptueux guerriers.
L'encens que brûloient pour leurs dames
Ces amis de la vérité,
Faiſoit l'éloge de leurs flammes,
Et du pouvoir de la beauté.
Illuſtre ami, que de folie,
Que de néant dans les eſprits !
Tous les excès qu'on multiplie,
Sont prévenus par tes mépris :
D'un œil philoſophe & tranquille,
Tu vois les intrigues des cours :
Que ton exemple, un jour utile,
En arrête à jamais le cours !
Une divinité volage
Nous anime & nous conduit tous ;
C'eſt elle qui, dans le même âge,
Renouvelle cent fois nos goûts :
Ainſi, pour peindre l'origine
De nos caprices renaiſſants,
Regarde une troupe enfantine,
Qui, par des tuyaux différents,
Dans l'onde où le ſavon domine,
Forme des globes tranſparents :
Un ſouffle, à ces boules légeres,
Porte l'éclat brillant des fleurs ;

De leurs nuances paſſageres,
Un ſouffle nourrit les couleurs:
L'air qui les enfle & les colore,
En voltigeant ſous nos lambris,
Leur donne, ou la fraîcheur de Flore,
Ou le teint riant de l'aurore,
Ou le verd inconſtant d'Iris:
Mais ce vain chef-d'œuvre d'Éole,
Qu'un ſouffle léger a produit,
Dans l'inſtant qu'il brille & qu'il vole,
Par un ſouffle s'évanouit.

François, connoiſſez votre image;
Des modes vous êtes l'ouvrage;
Leur ſouffle incertain vous conduit:
Vous ſéduiſez; l'on rend hommage
A l'illuſion qui vous ſuit;
Mais ce triomphe de paſſage,
Effet rapide de l'uſage,
Par un autre uſage eſt détruit.

M C. D. BERNIS.

LE JET-D'EAU ET LE RÉSERVOIR.

FABLE.

DANS un parc deſſiné d'après les meilleurs plans,
Un jet-d'eau dans les airs s'élevoit ſous l'ombrage,
Et retomboit, à travers le feuillage,
En perles, en rubis, en globules roulants.
Notre jet-d'eau l'oublie, ainſi que c'eſt l'uſage;

(On a vu de tout temps les ſots ſe prévaloir)
Il inſulte, dans ſon langage,
L'onde obſcure du réſervoir,
Qui ſubvenoit à tout ſon étalage :
Vois, lui dit-il, ce pompeux appareil,
Si juſqu'à moi peut arriver ta vue ;
Vois ces gerbes d'argent dont s'enrichit la nue,
Et que j'oppoſe aux rayons du ſoleil.
A quoi ſers-tu, miſérable eau dormante ?
Quand je m'éleve aux cieux, à mes pieds tu croupis ;
Ton voiſinage me tourmente,
Et gâte bien ſouvent les lieux que j'embellis.
Comm'il parloit, un des canaux ſe briſe ;
Au fond du réſervoir il s'entr'ouvre un chemin,
Et ſoudain
L'onde ſourdit, décroît, coule & s'épuiſe :
Vous euſſiez vu les rubis s'exhaler,
Toutes les gerbes diſparoître,
& les perles dégringoler.
Notre orgueilleux commence à ſe connoître ;
Il baiſſe, il tombe, il ne peut plus aller,
Il eſt à ſec. Vous devinez, peut-être,
De ma fable quel eſt le ſens :
Appauvriſſez le peuple, adieu l'éclat des grands.

M. DORAT.

Cette fable eſt très-bien écrite : quoique brillant, le ſtyle eſt vrai, la moralité eſt belle & naturellement amenée. L'Auteur ſe propoſe de publier par la ſuite un recueil de nouvelles fables de ſa compoſition : celle-ci doit les faire attendre avec le préjugé le plus favorable.

EPITRE
A. M. DE FONTENELLE.

ON vit heureux, quand on eſt ſage.
C'eſt du ſein des tranquilles nuits
Que naiſſent les jours ſans nuage.
En moiſſonnant trop tôt les roſes du bel âge,
On n'en recueille point les fruits.
Ce ſoleil brillant dans l'aurore,
Qui conſume les fleurs de la jeune ſaiſon;
Le plaiſir, n'eſt pour la raiſon
Qu'un aſtre bienfaiſant, qui féconde & colore,
Et qui d'un voile d'or embellit l'horizon:
Remede pour le ſage, il devient un poiſon
Pour les cœurs que ſon feu dévore.

Tes jours comblés d'honneurs & tiſſus de plaiſirs,
Tes beaux jours, ſage Fontenelle,
Semés d'heureux travaux & de riants loiſirs,
Dont, au gré de nos vœux, le fil ſe renouvelle,
Conſacrent à jamais la raiſon éternelle
Qui dirigea tes pas, & régla tes deſirs.
On vit un céleſte génie
T'apporter tour-à-tour le compas d'Uranie,
La plume de Clio, la lyre des amours;
La gloire répandit ſes rayons ſur ta vie;
Mais la ſeule raiſon en étendit le cours.
Les martyrs de l'orgueil prodiguent, ſans réſerve,
Leurs jours, pour ſaiſir des moments:
La gloire ſur ſes pas fait périr ſes amants,
Et la ſageſſe les conſerve.

Sans jouir du préſent ; vivre pour l'avenir,
S'immoler aux races futures,
D'un travail épineux endurer les tortures,
Laiſſer, quand on n'eſt plus, un foible ſouvenir,
O chimere d'orgueil ! ô mépriſable idole !

En s'éclairant ſoi-même, éclairer l'univers ;
Mériter un grand nom, ſentir qu'il eſt frivole ;
Enlever ſans effort ces lauriers toujours verds,
Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole ;
Deſirer d'être grand, ſans ceſſer d'être heureux ;
Enrichir ſon eſprit, en prodiguant ſa vie ;
Mépriſer la faveur, & conſoler l'envie :
Déſarmer ſes rivaux, régner ſur ſes neveux,
Tel eſt l'objet du ſage, & telle eſt ton hiſtoire.
Il faut, pour être mon héros,
S'approcher lentement du temple de mémoire ;
Travailler ſans relâche en faveur du repos,
Exercer, conſerver les reſſorts de ton ame.
Plus la vie eſt tranquille, & plus ſa foible trame
Échappe au ciſeau d'Atropos.
Nos paſſions ſont nos furies ;
Elles veillent ſans ceſſe, & leurs cris renaiſſants
Viennent rompre le cours des douces rêveries,
Et l'équilibre de nos ſens :
Qui ſait les maîtriſer, eſt le dieu d'Épidaure.
Oui, la ſageſſe aimable eſt ſœur de la ſanté ;
Elle ſeule connoît ce ſecret qu'on ignore,
D'aſſurer l'immortalité.
Qu'un autre vante le courage
D'Achille mort dans ſon printemps ;
Il faut plus de vertus pour vivre plus long-temps ;
Et le Neſtor des Grecs fut auſſi le plus ſage.

M. LE C. D. BERNIS.

LE SOIR.

IDYLLE.

MYRTILLE.

MYRTILLE avoit quitté son foyer solitaire,
Et promenoit ses pas près d'un étang voisin,
Qui du flambeau des nuits répétoit la lumiere;
L'aspect d'un soir pur & serein,
Le chant du rossignol, le calme des prairies,
Entretinrent long-temps ses douces rêveries;
Mais il revint enfin sous les rameaux épais
Qui, devant sa cabane, étendoient leur ombrage:
Là, couché sur le gazon frais,
Sur une de ses mains appuyant son visage,
Le vieux Lamon dormoit en paix.
Myrtille, ému de cette image,
Les bras croisés, s'arrête, & contemple ses traits,
Immobile à sa vue, & plongé dans l'ivresse,
A travers le feuillage il regardoit les cieux,
Et des larmes d'amour s'échappoient de ses yeux.
Unique objet de ma tendresse,
O mon pere, dit-il, que tu dors doucement!
Que le sommeil du juste est tranquille & riant!
Peut-être en quittant ta chaumiere,
Pour respirer du soir le frais délicieux,
Tu seras venu en ces lieux
Offrir au créateur une sainte priere,
Et le sommeil alors aura surpris tes yeux.

Tu priois pour ton fils.... Ah! que je ſuis heureux!
Si je vois ſur mes champs repoſer l'abondance,
Si les prés ſont couverts de mes troupeaux nombreux,
C'eſt toi, c'eſt ta vertu, dont je ſens l'influence.
Quand tu ſouris aux ſoins que je prends de tes jours,
Quand tu levés au ciel tes yeux mouillés de larmes,
Pour bénir le ſuccès de mes foibles ſecours....
O Lamon! quel moment! qu'il a pour moi de charmes!
Dans le plus doux tranſport je reçois tes faveurs,
Et je couvre tes mains de baiſers & de pleurs.

Reſſouvenir touchant dont mon ame eſt émue!
Dans la plaine aujourd'hui je conduiſois tes pas;
Tu marchois avec peine, appuyé ſur mon bras;
Et près de tes foyers tu promenois la vue:
En voyant le troupeau bondir ſur le gazon,
Et tes champs te promettre une riche moiſſon,
A quel raviſſement tu te ſentois en proie!
Mon fils, me diſois-tu, j'ai blanchi dans la joie;
Témoin de mon bonheur, ſois bénie à jamais,
Terre où j'ai vu couler près d'un ſiecle de paix!
Puiſſiez-vous proſpérer, ô campagnes chéries!
Vous n'avez plus long-temps à récréer mes yeux:
Bientôt je quitterai vos pelouſes fleuries,
Pour aller habiter des climats plus heureux.

Ces mots m'ont pénétré d'une douleur amere:..
Tu me quitteras donc! ah! mon meilleur ami!
Mon pere!... pour jamais tu me feras ravi!
O penſée affligeante, & qui me déſeſpere!
Alors, pour conſacrer ton amour paternel,
Je veux, près de ta tombe, ériger un autel,
Et s'il me luit un jour propice,

Où j'aurai fait du bien à quelque infortuné,
J'irai ſur cet autel offrir un ſacrifice,
Et rendre grace aux cieux du jour où je ſuis né.

Quel calme attendriſſant regne ſur ſon viſage!
Comme, au ſein du ſommeil, il ſourit de plaiſir!
De la paix de ſon cœur, cette paix eſt l'image:
Il jouit maintenant d'un tendre ſouvenir.

Hélas! pourſuit Myrtille, en jetant un ſoupir,
Peut-être un ſonge lui préſente
Les traits du malheureux qu'a ſecouru ſa main,
Et ce ſpectacle qui l'enchante,
Fait monter ſur ſon front ſerein,
De ſon humanité l'expreſſion touchante.
Puiſſent les vents du ſoir reſpecter ton ſommeil,
Et détourner de toi leur humide influence!

A ces mots, l'obſervant, dans un profond ſilence,
Tranquille & ſatisfait, il attend ſon réveil.

M. Léonard.

RÉBUS.

Une dévote un jour, dans une égliſe,
Offrit un cierge au bienheureux Michel,
Et l'autre, au diable. Oh! oh! quelle mépriſe!
Mais c'eſt le diable!... Y penſez-vous? ô ciel!
Laiſſez, dit-elle, il ne m'importe gueres;
Il faut toujours penſer à l'avenir;
On ne ſait pas ce qu'on peut devenir,
Et les amis ſont par-tout néceſſaires.

M. Imbert.

L'ENFANT DANS LE BATEAU.

FABLE.

UN jeune enfant dans un bateau,
Pour la premiere fois deſcendoit la riviere,
Rapidement porté ſur le courant de l'eau:
Ah! crioit-il à ſon frere,
Le tirant par l'habit, le château qui s'en va!...
Cette maiſon qui marche!... ah! je vois fuir l'égliſe!
Ah! monſieur le curé, quoi! vous demeurez là!...
Courez donc. Le curé ſourit de la mépriſe:
Mais, pour l'honneur de la prêtriſe,
Il ſe croit obligé d'expliquer à l'enfant
L'effet qui le ſurprend:
Il cherche en ſon cerveau, ſes cahiers de phyſique;
Parle toujours en attendant,
Et brouille tant qu'il peut, les regles de l'optique.
Par bonheur, un vieillard, le doyen du canton,
Ennuyé d'écouter, plus encor de ſe taire,
Souleve un peu ſon dos, & frappant du bâton,
Branlant cinq ou ſix fois ſa tête octogénaire,
Montre qu'il va parler, parle enfin tout de bon:
Quoi! vous riez, dit-il aux gens de ſon village,
Quand ce marmot croit voir remonter le rivage!
Examinons un peu: ſommes-nous moins nigauds
Tenez, lorſqu'oubliant nos pénibles travaux,
Le dimanche ou les bonnes fêtes,
Une pinte de vin échauffe un peu nos têtes,
Chacun rit, fait un conte, ou dit quelque chanſon;

Dans ces instants trop courts, où le plaisir entraîne ;
Sommes-nous pas l'enfant emporté sur la Seine ?
Si l'heure sonne, alors nous nous disons :
Ah ! comme le temps passe ! & c'est nous qui passons.

M. DE FUMARS.

Il y a beaucoup de naïveté dans le commencement de cette fable : la peinture du vieillard est pleine de vérité, & le trait de morale de la fin est ingénieux & conforme à son caractere.

ÉPITRE

A M. DE VALINCOURT,

Sur l'abus que les Poëtes font de la Poésie.

Aux combats de la scene, en vain, cher Valincourt,
Des amis trop flatteurs m'excitent chaque jour,
Et m'y font espérer ces éclatants suffrages
Que le public content donne aux jeunes courages ;
Quoique de ces discours le charme dangereux
Tente aisément un cœur de la gloire amoureux ;
C'est à tes seuls avis que je prête l'oreille,
Loin de porter envie aux rivaux de Corneille,
A tes sages leçons je veux m'assujettir,
Et choisir des travaux exempts du repentir.

Auroit-il dû jamais alarmer l'innocence,
L'art sublime des vers, si pur en sa naissance ;

Art divin, qui reçut de tes nobles tranſports,
Sainte religion, ſa pompe & ſes accords ?

Oui, c'eſt toi qui, de l'homme élevant le génie,
Autrefois enfantas l'admirable harmonie :
Pour honorer le ciel, & publier ſes dons,
La lyre, ſous ta loi, forma ſes premiers ſons.

Quand les Juifs, d'un barbare évitoient la pourſuite,
La mer les vit paroître, & la mer prit la fuite ;
Pour ſauver Iſraël, par des chemins nouveaux,
Le ſouffle du Seigneur ouvre le ſein des eaux ;
L'onde reſte immobile, & ſoudain ranimée,
De la ſuperbe Égypte enſevelit l'armée.
Après ce grand ſpectacle & ce prodige heureux,
Une divine ardeur s'empare des Hebreux :
Moïſe, plein du feu dont ſon ame eſt ſaiſie,
Entonne un ſaint cantique, auguſte poéſie,
Qui célebre le Dieu dont le bras étendu,
Des flots, ſur le ſeul Juif tient l'amas ſuſpendu :
Tout le peuple y répond, & ſa reconnoiſſance,
Des poétiques chants conſacra la naiſſance.
Des céleſtes bienfaits le tendre ſentiment
Imprime à tous les cœurs ce même mouvement,
Et l'ardeur d'exprimer noblement ſon hommage,
Des vers, au payen même, inſpira le langage.
Lorſqu'après ſon travail, le laboureur joyeux,
Dans les jours ſolemnels rendant graces aux dieux,
A l'aſpect des moiſſons ſous ſes toits amaſſées,
Perdoit le ſouvenir de ſes peines paſſées :
Docile aux loix d'un art qu'on ne connoiſſoit pas,
Sur des tons meſurés il conduiſit ſes pas ;
Son oreille attentive à de juſtes cadences,
Le régla dans ſes chants, le guida dans ſes danſes.

Ainſi la poéſie, en toute nation,
Doit ſa naiſſance illuſtre à la religion.

Mais aux traits de la mere, où l'innocence brille,
Qui pourroit aujourd'hui reconnoître la fille ?
Hélas ! preſqu'en naiſſant, loin des yeux maternels,
Elle alla ſe jeter en des bras criminels.
Rome à peine eut domté la Grece par ſes armes,
Que la Grece, à ſon tour, la domta par ſes charmes,
La captive, enchaînant ſes farouches vainqueurs;
A leurs muſes apprit à corrompre les cœurs.
La molle volupté reſpire dans Tibulle,
Et la pudeur s'alarme au ſeul nom de Catulle.
Ovide nous apprend le grand art d'allumer
Des feux déja ſans lui trop prompts à s'enflammer;
Horace, en nous offrant, des images impures,
Déshonore ſouvent ſes plus nobles peintures.
En vain par Juvenal le vice eſt combattu,
Sa trop libre ſatyre irrite la vertu.
Un Pétronne feroit rougir, même à Cithere;
A ſon Domitien, Martial cherche à plaire;
Les écrivains de Rome en reſſentent les mœurs;
On reconnoît chez eux la cour des empereurs.
Dans ces temps malheureux Vénus avoit des temples;
Le crime autoriſé par d'auguſtes exemples,
Ne paroiſſoit plus crime aux yeux de ces mortels,
Qui d'un Mars adultere encenſoient les autels.
Sur une terre impie, & ſous un ciel coupable,
Le chantre des plaiſirs pouvoit être excuſable;
Cependant aujourd'hui les enfants de la foi,
D'un plus ſage tranſport ont-ils ſuivi la loi?
Hélas ! dreſſant par-tout un piege à l'innocence,
Des Romains & des Grecs ils paſſent la licence.
Je pleure avec raiſon tant de rares eſprits

Qui, pouvant nous charmer par d'utiles écrits,
De ſes précieux dons oubliant l'avantage,
Ont ſouillé des talents dignes d'un autre uſage.

Des diſcours trop groſſiers le théatre épuré,
Eſt toujours à l'amour parmi nous conſacré.
Là, de nos paſſions l'image la plus vive
Frappe, enleve les ſens, tient une ame captive;
Le jeu des paſſions ſaiſit le ſpectateur;
Il aime, il hait, il craint, & lui-même eſt acteur;
D'un héros ſoupirant, là, chacun prend la place,
Et c'eſt dans tous les cœurs que la ſcene ſe paſſe;
Le poiſon de l'amour a bientôt pénétré,
D'autant plus dangereux, qu'il eſt mieux préparé:
Ce feu toujours couvert d'une trompeuſe cendre,
S'allume au moindre ſouffle, & cherche à ſe répandre:
Gardons-nous d'irriter ce perfide ennemi;
Dans le cœur le plus froid il ne dort qu'à demi,
Et périſſe notre art; que nos lyres ſe taiſent,
Si les ſons de l'amour ſont les ſeuls qui nous plaiſent.

Rendons aux vers plutôt toute leur majeſté;
De la religion chantons la vérité:
Rarement, je le ſais, par des douceurs pareilles,
Une muſe pieuſe a charmé les oreilles.
Nos poëtes chrétiens, preſque tous ennuyeux,
Ont à peine formé des ſons harmonieux:
Mais des poëtes ſeuls accuſons la foibleſſe;
Aux profanes travaux livrés dans leur jeuneſſe,
Pour réparer enfin leurs vers pernicieux,
Ils ont offert à Dieu, digne offrande à ſes yeux,
Les reſtes languiſſants d'une veine épuiſée,
Et les froids mouvements d'une chaleur uſée.

Celui qui, montrant Phedre en proie à ſes douleurs,
Pour elle nous porta à répandre des pleurs,
Sut depuis, il eſt vrai, devenu plus grand maître,
Avec le ſeul ſecours d'un enfant & d'un prêtre,
Sur un ouvrage ſaint attacher tous les yeux,
Et ſortir de ſa courſe encor plus glorieux;
Auſſi nous peignit-il ce Joas intrépide,
Cet aimable Joas, cette reine homicide,
Sans attendre que l'âge, amenant la langueur,
Eût de l'auteur de Phedre affoibli la vigueur,
Jeune & plein de courage, abandonne la ſcene,
D'où tant de vieux ſoldats ne s'arrachent qu'à peine;
De ſes nobles exploits il ſuſpendit le cours;
Et fuyant les honneurs, qui le ſuivoient toujours,
De bonne heure il chercha cette heureuſe lumiere
Qu'on n'apperçoit ſouvent qu'au bout de la carriere.

L'âge peut quelquefois changer un libertin,
Et même réformer la plume d'Arétin.
L'homme eſt long-temps trompé par de fauſſes images;
Mais la mort qui s'approche, écarte les nuages:
Captive juſqu'alors, enfin la vérité
Sort du fond de nos cœurs, & parle en liberté:
On écoute ſa voix, on change de langage,
De l'eſprit & du temps on regrette l'uſage;
Regrets tardifs d'un bien qui n'eſt jamais rendu;
L'eſprit eſt preſque éteint, & le temps eſt perdu.
Ne perdons point le nôtre. Heureux, dans ſa jeuneſſe,
Qui prévoit les remords de la ſage vieilleſſe!
Mais plus heureux encor qui ſait les prévenir,
Et commence ſes jours comm'il veut les finir!
Auſſi, quoiqu'à mes yeux le théatre ait des charmes,
Je fuis, & ne veux point me préparer des larmes;

Dussé-je y disputer aux plus fameux guerriers,
Il me faudroit enfin pleurer sur mes lauriers.
Si l'auteur de mes jours, cher & parfait modele,
M'a du feu de son sang laissé quelqu'étincelle,
Je veux, digne de lui, par des travaux chrétiens;
(Mes sentiments du moins sont conformes aux siens)
Je veux, à toi fidele, ô vérité divine!
Rappeller l'art des vers à sa sainte origine.
Puisse mon coup d'essai, par un succès heureux,
Affermir dans mon cœur ce projet généreux!
Par mes premiers accents la grace célébrée,
Rend ma timide voix déja plus assurée:
A ses commandements ses bienfaits m'ont soumis;
C'est elle à qui je dois tant d'illustres amis,
Qui, pour mieux me prouver leur sincere tendresse,
Par d'utiles conseils soutiennent ma jeunesse;
C'est elle, Valincourt, qui, m'entraînant chez toi,
T'inspire l'amitié que tu ressens pour moi;
C'est elle, de mes vers récompense honorable,
Qui conduisit mes pas dans ce lieu respectable,
Où son souffle fécond faisoit toujours fleurir
Ces fruits de la vertu que rien ne peut flétrir,
Le solide bonheur, la joie inaltérable,
La tranquille constance & la paix délectable.
O Frene, lieu charmant, cher à mon souvenir,
Des biens que tu m'as faits, prompt à m'entretenir,
Mon cœur reconnoissant me rappelle à toute heure
Ces jours délicieux coulés dans ta demeure;
Ces exemples si saints, dont j'y fus le témoin,
Et sans cesse il m'anime à les suivre de loin.

RACINE.

COUPLET

Sur le Menuet d'Exaudet.

Sans humeur,
Sans aigreur
La critique
Sait relever les défauts ;
Le sel de ses bons mots
Réveille, sans qu'il pique,
L'enjoûment,
L'agrément,
Est son style.
Corrigez en amusant,
Et soyez moins plaisant
Qu'utile.
Que le trait de l'épigramme
Frappe l'esprit, jamais l'ame,
Épargnez,
Éloignez
La satyre.
Zoïle vain & moqueur,
En dégradant son cœur,
Fait rire.
Un censeur
Sans noirceur
Encourage,
S'intéresse à nos progrès,
Ne critique jamais
Que pour notre avantage ;
Son secours
Est toujours

Nécessaire

Néceſſaire,
Et l'éclat de ſon flambeau,
Loin d'offuſquer le beau,
L'éclaire.

LE PAYSAN,
LE CHEVAL ET LA GUÊPE.

FABLE.

Pêle-mêle avec ſes dindons,
Ses choux, ſes raves, ſes oignons,
Couché ſur ſa charette, à la prochaine foire
Colin, joyeux & ſans ſouci,
Gaillardement s'en alloit, après boire:
L'équipage verſa; le cheval fit auſſi
La cabriole; & mon Colin, ainſi
Que le cheval, s'en fut de compagnie.
Mon vilain ſe ramaſſe, & ſoudain fouette & crie,
Et jure tout ſon ſaoul. Les jurons n'y font rien,
Le fouet, pas plus; & le vaurien,
Avec ſes poings & ſa mâle éloquence,
Ne put jamais convaincre le cheval,
Ni lui prouver qu'au moins par complaiſance,
Il lui falloit, tant bien que mal,
Arriver à la ville.
L'animal indocile,
Peu ſenſible aux leçons,
Laiſſe Colin fouetter, & dire ſes raiſons,
Quand une guêpe, au plus creux de l'oreille
Du quadrupede, arrive en bourdonnant;
Le courſier pareſſeux frémit & ſe réveille,

Écraſe l'incommode, & même, en s'agitant,
Fait un effort, ſe leve, entraîne la voiture.

Tel à nous nuire applique ſes talents,
Qui très-ſouvent, dupe de l'aventure,
Mieux qu'un ami nous ſert à ſes dépens.

M. GANEAU.

ÉPITRE

A M. D**.

A l'occaſion du Poëme de la Peinture.

TOI, notre Ovide & mon ami;
Toi qui, d'un courage affermi,
D'une ame ſenſible & loyale,
Défendis ma cauſe en tout temps,
Contre la haine cordiale
Des ſots, des nuls & des méchants;
Toi-même en butte à leur cabale,
Par la foule des vers charmants
Que la vagabonde immortelle
S'empreſſe à porter ſur ſon aile,
Juſqu'au bout des deux continents.
Mes vers obtiennent ton ſuffrage;
Quelqu'orgueil doit m'être permis;
J'acquiers de nouveaux ennemis:
Ah! j'ai donc fait un bon ouvrage!
Au champ des arts, chez les guerriers,
Dans l'égliſe, on connoît l'envie;
L'envie eſt par-tout une ortie
Qui ne croît qu'au pied des lauriers.

Mais que m'importe l'humeur vaine
De ces petits électorats
Où l'on dénigre, à la ſemaine,
Tout ouvrage qui n'en ſort pas?
Qu'importent ces nains ridicules,
A l'air gauche & collégial,
La main rouge encor des férules,
Et frondant d'un ton doctoral;
Et ce peuple non moins frivole
De déſapprobateurs oiſifs,
D'enthouſiaſtes ſur parole,
Ou d'admirateurs excluſifs,
Immolant tout à leur idole?
Le temps met fin à ces procès,
Et les ouvrages, à leur place;
Et je me ſens aſſez vivace
Pour voir quelque jour mes ſuccès.

Contre les clameurs paſſageres
Le vrai talent eſt aguerri,
Et par les vampirs littéraires
Le ſage n'eſt point amaigri;
Dans la paix d'un loiſir chéri,
Muni d'un heureux ſtoïciſme,
Sans manege, & loin des prôneurs,
Il ne doit qu'à lui ſes honneurs;
Voilà quel eſt ſon égoïſme:
Voit-il les triomphes d'autrui,
Il triomphe, il jouit lui-même,
Et, d'un cœur libre, épanoui,
Voit la gloire de l'art qu'il aime.
L'ame froide eſt au rang des morts;
Elle a pour ver la jalouſie;
L'homme ſenſible, le génie,

Éprouve de nobles transports ;
La palme qu'un autre a cueillie,
Est, à ses yeux, l'honneur du corps.

Hiboux de la littérature,
Qui poussez vos cris dans la nuit,
C'est dans l'espoir qui m'a séduit,
De percer votre foule obscure,
Que vers d'heureux goûts emporté,
Et de l'ambition commune
Méprisant la cupidité,
J'ai peu courtisé la fortune ;
Sûr que la médiocrité
Convient mieux à qui sert les muses,
Et que ces aimables recluses
Veulent un réduit écarté,
Loin de la léthargique ivresse,
Du luxe & de la vanité,
Loin du bruit qui suit la richesse :
Souvent le luth se détendit
Sous des mains de fortune avides ;
Le laurier des arts se flétrit
Dans le jardin des Hespérides.
Se borner, est le vrai trésor
De celui que la gloire appelle.
A la course Atalante excelle ;
Pour ramasser des pommes d'or,
Elle ralentit son essor,
Et le prix est perdu pour elle.

M. Lemierre.

ÉPITRE

Au célebre Comédien Baron, lorſqu'à ſoixante ans il remonta ſur le Théatre.

As-tu bien réfléchi ſur le pas téméraire
Que tes foibles amis t'ont conſeillé de faire?
Oſes-tu, par l'appas d'un vain eſpoir flatté,
Reprendre le cothurne, après l'avoir quitté?
Autrefois, il eſt vrai, tu brillas ſur la ſcene,
Et tu rendois ſi bien Thalie & Melpomene,
Que du peuple Romain Roſcius en ſon temps,
Reçut & mérita moins d'applaudiſſements:
Mais tout paſſe; aujourd'hui ta mémoire infidelle,
Dans le plus court récit, bronche, héſite, chancelle,
Et quelquefois d'un vers qu'elle a défiguré,
La meſure eſt contrainte, & le ſens altéré.
Tu n'as plus cette grace aimable, enchantereſſe;
Ce geſte libre, aiſé, que donne la jeuneſſe:
Malgré tous tes efforts, tes ſoins ſont ſuperflus,
On cherche en toi, Baron, ce qu'on n'y trouve plus.
Ta retraite au théatre éterniſoit ta gloire:
Quel motif t'y rappelle, & que faut-il en croire?
Inſenſible aux remords qui viennent t'agiter,
Le frein de ta raiſon n'a donc pu t'arrêter?
Parle de bonne foi, ſied-il bien à ton âge
De jouer d'un amant le tendre perſonnage?
La tendre Bérénice, aux deſirs de Titus,
Eût toujours oppoſé d'invincibles refus;
Vainement Andronic eût brûlé pour Irene,
Rodrigue eût vainement ſoupiré pour Climene;

Si chacun d'eux, pour plaire à l'objet de ſes feux,
Eût emprunté ta voix, ton maintien & tes yeux.
Quand ton cœur à Palmir découvre ſa bleſſure,
Le parterre indigné ſe révolte & murmure ;
Il rit en te voyant, ſuranné Bajazet,
Sentir pour Atalide un amour indiſcret,
Et t'efforcer, Pyrrhus plus que ſexagénaire,
D'attendrir Andromaque, & tâcher de lui plaire.

En mettant pour jamais le théatre en oubli,
Tu devois imiter Beaubourg & Roſelli ;
Ils n'ont point attendu que la décrépitude
Les forçât de quitter leur premiere habitude ;
Que la mort, de leurs jours éteignant le flambeau,
Les tranſmît tout d'un coup du théâtre au tombeau.
Peut-on trop déplorer le malheur de Moliere,
Qui preſque ſur la ſcene a fini ſa carriere ?
Par des coups imprévus il ſe vit accabler :
Cet exemple effrayant doit te faire trembler.
Aujourd'hui que ton ſang dans tes veines ſe glace,
Aux deux jeunes Quinaults laiſſe remplir ta place ;
Laiſſe-les dans un champ difficile & ſcabreux,
Exercer ſans ſcrupule un talent dangereux.
Mais plutôt qu'à jamais le théatre ſe ferme ;
Les dogmes qu'il contient, les leçons qu'il renferme,
Loin de nous corriger, de nous rendre meilleurs,
Séduiſent l'innocence & corrompent les mœurs.
Sa morale ſuſpecte eſt un foible antidote :
C'eſt vainement qu'Horace, appuyé d'Ariſtote,
Nous dit qu'en cette école on apprend, on s'inſtruit ;
De ces inſtructions quel peut être le fruit ?
Les ſentiments qu'elle aime, & qu'elle nous inſpire,
Des folles paſſions affermiſſent l'empire ;
Par ſes principes faux les crimes déguiſés,

Sous le nom de vertus ſont métamorphoſés.
J'y vois l'ambition, l'amour & la vengeance,
En tyrans ſuborneurs faire agir leur puiſſance,
Nourrir notre foibleſſe, & ſur notre raiſon
Jeter un voile épais, & verſer le poiſon;
Je vois dans ſes progrès Stilicon intrépide;
Œdipe, inceſtueux; Oreſte, parricide;
L'innocent Hyppolite, à la mort condamné,
Et Néron triomphant d'un frere empoiſonné.

Corneille, du théatre, abjurant les maximes,
Eût voulu n'en avoir jamais ſouillé ſes rimes;
Racine, en gémiſſant, comme lui déteſta
Le vol pernicieux où l'eſſor le porta.

Euripide & Sophocle expoſent ſur la ſcene
Les enfants monſtrueux d'une muſe payenne;
Mais que par l'Évangile un eſprit éclairé
A de pareils travaux ne ſoit pas conſacré!
Ces profanes ſujets où le goût s'accoutume,
D'un poëte chrétien déshonorent la plume.
Tout dramatique auteur ſe repent tôt ou tard
D'avoir mis en pratique & cultivé cet art.
Que Jonathas, Eſther, Polieucte, Athalie,
Remplacent Rodogune, Othon, Iphigénie;
Que les ouvrages ſaints trouvent ſeuls des lecteurs,
Des prix, des partiſans & des imitateurs.
Mais je reviens à toi, qu'un zele opiniâtre
Expoſe à la rechûte & ramene au théatre:
Pour te faire au plutôt rentrer dans ton devoir,
Les plus chers intérêts ſeront-ils ſans pouvoir?
Un arrêt prononcé rend ta perte certaine,
Si tu ne fuis l'écueil où ton penchant t'entraîne.
Fais enfin ſur toi-même un retour ſérieux;
La grace peut encor te déſiller les yeux:

Profite des moments que sa bonté te laisse,
Préviens ton dernier jour, hâte-toi, le temps presse;
La véritable gloire & le solide bien,
C'est de vivre, ou du moins, de mourir en chrétien.

LA VIE DE PARIS ET DE VERSAILLES.

ÉPITRE

A Mme LA MARQUISE DU CHATELET.

Vivons pour nous, ma chere Rosalie;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tiennent lieu du reste des humains;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains!
Ce tourbillon qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas,
Qu'à l'étourdi qui ne le connoît pas.
Après dîné, l'indolente Glycere
Sort, pour sortir, sans avoir rien à faire;
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté,
Son corps pressé, gémit sous les barrieres
D'un lourd panier qui flotte aux deux portieres.
Chez son amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, & s'en repent déja;
L'embrasse & bâille, & puis lui dit: Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oisiveté.
Si ce ne sont ces paroles expresses,

C'en eſt le ſens : quelques feintes careſſes,
Quelques propos ſur le jeu, ſur le temps,
Sur un ſermon, ſur le prix des rubans,
Ont épuiſé leurs ames excédées ;
Elles chantoient déja, faute d'idées ;
Dans le néant leur cœur eſt abſorbé,
Quand dans la chambre entre monſieur l'abbé :
Notre pédant eſt déja sûr de plaire ;
Un officier arrive & le fait taire,
Prend la parole, & conte longuement
Ce qu'à Plaiſance eut fait ſon régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite ;
Il vous le mene au Col de la Boquette,
A Nice, au Var, à Digne il le conduit :
Nul ne l'écoute, & le cruel pourſuit.
Arrive Iſis, dévote au maintien triſte,
A l'air ſournois : un petit rigoriſte
Plus plein d'orgueil que de ſaint Auguſtin,
Entre avec elle, en lui ſerrant la main.
D'autres oiſeaux, de différent plumage,
Divers de goût, d'inſtinct & de ramage,
En ſautillant, font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confuſes voix ;
Et dans les cris de leur folle cohue,
La médiſance eſt à peine entendue :
Ce chamaillis de cent propos croiſés,
Reſſemble aux vents l'un à l'autre oppoſés.
Un profond calme, un ſtupide ſilence
Succede au bruit de leur impertinence ;
Chacun redoute un honnête entretien ;
On veut penſer, & l'on ne penſe à rien.
O roi David (*a*) ! ô reſſource aſſurée !
Viens ranimer leur langueur déſœuvrée ;
Grand roi David ! c'eſt toi dont les ſixains

(*a*) Tous les jeux de cartes ſont à l'enſeigne du roi David.

Fixent l'esprit & le goût des humains :
Sur un tapis dès qu'on te voit paroître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femmes sur-tout, chacun met son espoir
Dans tes cartons peints de rouge & de noir;
Leur ame vuide est du moins amusée
Par l'avarice en plaisir déguisée.
De ces exploits le beau monde occupé,
Quitte à la fin le jeu pour le soupé;
Chaque convive en liberté déploie
A son voisin son insipide joie.
Ciel! quel propos! ce pédant du palais
Blâme la guerre & se plaint de la paix.
Ce vieux Crésus, en sablant le champagne,
Gémit des maux que souffre la campagne;
Et cousu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles surchargé.
Monsieur l'abbé vous entame une histoire
Qu'il ne croit point, & qu'il veut faire croire:
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à son tour.
De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets & des turlupinades,
Un rire faux, que l'on prend pour gaîté,
Sont le brillant de la société.
C'est donc ainsi, troupe absurde & frivole,
Que nous usons de ce temps qui s'envole;
C'est donc ainsi que nous perdons des jours,
Longs pour les sots; pour qui pense, si courts?
Mais que ferai-je? Où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime;
On ne peut vivre avec lui, ni sans lui;
Notre ennemi le plus grand c'est l'ennui.
Tel qui chez soi se plaint d'un sort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville;

Si dans Paris chacun parle au hazard,
Dans cette cour on ſe tait avec art;
Et de la joie, ou fauſſe, ou paſſagere,
On n'a pas même une image légere.
Heureux qui peut de ſon maître approcher!
Il n'a plus rien déſormais à chercher.
Mais Jupiter, au fond de l'empirée,
Cache aux humains ſa préſence adorée;
Il n'eſt permis qu'à quelques demi-dieux
D'entrer le ſoir aux cabinets des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la preſſe,
Prier les dieux de la ſeconde eſpece,
Qui des mortels ſont le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien,
Et qui, portés ſur ces rapides ſpheres
Que la fortune agite en ſens contraires,
L'eſprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le temps d'avoir un ſentiment?
A leur lever preſſez-vous pour attendre,
Pour leur parler, ſans vous en faire entendre,
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'anti-chambre un refus très-poli.
Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne ſont point faits pour celui qui les fronde.
Fui pour jamais ces puiſſants dangereux;
Fui les plaiſirs qui ſont trompeurs comm'eux:
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends la récompenſe.
Qui? le public? Ce fantôme inconſtant,
Monſtre à cent voix, cerbere dévorant,
Qui flatte & mord, qui dreſſe, par ſottiſe,
Une ſtatue; & par dégoût, la briſe;
Tyran jaloux de quiconque le ſert,
Il profana la cendre de Colbert;
Et prodiguant l'inſolence & l'injure,

Il a flétri la candeur la plus pure;
Il juge, il loue, il condamne au hazard
Toute vertu, tout mérite & tout art.
C'eſt lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,
Et pour Judith, Pirame & Régulus,
Abandonner Phedre & Britannicus;
Lui, qui dix ans proſcrivit Athalie;
Qui, protecteur d'une ſcene avilie,
Frappant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais ſens qui hurle en mauvais vers:
Mais il revient, il répare ſa honte;
Le temps l'éclaire; oui, mais la mort la plus prompte,
Ferme mes yeux dans ce ſiecle pervers,
En attendant que les ſiens ſoient ouverts.
Chez nos neveux il me rendra juſtice;
Mais moi vivant, il faut que je jouiſſe:
Quand dans la tombe un pauvre homme eſt inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les rois repoſe;
Un peuple entier fait ſon apothéoſe,
Et ſon nom vole à l'immortalité;
Quand il vivoit, il fut perſécuté.
Ah! cachons-nous, paſſons avec les ſages,
Le ſoir ſerein d'un jour mêlé d'orages,
Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu d'inſtants que nous laiſſent les dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure!
Porte un jour doux dans ma retraite obſcure:
Puiſſé-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant, qui ne te connoît pas!

M. DE VOLTAIRE.

Fin du ſecond Volume.

PQ
1161
E4
t.2

Elite des poésies décentes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY